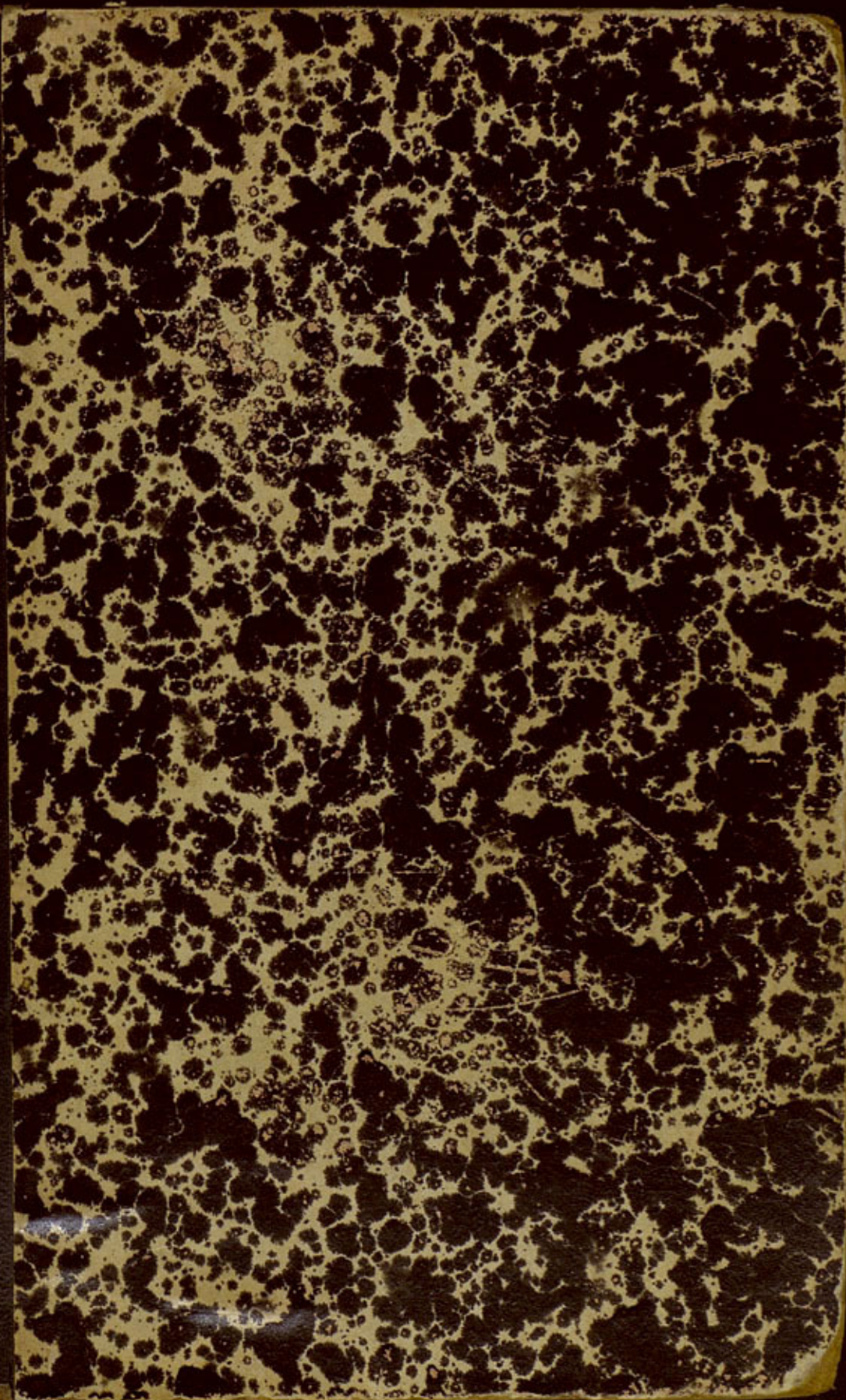


TE







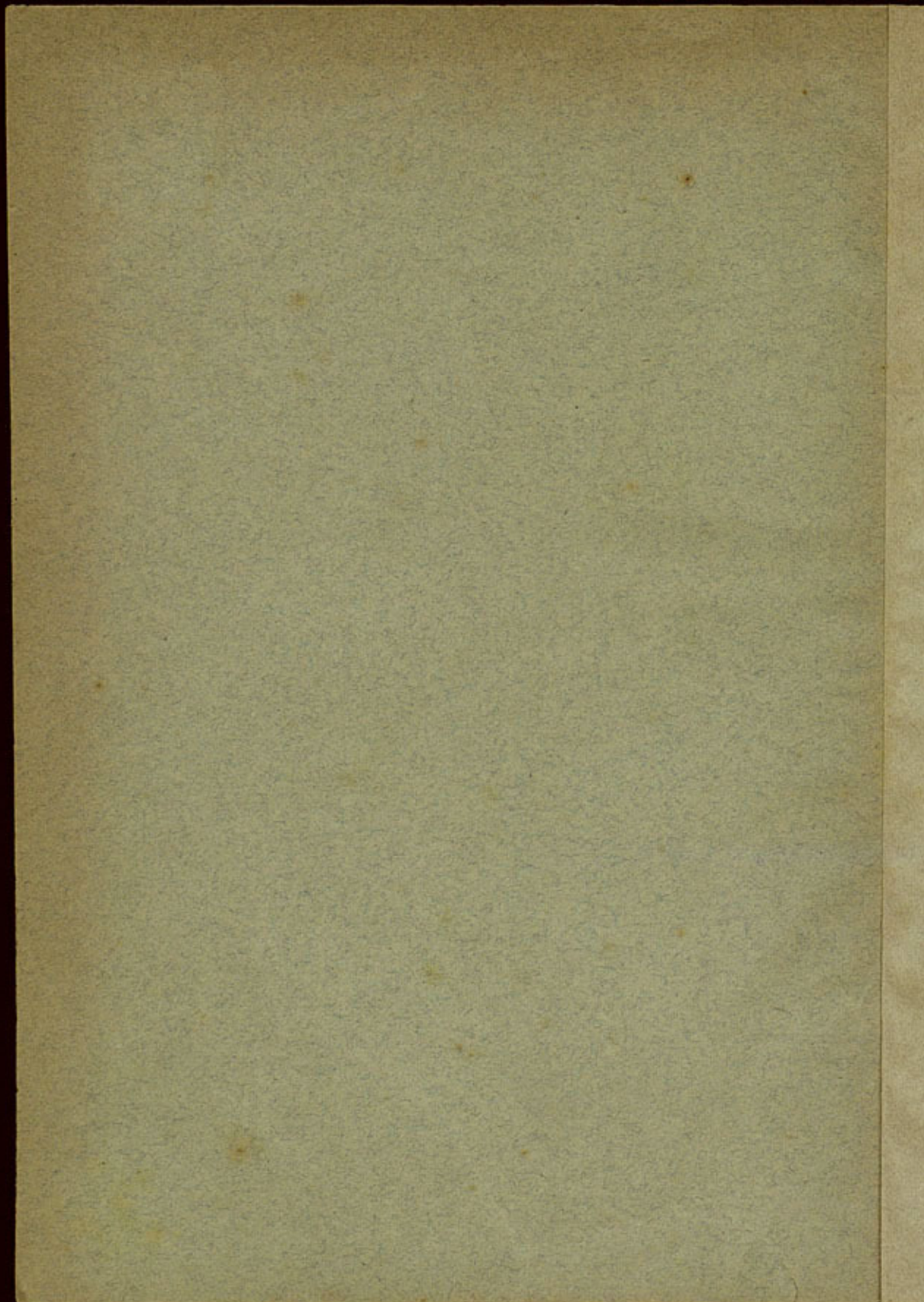


RP

8

20







ARTE

REVISTA INTERNACIONAL



1867

ARTS



LIBRARY  
OF THE  
MUSEUM OF COMPARATIVE ZOOLOGY  
AND ANATOMY  
HARVARD UNIVERSITY



# ARTE

REVISTA INTERNACIONAL.

DIRECTORES: EVGENIO DE CASTRO & MANUEL DA SILVA-GAYO. REPRESENTANTE EM FRANÇA: LOUIS PILATE DE BRIN'GAVBAST.



VOL. I

1895-1896.



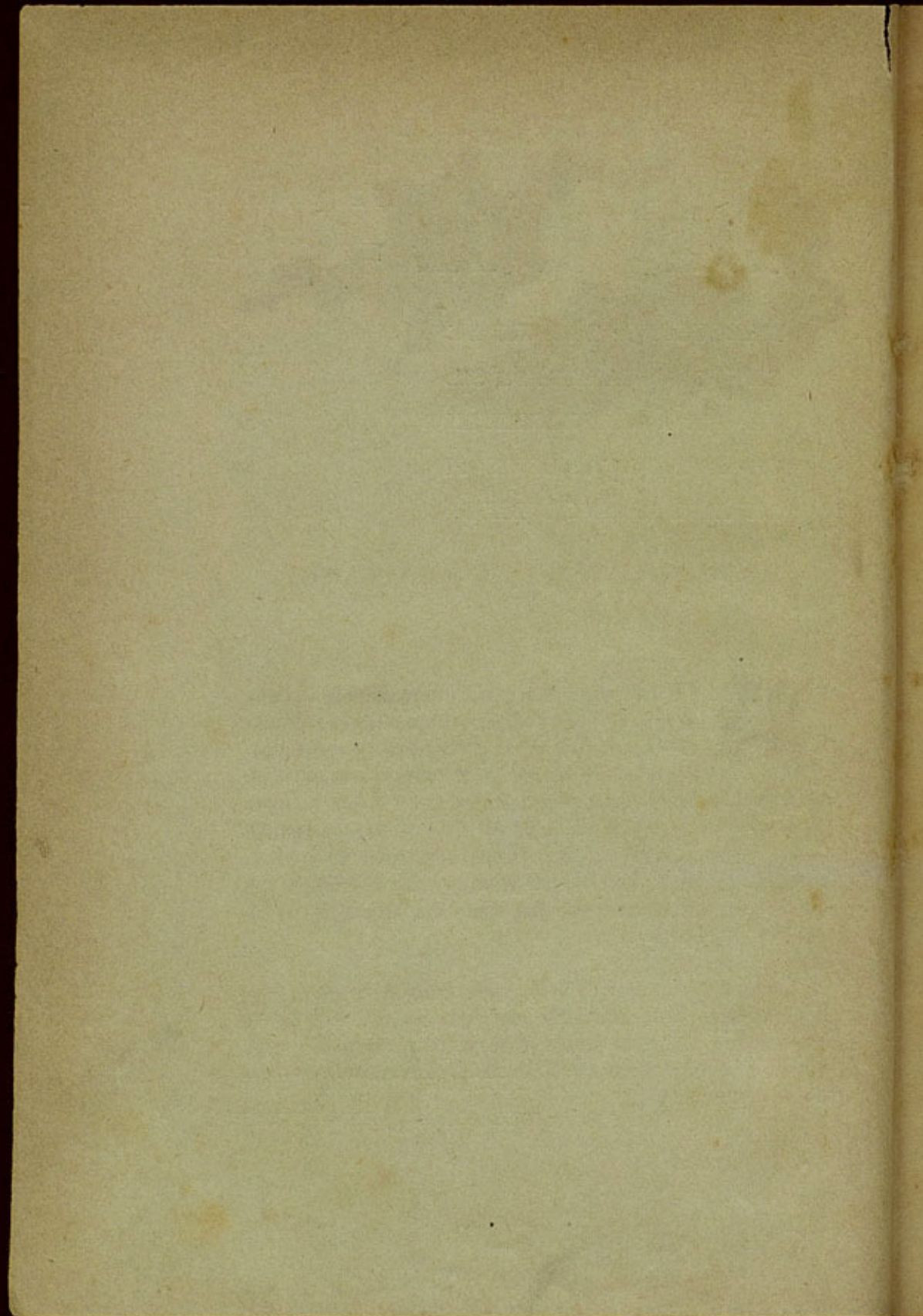
RP

8

20

AUGUSTO D'OLIVEIRA — EDITOR.  
LIVRARIA MODERNA — COIMBRA.









## LA JEUNE LITTÉRATURE PORTUGAISE

**L**ES directeurs de la revue internationale—«Pan» m'ayant invité à rédiger quelques notes critiques sur la *jeune littérature portugaise*—je viens d'envoyer à ces Messieurs un article très résumé, mais dont le sujet demanderait à être traité d'une manière plus complète. L'article qui suit est donc le développement de ces notes primitives, dont l'ordre sera celui de la chronologie, d'après la date où l'on a eu la vraie révélation des qualités caractéristiques ou des tendances artistiques et littéraires de chaque auteur.

Ce que nous appelons la *jeune littérature portugaise* débuta vers 1880. Aucun de ses écrivains n'a dépassé la quarantaine. Dans cet article je ne m'occuperai que de ceux que je considère les représentants de certains courants d'idées ou de sentiments.



Sans oublier les *Vers* de feu CESARIO VERDE — livre impressionniste, d'une allure abrupte, et où la vision fragmentaire révèle une psychologie morcelée — je dois d'abord faire mention de :

FIALHO D'ALMEIDA. — Son œuvre est composée de *contes* et d'études critiques : critique de mœurs et critique d'art. Bien que ses *contes* nous donnent les lignes les plus saillantes de son esprit — c'est en lisant toute son œuvre que nous arriverons à le connaître complètement. Organisation fondamentalement adonnée aux émotions vives — il est poète ; poète qui se montre particulièrement sous ces deux aspects : il amplifie et transforme tout ce qu'il voit et contemple, dans un élan inassouvi de *grandeur*, dans un besoin jamais satisfait d'*étrange* et de *fantastique*. Parallèlement, il écrit des pages aussi énergiques que des eaux-fortes, en nous donnant de tragiques tableaux de mort, de nocturnes veilles d'hôpital, de phosphorescents aspects de cimetières. Il est simultanément *visionnaire* et *nécropophile*. Son ironie, trop voulue, est morbide — *épuisante*. Etant donnée une telle organisation, on ne doit pas s'étonner du caractère de ses études critiques : affirmatives, exagérées, passionnées —. Sans être un critique d'idées, souvent, dans un éclair de pénétration divinatrice, il signale et illumine l'œuvre d'autrui, quand celle-ci présente des affinités avec lui-même. — Sa prose est d'un ruissellement irrégulier, mais elle est riche et parfois pourprée. — Fialho d'Almeida a déjà publié : *CONTOS, CIDADE DO VICIO (contes), LISBOA GALANTE (contes), VIDA IRONICA (impressions, commentaires, notes), PASQUINADAS (impressions et anedoctes comiques), NO PAIZ DAS UVAS (contes), et OS GATOS (Les Chats), — publication d'enquête sur la vie portugaise*. Sans compter un grand nombre de contes et d'articles parus dans des journaux brésiliens et portugais.



ANTONIO FELJÓ. — Ce poète est, en Portugal, le premier représentant du PARNASIANISME. La correction et le statisme de ses strophes sans mystère indiquent un tempérament d'artiste désambicieusement calme, équilibré et accompli. Sa psychologie restreinte se présente franche et directement réfléchie dans une œuvre claire comme un bas-relief de cipolin. Nous avons de lui: SACERDOS MAGNUS, TRANSFIGURAÇÕES, LYRICAS e BUCOLICAS, Á JANELLA DO OCCIDENTE; et une traduction du LIVRE DE JADE, qu'il a publié sous le titre CANCIONEIRO CHINEZ, et dans laquelle il a pêtri en des laques brillantes et en de riches mosaïques les délicates fleurs de l'exotique poésie orientale.

LUIZ DE MAGALHÃES a déjà publié, en vers: PRIMEIROS VERSOS, NAVEGAÇÕES, e ODES e CANÇÕES; en prose: un roman de mœurs: O BRAZILEIRO SOARES, et un livre de chroniques: NOTAS e IMPRESSÕES. Il travaille actuellement à son poème: D. SEBASTIÃO. — Bien qu'il ne soit pas philosophe, dans l'acception de création ou de généralisation intégrale, c'est un esprit compréhensif, capable d'atteindre les hautes idées. C'est un *latin*, pour l'équilibre et la tendance au développement et à la sériation des éléments du discours, et pour ses aptitudes dialectiques. La forme de son esprit et sa manière d'écrire sont celles de l'éloquence, dans le sens pur de ce vocable. A ces qualités, il allie un tempérament riche et débordant. Son œuvre produit une impression de généreuse et humaine communicabilité, d'enthousiasme cordial, révélés, par instinct e par éducation, dans l'expression des nobles intérêts ou des sentiments simples et sains. Ceci établi, on comprendra aisément son penchant pour l'histoire et les légendes d'une Patrie qui fut héroïque et forte; et pourquoi il a choisi dans ces légendes le motif de son œuvre centrale, le poème de D. SEBASTIÃO.



MONIZ BARRETO. — Critique, philosophe et publiciste. Ses travaux les plus remarquables sont : OLIVEIRA MARTINS (*étude de psychologie*), et LA LITTÉRATURE PORTUGAISE CONTEMPORAINE, qui parut dans le premier numéro de la *Revista de Portugal*. En outre, il publia dans la même *Revista*, ainsi que dans plusieurs quotidiens, de nombreux articles, parmi lesquels on doit signaler celui sur Paul Bourget (*Revista de Portugal*). — Il est aujourd'hui en Portugal le représentant le plus intelligent du *Germanisme*. Bien qu'il se soit voué dernièrement à étudier des travaux de patiente investigation psychologique, l'influence germanique persiste, et se manifeste toujours chez lui : tant par l'empire des idées générales, que par la notion centrale d'*ensemble* et de *développement*. Mais, pour comprendre et suivre une telle philosophie, il faut être supérieurement doué. C'est que Moniz Barreto possède — et c'est là son aptitude et sa tendance capitale — ce que j'appellerai *idéation intégrale*. Parmi ses travaux de publiciste, nous avons : CARTA A EL-REI DE PORTUGAL ; et les chroniques de politique internationale publiées dans la *Revista*, souvent sous le pseudonyme G. Côte-Real. En ce qui concerne l'écrivain, dans sa forme, on constate l'alliance d'une prose abstraite et sobre, comme il sied aux idées pures, à un langage vibrant et teint de l'émotion directe des choses.

MANUEL DA SILVA GAYO. — *Intellectuel et cosmopolite*. S'il partage, avec Eugenio de Castro, le culte de la Beauté, si c'est un *pessimiste*, comme la plupart de ses contemporains, c'est aussi un lyrique qui, contemplant l'art et la nature, exprime directement ses émotions, et voile son *pessimisme* d'une mélancolie résignée. Tandis qu'Eugenio de Castro — dont nous allons parler — trouve une sérénité compensatrice, soit dans l'éloignement des hommes, soit dans le refuge de la contemplation tranquille, Silva Gayo, dans l'isolement où l'a poussé



l'infériorité de ses semblables, conserve toujours la douleur de *constater cette infériorité*.

Inquiet et froissé par le vertige des apparences et des contingences, quand il pense à s'envoler dans le monde des Idées et des Formes, de la Pensée et de la Beauté, il ne laisse de se sentir ému par le nostalgique souvenir du monde inférieur, qu'il vient de quitter. Ainsi, son existence intime est un exil permanent, en même temps que son œuvre est, dans ses affirmations, une ironie. C'est pourquoi sa philosophie peut être définie: *l'amère douceur de penser*. Ce sentiment ressortira bien clairement de son poème en préparation, qui portera ce sous-titre: *O mundo vive d'Ilusão*. Sans compter de nombreux articles dispersés dans plusieurs journaux et revues, il a déjà publié: le premier volume de «Os Novos», PECCADO ANTIGO (nouvelle), et CANÇÕES DO MONDEGO. Ce dernier livre fut le coryphée du mouvement *nationaliste* et *regionaliste* en Portugal.

EUGENIO DE CASTRO est un créateur de Beauté. Son œuvre est née et jaillit du besoin de corporiser des idées verbales, et de laisser éclore les opulentes images et les rythmes doux qui, émergés des profondeurs de son tempérament, montent naturellement vers sa conscience. En ce qui concerne la vision et la réalisation de la Beauté, Eugenio de Castro appartient au *clan* artistique de Camões et d'Eça de Queiroz, de Camões auteur de VENUS, et de Queiroz auteur de MANDARIM et de RELIQUA. — Pensées et sentiments ne l'intéressent que quand ils sont revêtus de belles formes. En expliquant l'économie et le caractère de chacune de ses œuvres, c'est cette faculté créatrice de beauté qui, — fortifiée par la contemplation des chefs d'œuvres artistiques et par la lecture des grands auteurs de figures — explique son orientation esthétique. C'est pourquoi, selon nous, son art n'est pas directement documentaire et personnel, mais idéaliste



et *symbolique*. En ce qui concerne l'intérêt et l'aspect générique de son art nous l'appellerons un *classique*, car, comme les vrais classiques, il aime et voit dans les créations de la Poésie le côté humain, philosophique, au delà et plus que les notes particulières, individuelles ou historiques que puissent revêtir chaque figure et chaque œuvre. Il voit et cherche le *style*, plus que le *caractère*. Un poète qui, comme lui, aime la Beauté, la mettant au dessus de tout; qui, comme lui, est constitutionnellement dispos à l'aimer, ne peut manquer de révéler toujours une tendance aussi fondamentale. C'est pourquoi, même quand il souffre, il ne nous montre jamais les crispations, ni ne nous fait entendre les râles de sa douleur. Mais, tout au contraire, il revêt de noblesse les douleurs qu'il objective, les angoisses qu'il met dans l'âme de ses figures. Il voit ses douleurs extériorisées comme si c'était un cortège connu, dont les soupirs deviennent musicaux, et dont les gestes sont majestueusement et gracieusement rythmés; et il hypnotise de la sorte son âme même. Ayant le pouvoir de maîtriser et de transfigurer ses douleurs, ce poète acquiert un rare degré d'*olympisme*, composé de la conscience de sa sérénité (née de son tempérament, et affermie par l'éducation) et d'un certain dédain pour les inquiets et les impatientes. Un autre aspect remarquable de son esprit et de son art — c'est le *cosmopolitisme*, qu'on pourra expliquer: d'abord, par ses tendances de création synthétique et d'expression des aspects humains et génériques (jamais très précisément localisés ni enfermés en d'étroites bornes historiques); ensuite, par la curiosité d'*exotisme*, par un désir inassouvi du *nouveau*, si naturels chez un poète qui est, en même temps, un esthète. Cette pluralité de tendances, et l'action diversifiée de ses facultés, se coordonnent néanmoins dans une compréhension de la Vie. Cette compréhension ou notion est le *pessimisme* qui, après avoir traversé un tel esprit, prend une couleur spéciale. Le *pessimisme* ne le rend



ni hostile ni mélancolique. Il fait d'Eugenio de Castro un *auto-exilé* qui, dégoûté du contact dangereux des hommes, les abandonne, sans peine et sans rancune — leur préférant les belles créations, dans lesquelles lui apparaît une autre Humanité (pourtant la même) purifiée par la noble grâce et la simplicité compréhensive du *symbole*.

Telles sont les lignes les plus frappantes de cet esprit. Il me faut maintenant faire mention de l'influence exercée par Eugenio de Castro sur la technique de la jeune poésie portugaise. Si je me borne à signaler cette influence, c'est que son rôle de novateur est bien connu tant en Portugal qu'à l'étranger. Cette visible influence, on la doit, en grande partie, au prestige de sa forme personnelle (la forme d'un grand artiste qui est, en même temps, une organisation aiguë de *sensuel*). Ce prestige dérive, surtout, de deux éléments: d'une picturale et riche coloration; d'une douce et musicale fluidité. Eugenio de Castro a déjà beaucoup publié, en vers: OARISTOS, HORAS, SILVA, INTERLUNIO, TIRESIAS et SAGRAMOR; en prose, BELKISS.

ALBERTO D'OLIVEIRA. — Il n'est pas aisé de définir et de classer son premier recueil: POESIAS. On peut en dire que c'est le livre d'un *idéaliste*, à la condition de prendre le vocable dans l'acception de rêveur volontaire. A travers ce livre, nous voyons un jeune homme qui, sur le seuil de la Vie, — afin de fuir les mortifications de la *complexité* — se réfugie dans le monde éloigné des étoiles et des nébuleuses, dans une contemplation à la foi berceuse et excitante. — Les PALAVRAS LOUCAS, suite d'affirmations morales et critiques, d'impressions de nature et d'art, montrent simultanément que le rêveur est doublé d'un intelligent, mais que cet être double ne veut être et ne sera jamais un *intellectuel*. — Ce qu'il veut d'abord c'est *vivre la vie*, pourvu cependant qu'on la lui présente ouatée de rêve et adoucie de fantaisie; c'est



pourquoi il emploie en des théories de simplicité et d'art inconscient l'intelligence dont il n'a que faire pour la composition de son commode idéal. Dans l'art, comme il l'aime, il ne voit que le reflet d'une existence douce et unie, ou mouvementée par des ressorts de passions triviales, ou délicatement enfantines et tendres, — libre, en tout cas, des aspirations vers une Beauté inaccessible, et des vertigineuses pensées. — Le plus grand intérêt psychologique éveillé par le jeune écrivain réside dans cette contradiction. Le charme de son livre est dans la forme, à la fois claire et teinte par une fantaisie fraîche et verdissante, comme l'eau d'un petit fleuve murmurant entre les vignes et les moulins. Quelqu'un a dit : que c'était de la prose *verte*. Les PALAVRAS LOUCAS prêchent, sous une forme apothéotique et affirmative, le retour à l'inspiration, aux motifs et aux aspects simples de la vie nationale. Ce livre est tout imbu d'un *néo-garrettisme*, que la critique ne pourra envisager sans réserves.

ANTONIO NOBRE.—Il a publié un recueil de poèmes : *Só*—. Ce livre est, avec l'œuvre de Fialho, ce que nous possédons de plus intéressant comme *document*. Antonio Nobre est un lyrique émouvant, dont les vers sont, à la fois, des expressions d'art et des révélations pathologiques. Puisque l'*égotisme* aigu est un symptôme de déséquilibre — Antonio Nobre doit être classé dans la vaste galerie des *neuropathes*, quoi que comme un beau malade. Mais c'est justement ce degré d'*égotisme* qui donne de la valeur à *Só*. Dans ce livre on trouve des poèmes, comme les MALES D'ANTO, qui pourraient figurer dans un compte-rendu médical, entre une photographie instantanée de l'*arc hystérique* et un dessin flagrant du *delirium tremens cadavérique*. Un certain nombre de ses images (quelqu'un l'a déjà remarqué) semblent éclore dans une région étrange : dans les sombres frontières de la folie. Son *égotisme* se révèle jusque dans la forme et dans



le vocabulaire. C'est cet *égotisme* qui le porte à exprimer par des mots à lui, en leur donnant une couleur toute *personnelle*, les idées et les impressions les moins familières; et c'est ce même *égotisme* qui, à rebours, le porte à vouloir et à pouvoir intéresser les autres de choses particulièrement intimes, de ses habitudes, de ses souvenirs d'enfance et de ses affections, comme s'il parlait toujours à des amis. De là vient aussi ce que nous appellerons la *vanité de la douleur* (la plus grande de ses vanités). Donc, son œuvre est un *document*. Antonio Nobre publiera bientôt son poème: *REGRESSO DO MOÇO ANRIQUES*.

Coimbra, 3 - 10 - 1895.

MANOEL DA SILVA-GAYO.



Desenho de A. Gonçalves



## ANTHERO DO QUENTAL

(18.IV.1842 — 11.IX.1891)

*Epitaphio para a sua campa, feito a pedido  
de Joaquim de Araujo*

Aquí... jaz pó; eu, não: eu sou quem fui  
— Raio animado d'essa Luz celeste,  
À qual a morte as almas restitue,  
Restituindo á terra o pó que as veste. (1)

João DE DEUS. (2)

---

(1) Traduction par Louis-Pilate de Brinn'Gaubast:

ANTHERO DO QUENTAL

(Epitaphe)

Ici... c'est une poussière qui git; non pas moi-même: moi, je suis celui que je fus, —  
Un rayon animé de cette Lumière céleste, — A qui les âmes, la mort les restitue, — En ren-  
dant à la terre la poussière, qui les vêt.

(2) O nosso illustre amigo dr. Theophilo Braga teve a amabilidade de nos prometter um estudo sobre o divino poeta do Campo de Flores, estudo que será publicado n'um dos proximos numeros.



## CONTE

Il y avait une fois — quelle fois? dans une grande ville — quelle grande ville? trop d'enfants. Ces enfants, en outre, étaient trop sages. Les parents ne s'en plaignaient pas, tant s'en faut, et c'était plaisir que de voir un intérieur de cette ville-là, à l'heure de la rentrée de l'école qui était celle du dîner: toute la petite tribu, après avoir déposé soigneusement sabots et socques et s'attablant en chaussons chacun à sa place, mangeant et mangeant sans bruit, causant juste autant qu'il fallait et, après un dessert sans café, jouant bien paisiblement jusqu'au moment d'aller au lit, sur un baiser affectueux et respectueux à leurs pères et mères...

Mais l'Etat voyait cela de mauvais oeil et il n'eut de cesse qu'il n'eût tiré d'où? un affreux bonhomme noir à grosses moustaches grisonnantes cirées sur des lèvres sèches comme du parchemin et sous un nez crochu et des yeux à peine visibles à cause des sourcils poivre et sel en broussailles, mais qu'on devinait, qu'on sentait méchants, dont il fit (l'Etat) l'Educateur public, en chef, de la ville.

Bientôt les enfants n'obéirent plus, ne mangèrent plus convenablement ni même bientôt proprement, eurent des jeux brutaux, des saute-moutons où les filles faisaient leur partie avec les garçons, des «barres» pour les deux sexes—et maigrissaient à vue d'œil. Passablement d'entre eux en moururent. En revanche ils savaient des choses qui ne devaient jamais leur servir à rien ou pouvaient leur aider à mal faire. «Voler» perdait son nom, on disait: «chiper», répondre aux parents semblait le comble de la crânerie et faire de mauvais tours aux gens âgés s'appelait «être dégourdi»...

Le temps passa. Les «vieux» (nouveau style) «claquèrent» pour la plupart. Les survivants, toutefois, grossis de quelques jeunes dès lors grandes personnes, hommes et fem-



mes, qui avaient gardé les traditions d'il n'y avait pas encore longtemps, formèrent un groupe, tôt accru des mécontents de toutes sortes, d'opposition qui fit son travail, puis son bruit, puis sa révolution...

L'Etat essaya bien de résister, mais cette opposition était invincible parce qu'elle avait été lente et pacifique. On congédia le grand Educateur qui s'en retourna dans son chez-soi et claudicant et non sans proférer de ricanantes menaces...

On pourvut sans retard à son absence: qui? l'Etat, — et son remplaçant parut dès l'abord devoir réunir tous les suffrages. Jeune, beau, imberbe avec des cheveux d'or, «un ange de lumière» disait l'opinion publique qui n'en dit jamais d'autres ou que d'analogues...

Toujours est-il qu'au bout de peu de temps il y eut un changement... pour le mal. O dans un tout autre genre!

Cette fois-ci, les enfants, — ceux déjà bien moins nombreux de la génération élevée par l'affreux vieillard, ne s'occupaient plus à l'école que d'arts d'agrément! Les filles ne faisaient que du crochet, que des gammes; les garçons savaient mieux que nature et rien que cela, la littérature du temps qui était à la fois fade et pornographique et quelque dessin calligraphique dont les ronds et les déliés affectaient des rondeurs polissonnes.

La mortalité continuait toujours; l'opposition muette se réveillait...

L'Etat mit à la porte le suave second sauveur. Celui-ci s'en alla joliment... comme il était venu, regretté de passablement de ses anciens élèves, de même que l'autre n'était pas sans avoir gardé des partisans. Ces fonctionnaires n'avaient-ils pas fait des créatures, et cela n'était-il pas tout naturel?

L'Etat, alors, déclara ne plus vouloir s'occuper de rien...

Et tout alla de nouveau comme sur des roulettes.

PAUL VERLAINE.



## DAS GRÜNE WUNDER (1)

Mein Birkenhain stand weiss und kahe,  
Die dünnen Stämmchen fror,  
Da kam April und zauberte  
Das Leben grün hervor.

Mit einem Schleier angethan  
Steht nun mein Birkenhain;  
Das grüne Wunder ist geschehn,  
Nun lasst uns gläubig sein.

Nun lasst uns glauben wiederum,  
Dass Leben Schönheit heisst;  
Mein Birkicht ist ein Zauberwald,  
In dem das Wunder kreisst.



OTTO JULIUS BIERBAUM (2).

(1) Traducção:

## O MILAGRE VERDE

O meu bosque de videiros estava pallido e desfolhado, suas frageis vergonteas tinham frio; mas eis que chegou Abril e enfeitiçou, lá fóra, a vida verde.

O meu bosque de videiros está envolto n'um manto; realizou-se o milagre verde, sejam crentes.

Sejamos crentes, mais uma vez, que a vida chama-se belleza; o meu bosque de videiros é um bosque de encantos, onde o milagre se revela.

(Trad. de E. de C.)

(2) Otto Julius Bierbaum nasceu em Grüneberg, a 24 de junho de 1865. Poeta e crítico, tem publicado: *ERLEBTE GEDICHTE* (Poemas vividos), G. Shuhr, Berlin; *DIE ZWEITE MÜNCHNER JAHRESAUSSTELLUNG* (A segunda exposição annual de Munich), E. Albert & Co., München; *FRIEZ VON UNDE*, E. Albert & Co., München; *STUDENTENBEICHTEN* (Confissões d'estudante), E. Albert & Co., München; *DETLEV VON LILJENCRON*, W. Friedrich, Leipzig; *FRANZ STUCK*, E. Albert & Co., München; *AUS BEIDEN LAGERN* (Dos dois campos), Karl Schüler, München; *NEMT, FROUWE, DISEN KRANZ* (Toma, mulher, esta corôa), G. Shuhr, Berlin; *LOBETANZ*, Drugulin, Leipz'g. Otto Julius Bierbaum tem collaborado nas primeiras revistas alemãs e fundou, ha mezes, com J. Meier Graefe uma soberba publicação litteraria e artistica, *PAN*, á qual nos referimos no Boletim internacional.



## APOLOGO

(De el drama «El mas sagrado deber»)

•Allá en mi país natal,  
Que de Francia está vecino,  
Hay, en medio de un camino,  
Una piedra y un rosal;  
La piedra está en la frontera,—  
El rosal, en torno crece,  
Y cada flor que aparece  
De su hermana es extranjera;  
Y cuando mueren las dos  
Enemigas del rosal,  
En una sólo espiritual  
Vuela su perfume á Dios  
Que, á las almas y las flores,  
Tras de ese espacio azulado,  
Una sólo patria ha dado  
Sin fronteras ni rencores.

Yo, mirando tristemente  
Esa línea fronteriza  
Que por tierra se desliza  
Con aspecto de serpiente,  
Y recordando los lazos  
Que el hombre rompió iracundo,  
Pensé: — El amor creó el mundo,  
Y el odio le hizo pedagos;  
Cuán injusta y caprichosa  
Es la vanidad humana!  
Dejará de ser hermana  
Una rosa de otra rosa?

D. LEOPOLDO CANO.



## UNE FAMILLE D'ARBRES

C'est après avoir traversé une plaine brûlée de soleil que je les rencontre.

Ils ne demeurent pas au bord de la route, à cause du bruit. Ils habitent des champs incultes, sur une source connue des oiseaux seuls.

De loin, ils semblent impénétrables. Dès que j'approche, leurs troncs se desserrent. Ils m'accueillent avec réserve. Je peux me reposer, me rafraîchir, mais je devine qu'ils m'observent et se défient.

Ils vivent en famille, les plus âgés au milieu et les petits, ceux dont les premières feuilles viennent de naître, un peu partout, sans jamais s'écarter.

Ils mettent longtemps à mourir, et ils gardent les morts debout, jusqu'à la chute en poussière.

Ils se flattent de leurs longues branches, pour s'assurer qu'ils sont tous là, comme les aveugles. Ils gesticulent de colère si le vent s'essouffle à les déraciner. Mais entre eux aucune dispute. Ils ne murmurent que d'accord.

Je sens qu'ils doivent être ma vraie famille. J'oublierai vite l'autre. Ces arbres m'adopteront peu à peu, et pour le mériter j'apprends ce qu'il faut savoir.

Je sais déjà regarder les nuages qui passent.

Je sais aussi rester en place.

Et je sais presque me taire.

JULES RENARD.



## VIATIQUE POUR L'ABSENCE

«O mon M'my qui t'en vas, ne ris pas de mes pleurs !  
S'ils sont vains, ils n'en ont pas moins de nobles causes :  
Pour moi qui suis ton bien, tu crains trop les voleurs,  
O mon M'my qui t'en vas, tu m'as dit là des choses...

«Vois-tu, je ne sais pas pleurer en beaux vers, moi :  
Comme simple est mon cœur, simples sont mes paroles !  
J'ai tout dit quand j'ai dit ; «Je te donne ma foi»,  
Je voudrais tant que mes mots fussent des corolles...

«Ils auraient des parfums, du moins, et des couleurs !  
Ils persuaderaient ton esprit mieux, peut-être ;  
Et j'aurais plus de style, ayant moins de douleurs :  
Me croirais-tu donc mieux ton esclave, ô mon maître ?...

«Hélas ! ne m'en veux pas de te parler ainsi,  
C'est que je reste femme, et tu restes poète !  
C'est ta gloire, et j'en ai quelquefois du souci ;  
Ta voix est d'or, parfois je la voudrais muette...

«Ta voix d'or, c'est un coffret d'or plein de bijoux :  
Tu m'en offres toujours, moi je rêve : «Il s'amuse !  
Tant de trésors, pour moi, ne sont-ils pas trop beaux ?»  
Et j'ai peur d'être moins ton Amour — que ta Muse.

«Ton Art ! c'est ma fierté, ma joie ! et mon tourment :  
Mieux il m'immortalise, et plus j'en suis jalouse,  
— Mais toi ? que pourrais-tu craindre pour ton épouse,  
O toi, mon fiancé pour éternellement !



«Pour mon cœur doux et fort, pour ton cœur mâle et tendre,  
Ne fut-ce pas souvent le ciel, qu' un seul baiser?  
Tu n'as pas eu besoin de ta chair pour me prendre :  
Va! tu n'as pas besoin d'elle pour me garder...»

«Ces plaisirs, que leur chair dispense aux multitudes,  
N'en connaissons-nous pas tous deux le vil pourquoi?  
Et t'aurais-je, ô Béni de mes béatitudes,  
Pour ce pain et ces jeux du cirque élu mon roi?»

«Non, non! Puisque nous désenlace un sort tragique,  
Dût la Mort sur mes lèvres sceller mon serment,  
Mon cœur va s'endormir d'un sommeil léthargique!  
Et ma chair, c'est déjà la Belle au bois Dormant...»

LOUIS-PILATE DE BRINN'GAUBAST.

## CUENTISTAS GALLEGOS

### I

Al honrarme el sr. D. Eugenio de Castro, director de la revista *Arte*, con la petición de un artículo sobre los cuentistas y novelistas gallegos, me ha puesto en situación comprometida.

Por un lado, el temor de herir susceptibilidades, la duda de ser parcial sin quererlo, ó errar en mis juicios, y por otro, el ir á una nación hermana donde los novelistas se cuentan por cientos, donde la literatura adquirió un incre-



mento extraordinario que la coloca al nivel de las naciones mas ilustradas y anunciarles que aqui, solo tenemos tres ó cuatro que escriban la prosa gallega, que aqui nadie conoce á los escritores de Galicia fuera de ella y que hay infinidad de gallegos que no saben hablar el idioma de su patria.

Preciso es confesarlo: necesario ha sido que un astorgano (1), viniese á decirnos: — Despertad, teneis en vuestra patria escritores que valen, escribid pues y tratad de ocupar el puesto que os corresponde — para que, merced á su iniciativa y á su costa, se vayan conociendo fuera de la region los escritores regionales.

Pero no se trata aqui de um estudio serio sobre literatura gallega si no de una reseña á vuela pluma de los escritores que escriben cuentos ó novelas en gallego, y en este sentido trataremos de dar una ligerisima idea sobre el particular.

## II

Bien puede asegurarse sin genero de duda, que la primacia le corresponde al notable escritor, director de el *Eco de Orense*, D. Valentin de Lamas Carvajal, al cual la eximia escritora Emilia Pardo Bazán considera como el escritor mas genuinamente gallego. El ha sido el fundador del periodico mas importante e popular que se ha escrito en gallego — *O Tio Márcos da Portela*, en el cual pode decirse que hicieron sus primeras armas todos los escritores gallegos contemporaneos.

Apesar de tener la desgracia de ser ciego nadie como el para describir estas paisages belisimas y estes costumbres originales. Nadie como el interpreta el tipo socarron del pai-

---

(1) D. Andres Martinez Salazar.

sano gallego, y sus cuentos en el periodico y en un tomo que publicó han merecido general aceptación.

Su *Catecismo do labrego*, que escribió en colaboración con D. Arturo Vazquez, es el mejor libro que se ha publicado en prosa gallega.

Después algún que otro cuento en tal ó cual periodico de alguno que otro escritor hasta la aparición de *Ferruxe* novelita de Aurelio Ribalta que demuestra en ella galhardias literarias.

Nada diremos de mis dos libros *Contos da terraña* y *Contos, lendas é tradicións* que non tienen otro merito que ser los primeros volumenes de algun tamaño que se publicaron en prosa gallega y ser los primeros en que el realismo se emplea en la literatura de Galicia.

Pero si hasta ahora, los prosistas gallegos no han dado prueba de su existencia, en tanto los poetas se demostraban muchos e de gran valor, parecen despertar ahora y darnos pruebas de su merito.

El sabio canonigo de Santiago, D. Antonio Lopez Ferreiro, distinguido arqueologo, y hombre de gran talento, publicó una novela historica titulada *A tecedeira de Bonaval*, en la qual demuestra á sus conocimientos historicos un gran dominio sobre el idioma gallego.

Claro está que su calidad de sacerdote cohibio en mucho al novelista, pero ha conseguido su objeto, que á buen seguro no ha sido otro que hacer agradable la lectura de episodios historicos que de otro modo no serian leidos.

Pero no son solo los gallegos a escribir en idioma gallego. El escritor granadino, director que ha sido del periodico *As Burgas* publicó el año pasado un tomo titulado *Beira ó Barbaña*, preciosa coleccion de paisajes y cuentos de Galicia, y está haciendo un libro de cuentos gallegos que formará al tomo 44 de la importante Bibliotheca Gallega, y sobre el cual tenemos noticias muy favorables.



Esta es á grandes rasgos una ligera idea sobre el renacimiento de la prosa gallega, apuntes sueltos, sin pruritos literarios, y sin otro fin que llenar unas cuartillas para un artículo que sirva mas que de nada de anuncio sobre estudios mas detenidos y mas estensos.

HERACLIO P. PLACER.

---

### LE VOYAGEUR

L'herbe fleurit toujours au creux frais de ton ventre,  
Terre, pourquoi refuser ton ventre au voyageur ?  
Et si le seigle est mûr, il a faim et ses mains  
Tremblent d'amour quand il pense à toutes les gerbes.

Il sait que la forêt bleue et verte est ouverte  
Aux chiens qui vont flairer le parfum des tanières :  
Les fleurs fanées d'hier ont des odeurs d'étoiles,  
Mais le vieux ciel est moins cruel que l'aubépine.

La spirale s'enroule aux serpents de l'éther,  
Frappe et plie, pèlerin, tes épaules pensives :  
Le moulin tourne et la mélancolie des oies  
Ecrit ta destinée sur l'horizon sanglant.

Heure, ami, crépuscule, et le plaisir des mules  
Et les pleurs de la roue et l'ange qui s'envole :  
Ferme tes poings, dors-toi dans l'astre de ton rêve :  
L'escadre des méduses tombe et crève sur les grèves.

27 septembre 1895.

REMY DE GOURMONT.

## LA JEUNE LITTERATURE EN NORVÈGE

On peut diviser la littérature norvégienne de nos jours en trois parties. La première avec Ibsen, Björnson et Jonas Lie, la deuxième avec Arne Garborg, Hans Jæger et Gunnar Heiberg et la troisième — constitue la plus jeune génération dont j'essaierai de tracer le trait général dans cette esquisse.

D'ailleurs c'est un essai bien téméraire. Car jamais génération ne fût moins homogène. Mais cela est justement sa caractéristique: le trait général c'est qu'il n'y en a pas.

On dirait que les lauriers d'Ibsen ont empêché la jeunesse de dormir, tant le nombre d'écrivains est grand. C'est, en effet, une petite armée de *plumigerentes*.

Cependant, la physionomie de cette jeune génération est assez différente de celle d'Ibsen. Le vieux maître est un psychologue doublé d'un réformateur idéaliste; devant lui on comparait armé d'un tas de théories et de doctrines philosophiques; — devant la génération nouvelle on n'a pas besoin d'un Schopenhauer, le bon sens suffit. Les jeunes estiment démodé le drame «Brand» d'Ibsen, ils condamnent, sans pitié, toutes les œuvres moralisatrices de Björnson, de Tolstoï et d'Alexandre Dumas fils, ils restent indifférents à la philosophie anglaise, ils veulent de la vie dans l'art et pas de thèses.

Cela provient de ce qu'ils sont exclusivement des lyriques et des artistes psychologues. Leurs fantaisies brûlantes sont remplies de l'aventure étrange qui s'appelle la vie. Vainement ils cherchent à comprendre le pourquoi et le but de l'existence, vainement ils posent des questions... Les systèmes philosophiques ne les contentant pas, ils flottent dans le doute, s'approchent de nouveau de la foi chrétienne, tâtent partout et finissent par accepter la vie comme de vrais fata-



listes. Pourtant ils ne sont pas des pessimistes désespérés. Le « que sais-je » de Montaigne est un mot d'un homme humble, pas d'un homme sans espoir.

La plume n'est pas dans leurs mains un scalpel froid comme celle de Bourget. La psychologie n'est pas pour eux du mathématisme, elle n'a pas le caractère scientifique : elle procède de l'intuition poétique comme chez les russes.

Dans ce pays du Nord, si vaste et si rude, les hommes vivent chez eux ; la vie en plein air est restreinte au minimum ; le *home* est sacré : cent milles foyers — voilà la Norvège.

Tandis que la famille et les rapports entre les deux sexes a été l'objet de la poésie des générations précédentes, les jeunes écrivains traitent principalement des rapports entre parents et enfants. Ils montrent le contraste entre ces deux générations, l'une, pleine de préjugés et d'opinions bourgeoises, l'autre, pénétrée des idées libératrices de nos jours, souvent impétueuse et sans égards, mais toujours sous l'étendard de l'idéal et de l'avenir. L'une ne comprenant pas l'autre, il en résulte des ruptures dans les familles ; les fils se lèvent contre les pères, les filles contre les mères, la jeunesse contre la vieillesse.

Le mariage qui jadis était une institution par la grâce de Dieu est sous-miné. Les dogmes religieux sont discutés. Les femmes émancipées parlent latin au lieu de faire la cuisine comme autrefois. De sorte, que cette jeune littérature, en traçant l'image de la vie, constitue un tableau vivant de l'histoire des idées de notre temps.

Ne formant aucune « école », les jeunes écrivains ne sont ni naturalistes, ni symbolistes, ni romantiques. Ils sont un peu de tout. Pour eux le monde est trop grand et mystérieux pour être étiqueté. S'ils sont quelque chose, ils sont des individualistes. Tantôt ils nous mènent au sommet des montagnes où le silence est comme un souffle de l'éternité. Tantôt nous nous trouvons avec eux dans les vallées où les chau-



mières disparaissent dans les ombres du soir. Tantôt dans les villes où se remue, en plein soleil, la fourmilière humaine...

Comme en France, comme en Allemagne, les hommes d'esprit norvégiens ne sont pas nés dans la capitale du pays. Ils sont presque tous des provinciaux. L'un est né en Nordland, sous le soleil de minuit, l'autre a vu le jour sur les fjords ou dans une commune des montagnes...

*Knut Hamsun* est un romancier bizarre et plein de verve. Il descend dans les régions sombres du cœur — dans le gouffre de l'inconscience. Quelques unes de ses œuvres rappellent les contes d'Hoffmann, d'autres font penser à Dostoïewsky. Ce dernier, au commencement de l'un de ses livres (« Fumée »), est assis dans un waggon, regardant la fumée noire de la locomotive à travers la fenêtre. Tantôt elle tourbillonne dans l'air, tantôt près des champs, tantôt par-ci, tantôt par-là. Et le poète russe se dit: cette fumée là, c'est la vie — tantôt comme ci, tantôt comme ça — comme un navire sans gouvernail... *Knut Hamsun* regarde aussi la vie et il se dit: tout est mystère, l'humanité passe devant l'existence comme devant un Sphinx. Il faut chercher le mot de l'énigme dans ces profondeurs de l'âme dont nous n'avons pas la conscience. Aussi ses romans sont comme des sondes dans les régions ignorées de la nature humaine. Il est seulement difficile d'en contrôler les résultats.

*Hans E. Kinch* est un auteur très intéressant aussi. En lui il y a du Zola et d'Edgar Poë. Mais son naturalisme cache un subjectiviste et son mystico-symbolisme est le voile d'un révolté. Ses livres de la vie des paysans et spécialement son dernier recueil de contes — « AILES-DE-CHAUVE-SOURIS » — ont obtenu un vif succès.

*Thomas Kraq*, *Hans Aanrud* et *Peter Egge* sont des écrivains d'un beau talent. Plusieurs de leurs romans sont traduits en langues étrangères. *Mons Lie* est un artiste d'une



originalité bien singulière; sa manière de regarder la vie peut être caractérisée comme un souris ironique à travers les larmes. *Bernt Lie*, *Jakob Hilditsch*, *Hjalmar Kristeussen* et d'autres sont des conteurs agréables, voyant de leurs propres yeux. *Nils Collett Vogt* est un lyrique impétueux et plein de musique. La poésie de cet assaillant du ciel est comme une fanfare de la jeune génération, tantôt douce, tantôt montant vers les nuages, tantôt puissante comme un orgue. Il ne faut non plus oublier *Sigbjörn Obstfelder*, un poète d'un profond talent. Un peu baudelairien, mais si fin et si délicat!

Aucun d'eux ne se ressemble. Ils sont aussi différents que le rouge et le bleu.

Ils n'ont que cela de commun qu'ils sont tous en opposition au bon vieux temps et *qu'ils ne tiennent à ce que j'appelle «l'homme-cerveau»*. La grande nature de Norvège leur a appris qu'il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre qu'on ne l'imagine dans toutes les philosophies et sciences du monde. Aussi ne créent-ils que des «hommes-cœur» et des «hommes-instinct».

Paris, octobre 95.

ERICK LIE.



Desenho de Noé Legrand

## LIED

Fils de roi, fils de roi,  
Vous vous en irez quand sonnera l'heure. —  
Dame, je ne sais.

Fils de roi, fils de roi,  
La bruyère est courte pour l'élan d'une heure. —  
Dame, je ne sais.

Fils de roi, fils de roi,  
La terre est plus belle au fonds de ce palais,  
Plus large à chevaucher au gré du bon varlet. —  
Dame, je ne sais.

Si tu savais plus, mauvais écuyer,  
Près de mon rouet, saurais te garder...  
Fils de roi, Fils de roi,  
Vous m'avez caché bien des chevauchées. —  
Dame, je ne sais.

GUSTAVE KAHN.

## REVEIL

Je rêve d'un génie qui glisse,  
Entre les fentes de l'armure  
Où l'émoi vil des sens me mure,  
La joie de finir mon supplice.

Cette joie, à son tour fatale !  
Ramimerait mon âme sèche,  
Comme une pitié d'aube fraîche  
Le parfum mourant d'un pétale.



Ma désespérance quiète  
Surgie au rayon qui hasarde  
Ce: «Lève toi!» par la lézarde  
De ma ténébreuse oubliette,

Sentirait l'orgueil qui délivre  
Gonfler ses veines étiolées;  
Et s'ouvriraient les fois violées  
Aux germes semeurs de survivre.

Unique, sublime caresse!  
Le faux plaisir, qui m'enlinceule  
Etant dépouillé, l'idée seule  
Ceindrait ma volupté pauvre.

O baisers moins brefs d'amertume  
Puisqu'ils ne joignent pas de lèvres,  
O flamboi triomphal des fièvres  
Où nulle chair ne se consume,

Dictez la norme sybilline  
De vos valeurs enfin cotées  
Aux sensualités domptées:  
L'âme redevient masculine.

C'est la symbolique Roi-Reine  
Rendue au trône légitime,  
Vers qui s'exhale l'hymne intime:  
«Désormais, lucide, sereine,

Porte, très forte, la cuirasse  
Où l'on estimait ta mort-sûre:  
Sur les saharas de luxure  
Pleut l'allégresse de la grâce.»

Je sais bien cette attente faite  
De la pâte folle des bulles;  
Mais, aux soirs de vœux plus crédules,  
Quel lâche mortel ne souhaite,

Revant l'ennui des portes closes,  
Qu'un esprit aigri par son leurre  
Gifle, triomphateur d'une heure,  
L'illogisme brutal des choses.

ABEL PELLETIER.

---

## A PINTURA PORTUGUEZA NOS SEC. XV E XVI

### TERCEIRO ENSAIO

#### I

Muito de proposito não damos a este estudo o titulo que acudiria primeiro á lembrança: *Grão-Vasco*, porque não desejamos restringir o problema a Vizeu.

A epocha em que semelhante titulo significava um grande ponto de interrogação, estendendo-se do Norte ao Sul do paiz, passou, felizmente. Desde que foi provado com documentos (1) que havia uma filiação *directa* dos nossos pintores com

---

(1) *Sobre alguns pontos da Historia da arte nacional* — Carta ao Dr. Augusto Felipe Simões, na revista do Porto *A Renascença*, 10 de março de 1878; e *A pintura portugueza nos seculos XV e XVI*. Primeiro ensaio. Porto, 1881.



os primeiros nomes da Escola de Flandres e de Brabante; desde que o exame de grupos inteiros de quadros absolutamente ineditos, ainda hoje conservados em logares reconditos (1)— onde ninguem os supporia — nos habilitou a localisar officinas de pintura de merito pelo menos igual á de Vizeu, o nome *Grão-Vasco* resume uma ideia de absorpção absolutamente injusta, um ponto de vista erroneo que passou em julgado.

A recente descoberta dos quadros da serie de São Vicente (2) veio fortalecer, confirmando-a, a opinião que haviamos enunciado em 1878 na carta ao fallecido Dr. A. Felipe Simões: que não é em Vizeu que está a chave da questão, mas sim em Flandres; não no sec. XVI, não no periodo manoelino, mas antes na segunda metade do sec. XV; que

---

(1) Não podemos, infelizmente, revelar os logares em que estão quadros de primeira ordem nacionaes e nacionalizados (flamengos) senão muito condicionalmente, por motivos que devemos respeitar. Comtudo, para que se não diga, como já tem succedido em outros casos por ignorancia e falta de boa fé e com absoluta injustiça, que fazemos monopolio dos nossos trabalhos e estudos (isto a quem está na brecha ha 25 annos, imprimindo no paiz, viajando no paiz e preleccionando no paiz á sua custa, e dando o que não lhe querem comprar) ahi vae a seguinte declaração: O sr. Prof. Justi, o eminente especialista, professor da Universidade de Bonn (Allemanha), que publicou em Berlim e Leipzig os trabalhos estrangeiros mais notaveis que ha sobre a pintura da peninsula nos seculos XV e XVI, possui desde 1887 a 1888 uma lista d'esses quadros com a indicação dos logares, e uma descripção e apreciação summaria; mas não de tudo, porque posteriormente appareceram mais quadros e de grande importancia. O sr. Prof. Justi ainda vive e póde confirmar o que dizemos, e que temos instado com o illustre sabio para vir vêr e examinar essas obras, a fim de concluir os seus estudos.

(2) *Taboas da pintura portugueza no seculo XV*. Dous folhetins no Commercio do Porto, 20 e 21 de julho de 1895; e o artigo IV (no mesmo jornal, 3 de agosto) sobre a Exposição de arte sacra-ornamental de Lisboa: *As taboas da pintura portugueza*.

Vizeu é uma estação, importante sim, porém uma entre muitas n'uma longa jornada artistica que durou quasi seculo e meio (1428-1570).

\*

Em Dezembro de 1428 estava Jean Van-Eyck, o maior artista da escola flamenga, pintando em Lisboa o retrato da futura Duqueza de Borgonha, filha de D. João I. Em 1571 fechava Francisco de Hollanda a serie dos seus estudos, sem conseguir, apesar de uma lucta de mais de vinte annos (1), pôr termo á confusão que se alastrava pelo paiz em assumptos de arte, no ensino, na vida pratica dos officios e nos habitos da côrte, da nobreza e do clero. Desvairados costumes, como reflexo de desvairadas ideias, traduzidas no dominio da arte em extravagancias e feitos desusados, que o vulgo podia accetar como invenções, mas que não conseguiam illudir os iniciados.

Van-Eyck andou percorrendo todo o litoral da peninsula, durante um anno, subindo até S. Thiago de Compostella.

Percorreu todo o reino, e desceu, no regresso da romaria, até Granada, para saudar o rei mouro, como já saudara o rei de Castella e os seus Grandes.

Não se tem prestado a devida attenção a esta longa e interessantissima viagem, havendo todavia um itinerario seguro e uma descripção muito curiosa d'ella. Temos á vista uma relação impressa, e outra inedita, ainda mais preciosa, que brevemente publicaremos. Ambas procedem de codices coevos.

---

(1) Data do seu primeiro manuscripto, 1548; do ultimo, 1571. Vide as nossas edições criticas de 1879 e 1890 a 1893.



A extrema raridade da primeira e a dificuldade em obter-se copia da segunda explicam o abandono em que a critica tem deixado essas fontes de estudo (1).

Mas o problema talvez remonte a uma data ainda anterior a 1428.

Em 1415 mandou o Duque de Borgonha (pae do que devia ser quatorze annos depois genro d'El-Rei) o seu retrato a D. João I, feito por Jehan Melluel, seu pintor de côrte desde 1397 a 1415, anno em que falleceu. Devia ser a obra de um mestre encanecido no exercicio da sua arte.

De D. João I existe um retrato authenticico que descobrimos em Vienna d'Austria em 1871, pintado depois do anno de 1385, porque ha n'elle uma inscripção allusiva á Batalha de Aljubarrota (2).

Tivemos a fortuna de descobrir n'esse mesmo anno, e n'essa mesma cidade uns formosissimos retratos, tambem em taboa, de sua neta, a Infante D. Leonor, filha de D. Duarte, que foi Imperatriz da Allemanha em virtude do seu casamento (1452) com Frederico III.

---

(1) Não ha desculpa para os criticos e archeologos da ultima hora, que tem á sua disposição, desde 1877, os seguintes elementos:

*Sobre as relações de Portugal com a côrte de Borgonha:* a) A chronologia d'essas relações. b) A embaixada em que veio Jean-van-Eyck a Portugal. c) Os retratos da Infanta D. Isabel, Duqueza de Borgonha. d) Vida da Infanta D. Isabel D. de B. No estudo b está o itinerario e a chronologia exactissima. Todos elles são appendices da *Archeologia artistica*, fasc. IV. Porto, 1877, pag. 85 a 103.

(2) Fomos nós que apontámos este retrato a Oliveira Martins, dando-lhe uma descripção minuciosa d'elle e outros elementos importantes para as illustrações dos seus volumes: *Os filhos de D. João I e Vida do Condestavel*; e ainda para o *D. João II*, que ficou inedito. Em 1877 démos noticia clara e minuciosa dos retratos de Vienna, *Arch. artist.*, fasc. IV, pag. 150. *Thezouros d'arte portuguezes existentes no estrangeiro.*

Seu filho, Maximiliano I d'Austria foi o principal protector de Dürer e uma figura proeminente na Renascença artistica, litteraria e politica de Allemanha (1).

A semente que colhemos d'essas descobertas successivas havia de fructificar notavelmente nos annos de 1882-1891, quando por uma serie de explorações methodicas fomos descobrindo differentes taboas do sec. XV, dispersas pelo reino, que se agrupam naturalmente em torno da extraordinaria serie de São Vicente.

Ahi encontrámos ha poucos mezes (—prospera sorte, que premeia ás vezes um viandante tenaz, embora fatigado!—) o élo historico que liga, providencialmente, os nossos estudos de 1871, 1878, 1881 e 1888 aos de hoje (2).

Em Vienna El-Rei D. João I e sua neta, em S. Vicente seu filho D. Duarte, com uma parte da familia do illustre vencedor, e com seu proprio filho D. Affonso V, no meio de um incomparavel cenaculo historico immortalisado para os vindouros em taboas cujas datas oscillam entre 1450 e 1460.

(1) Vid. *Sobre as relações de Portugal com a Allemanha* (sec. XV e XVI). Differentes capitulos da *Arch. artist.*, fasc. IV.

(2) Recapitulamos aqui os titulos dos Estudos relativos a essas datas, que citaremos d'ora avante com as letras A — E.

- A. 1871-1872. *Prologo-prospecto da Archeologia artistica*. Accrescentar o que dissemos na biographia do Conde de Raczynski. Porto, 1874.
- B. 1878. *Carta* ao Dr. Augusto Felipe Simões, 10 de março.
- C. 1881. *A pintura portugueza nos seculos XV e XVI*. Primeiro Ensaio. Porto.
- D. 1888. Id. Segundo Ensaio. *Grão Vasco*, no vol. XII do *Portugal antigo e moderno*, artigo Vizeu. Porto, 29 de junho.
- E. 1895. *Taboas da pintura portugueza no seculo XV; como introdução ao presente*: Terceiro Ensaio.
- F. 1895. *A exposição de arte sacra-ornamental* (Lisboa, 1895). Artigos III e IV. *Illuminuras. As taboas de pintura portugueza*.



Falta apenas encontrar um retrato authenticico de D. João II, em taboa do sec. XV, para termos a serie completa dos retratos authenticicos da dynastia d'Aviz.

\*

Não ha documento que prove que os retratos de D. João I e da Infante D. Leonor, Imperatriz, sejam obra de pintores portuguezes, mas até hoje ninguem os classificou no estrangeiro com nenhum dos nomes conhecidos na epocha a que pertencem, sendo aliás pinturas notaveis.

Julgando pelo merito da factura, pelo vigor do estylo, pela technica e pela caracterisação, não ha senão motivos para affiançar que se aproximam notavelmente da serie de S. Vicente.

E ella representa — nunca será demais repetil-o! — a grande pintura historica, que nos faltava até hoje, embora n'uma fórma allegorica, mas finamente pensada, de profunda e vital expressão!

O *São Pedro* de Vizeu é uma concepção hierarchica, uma personificação da egreja militante; aconselha e abençôa com a dextra, mas quasi que ameaça com as chaves do ceu, antes um sceptro do que um symbolo da esperanza. Os outros tres grandes paineis de Vizeu são a repetição de assumptos tradicionaes em fórma tradicional: o *Baptismo de Christo*, o *martyrio de S. Sebastião* e a *Pentecostes*. Collocamol-os pela ordem do seu merito, devendo notar que o segundo e terceiro mal podem figurar dignamente ao lado do irmão primogenito. A *Pentecostes* é uma taboa de merito muito secundario, embora tenha grande valor como documento historico para uma demonstração que ainda ninguem tentou, e adiante iniciaremos.

Em resumo, diremos: que a serie da Sacristia de Vizeu foi concebida e traçada dentro dos moldes tradicionaes da arte (1). Outro tanto se deve confessar da preciosa serie da sala do Cabido (2). Na serie de São Vicente, para citar só a mais saliente das que classificaremos de ineditas, transluz a nossa historia com todos os seus fulgores, palpita intensa e concentrada a vida nacional. Eis o facto capital, como tambem me parece questão de primeira ordem o podermos preencher finalmente a lacuna de quasi um século, que apontavamos com sincera magua em 1881, quando se considerava quebrado o fio desde a sahida de Jean Van-Eyck em 1429, até ao apparecimento dos primeiros quadros da epocha manuelina: 1500 a 1520 (vid. c., pag. 16).

(Continúa)

Porto, outubro de 95.

JOAQUIM DE VASCONCELLOS.

(1) O *S. Sebastião* e o *Baptismo* pódem classificar-se hoje uma ruina, depois que o celebre pintor viziense Antonio José Pereira os restaurou vandalicamente; é o termo. A este funesto personagem já applicámos o devido correctivo em 1888 (vid. D, pg. 1876-1877) quando vivo. Morreu ha trez mezes, quando talvez se preparava a conspurcar o *São-Pedro*. O paiz que agradeça a certa classe de jornalistas, arvorados em archeologos e criticos d'arte, que incensaram esse ignorantissimo pedante.

(2) A serie da Sala do Cabido fomos encontral-a agora (principios de outubro) na capella-mór da Sé, por cima das cadeiras dos conegos. Está intacta, sem o menor restauro, quasi um milagre n'este paiz! Dous quadros sahiram pela primeira vez de Vizeu: *Epiphania* e *Apresentação no templo*; figuraram na Exposição de arte sacra-ornamental de Lisboa, 1895 (vid. F, artigos III e IV). As outras taboas de Vizeu, avulsas — tres quadros da Misericórdia, *Calvario* da Sé, os de S. Francisco de Orgens etc., representam do mesmo modo assumptos tradicionaes.



## BOLETIM INTERNACIONAL

### ALLEMANHA

#### JORNAES E REVISTAS.



OM vivo prazer folheámos, ha mezes, o 1.º fasciculo d'uma revista monumental — *Pan* — orgão da sociedade berlineza do mesmo nome. Guiada por um largo internacionalismo na escolha dos seus collaboradores, acolhendo os talentos de todos os paizes, o fim da revista consistia em reunir, sem distincção d'escola, as aspirações

creadoras da arte contemporanea, nas suas mais notaveis producções. Na lista dos collaboradores liam-se os nomes de Puvis de Chavannes, Arnold Boecklin, Fernan Khnopff, Félicien Rops, Joseph Sattler, James Whistler, Paul Verlaine, barão de Liliencron, Paul Scheebart, Arne Garborg, Maurice Maeterlinck, Henri de Regnier, Stephane Mallarmé, etc. A publicação era superiormente dirigida por Otto Julius Bierbaum e J. Meier Graefe, dois puros e admiraveis artistas. Pela magnificencia da parte material e pela collaboração, o 2.º fasciculo, publicado em agosto, excedeu consideravelmente o 1.º. Mas eis que uma imprevista *circular* acaba de desfazer todas as esperanças postas na inegalavel revista de Berlim.

Violentemente hostilizados pelo ridiculo chauvinismo d'alguns dos seus camaradas, e não querendo abdicar dos seus principios estheticos,

principalmente no que diz respeito ao cosmopolitismo artistico, Bierbaum e Meier Graefe demittiram-se de directores da sociedade *Pan*. Ainda uma vez a «arte official», a rotina e o diletantismo destruíram uma empreza de largo alcance e que tantos sacrificios tinha custado aos seus fundadores. A revista continuará a sair regularmente, segundo nos dizem de Berlim. D'hoje em diante, porém, o titulo *Pan* não passará d'uma farça...

\* Muito interessantes os n.ºs 34 e 35 da *Internationale Litteraturberichte*, de Leipzig, relativos a 18 e 30 de outubro.

O n.º 34 insere, entre outros artigos, a conclusão d'um curioso estudo de Heinrich Nitschmann sobre a historia da litteratura servia (*Zur serbischen Litteraturgeschichte*), e um extenso *compte-rendu* do XVII Congresso da associação litteraria e artistica internacional, ultimamente realizado em Dresden. Na secção *Litterarische Notizen* refere-se graciosamente ao apparecimento d'*Arte*.

O n.º 35 publica um estudo critico de Karl Bleibtreu sobre o grande humorista inglez, Swift.

#### ULTIMAS PUBLICAÇÕES.

W. Eigenbrodt: *Gedichte* (R. Reich, Basel); F. Beynühlen: *Skizzen u. Lieder* (B. Teichert, Königsberg); L. Jacobowski: *Aus Tag u. Traum* (S. Calvary & Co., Berlin); F. Wedekind: *Der Erdgeist* (A. Langen, München); W. Amelung: *Die Basis des Praxiteles aus Mantinea* (Verlagsanst. f. Kunst u. Wissenschaft, München); Richard Dehmel: *Der Mitmensch* (H. Storm, Berlin); D. v. Liliencron: *Kriegsnovellen* (W. Friedrich, Leipzig); M. Nietzki: *Heinrich Heine als Dichter u. Mensch* (Mitscher & Röstel, Berlin); Frhr. v. der Ropp: *Blätter im Winde* (J. Naumann, Dresden); J. Schnakenburg: *Lose Blätter* (A. Janssen, Leipzig).

#### PEQUENAS NOTICIAS.

\* No proximo numero publicaremos as seguintes composições de escriptores allemães: *O wär ich doch der mächtige Baum!* poesia de L. Raphael (Hedwig Kiesekamp); *Herbst*, poesia de Richard Dehmel; *Rot*, prosa de J. Meier Graefe, etc.

\* Com o nome «*Edda*» organisou-se ultimamente em Berlim uma sociedade cujos esforços visarão a imprimir um cunho eminentemente nacional a todos os productos da arte allemã. A sociedade começará os seus trabalhos fundando uma publicação periodica, tambem chamada «*Edda*». O 1.º fasciculo d'esta publicação, editada pela casa F. A. Bro-



ckhaus, de Leipzig, será collaborado litterariamente por Aug. v. Heyden, Félix Dahn, Paul Hildebrandt, etc., e artisticamente por Herm. Hendrich, Moritz v. Schwind, Franz Stuck, Wilh. Weimar, etc.

## AUSTRIA

## PEQUENAS NOTÍCIAS.

\* O n.º 53 (5 de outubro) da revista viennense *Die Zeit* traz um estudo critico de Marie Herzfeld sobre A. Mary F. Robinson, «a mais «notavel poetisa de Inglaterra. Apesar das suas balladas, A. Mary F. Robinson é uma figura quasi desconhecida. A sua arte rebuscada envolve-a como n'um cerrado veio; as suas nuanças são delicadas de mais «para a multidão; o que sente e escreve filtra-se atravez de diluvios da «mais intensa cultura...»

No mesmo numero da *Die Zeit* vem uma carta inedita de Friedrich Nietzsche sobre a recitação dos versos classicos.

\* No proximo numero publicaremos um poema inedito de Marie Herzfeld e a primeira parte d'um curiosissimo artigo de Alfred Gold sobre «*A evolução da moderna litteratura austriaca.*»

\* Falleceu em Vienna o conhecido escriptor Ludwig Dürnbauer. Tinha 35 annos. A mais admirada das suas obras é o grupo *Der Kampf ums tägliche Brot* (a lucta pelo pão de cada dia).

## BELGICA

## EXPOSIÇÕES.

Annuncia-se para breve a reabertura da «*Maison d'Art de la Toison d'or,*» em Bruxellas. A primeira exposição será exclusivamente composta de trabalhos de Alfred Stevens. Prepara-se tambem uma exposição das obras de Portaels.

Com a exposição dos quadros de Stevens devem coincidir, na secção das artes applicadas, a dos vidros da casa Daum frères, de Nancy, e a das ceramicas de reflexos metallicos, de Clément Massier.

## PEQUENAS NOTÍCIAS.

\* O nosso collaborador Maurice Maeterlinck está concluindo o seu novo livro *Le Trésor des Humbles*, que será editado pelo *Mercure de France*.

\* Acaba de apparecer, em Verviers, uma nova revista, *L'Art Wallon*, que seguirá o caminho de *Floréal* e da *Wallonie*. No summario do 1.º numero lêem-se os nomes de Emile Verhaeren, Paul Gerardy, Léon Paschal, Richard Ledent, etc.

\* A casa E. Deman, de Bruxellas, poz ultimamente á venda um livro de Georges Marlow, *L'Ame en Exil*. É um delicado debute cheio de promessas.

## BRAZIL

## REVISTAS.

\* Recebemos os tres primeiros numeros da *THEBAIDA*, orgão da moderna geração litteraria do Brazil. Esta revista vem cheia de atrevidas extravagancias, que, longe de nos irritarem, nos merecem toda a sympathia, pois manifestam uma nobre ancia de novos horisontes estheticos. De resto, essas extravagancias são indispensaveis em todos os movimentos de remodelação artistica. O famoso collete vermelho de Theophile Gautier, o girasol de Oscar Wilde, a gaforina de Sâr Peladan e o petulante vocabulario dos *Oaristos*, não foram *fumismes* vãos: n'esta era de glacial indifferença, só por meio do escandalo se consegue attrahir a attenção do publico.

Os collaboradores da *THEBAIDA* são todos noviços. Entre elles, alguns ha que revelam apreciaveis aptidões. Devemos especialisar A. de F. (*Alves de Faria?*) cuja prosa tem, per vezes, uma nobre e graciosa *allure*.

\* O *Pão*, orgão da *Padaria espiritual*. O n.º 24 d'esta revista cearense insere, entre muitas outras composições litterarias, um soneto de Rodolpho Theophilo, *Punição*, quatorze desleixados versos desenvolvendo um lindo thema :

Este cego, que Deus assim castiga,  
E na treva a cegueira faz que siga  
Sem um conforto, a caminhar a sós,

Quando menino procurava os ninhos  
E os olhos dos implumes passarinhos  
Furava rindo com crueza atroz !

## PUBLICAÇÕES ANNUNCIADAS.

Emilio Kemp : *Kermesse*; Carlos Nelson : *Flammulas*; Celso Me-  
nezes : *Neblinas*; Collatino Barroso : *Paineis*.



## AOS ESCRITORES BRAZILEIROS :

Desejando dar nos proximos numeros d'esta publicação uma completa resenha do movimento litterario da grande republica sul-americana, pedimos a todos os prosadores e poetas do Brazil a fineza de nos mandarem as suas obras, das quaes nos occuparemos demoradamente.

## FRANÇA

## BIBLIOGRAPHIA.

\* *Poèmes*, par Henri de Régnier («Mercure de France,» Paris). Henri de Régnier enviou-nos ha dias o seu volume de versos, *Poèmes*. Comprehende varios poemas novos, além dos *Poèmes anciens et romanesques*, e de *Tel qu'en songe*, que tinham sido já publicados. Não podemos falar hoje da obra completa, já consideravel, do moço poeta francez. Limitamo-nos a esta nota sobre os *Poèmes*, grosso volume de 265 paginas, publicado pela *Société du Mercure de France*, n'uma edição nitida. Não analysamos agora o livro. Queremos só, atravez das suas paginas, revelar n'um esboço rapido a physionomia intellectual e a psychologia do auctor.

Henri de Régnier impõe-se, entre a nova pleiade franceza, pelas seguintes qualidades caracteristicas. Se partilha, com os neoclassicos românicos o culto pagão da terra, e a religião da Belleza, — a sua poesia resveste-se, no entanto, de mysterio e sonho, dando uma impressão estranha e original de: brilho directo e de evocação, de encanto immediato, e de repercussão distante. É um intellectual e um symbolista — na bella accepção do termo — tendo por instrumento uma lingua onde os rythmos nativos, em que expontaneamente flue a energia musical do seu temperamento, parecem vir coloridos, e perfumados de sabias e voluntarias nuances, de concentradas e exaltantes fragrancias; como se n'elle melodia, aroma e côr se equivalessem e se fundissem. Uma tal natureza d'artista, forte, variada, rica e enriquecida — permite e explica a complexidade e a diversidade da sua poesia. Dotado como é, pode igualmente dar-nos paginas d'um claro vigor pagão, e desfiar-nos a vista ao longo de sombrios aspectos medievaes; quando nos não condusa, levados n'um receoso encanto, atravez de visões e sonhos. Mas seja qual fôr o assumpto, a sua qualidade dominante revela-se sempre a mesma. Consiste exactamente n'essa affirmacão do proprio pensamento vigilante, no poder de projectar-se sobre o assumpto. Não é absorvido e dominado inconscientemente pelos aspectos exteriores e pelas impressões intimas. Vê-se



que a sua arte se não modela directamente sobre o mundo e sobre a vida. Antes é elle proprio que cria de novo para si o mundo, n'uma arte que, symbolisando, parece ultimar a intenção do universo, revelando-o n'uma apparição a um tempo verdadeira e transfiguradora. Pensa, sente e realisa a poesia como uma invenção, em que as impressões e as idéas encontram uma nova e primeira vida.

Toda a sua philosophia — composta do que n'elle preexiste de fundamental e originario, e de tudo o que o seu espirito absorvente adquiriu já — se descobre n'esses versos da *Vigile des Grèves*, que transcrevemos. Porque n'elles, a vida, a natureza, o mundo, as almas, personificadas nas figuras d'essas tragicas exiladas da ilha adusta — pedem ao doce cavalleiro, ao poeta que, insufflando-lhes o espirito revelador, sonhando por ellas o seu sônhô d'elle, anime e dê realidade eterna, ideal completo ás aspirações vagas, ás ancias mudas e ás possibilidades. — Para elle a poesia é um renascente *fiat lux*, em que o espirito symbolico illumina, synthetisando, e cria de novo o universo.

«Nous qui sommes la Lettre éternelle du Livre  
Symbole nul, si nul ne lit le mot qui dort!  
Sois l'esprit qui s'inculque et suscite et fait vivre,  
Et l'Amour triomphal qui sauve de la mort.

Mets notre chevelure en pennon à ta hampe,  
Doux chevalier, rêve par nous ton rêve épars  
Et viens à nous de par la vie et les hasards.

Nous sommes le Miroir et l'Amphore et la Lampe.»

Ao terminar a leitura dos *Poèmes*, fica-nos a impressão de ter lido um bello poeta idealista, que é também um raro artista plastico.

Teremos ainda occasião de falar mais demoradamente de Henri de Régnier, nas paginas d'esta revista.

\* *Chants de la pluie et du soleil*, par Hugues Rebell (Librairie Charles, Paris). — «Ó monde! Elles mentaient les voix du soir qui dirent au pilote que le grand «Pan» était mort. Il dormait seulement, se reposant sur son œuvre, après avoir fait la Grèce, après avoir fait Rome. Mais j'ai surpris son tréssaillement, il va se réveiller et les aveugles ont beau chanter maintenant leurs romances pleurardes; ces membres impatientes d'action, où tout à l'heure s'accomplira l'œuvre merveilleuse de vie, annoncent à l'humanité des jours de triomphe. La terre va être arrosée de sang nouveau et de nouvelles roses vont fleurir».



Estas linhas finaes do prefacio aos *Chants de la pluie et du soleil* encerram toda a philosophia e marcam toda a intenção da obra de Hugues Rebell. — O auctor dos *Étourdissements*, dos *Baisers d'Ennemis*, da *Union des trois aristocraties*, etc., affirma-se no livro: *Chants de la pluie et du soleil* pagão forte e convicto; rompe, d'um lado, com aquelles que ainda domina o espirito christão — crepuscularmente melancolico e renunciativo —; d'outro lado, com aquelles que olham a vida e o mundo por olhos desencantados. Para elle, a vida universal entumece de seivas novas, em renascenças de belleza e de força. Se não pode já sentir como o homem primitivo, e como o homem antigo, cuja actividade emocional era apenas a reacção contra as impressões recebidas do inconsciente, cuja alma era um echo — vae elle conscientemente ao encontro d'essa grande e mysteriosa natureza; vae elle acordar esse mundo que, assim, parece ser por sua vez o echo da alma moderna. Vê reanimada a natureza ao sôpro do espirito pagão, que volta do exilio, á voz do filho prodigo que regressa da viagem magoada pelo mundo das eras christãs. De novo o sol d'oiro vae beijar virilmente corpos fortes e bellos; vão de novo cantar vozes celebrando o regresso de Pan, e hão de rir na luz clara olhos virgens de tristeza, claros como fontes.

Tudo o que vive deve viver. Este pagão unifica no mesmo sonho de renascimento universal os antagonismos moraes, as antinomias creadas pela paixão tradicional, pelas melancolicas congeminções do mysticismo, pelas especiosas distincções do sacerdocio, pelas repressivas convenções dos homens.

Como amar a vida é amar a acção, elle proclama a necessidade d'esta e annuncia-lhe o exito. É um militante, este neo-pagão, voluntariamente surdo ás palavras de desencanto, ás litánias da inanidade que sobem de tantas almas d'hoje.

Como amar a acção é amar o combate, este optimista é um destruidor. A sua larga justificação da Vida quebra, a final, a enquistada noção e distincção do moral e do immoral.

Condemnavel, para elle, é a tristeza esterilizada, o sonho da religiosa e passiva apathia das almas, dormentes para a vida, e arrebatadas n'uma ancia chimerica do além.

*Chants de la pluie et du soleil* não são um livro que marque definitivamente. Valem, como obra d'arte, pelo brilho moço e pela *allure* viva. Mas valem sobretudo como revelação da orientação e tendencia d'um espirito, que outros acompanham já, d'entre a nova geração franceza.

\* *L'union de trois aristocraties*, par Hugues Rebell (Bibliothèque artistique et littéraire, Paris). É uma revelação da mesma tendencia do



auctor para a affirmação e para a acção. Além, vimol-o em frente da natureza. Aqui, vêmol-o em frente da sociedade. Como vê a natureza renascente e nova no que tem de eterno e duravel, quizera ver a sociedade renascente e nova pela acção combinada dos elementos fortes, onde sobretudo se pode e deve condensar a energia iniciadora; pela acção combinada do prestigio tradicional, do esforço material accumulado, do poder creador e inventivo d'idêas: isto é pela acção confluyente da aristocracia do sangue, da aristocracia do dinheiro e da aristocracia do talento. Quizera o dominio e o imperio d'esses tres alliados, constitucionalmente e individualmente fortes — classe a classe, e homem a homem.

Tal acção combinada representaria a vida social na sua intenção superior e na sua aspiração nobre. A vida da massa anonyma, agitada e feita de paixões instinctivas e animaes, rolando pesada e tumultuaria, inorganica e amorphamente vaga — só pode, a seu ver, rhythmarse e modelar-se sob a medida do dominio sabio, pela justa e consciente tyrannia dos *melhores*. Este ponto de vista, unico sympathico a nobres espiritos é, infelizmente, contradictado pela realidade das coisas. A primeira difficuldade, invencivel, está na alliança d'essas tres aristocracias. A nobreza historica, de todas as virtudes que teve, conserva sobretudo, ia dizer apenas, um orgulho exterior e uma vaidade esteril. Os plutocratas forram-se, em geral, d'um egoismo individual invencivel, complicado do odio receoso proprio ás classes hostilmente visadas. Os intellectuaes, os mais dignos do dominio, são e hão de ser, pela propria superioridade, antagonicos com os elementos menos puros; quando não sejam as suas mesmas qualidades que os inibam da acção.

Não podemos crêr na possibilidade d'uma tal união. Mas nem por isso deixamos de reconhecer o valor da theoria como a unica aspiração de vida social accetavel. Para nós, a vida do homem superior pelas idéias e pela *vis* creadora é a do isolamento — no divorcio de tudo o que não seja o absorvente sonho de crear obras d'arte, de monographar almas extranhas e raras, de procurar desinteressadamente largas formulas onde caiba o mundo.

#### REVISTA DAS REVISTAS.

\* O *Mercvre de France* de novembro insere, entre outros capitulos, a traducção do *Sartor Resartus* de Th. Carlyle. O *Mercvre*, de si rico e forte pela collaboração original da nova pleiade de França, continúa, no entanto, cumprindo a sua larga missão de cosmopolitismo, introduzindo em França, pela traducção e pelo commentario, as grandes obras e as



vigorosas individualidades litterarias e artisticas de todos os paizes. A acção do *Mercyre* vae a França critica e artistica devendo, pouco a pouco e dia a dia, este evidente progresso na vida do seu espirito: conseguir já ser justa com as creações extranhas, e interessar-se, n'uma sympathica curiosidade, por todas as fôrmas e por todos os typos de pensamento, pelas manifestações intellectuaes mais diversas, e mais distantes da sua propria fôrma d'espirito e das suas manifestações caracteristicas. Uma tal missão não pôde deixar de attrahir vivamente a adhesão e sympathia dos que se impuzeram identico e combinado plano.

Apontado esse aspecto de largo cosmopolitismo do *Mercyre*, devemos notar o que este numero 71 insere de original. Entre outros, o artigo de P. Quillard, *Le Dieu futur*, e *Histoire d'un martyr*, de Hugues Rebell.

\* *L'Ermitage*, uma das modernas revistas francezas dignas de alta menção, e em cujas paginas mais d'um livro portuguez tem sido commentado — publica no n.º 10 (6.º anno, outubro de 1895), entre outras coisas, um notavel estudo de Edmond Pilon sobre Jules Laforgue e a sua obra, e um artigo muito interessante de Raymond Bouyer intitulado: *Un musée inédit*.

Na secção das chronicas — destacam as que Raymond Bouyer dedica a *Poesias, Musica, e Artes*.

São curiosas as *Notices bibliographiques*.

\* *La Revue Blanche*, a independente e corajosa revista quinzenal dos novos de França que dia a dia se impõe, pela riqueza da sua collaboração, e pela individual e caracteristica feição d'alguns dos seus colaboradores, entre os quaes encontramos Paul Adam, Verlaine e outros, mantem-se á altura, como nos numeros anteriores, n'este do 1.º de novembro, que acabamos de folhear.

É o 58.º (6.º anno, tomo IX). Contém uma serie de cartas de Edgar Poë, pelas quaes podemos recompôr uma das phases mais pungentes na vida do grande poeta e contista americano.

O artigo de Paul Adam, intitulado: «*d'une Pathologie des peuples*», se bem que colorido d'um optimismo esperançoso, em que pomos reservas, interessa vivamente, como tudo quanto escreve este bello prosador.

*Vers pour l'hiver passé*, de Verlaine, deixam uma impressão viva e contradictoria de ironia a um tempo conformada e leve, e destructiva.

A continuação das *Memorias* do general Rossignol, tão interessantes como documento meúdo de historia, e a nota curiosa da marquezia de Brunoy publicada sob o titulo — «*Un quattrocentiste en France*», completam o que n'este numero ha de mais saliente.

\* *Revue Encyclopédique*. Esta revista vae no 5.º anno da sua publicação. Afirmou-se, desde o principio, como uma das melhores publi-



cações da França. A entrada de elementos novos, a intervenção de escriptores e criticos da nova pleiade deu-lhe ainda maior valor. A distribuição dos textos em duas grandes secções: *La Revue* e *l'Encyclopédie* foi tambem uma vantajosa innovação.

Temos sobre a nossa mesa o n.º 118 do 1.º do corrente. A primeira parte d'este numero, *La Revue*, abre com um interessantissimo artigo de Edmond de Goncourt sobre o desenhista e illustrador japonês do principio do seculo — Hokousai, auctor da *Mangwa* — publicação em que se affirmou poderosamente o desenho *espontaneo*. O artigo de Goncourt vem illustrado com reproducções de desenhos de Hokousai.

O assumpto da secção — *La vie littéraire* — é um estudo historico sobre a Academia franceza, comprehendendo as datas de 1802, 1820, 1830, 1857. Em seguida a esse estudo dá-nos esta secção *La Revue* uma nota sobre as festas do centenario do Instituto. Sob o titulo *Le culte des morts* publica Hugues Rebell n'esse numero um estudo historico sobre a evolução do sentimento da morte, acompanhado de bellas gravuras de tumulos e monumentos. Finalmente, *La Revue* insere uma secção de *Sciences*, e uma resenha de periodicos.

A 2.ª parte — *L'Encyclopédie* celebra o centenario do Instituto de França com um longo estudo historico profusamente illustrado.

Um artigo da secção — *Sciences morales et politiques* — sobre legislação operaria, uma biographia de Stamboulof — na mesma secção — e uma *Nécrologie*, onde, entre outras, encontramos notas biographicas sobre o historiador allemão Henri de Sybel — completam este interessante numero da *Revue Encyclopédique*.

#### PEQUENAS NOTICIAS.

\* No *Théâtre de l'Œuvre* serão representadas este anno as seguintes peças :

*Çakountala*, adaptação de A. Ferdinand Herold; *L'Assemblée des Femmes*, d'Aristophanes, adaptação de Tristan Bernard; *Le Mystère de la Reine de Hongrie* (idade-média); *L'Alcade de Zulamea*, de Calderon; *Venise sauvée*, d'Otway; *Peer Gynt*, de Ibsen; *La Mort de Tintagiles*, de Maeterlinck; *Le Songe du roi Willaw*, de Jean Lorrain; *Heraklea*, de E. Villeroi, etc.

\* Pierre Louys está concluindo um novo romance: *Le Ravissement de Psyché*.

\* O *Mercyre de France* começará a publicar brevemente um romance de Louis Dumur: *Pauline, ou la Liberté de l'amour*.



## HESPAÑA

## BIBLIOGRAPHIA.

\* *Contos da Terriña*, por Heraclio Pérez Placer (Andrés Martínez, La Coruña). É este o 38.º volume da *Bibliotheca Gallega*, editada pelo distincto homem de letras, D. Andrés Martínez Salazar, a quem a nossa revista deve já muitos e preciosos favores.

D. Heraclio Pérez Placer é um escriptor *naturalista* e *regionalista*. Os pittorescos costumes e as deliciosas paisagens gallegas são fielmente estudados nos *Contos da Terriña*, escriptos n'uma faulhante prosa, cheia de ingenuidade e de musica.

\* *El Gran Gallego*, por D. Antolín López Peláez (Andrés Martínez, La Coruña). Este novo trabalho de D. Antolín López Peláez é uma curiosa monographia sobre o noavel erudito Fr. Martín Sarmiento, o primeiro *regionalista gallego*, tão amado e admirado pelos sabios seus contemporaneos — Jussieu, Linneo, Muratori, etc.

López Peláez estuda com raro escrupulo e lucidez a vida e a obra do famoso beneditino, sendo particularmente interessante para nós, portuguezes, o capitulo *El P. Sarmiento y la lengua gallega*.

\* *A Tecedeira de Bonaval*, por D. Antonio López Ferreiro (Andrés Martínez, La Coruña). Engenhoso romance baseado sobre um episodio da historia de Compostela no seculo XVI.

\* *En Prosa*, por D. Manuel Murguía (E. Carré, La Coruña). Este volume de D. Manuel Murguía, o illustre critico de *Los Precursores*, é uma bella collecção de prosas rythmicas. Que os intolerantes *gros bonnets* da litteratura portugueza ponham os olhos em D. Manuel Murguía, escriptor consagrado, que, reconhecendo a excellencia dos modernos processos litterarios, teye a honradez e a louvavel ousadia de os applicar nos seus trabalhos, voltando as costas, com um admiravel desdem, aos despreziveis motejos da rotina.

## PEQUENAS NOTICIAS.

\* Ultimas publicações:

Jaime L. Sola y Mestre: *La Mala Sombra*; Juan de la Coba Gomez: *Cervantes soldado*; Antonio Suarez de la P.: *Tojos* (cuentos); Emilia Pardo Bazán: *El arco iris*; D. Antolín López Peláez: *La Belleza de la Virgen*; Frederico Olmeda: *Memoria de un viage á Santiago de Galicia, ó examen critico-musical del codice del papa Calixto II, que se conserva en la Catedral Compostelana*.

\* Os jornaes hespanhoes annunciam a proxima publicação d'um novo trabalho de D. Antolín López Peláez: *Los Benedictinos de Monforte*, memoria premiada no certamen de Monforte.

\* Falleceu em Orense o escriptor D. Juan Manuel Paz Nóvoa.

\* Deve apparecer brevemente em Madrid uma revista gallega dirigida por D. Aureliano G. Pereira

O conhecido critico d'arte, Araujo, acaba de publicar uma curiosa monographia: *Goya*.

\* Os jornaes e revistas do paiz visinho, recomendam fervorosamente uma traducção hespanhola da *Historia da litteratura ingleza*, de Taine, ultimamente publicada.

\* O escriptor Unamurano acaba de publicar uma traducção hespanhola da *Historia das litteraturas castelhana e portugueza*, de Wolf. Esta traducção vem enriquecida com notas do illustre academico Menéndez Pelayo.

\* Muito interessante o 17.º volume da «Biblioteca del Arte».Titulo: *Los pintores españoles*.

## INGLATERRA

### REVISTA DAS REVISTAS.

\* No *Nineteenth Century* (seculo XIX) d'outubro publicou Fréd. Harrison um estudo sobre *Ruskin como grande prosador*, revelando e notando todas as qualidades do nobre auctor inglez, cujo espirito se abriu a todas as formas da Belleza e cujo estylo colorido, vivo, cheio de paixão e phantasia lhe dá um logar invejavel, mesmo entre os auctores d'um paiz onde taes qualidades abundam. Com essas qualidades Ruskin tem tambem, como muitos escriptores inglezes, um brusco movimento lyrico, e é um indisciplinado, fogosamente original.

\* *The Athenæum* (no seu numero 3547, de outubro) cita, entre outros, um livro digno de attenção, pelo assumpto. É *Table Talk of Shirley* por John Skelton (edit. Blackwood & Sons), — especie de revelação despretenciosa, de conversação despreendida sobre a vida e as individualidades de homens como Thackeray, Disraeli, Browning, Rossetti etc. Citamos este, entre os muitos livros a que se refere esse numero do *Athenæum*, porque é o que, pela notoriedade dos homens n'elle visados, pode ter tanto interesse fóra da Inglaterra como n'este paiz.

A revista *Athenæum* é de caracter internacional e occupa-se principalmente de litteratura e d'arte.



Como a maior parte das publicações inglezas, é disposta em secções certas e regulares, e cada um dos seus numeros constitue um interessante resumo critico de quanto possa publicar-se, em assumptos de litteratura e d'arte.

\* Entre as revistas inglezas devemos ainda apontar uma outra de character identico ao *Athenæum*, e que por isso constitue tambem um valioso subsidio para os que dia a dia se interessam pela litteratura ingleza. É *The Academy*. A economia e distribuição dos assumptos é d'um plano semelhante ao do *Athenæum*.

Entre os livros que publica destaca pelo interesse historico *Nelson*, um dos volumes da serie «English Men of Action», por John Langhton (edit. Macmillans). Este livro, pelo que se vê do artigo critico da *Academy*, é a um tempo biographia e commentario da vida e feitos do grande almirante inglez.

#### ULTIMAS PUBLICAÇÕES.

*Clarence*, por Bret Harte (Chatto & Windus, London); *My Japanese Wife*, por Clive Holland (Archibald Constable); *Not Counting the Cost*, por Tasma (Bentley); *A Sin of the Soul*, por Lady Fairlie Cuninghame (H. Cox); *All Men are Liars*, por Joseph Hocking; *The Woman who Wouldn't*, por Lucas Cleve (Ward, Lock & Bowden); *Mordred*, por Henry Newbolt (Fisher Unwin); *Ballads, and other Verse*, por A. H. Beesly (Longmans & Co.); *A Book of Words*, por A. A. S. (Constable & Co.).

#### ITALIA

#### BIBLIOGRAPHIA.

\* *L'Arte Europea a Venezia*, por Vittorio Pica (Luigi Pierro, Napoli). Vittorio Pica é hoje, ao lado de William Ritter, Camille Mauclair, Félix Fénéon, Andreas Aubert e J. Meier Graefe, um dos mais notaveis criticos d'arte da Europa.

O seu novo livro *L'Arte Europea a Venezia*, no qual estuda com admiravel agudeza—os preraphaelitas, os pintores escandinavos, a arte hollandeza, belga, allemã, italiana, hespanhola e franceza, os impressionalista, etc., mostra bem que a dedicatória que Edmond de Goncourt lhe fez de *L'Italie d'Hier* não representa um favor paternal, mas sim um justo preito de camarada para camarada.

\* *L'Esposizione artistica a Venezia*, por Enrico Panzacchi (Forzani & C., Roma). O illustre director da Academia de Bellas Artes de



Bolonha, Enrico Panzacchi, reuniu em folheto os dois bellos artigos que, a respeito da exposiçãõ artistica de Veneza, publicou na *Nuova Antologia*, de Roma.

\* *L'Addio*, por Francesco Accinelli (Adriano Salani, Firenze). Commovente monologo em prosa seguido de quatorze pequenos poemas lyricos.

\* *Voci de l'anima*, por Gaspare Olivere Montes (Montes, Girgenti). Livro de estreia, simples e elegante.

\* *I miei Sonetti*, por Giovanni Patari (A. Pagani, Napoli). É um livro em que predomina a nota dolorosa. Os sonetos *Alle città d'Italia* sobresaem pela aspiraçãõ e elevaçãõ do pensamento, assim como os pequenos poemas *In memoriam* pela delicadeza.

\* *Nudo!* por Giuseppe Gramegna (G. Maggi-Torre Annunziata, Napoli). N'este livro ha monologos e scenas com caracteres felizmente esboçados. O dialogo tem vida, e a açcãõ é d'um movimento seguro. A *Chicchera della Marchesa*, por exemplo, é, atravez d'um assumpto escabroso, cuja difficuldade o auctor veste de vivas imagens e vence com arditos expedientes comicos, um picante quadro da sociedade italiana.

## PEQUENAS NOTICIAS.

\* O nosso collaborador dr. Francesco Accinelli vae publicar, sob o titulo *Bocciuoli* (Botões de flor), um volume de versos e prosas.

\* Acha-se já á venda o novo romance de Gabriele d'Annunzio, *Le Vergine delle Rocce* (Fratelli Treves, Milano).

\* Vittorio Pica prepara actualmente uma monographia artistica *Benozzo Gozzoli*.

\* Publicaremos brevemente: um inedito de Gabriele d'Annunzio; outro de Anna Radius (Neera); um estudo sobre Gabriele d'Annunzio, por Vittorio Pica.

## PORTUGAL

## BIBLIOGRAPHIE.

\* *Ultimos dias de J. P. Oliveira Martins* (Les derniers jours de J. P. Oliveira Martins), par Guilherme d'Oliveira Martins (*hors commerce*). C'est une mince mais très curieuse plaquette où son auteur nous décrit, d'une main fraternellement émue, l'agonie du grand historien portugais.

\* *Epopêa da Humanidade* (Epopée de l'Humanité) par Theophilo Braga (Lello & Irmão, Porto). Nous publierons bientôt une étude de Eugenio de Castro sur ce poème.



\* *Sá de Miranda e a sua obra* (Sá de Miranda et son œuvre) par Decio Carneiro (José Bastos, Lisboa). M.<sup>me</sup> Carolina Michaëlis de Vasconcellos avait déjà dit le dernier mot sur Sá de Miranda. Sans rien apporter de nouveau, le livre de M. Decio Carneiro est pourtant une intéressante monographie sur le coryphée de la renaissance italienne en Portugal.

#### LE PORTUGAL À L'ÉTRANGER.

\* MM. Edgard Prestage et C. R. Beazley vont bientôt publier leur traduction anglaise de la *Chronica de Guiné*, de Azurara.

\* M. Vittorio Pica a fini une version italienne de *Belkiss*, poème dramatique en prose, de Eugenio de Castro. Cette version sera prochainement publiée par la maison Fratelli Trèves, de Milan.

\* Quelques fragments de *L'Épopée de l'Humanité*, de M. Theophilus Braga ont été déjà traduits en suédois et en allemand par MM. Göran Björkman et Wilhelm Storck, professeur à Münster.

\* M. Philéas Lebesgue, qui avait déjà traduit *Belkiss* de Eugenio de Castro, achève en ce moment une traduction de *Sagramor*. A propos de ce poème nous lisons dans *La Fraternité*, journal parisien, ces lignes de M. Marc Legrand :

«La dernière œuvre du jeune maître portugais est la lamentable aventure, dramatisée, d'une âme en quête du Bonheur parfait.

«Sagramor s'adresse successivement à l'Amour, source de voluptés, à la toute puissante Richesse, aux divertissements des Voyages, à la Gloire donneuse d'immortelles couronnes, à la sublime Science, à la Foi ailée, à la maternelle Nature et à la Mort dont il peut dire, avec Gaspard Hauser, son frère en tristesse :

#### *La Mort n'a pas voulu de moi !*

«Déçu de toutes parts, il exhale sa plainte déchirante, et quand les fantômes séduisants le viennent relancer, il leur répond par un gémissement de faible haleine, comme — semble-t-il — d'un animal blessé que l'on heurte du pied. Son dernier mot nous montre ce cœur inassouvi encore et à jamais altéré, vase béant que toutes les Danaïdes de l'illusion ne sauraient emplir.

«Les noms de Châteaubriand, de Sully-Prud'homme, auteur du *Bonheur*, et de Léopardi viennent à l'esprit, lorsqu'on a lu ce poème, dont notre confrère L. Pilate de Brinn'Gaubast, dans la *Revue blanche* du 15 août dernier, a supérieurement analysé la beauté sombre.»



\* M. le Dr. Robert Saitschick, professeur à Neuchâtel, publiera sous peu dans la *Neue Deutsche Rundschau*, de Berlin, une étude sur l'œuvre poétique de Eugenio de Castro.

\* *Le Courrier de la Presse* vient de nous adresser cette coupure du *Mercure de France*: «Un délicat petit roman, des articles de critique d'Art, des poèmes à la gloire des rives du Mondego, avaient non seulement consacré, aux yeux de ses compatriotes, le robuste talent, mâle et tendre à la fois, de M. da Silva Gayo, mais fait de lui, pour ainsi dire, l'évident initiateur d'un jeune groupe d'écrivains surtout *nationalistes*. Il semble évoluer maintenant vers ces théories esthétiques pessimistes (et «cosmopolites» au sens goethien), dont l'œuvre entière de «son ami, M. Eugenio de Castro, restera l'une des expressions les plus agéniales... C'est à peine si je dispose, ici, d'assez de place pour expliquer qu'il a entrepris d'étudier, en une série de monographies, sous ce titre: *Os Novos (Les Jeunes)*, l'œuvre et la vie de ceux de ses compatriotes qui, dans les quinze dernières années, lui semblent s'être révélés les plus dignes d'admiration. Ce que je puis dire, c'est qu'il a bien fait de commencer par M. Moniz Barreto, ce jeune homme étant un «savant, un philosophe, un critique sûr, à qui les Portugais doivent le meilleur travail que l'on ait publié, chez eux, sur l'ensemble de leur littérature contemporaine, et les remarques les plus profondes sur la triste situation morale, sociale et politique de leur infortuné pays...».

#### POUR PARAÎTRE BIENTÔT:

João de Deus: *Campo de Flores* (2.<sup>e</sup> edição; Eugenio de Castro: *Salomé e outros poemas*; Manuel da Silva Gayo: *O mundo vive d'Ilusão*; Guerra Junqueiro: *A Agonia*; Luiz de Magalhães: *D. Sebastião*; Antonio Nobre: *Regresso do moço Anriques*

#### MUSIQUE.

Nous pouvons, dès à présent, annoncer aux très rares amis de la musique en Portugal — un concert choisi de Rey Colaço et du quatuor classique, à Lisbonne, vers le 15 du mois prochain.

Notre ami vient d'arriver de Berlin, où il s'est fait entendre seulement d'un petit groupe d'artistes et de critiques, dans un concert de la *Königliche Hochschule für musik*; et dans une soirée musicale chez les Mendelsshons, où il a joué, avec l'auteur, un *quatuor* du grand Joachim. Parmi l'auditoire se trouvait la fille de Felix Mendelsshon Bartholdy. Il a également joué, de lui, un *Fandango da Ribeira*, et un morceau du genre andaloux, qui a fait fureur dans le monde sévère et académique de la «*Hochschule*».



Rey Colaço publiera bientôt deux nouveaux «*fadinhos*», où il stylise, comme il l'a fait jusqu'à présent, des motifs de musique populaire portugaise.

VARIA.

\* M. J. Sartoris, de Coimbra, va publier, dans un bref délai, une série de photographies artistiques tirées des monuments les plus remarquables de notre pays. Comme il a surtout en vue la reproduction scrupuleuse des détails, ses photographies seront de précieuses données pour l'étude artistique et archéologique de la sculpture et de l'architecture en Portugal.

\* Il y a deux ans, environ, Mgr. l'Evêque de Coimbra a pris l'initiative de faire restaurer la vieille Cathédrale de Coimbra, ce précieux monument roman que les *barbares* avaient rendu méconnaissable. La restauration marchait à merveille sous l'intelligente direction artistique de M. A. Gonçalves, lorsque, pour motifs impérieux, cet artiste vient d'être forcé de donner sa démission. C'est pourquoi nous ne pouvons plus garantir la pureté des travaux qu'on y poursuit... à tâtons.



Capitel n'uma das naves lateraes da Sé Velha.

Desenho de A. Gonçalves.

N.º 1—NOVEMBRO DE 1895



## PORTUGAL NO ESTRANGEIRO

(NOTAS BIO-BIBLIOGRAPHICAS)

### I

LOUIS PILATE DE BRINN'GAUBAST

**O** Movimento de curiosidade critica e de sympathia artistica hoje despertado no estrangeiro a favor da litteratura portugueza, é devido sobretudo aos trabalhos e á acção intelligente de homens como Louis Pilate de Brinn'Gaubast, Dr. Wilhelm Storck, Edgar Prestage, Göran Björkman, Vittorio Pica, Curros Enriques, Tommaso Cannizzaro, etc.

N'este logar publicaremos successivamente, acompanhadas de retratos, notas biographicas e criticas sobre cada um d'esses bons amigos da nossa litteratura, começando pelo representante francez da «*Arte*».

Louis Pilate de Brinn'Gaubast tem trinta annos. Nasceu em 1865, na Luisiania. A sua vida propriamente



litteraria começa em 1886. Até então — de 1873 a 1881 — tinha feito um curso secundario, e regido já uma cadeira de Historia; de 1882 a 1886 tinha percorrido, em viagem de estudo, a Suissa e a Italia, pedindo, ao regressar a França, demissão do logar de professor para fixar-se em Paris. Coursou, como alumno *livre*, a Escola dos Altos Estudos (secção de historia e philologia) e collaborou nos jornaes: *Courrier Français*, *Paris-Moderne*, *Scapin Décadent*, etc. — Data de 1886 a producção dos seus *Sonnets insolents*, que não publicou logo. No anno seguinte, ao mesmo tempo que continuava a frequentar os Altos-Estudos, escreveu o romance — *Fils adoptif* — applicação e affirmação da sua theoria *verista*.

Atravéz da sua arte, a natureza e a vida, interior e exterior, são observadas *conscientemente*, sob um angulo escolhido e *procurado*, d'onde a realidade concreta, penetrada e, por assim dizer concentrada pelo pensamento, se deixa ver inteiramente. O *verismo*, se concorda e provém do *realismo* quanto á necessidade da observação, distingue-se e é-lhe superior pelo grau de importancia e pela fecunda intervenção que dá ao pensamento, á razão, á consciencia superior do artista. A concepção d'uma tal theoria é já por si revelação da excellencia e força d'um espirito. — *Fils Adoptif* foi publicado em abril de 1888, e em novembro d'esse anno publicou Brinn'Gaubast, na mesma casa editora — *Librairie illustrée* — os *Sonnets insolents*. O espirito de synthese, a faculdade de unificar a realidade no pensamento é visivel nos *Sonnets*, como na theoria e no romance. De 1888 a 1889 collaborou nos jornaes: *La Cravache*, *Le moderniste*, *Le monde poétique*, *Paris illustré*, etc. Em abril de 1889 fundou a revista *La Pleiade*, recebida hostilmente por H. Fouquier n'uma chronica do *Figaro*, e acolhida por Aurelien Scholl. Foi n'esse mesmo anno que se bateu em duello com Rodolphe Dazzens. Em novembro de 1889



partia para Constantinopla, onde esteve leccionando até 1891, confiando a revista *La Pleiade* ao seu collega Alfred Vallette. Este fez da *Pleiade* a revista, que actualmente se intitula *Mercure de France*, e que continuou a contar Brinn'Gaubast entre os seus collaboradores. Em 1891, Brinn'Gaubast regressou a França, onde desde então vive, repartindo o seu anno entre a Provença, a Normandia e Paris. — Em 1892 publicou *La Vaccine du Génie*, sob o pseudonymo d'Ajax. Este conto, pagina de cerrada psychologia, de unida e forte prosa, enleada como fios d'um cabo resistente e flexivel, valeu-lhe o premio do *Echo de Paris. Le Secret de l'Infidèle*, tambem premiado no concurso do *Echo*, foi publicado em 1893. Em 1894, de collaboração com Edmond Barthélemy, publicou uma obra capital de critica — *La Tétralogie de l'Anneau du Nibelung*, de Wagner.

Esta obra comprehende a larga exposição do ideal, da arte e da technica wagneriana, a traducção e o commentario philologico dos quatro poemas do *Ring*, por L. P. de Brinn'Gaubast; e um estudo sobre os cyclos da mythologia germanica e sobre o symbolismo que esta reveste nos poemas de Wagner, seguido d'um commentario musico-graphico — estudo e commentario devido a Edmond Barthélemy. Actualmente, trabalha na traducção e edição critica dos *Maitres Chanteurs* do divino mestre, e prepara a publicação d'uma *Anthologia Portuguesa* para a casa editora H. Gautier.

Amigo dedicado da litteratura portugueza, não a esquece, entre os seus trabalhos, todos de caracter tão absorvente. É já consideravel o numero de artigos, notas, e indicações que tem publicado ou feito publicar ácerca de livros e de auctores de Portugal. A geração nova tem-lhe merecido especial interesse; interesse explicavel n'um escriptor que preocupam sobretudo os problemas, as tendencias e correntes diversas da alma moderna, e das fór-



mas d'arte que a reflectem. E, d'entre os *novos*, deve-lhe a obra de Eugenio de Castro um disvelado estudo, e uma profusa sementeira de citações e referencias. Os escriptores portuguezes que, além d'este, devem a Brinn'Gaubast artigos e notas são: João de Deus, Raul Brandão, Julio Brandão, D. João de Castro, Manuel da Silva Gayo, Carlos de Mesquita, Alberto d'Oliveira, Alberto Pinheiro, Henrique de Vasconcellos, etc.

Os jornaes em que se tem occupado de Portugal são: *Bayreuther Blätter* (da Baviera), *Echo des Jeunes* (do Canadá), *Français Quotidien*, *Fraternité*, *Le Jour*, *Journal des Débats*, *Mercure de France*, *Petite Revue*, *Revue Encyclopédique*, *Revue française*, *Revue des Revues*, *Stamboul*, *Vero* (de Italia), *Zeit* (de Vienna), e especialmente l'*Ermitage* e *Revue Blanche*. Na *Ermitage* vae publicar Brinn'Gaubast todos os mezes, chronicas sobre a litteratura portugueza. Na *Revue Blanche* escreverá todos os trimestres um artigo sobre o mesmo assumpto. Os numeros de l'*Ermitage* em que já tem publicado artigos e notas são: os de março, abril, maio, julho.

Os numeros da *Revue Blanche* que se occupam igualmente dos escriptores portuguezes são: o de março e o de agosto (que insere, acompanhando o seu artigo sobre *Sagramor*, o retrato de E. de Castro por F. Vallotton).

Como representante da «Arte», a acção de L. P. de Brinn'Gaubast vae ser ainda mais fecunda e decisiva no sentido da communicacão e communhão de Portugal com o melhor das modernas litteraturas europêas. O seu espirito culto e activo vae ter grande parte n'esta campanha de *cosmopolitismo*, d'onde só nos pôde advir bem, uma vez que comprehendamos qual deva ser a funcção especial de cada povo na realisacão d'um pensamento geral, e d'uma aspiracão commum — a larga *symbolisacão* da Vida.

E. M.

## LA FILLE À LA FONTAINE

Les filles de l'amour se penchent sur la source  
Sourde où les nénufars attirent le désir  
Des lèvres et des doigts ouverts pour les saisir.

Toutes en halçant ont suspendu leur course  
En cercle autour de l'eau qui reflète leurs yeux  
Azurés d'avoir vu tant de fleurs et de cieux.

Elles ont tû leurs voix en liesse. La plus folle  
Tient ses seins ; et son souffle à peine siffle-t-il  
Sur sa langue qui pointe un peu comme un pistil.

Au gré lascif du vent, sa chevelure molle  
S'épanche en boucles d'or de la nuque aux genoux  
Mi-ployée sur la marge où meurent les remous.

Bientôt ses sœurs, la brune, la blonde et la rousse,  
S'en vont, ayant eu peur de l'eau qui les mirait.  
Seule, celle-ci reste, ainsi qu'une qu'attrait

Le mystère des fontaines. Et sur la mousse  
Ses immobiles mains sont comme mortes, tant  
Le poids léger des seins les lasse maintenant.

L'ombre s'allonge au fur de la chute des heures,  
Et la cloche du soir appelle en le vallon  
Les filles pour la danse au son du violon.

Seule celle-ci reste au bois, loin des demeures,  
Et sa voix peu à peu s'élève en la chanson  
De l'amante perdue au jour de la moisson.



Puis, grave, elle s'est tue. Et quand au paturage  
Les clarines des bocufs ont cessé lentement  
De tinter, la folle qui ne veut pas d'amant

S'est inclinée enfin vers son propre mirage,  
Et tremblant à l'abri murmurant d'un bouleau,  
Elle a baisé sa bouche irréaliste dans l'eau.

STUART MERRILL.

---

### LE SPHINX PARLE

En la grotte luxuriante, depuis des temps fabuleux, je demeure, immobile. L'Océan me caresse de ses parfums, me vêt de ses algues vertes, me chuchote les légendes des patries lointaines. Des ruisseaux bleus chantent à mes pieds, parmi les impérissables granits, parmi les sables d'or, toujours renouvelés; les stalactites merveilleuses se multiplient au dessus de mon front. Ainsi, j'habite ce palais éternel, ouvert sur l'infini des nuées et sur l'infini des mers, visité parfois de rayons. Je songe; je contemple, et des siècles passent, et des siècles, et des siècles encore. Ma face conserve le même ironique sourire; je suis l'Impassible, je suis le Sphinx qui fut dès l'heure première, je suis le Fidèle qui garde le seuil des horizons ignorés.

J'ai vu les colonnes, les arcs, les autels s'effacer, d'autres surgir, les Formes abolies renaître — mais, nul geste n'a modifié mon attitude hiératique. Ma joie est de regarder les vagues glauques venues des rives nouvelles; j'ai surpris le sens de leur immortelle plainte, de leurs discours harmonieux et mystérieux.

Villes fleuries, villes heureuses, villes lumineuses, accueillez le triomphal cortège des Illusions, — car je sais les deuils proches, les tyrannies; je sais l'angoisse des Demains.

Demain, vos terrasses enguirlandées de roses et de lis, seront voilées de tristesse, les souffles d'agonie triomphent des brises de l'Avril — vos chimériques jardins morts, se métamorphoseront en cimetières, hantés aux soirs de lune.

J'écoute les rumeurs — et je ris, ayant acquis à travers les âges la seule science possible. Je ris du Blasphème; je ris de la Raison; je ris des Lois; — ces idoles des Peuples — j'ai compris la leçon des temps évanouis à jamais, et la pauvreté des systèmes. Je juge selon l'Éternité, c'est pourquoi la Justice m'apparaît en toute sa monstrueuse iniquité; c'est pourquoi, moi, le Sphinx, brisant le silence coutumier, je proclame ceci.

Autour de mes griffes allongées s'enroulent des végétations marines, comme une parure de miracle. Elles vivent d'une vie splendide, vierge de souillure, c'est à dire de pensée; elles logent dans mes flancs, sur mes épaules; le piédestal où je repose a disparu sous leurs somptueux entre-lacs. Elles ignorent l'espace et le temps: — elles vivent.

Quiconque pense, invoque l'impitoyable Destin. Le souvenir des joies passées condamne les joies futures. L'œuvre s'écroule, le rêve est vain. Les échos ont clamé des noms, dans les siècles; les batailles ont tonné; les conquérants aux carrures d'hercules, ont marché dans les apothéoses; les palmes les effleuraient comme des ailes glorieuses. Nul, à présent, ne soupçonne leur passage. Ils édifièrent pourtant aux dieux des trophées, des édifices gigantesques chargés d'incomparables joailleries, des arcs empourprés d'aurore, sur les collines hautes...

Les fougères, les lichens, les ronces, l'herbre simple,



tapissent les places d'autrefois; une fontaine jaillit, fraîche et vive, miroir d'hirondelles et de passereaux.

Celui qui ne sait rien des choses, ne souhaite rien, connaît l'absolu du bonheur. Inutile, la lutte avec l'Idée; désespérant, l'espoir de suivre en leur vol fougueux, les royales chimères. La justice, la haine, l'amour, mots de hasard qu'un vent mauvais jeta sur la terre!

Mais, voilà que montent vers moi, maintenant, des murmures lourds de révolte. La vérité proclamée provoque la colère; les mains tendues se crispent: «Ah! sphinx maudit, nous avons longtemps attendu ta parole, et le mensonge s'évade de ta bouche de pierre. — Le ciel se nuance de lueurs d'aube; parle nous du ciel!»

Je retourne au silence; je grave de nouveau le masque d'ironique sourire sur ma face, et pour l'éternité, je demeure immobile, parmi les algues onduleuses comme des chevelures de nymphes, devant les houles berceuses et capricieuses!

GEORGES OUDINOT.



## L'AUDIENCE DU PRINCE AMOUR

Le prince des Cœurs, dans la salle du trône,  
A, pour me recevoir, réuni sa cour  
Et voici que tous les seigneurs du royaume  
Se sont rangés près de Sa Majesté l'Amour.

Ils restent debout, silencieux et graves,  
Et les pages, les demoiselles d'honneur,  
Comme exilés en leurs velours de parade,  
Semblent déjà nostalgiques de leur bonheur.

Mais le prince Amour a daigné me sourire ;  
Une esclave me couronne de jasmins  
Et, penchant par trois fois ma tête fleurie,  
Je m'approche d'Amour et lui baise la main.

Alors, noblement, Sa Majesté se lève,  
Passe autour de mon cou son royal collier,  
Pose un moment ses lèvres contre mes lèvres  
Et dit : « Par ce baiser je vous fais chevalier.

Vous avez chanté mon nom et mes ouvrages :  
Je vous en aime et je désire aujourd'hui,  
Mon gentil seigneur, vous accorder la grâce  
Qui parmi les plus hautes faveurs vous séduit ».

Lors, je répondis : « Puisque mon choix est libre,  
Qu'il plaise vouloir à Votre Majesté  
Que sur l'heure mon espoir se réalise  
Et tous mes vœux, avec ce vœu, sont contentés ».

Mais le prince Amour me dit d'une voix triste :  
« Seigneur, votre vœu dépasse mon pouvoir ;  
Je ne puis encore enrichir d'un sourire  
Le bienheureux seigneur qui possède l'Espoir » !



## LE RETOUR

C'est bien le même ciel d'autrefois, adouci  
 D'une légère et tiède ondée aux fines gouttes,  
 C'est la même prairie étalée, et voici  
 Le même bruit de fouet qu'on claque sur la route.

Tout m'est resté fidèle autant que le souci  
 Que je porte. Un oiseau dit sa peine et j'écoute  
 Comme autrefois, parmi le feuillage épaissi,  
 Les cloches que la vieille église ébranle toutes.

Mille vestiges chers m'arrêtent en chemin ;  
 Cette branche arrachée est l'œuvre de nos mains,  
 Notre chiffre enlacé se lit au flanc des pierres.

Je m'arrête. L'oiseau poursuit ses tristes chants,  
 La cloche continue à parler de prière,  
 Et l'herbe doucement s'agite dans les champs.

Vaucelles — 1890.

ERNEST RAYNAUD.

## A POESIA CONTEMPORANEA NA SUECIA

Data dos principios de 1860, a phase actual da nossa poesia. O ideal da epocha romantica modificou-se successivamente no sentido d'um realismo mais proximo da natureza, e ao antigo subjectivismo, por vezes sentimental ou rhetorico, substituiu-se um objectivismo sempre seguro de si, embora tambem muitas vezes hirto e frio.

«Não venho fazer trafico da dôr e das maguas do meu coração para que mãos desconhecidas as profanem».

Foi o conde Snoilsky que o disse, exaltando este pudor, nos sentimentos intimos e especialmente nos sentimentos amorosos, o que constitue uma das differenças essenciaes entre a nossa poesia e a dos povos do sul.

Mas, o que perdia em cunho individual, ganhava-o a nossa poesia em perfeição technica. Preocupavam-se mais com a distribuição da materia poetica e com a comprehensiva concisão do estylo, a linguagem tornava-se mais simples á medida que iam comprehendendo: que o elemento poetico não consiste tanto no esplendor exterior da forma, como na profundeza das ideias ou na emoção intima que despertou a inspiração.

Alguns dos filhos do fallecido Rei Oscar I manifestaram, com vivas provas, dons artisticos bem raros em soberanos; nenhum d'elles, no emtanto, deu tantas como S. M. o Rei OSCAR II, nosso actual soberano. Os que têm tido a felicidade de ouvir-lhe, em qualquer festa patriotica, um d'esses discursos em que, com a sua voz viril e sonora, sabe tão bem fazer vibrar as cordas dos nossos mais nobres sentimentos, consideram, talvez, n'elle mais o orador do que o poeta.

Mas emquanto os nobres sentimentos fôrem apreciados pelo nosso povo, havemos de ler sempre com prazer a expressão que estes sentimentos encontraram nas poesias do nosso Rei. D'entre as nossas glorias patrioticas, são sobretudo as da nossa marinha que lhe é grato celebrar, e com o seu cyclo «Ur Svenska Flottans minnen» deu-nos a primeira rhapsodia da nossa Iliada moderna.

Devemos outras rhapsodias ao conde CARL SNOILSKY. É dos nossos poetas vivos o que tem maior numero de cordas na sua lyra. Nas poesias de juventude, o seu ideal é o *dolce far niente* d'uma vida bohemia, e em composi-



ções, cheias de brilho, canta os sonhos d'ouro d'um rapaz de hábitos aristocraticos. Mas a experiencia do homem maduro vem, aos seus olhos, tirar á vida esse esplendor, e então são os problemas serios da existencia que fazem vibrar a lyra do poeta. As graves e complicadas questões sociaes agitam-na, e elle encontra-lhes solução com um profundo sentimento da realidade humana. Finalmente, tendo atravessado já a phase mais activa da sua existencia, o poeta volta-se para as bellas e heroicás recordações da nossa historia, e então vemos apparecer os seus «Svenska Bilder», estes soberbos cantos que fazem com que não tenhamos mais a invejar aos nossos irmãos finlandezes os «Fänrik Stals Sagner» de Runeberg, tanto mais que Runeberg só canta as glórias guerreiras d'uma dada epocha, ao passo que o CONDE SNOILSKY procura o assumpto dos seus cantos em todas as epochas da nossa historia moderna e em todas as manifestações nobres do nosso espirito.

É com um desgosto profundo que, antes de terminar este artigo, tenho de registrar a morte do maior poeta — philosopho que jámais tivemos — VIKTOR RYDBERG. Se me perguntassem quem é, na Suecia, o irmão d'esses grandes herdeiros contemporaneos da lyra de Dante, que se chamam Anthero de Quental e Gaspar Nunéz de Arce, eu apontaria, sem hesitar, aquelle que deve estar vendo agora, no seu pleno brilho, a aurora d'esse *au-de-là* cujo presentimento era a unica firme felicidade da sua vida. Mas se n'elle havia alguma coisa de Dante, tambem se lhe encontrava afinidade com Goethe; o poeta de «Prometheus och Ahasverus» era tambem o poeta de «Dexippos», e em toda a sua obra, na sua prosa, por exemplo no romance «Sitta Athenaren», como na sua poesia, respira-se o classicismo hellenico d'uma alma sempre equilibrada.

C. D. OF WIRSEN é o eminente representante contempo-



raneo da nossa poesia religiosa. Pelo impeto da sua inspiração, lembra-nos frequentemente o seu confrade catalão, Jacinto Verdaguer. Sòmente, ao encanto simples d'este, corresponde no outro um sentimento mais profundo do que seja uma vida sanctificada. Tudo aos seus olhos se apresenta sob o ponto de vista da eternidade, e os quadros da vida domestica que nos pinta, por exemplo, na sua collecção «Y lifvets vār», tem por vezes a graça propria á arte religiosa do seculo XV.

O que dá ás poesias de C. K. NYBLÖM o seu encanto especial é a sua metrificacão musical, comparavel á dos *lieder* allemães, e á das canções francezas. A sua musa é uma brava rapariga, alegre e sã, que mesmo nos seus momentos de «resignacão» sabe conservar uma confiança no destino que não vae longe do verdadeiro humorismo. Nyblom é, além d'isso, um dos nossos mais habéis traductores; notemos, entre outras coisas, as traducções completas dos sonetos de Shakespeare e das «Melodias Irlandezas» de Th. Moore.

A data de 1880 é a do realismo puro na nossa litteratura, e na poesia accentua-se ainda mais a tendencia objectiva. As melhores poesias de K. A. MELIN são quadros que nos ensinam a olhar com sympathia a vida simples e resignada, mas heroica tambem muitas vezes, da população dos archipelagos; emquanto nas poesias de A. U. BALTH os parias da nossa sociedade se revoltam contra a injustiça da força que os calca aos pés.

Mas o realismo não tinha de durar muito tempo. Sòmos um povo mais contemplativo do que expansivo, um povo mais de sonhadores do que de observadores, e na ultima década d'este século é o subjectivismo que de novo predomina.

Na obra de OSCAR LEVERTIN, este subjectivismo tem um cunho medieval sabiamente artistico e admiravelmente de-



licado e suggestivo, ao passo que VERNER VON HEIDENSTAM revela as tendencias aristocraticas d'uma alma que ama tudo quanto é pittoresco e estranho, detestando tudo quanto não inspire alegria á vida.

GUSTAF FRÖDING encara a vida com certo scepticismo; mas quando o inspira a musa popular, cria contos d'esses que vão de bocca em bocca, sem que se pergunte quem os criou como se fossem do proprio povo.

M.<sup>me</sup> ELLEN LUNDBERG, da familia Nyblom, é a nossa unica poetisa digna de menção. Herdou as faculdades poeticas, não só de seu pae, já citado, mas de sua mãe, uma das mais delicadas poetisas da Dinamarca. M.<sup>me</sup> Lundberg sabe interpretar a linguagem da natureza muda, ao mesmo tempo que exprime as suas proprias emoções em composições que têm a graça, franzina e melancolica da *perce-neige*. Exceptuando sua propria mãe, só conheço, entre as contemporaneas uma poetisa que se lhe compare no genero: Rosalia Castro de Murguia, «a rôla da Galliza».

Norrtelje — Suecia.

DR. GÖRAN BJÖRKMAN.



Desenho de Noé Legrand

## TOD IN AEHREN (1)

Im Weizenfeld, in Korn und Mohn,  
Liegt ein Soldat, unaufgefunden,  
Zwei Tage schon, zwei Nächte schon,  
Mit schweren Wunden, unverbunden.

Durstüberquält und fieberwild,  
Im Todeskampf den Kopf erhoben.  
Ein letzter Traum, ein letzter Bild,  
Sein brechend Auge schlägt nach oben.

Die Sense rauscht im Aehrenfeld,  
Er sieht sein Dorf im Arbeitsfrieden,  
Ade, Ade du Heimatwelt —  
Und beugt das Haupt, und ist verschieden.

DETLEV FREIHERR VON LILIENCRON.

---

(1) Traducção :

## MORTE NA MESSE

Na messe, entre o trigo e as papoilas, está caído, ha já dois dias e duas noites, um soldado abandonado, com graves feridas abertas.

Atormentado pela sede e pela febre devoradora, agonizando, levanta a cabeça. Seus desfallecidos olhos elevam-se atraídos por um derradeiro sonho, por uma derradeira visão.

A foice sussurra na messe, e o soldado vê a sua aldeia na paz do trabalho: — Adeus! adeus, gente da minha terra. . . Inclinou a cabeça e morreu.



## RENOUVEAU

## SONNET

La nature est, ce soir, toute au bonheur de vivre ;  
 Le clair soleil de mars met l'hiver aux abois,  
 L'homme et le chêne, saufs de la brume et du givre  
 Comme l'herbe et l'oiseau, renaissent à la fois.

Et le pâtre à pas lents recommence de suivre,  
 Hors de l'étable, au son du rustique hautbois,  
 Le troupeau que déjà la jeune sève enivre  
 Et qui brame, éveillant les échos dans les bois.

Du fond des noirs taillis il arrive à bouffées  
 Des murmures confus, des rumeurs étouffées,  
 Avec le vent qui meurt sous les rameaux tremblants.

C'est que, par ce beau soir, dans la clarté dorée  
 Là bas, le chant du cor a sonné la curée  
 Du cerf qu'ont dépecé les crocs des chiens hurlants.

ACHILLE MILLIEN (\*).

---

(\*) Cette pièce est détachée d'un recueil de poèmes dont l'auteur, M. ACHILLE MILLIEN, corrige présentement les épreuves. On sait que, comme poète, M. ACHILLE MILLIEN fut et demeure au premier rang de l'école parnassienne française : c'est-à-dire que son esthétique diffère de celle de la plupart des rédacteurs de cette Revue. Elle n'en a pas moins sa valeur ; et, certes, ce ne sont pas les poètes portugais qui s'inscriront en faux contre cette assertion : M. ACHILLE MILLIEN n'a-t-il pas, en effet, publié, dans une foule de revues, des traductions (en vers français) d'Anthero do Quental, de João de Deus, d'Antonio Feijó, et d'autres ? Ne travaille-t-il pas, depuis trente-deux ans, à une *Anthologie des Poètes Portugais*, qui contiendra cinquante-cinq noms ? Pour ma part, je lui suis vivement reconnaissant d'avoir, sachant mon intention de faire paraître à bref délai une *Anthologie portugaise*, consenti à se mettre d'accord avec moi de manière que nos deux ouvrages soient le complément l'un de l'autre. —  
 L. P. DE B. G.

## LES REPOSOIRS DE LA PROCESSION

TOME TROISIÈME

## L'ETERNEL INCESTE

A EUGENIO DE CASTRO

Théa l'Arcencéleste est le centre du monde.

Plus grandiose que l'impératrice des montagnes, mais parée d'invisibilité dive, elle triomphe, universelle.

Et vers sa gorge d'avril ascendent, émanées de son ventre, diverses, les Races.

L'une après l'autre, la prunelle ébriée par le passer brusque de la ténèbre aux épines de la rose claire, elles gravissent, de leurs pas incertains et menus, gravissent, comme assises sur deux bras qui les élèveraient, le buste, et, se divisant aux mamelles, chacune alors épanouit sa bouche imperlée.

Dès que lèvres cajolent ses fraises, Théa de pâmer son haleine sur les deux flûtes de Pan qui lui sont mâchoire; et cette harmonie demande:

— «O Race, ta nuance?»

Si répond la Race:

— «Rouge.»

Théa, matriale, épand un lait rouge emmi la bouche.

Si orangée se dit la Race, un lait orangé.



Si jaune la Race, un lait jaune.

Si verte, un lait vert.

Si bleue, un lait bleu.

Si indigo, un lait indigo.

Si violette, un lait violet.

Pour que chacune perçoive selon sa destinée.

Et, durant la procession des théories, la géante chante, juvénile :

— «Venez, parvules multitudes, venez, à l'ombre de ma chevelure de cèdre, puiser l'avenir! Venez, mes puériles, que je leste du viatique vos chétivités et que, blocs de marbre, mes gouttes citadellent vos espérances! De mes seins goulés recevez l'énergie originelle, enfants, avec, en germe, les instincts inhérents à votre apanage de soleil!»

Or les Races tettent leur somme respective, cependant que, cils, d'altiers aigles s'entrecroisent d'aise sur les lacs jumeaux de la nourrice.

L'enfance révolue, les Races s'accordent à descendre, lente adolescence, jusqu'aux orteils pour de là s'épivarder vers les variés diadèmes de sueur.

Mais, arrêtant les pèlerines au ravin de ses cuisses, Théa, les flancs éclos, leur bèle :

— «Venez, multitudes robustes! L'heure est de me restituer un rai de la force que je vous fournis, car, telle une outre de caravane aux confins de l'octobre, voilà pauvre la créancière initiale. Tandis que vous florissiez, je me fanais, et, depuis mes fraises délaissées par vos lèvres, des rides sépulchralisent ma face. Voyez. Au cèdre a succédé le saule qui pleure d'argent, et je chancelle sur mes ors en danse macabre dans les âges. Aussi, m'étayant d'une caresse, daignez, de par Amour, ressertir en mes flûtes moroses la joie! Viriles, fécondez l'Epouse-Mère!»

Et, successivement, avant l'adieu, les Races amantes

sément l'épithalame, afin que d'entre les augustes cuisses jaillissent, violette, indigo, bleue, verte, jaune, orangée, rouge, des générations neuves — demain.

Théa l'Arcencéleste est le centre du monde.

SAINT-POL-ROUX.

---

### LES ACCOUCHÉES DE LA VALLÉE

A EMILE VERHAEREN

Elle a, cette vallée, la tendresse des fresques.

Une onde primitive, sans doute venue des joies du ciel, rieusement divise les deux mamelons verts.

O l'ingénu pêle-mêle de choses comme au hasard disposées par un essaim de mains puériles!

Des lys et des cygnes, des cocoricos sur du fumier, des grenouilles emmi les roseaux, des champs d'avoine et de lin, des tournesols, des gloussements autour d'une paire de sabots jusques à laquelle n'arrive point la brève robe de bure, une margelle où l'on se fiance, maintes coiffes bavardes sous la treille des seuils, des bijoux et des bijoux pour les dents et les narines plein les jardins et les vergers, un paon suzerain dans un pré manant, un angelus tinté dirait-on par les amygdales d'un bélier, sur chaque monticule un moulin fol, un grand orme pour la danse, diverses poulies criant vers la cruche ou vers la grange, plusieurs regards de vaches derrière les ifs des sentiers,



le banc de soleil à l'usage des barbes blanches, des coquelicots dans les blés, une quenouille entre de vieilles mains, des geais, le carrefour des adieux et sa croix, une enseigne de gui, des corbeaux, des chiens aux portails, une mare aux crapauds, des hiboux cloués contre les huis, un petit cimetière, — et tout là-haut, dominant, fier panache en pierres dures, le manoir du Seigneur aux prunelles d'enfer.

C'est la Vallée des Epouses Bizarres.

Donc une fois certain Adolescent aux prunelles de ciel vint à paraître sur l'onde primitive en une barque; et, comme c'était jour de lessive, les bouquets d'épouses à genoux sur les rives l'aperçurent.

Ainsi que l'innocence nu, l'on eût dit que nos lavandières aux bras desquelles pantelaient des linges l'avaient tout à l'heure dévêtu.

Beau selon le rêve, le jeune homme descend droit sur son esquif, au fil de l'eau, vierge et royal, entre les hallebardes curieuses de ces femmes dont le coeur soudain s'agite à jaillir par la gorge en flèche.

Magnifiquement il descend, et sa rapide apothéose de messie en beauté enthousiasme et transforme l'âme neuve et simple des bords.

Lorsque fut passée l'héroïque vision de ce Prince du Silence, avec un peu d'eau cueillie se rafraichissant le front comme si leur cervelle avait pris feu, les lavandières longuement se tinrent là, farouches, près des nénuphars encore éblouis; puis, au crépuscule, rentrèrent, du linge inachevé sur l'épaule, se réfugier dans leur couche où

cette nuit elles subirent l'étreinte légitime — singulièrement.

Neuf mois plus tard, les épouses donnaient un enfant à leurs maris chacune.

Or tous ces nouveaux-nés de la même heure ressemblaient admirablement au batelier magique aux prunelles de ciel.

\*

Furibonds, sur-le-champ montent vers le Seigneur aux prunelles d'enfer, afin de lui bramer leur commune mésaventure, tous les maris de la vallée.

Celui-ci, roide, laisse la plainte emplir ses oreilles magistrales.

Sitôt pleines, faisant d'une geste vif amener une chèvre qui non loin broutait du chèvrefeuille, il commande à son archer favori d'y trancher la tête et de dans son casque recevoir le jet de sang...

Le coup exécuté, le justicier s'écrie :

— «A travers ce lange qui sèche ici sur la haie trace maintenant cette sentence avec le jet de pourpre, mon archer: QUE PÉRISSE PAR LA FOURCHE POPULAIRE L'ADOLESCENT COUPABLE D'INFLUENCE MALIGNE ENVERS LE VENTRE DES BELLES IMPRESSIONNABLES DE MA VALLÉE, ET QU'À L'AVENIR PÉRISSENT MÊMEMENT LES SORCIERS DE SA SORTE: JE LE VEUX!»

Ensuite, au héraut :

— «Promène ce lange de justice au bout de ta hampe dons la vallée tout entière. — Allez!»

Forts de la rouge ordonnance, les maris se hérissant d'une fourche partent guetter sur les rives, des jours et des semaines, que remonte la barque fantastique.

Voilà qu'au dernier vèpre du mois apparaît sur l'onde



primitive l'Adolescent aux prunelles de ciel en train de faire boire une colombe en le creux de sa main...

A l'unisson tous alors d'entrer jusqu'au nombril dans la rivière et d'enfourcher de la nuque à la cheville le beau batelier nu.

De la proue le cadavre tomba chez les truites d'argent.

Enfin vengés, les maris regagnent leurs couches où depuis la sentence barbare, claquant des dents et violettes, s'épouvantent les lavandières de la lessive mémorable, — et cette nuit les époux baisèrent leurs femmes avec sauvagerie.

Neuf mois plus tard, les épouses donnaient un enfant à leurs maris chacune.

Or tous ces nouveaux-nés de la même heure ressemblaient abominablement au justicier tragique aux prunelles d'enfer.

\*

Se remémorant l'édit rouge, les maris courroucés sautent sur les fourches de rechef, prennent d'assaut le manoir en pierres dures, saisissent nonobstant ses archers le Seigneur aux prunelles d'enfer en train de s'extasier sur un faisan rôti, le garrottent et le trainent par les oreilles devant le linge, écrit avec le sang de la chèvre, cloué depuis dix mois au tronc du plus ancien tilleul de la vallée:

— «Regarde, tyran!»

Lors les fourches de s'abattre comme serres de vautours à même l'imprudent justicier, et les cocus extraordinaires de bramer:

— «QUE PÉRISSE PAR LA FOURCHE POPULAIRE L'ADOLESCENT COUPABLE D'INFLUENCE MALIGNÉ ENVERS LE VENTRE DES

BELLES IMPRESSIONNABLES DE MA VALLÉE, ET QU'À L'AVENIR  
PÉRISSENT MÊMEMENT LES SORCIERS DE SA SORTIE : JE LE  
VEUX ! »

Ce pendant que de la bedaine étripée du Seigneur aux  
prunelles d'enfer s'esquivent, en zigzags sur l'herbe, des  
serpents...

\*

Eurent lieu, ces histoires, très jadis en la vallée qui a  
la tendresse des fresques et que l'on nomme la Vallée des  
Epouses Bizarres.

SAINT-POL-ROUX.

---

### L'IMMORTELLE

Pour mes compagnons d'exil.

L'or du soir descendait vers la tête d'Orphée.  
Mélodieuse fleur soupirant sur les flots,  
De la lèvre livide un nom semblait éclos ;  
Et ce ne fut d'abord qu'une plainte étouffée.

Aux grèves d'Actias, aux cimes de Délos,  
Les beaux chœurs attendaient leur divin coryphée ;  
Les nymphes aux bras nus pleuraient dans la nymphée  
Solitaire, et le ciel écouta leurs sanglots.



Sonore en l'automnale ardeur du crépuscule,  
 Au tumulte des mers dont un écho circule  
 La cithare mêlait son imperdable amour :

Et c'est ainsi qu'au fond des temps, feu qui ruisselle,  
 Ton hymne vint pourprer notre blême séjour  
 Et nous, passants d'un songe, ô Musique, Immortelle!

RAYMOND BOUYER.

---

### LE API (\*)

Dentro la vecchia quercia le Api ronzano.

Son mille e mille e senza posa volano  
 E succhian senza posz i fior de l'edera  
 Che, d'ogni lato, al gran tronco s'abbarbica.  
 Son mille e mille e senza posa ronzano;  
 E da l'esigue voci emerge un múrmure,  
 Qual di torrente, sa da una voragine  
 Lontana. Nel meriggio alto é il silenzio  
 E la calma d'autunno. A me le pálpebre  
 Dolcemente affatica un sopor tenue...

---

(\*) Tradução :

### AS ABELHAS

As abelhas zumbem dentro do velho carvalho.

Voam, aos milhares, sem descanso, e sugam sem descanso as flores da hera que se abraça ao tronco, vestindo-o inteiramente. Zumbem, aos milhares, sem descanso; e dos seus tenues zumbidos sae como que um murmurio de torrente ou de longinqua tempestade. O meio-dia passou; reina um silencio e uma paz d'outomno. Um torpor brando quebranta docemente as minhas palpebras...

E tra il sonno mi par che le Api cantino:

— A cento a cento son passati i secoli  
E su le prime selve ebber vittoria,  
Ministri empî dell'uom, la seura e l'èrpice.  
Noi l'opra nostra uguale, infaticabile  
Continuiamo. Quante età si volsero  
Dal dì che in Ida i Coribanti estinsero  
Il vagito di Giove? Allor sollicitate  
Portammo, come adesso, il miel nell'arnie.

E tra il sonno mi par che le Api cantino:

— Noi l'opra nostra uguale, infaticabile  
Continuiamo. Fin che da le floride  
Valli non sian negati i freschi pollini,  
L'uom su noi conti. Agli egri, ai vecchi, ai pargoli  
Noi sempre adunarem dolcezze e farmachi  
Ne le provvide celle; e da le provvide  
Celle ministrerem doppiieri e fiaccole  
Ai riti nuziale e all'are fúnebri...

Dentro la vecchia quercia le Api ronzano.

Bologna, Ottobre 95.

ENRICO PANZACCHI.

E enquanto durmo julgo que as abelhas cantam :

— Passaram centos e centos de seculos depois que os impios ministros dos homens, o machado e o arado triumpharam nas selvas primitivas. Infatigaveis, continuamos sempre na nossa faina. Que de edades decorridas desde que no Ida os Corybantes fizeram parar os vagidos de Jupiter? Então, sollicitas como agora, enchiamos de mel os cortiços.

E enquanto durmo julgo que as abelhas cantam :

— Infatigaveis, continuamos sempre na nossa faina. Enquanto houver fresco pollen nos valles floridos, conte o homem connosco. Para os doentes, para os velhos e para as creanças ajuntaremos sempre doçuras e balsamos nos providos favos ; e nos providos favos produziremos brandões e fachos para os ritos nupciaes e para os altares funebres. . .

As abelhas zumbem dentro do velho carvalho.



## CARTA

A

EUGENIO DE CASTRÔ

Lisboa, 16-10-95.

Carissimo Poeta e amigo.

Visto que me quer honrar transcrevendo na *Arte* a traducção allemã do Dr. Storck da *Despedida*, titulo com que essa pobre cousa saiu na «Alma portugueza» preferiria antes que se publicasse esta versão inedita da ultima ode da «Epopèa da Humanidade», que acabo de receber do Dr. Storck:

*Unaussprechlich Anmuth*

Quella que emparadisa la mia mente.

(DANTE).

Betracht' ich dies endlose, bitt're Meer,  
 Drin ew'ge Stürme mit Geheul sich streiten,  
 So lässt die Schau der Zeiten  
 Ein Bild mir, hoch und hehr,  
 Am Horizont doch steh'n vor meinem Blicke,  
 Ein Friedensbild im Krieg der Weltgeschicke.

Durch Nacht und Finsterniss, wie fern am Pol  
 Ein holder Leitstern, strahlend stets in Klarheit,  
 Tochter! der Güt' und Wahrheit  
 Und Hoffnung Lichtsymbol,  
 Auf weiter Fahrt durch Wogenbrand und Wildniss  
 Wie gab mir Zuversicht dein süßes Bildniss!

Im Blüh'n, nur sechszehnjährig, hingerafft  
 Bliest du, Erscheinung sonder Fleck' und Fehle!  
 Mir stets in tiefster Seele;  
 Du gabst mir Trost und Kraft  
 Unde warst als Zufluchtstätte mir erlesen  
 Im Kampf der Leidenschaft, anmuth'ges Wesen!

quia sine dolore  
 non vivitur in amore

(IMITAT., III, 5).

Und sprachest: Wer entsetzt sich vor dem Schmerz?  
 Kann denn ein Seiendes ihn je vermeiden?  
 Selbst unabläss' ges Leiden,  
 Daran versiecht das Herz,  
 Klärt und versöhnt die Seel'im Wetlgetriebe  
 Und gab für Menschenthum dir Sijn und Liebe.

Münster i. W. 12. Oct. 1895.

DR. WILHELM STORCK.

Estas quatro estrophes são o fecho da «Epopêa da Humanidade»; o Dr. Storck comprehendeu o meu intuito, ligando-lhe a importancia de uma traducção. O poema abre por uma consagração da memoria da minha filha; e ao fim da grande viagem da historia repetem-se, com modificações, as estrophes iniciaes como um epilogo:

*Graça ineffavel*

Quella que emparadisa la mia mente

(DANTE).

Contemplando este immenso mar amargo  
 Onde rugem eternas tempestades,  
 A visão das Edades,  
 Sobre o horizonte largo  
 Deixa a impressão de uma harmonia equorea,  
 Concerto ideal implicito na Historia.



Como uma luz de branda claridade,  
Sempre fulgindo no horizonte escuro,  
    Filha! symbolo puro  
    De esperança e bondade,  
Ao transpôr das procellas a voragem,  
Que alento encontro em tua doce imagem!

Morta na flor de ideaes dezeseis annos,  
Nunca mais esse immaculado vulto  
    Foi para mim occulto;  
    Nos conflictos insanos  
Do torpel das paixões, vinhas serena  
Dar-me um refugio em ti, visão serena.

quia sine dolore  
non vivitur in amore  
(IMITAT., III, 5).

E dizias: — Á dôr quem tem receio?  
Toda a existencia á dôr jámais se isempta;  
    Ter o coração cheio  
    Mesmo de uma dôr lenta,  
Conduz a alma a placida equidade,  
Fez-te sentir e amar a Humanidade.

É a revelação do sentimento que mais unifica a Humanidade—a dôr moral, a que só cheguei depois do naufragio de todas as minhas esperanças; entra esta nota fundamental na Epopêa humana como uma das impressões da realidade complexa que ahi reuno, e é uma das mais verdadeiras n'esse conceito ideal de todas as Edades. Eis porque a traducção do Dr. Storck me toca intimamente. Muito lhe agradeço tantas provas de segura amisade, e creia-me

Sempre velho admirador, etc.

THEOPHILO BRAGA.

## O WÄR ICH DOCH DER MÄCHTIGE BAUM! (1).

O wär ich doch der mächtige Baum,  
Der tief im Wald wild jauchzend steht,  
Wenn Wettersturm mit grauser Macht  
Den jähen Tod ans Herz ihm weht!

Entrückt der herbsten Todesqual:  
Lust, Leben, langsam schwinden sehn!  
O selig Loos, in voller Kraft,  
In heissen Kampf gestürzt: Vergehn!



L. RAFAEL (2).

(1) Tradução:

## AH! QUEM ME DERA SER A ARVORE ROBUSTA!

Ah! quem me dera ser a árvore robusta, que se ergue, selvagem e triunfante, no meio do bosque, quando a tempestade, terrivelmente poderosa, lança em seu coração a súbita morte!

Que felicidade seria morrer em plena força, cair na luta ardente! sem o tormento d'uma agonia outomnal, sem ver fugir, a pouco e pouco, a alegria e a vida!

(2) L. Rafael é o pseudônimo da illustre escriptora Hedwig Kiesekamp, de Münster. Das suas obras, as principaes são: GEDICHTE (Poesias), NEUE GEDICHTE (Novas Poesias) e WINTERTRÄUME (Sonhos d'inverno).



## SIMILITUDE

Une nuit que je rentrais au logis, rythmant, par une ancienne et chère habitude la tristesse qui s'élevait de mon coeur, je vis de l'ombre d'une porte surgir au devant de moi une prostituée.

Je ne pris point garde à elle et continuai mon chemin. Elle m'avait abordé pourtant et elle marchait sur mes pas, m'offrant avec une obstination timide son corps de prostituée.

Je ne l'écoutais pas et ne répondais pas, car ma pensée emportée par les ailes du vers, s'était élevée au dessus de ce monde. Alors elle posa sa main sur mon bras et comme ce contact m'avait éveillé de mon rêve, je m'écriai avec colère: «Va-t-en prostituée!»

Mais je renfonçai dans ma gorge les injures que j'allais dire et, doucement, j'ajoutai: ce que veux tu de moi? Je ne suis pas un homme semblable aux autres hommes. Je suis ton frère, prostituée;

Je suis celui qui, pour de la gloire comme toi pour de l'or, s'offre aux passants. Tu vends ta chair; moi, je vends les secrets de mon âme et ma douleur s'est prostituée...

EDOUARD DUCOTÉ.

## CANÇÃO DO EXILIO (\*)

Terras do Norte, meu longinquo exilio!  
 Aguas tranquillias, pinheiraes, rochedos...  
 Por estes bosques nunca andou Virgilio,  
 Nem melros cantam n'estes arvoredos...

Terras do Norte, meu longinquo exilio!

Lagos sem fim; desertos sem miragem;  
 Mares sem ondas na toalha azul;  
 Nem uma ave d'auroral plumagem,  
 Nem uma planta que recorde o sul... —

Lagos sem fim, desertos sem miragem!

Longos occasos d'esvaidas côres...  
 Na paz discreta em que as paisagens morrem,  
 Nem choram fontes nos jardins sem flôres,  
 Nem vôam aves, nem as aguas correm...

Longos occasos d'esvaidas côres!

---

(\*) Traduction par LOUIS-PILATE DE BRINN'GAUBAST :

## CHANSON D'EXIL

Terres du Nord, mon lointain exil! — Tranquilles eaux, sapinieres, rochers... — Par ces bois, jamais n'a passé Virgile, — Et ces arbres ne sont pas ceux où chantent les merles...

Terres du Nord, mon lointain exil!

Lacs sans fin, déserts sans mirage; — Mers sans vagues sur leur nappe d'azur; — Pas un seul oiseau d'auroral plumage, — Pas une plante qui rappelle le sud...

Lacs sans fin, déserts sans mirage!

Vastes couchants, aux couleurs fanées... — Parmi la paix discrète où les paysages meurent, — Pas d'oiseaux qui s'envolent, pas d'eaux qui courent vivantes, — En les jardins sans fleurs pas de fontaines qui pleurent...

Vastes couchants, aux couleurs fanées!



O azul do ceu é desmaiado e frio;  
O azul dos olhos sem fulgôr latente;  
Doira os cabellos este sol do Estio,  
Mas não aquece o coração da gente...

O azul do ceu é desmaiado e frio!

Stockholm — Salsjöbaden.

1894.

ANTONIO FEIJÓ.

---

L'azur du ciel est pâle, terne et glacé; — L'azur des yeux n'a point de fulgurance latente;  
— Le soleil de l'été dore les cheveux des gens, — Sans pouvoir échauffer leurs cœurs. . .  
L'azur du ciel est pâle, terne et glacé!



## A PINTURA PORTUGUEZA NOS SEC. XV E XVI

## TERCEIRO ENSAIO

## II

Que destino teve essa pintura de retratos nascida no sec. XV?

Que destino coube á grande pintura historica tão brilhantemente iniciada?

A estas duas perguntas vem juntar-se uma terceira: onde foi parar nos seus esforços a pintura de devoção sobre assumptos tradicionaes?

Para que o retrato podesse florescer era mister, como nos paizes de Flandres não só o favor passageiro da cõrte, mas a influencia constante de fortes personalidades, a existencia de uma burguezia poderosa, sahida de uma vida communal livre e ampla, firmada na opulencia que nasce de um commercio florescente e de uma industria potente (1).

---

(1) «Sabe-se que os mais bellos nomes da nobreza gandense figuraram durante a Edade Media nas profissões industriaes e commerciaes tanto, como na alta burguezia; foram os seus troncos patriciaes» (V. pag. 21). De Busscher.

*Recherches sur les peintres gantois des XIV et XV siècles.* Gand, 1859, pag. 21.

O vol. relativo ao seculo XVI é de Gand, 1866.

Vide ainda, entre outras obras, porque não podemos citar aqui senão uma pequena parte das nossas fontes sobre a historia dos mesteres na Europa: *Recherches sur les corporations gantoises*, notamment sur celles des tisserands et des foulons, leur organisation civile, religieuse, militaire et commerciale, etc., por Jules Huytens, Gand, 1861,



Pois esses flamengos foram já no sec. XIV e muito mais nos dois sec. immediatos os grandes mercadores, os grandes industriaes do Norte. Os nossos antigos tratados, as relações diplomaticas, as chronicas fallam com assombro da riqueza, do poder d'esses Osterlins das regiões septentrionaes, d'essa gente da *Hansa*, sempre arrojada e audaz nas suas empresas, envolvida em neves e gelos, mas arrendendo n'um fogo interior, na febre do trabalho.

Com que assombro se havia de ouvir na côrte de Portugal que Maximiliano d'Austria cahira em poder dos burguezes de Bruges (1488), e que o grande imperador da Allemanha pedia a seu primo de Portugal, o dinheiro de resgate: 100:000 ducados de ouro! (1).

Homens de egual valor, comtudo menos turbulentos, mais sujeitos em materia politica, porém não menos insoffridos em materia de fé, vamos encontral-os no *patriciado* das cidades imperiaes da Allemanha. Colonia, Augsburgo e Nuremberg (para citarmos tres no meio de um cento), ti-

---

in fol. Outras fontes foram citadas na *Rev. da Soc. de Instrucção do Porto*, vol. II, pagg. 173 e seg.

Ora os pintores estavam, como todas as demais artes na Europa, *incorporados*. A desordem da nossa officina, ou antes: a sua tardia organização, e discordias quasi permanentes não deixavam, até ha pouco á critica, margem para um claro exame das condições sociaes, artisticas e technicas das officinas. Ainda assim, julgamos ter resolvido hoje os pontos mais difficéis do problema no paiz, de Norte a Sul, pela accumulção de documentos ineditos dos sec. XV e XVI, procurados incessantemente desde 1882 (*Rev. cit., supra*) até hoje.

(1) Os mesteres tinham grande influencia politica, como se prova pelas terriveis revoltas de 1450 e 1453, contra Filipe, o Bom; contra a casa de Austria em 1488; contra Carlos V em 1539. Só o mestér dos tecelões de pannos finos de Bruges punha em campo 30:000 homens. (Büchele, *Der Gang des Welthandels im Mittelalter*, pag. 148).

ravam das mesmas duas fontes — commercio e industria — a sua riqueza inexgotavel (1).

Em sciencia e em letras, na cultura do espirito, e na urbanidade do trato hobreavam esses allemães do Rheno, da Suabia e da Franconia, com os collegas de Veneza e Genova, grandes mercadores tambem, que largavam a escrivinha para envergarem a toga e o talar; assim se fizeram temidos na Europa, como diplomatas quasi omniscientes de uma pequenissima republica (2).

Para homens d'este quilate pintaram Van Eyck e Memling, Holbein e Dürer, os Bellini, Ticiano e Rafael os seus incomparaveis retratos.

Na peninsula houve um centro florescente, opulento, com mercadores principescos. Foi Barcelona, que creou o *Consolat del Mar* (3), o primeiro codigo internacional de legislação maritima.

Atraz de Barcelona estava a grande industria catalã, como ao pé de Veneza as officinas de Murano, em torno

---

(1) O *Niederdeutscher Bundesverein*, liga do Norte e propriamente *hanseatica* abrangia 77 cidades; a do Sul: *oberdeutscher B.* 70 cidades; somma 147 cidades, que dispunham de 600 embarcações de guerra no mar e nos rios e de uma fortuna superior á de todos os principes da Europa junctos! O feudalismo allemão, aliás poderoso, recuou e cedeu.

(2) *Della diplomazia italiana dal secolo XIII al XVI* di Alfredo Reumont. Firenze, 1857. Vide a pag. 309 e seg. a lista chronologica dos que vieram á peninsula; a pag. 275 e seg. as indicações das *relazioni di Spagna* (incluindo Portugal); e em Ranke as ultimas que foram descobertas sobre Portugal e Hespanha (1877). Vol. XXXV e XXXVI das *Obras Historicas*, pag. 529 e seg.

(3) As raras edições que ás vezes se encontram nas nossas bibliothecas não têm, em geral, valor algum. A que podemos recommendar é a franceza, traduzida da catalã de 1494 por P. B. Boucher. Paris, 1848, em 2 vol., 8.º gr.



de Bruges, de Gante e Antuerpia, successivamente, os mais celebres teares da Europa, os estaleiros mais bem regidos.

Pois é ahi mesmo, n'essa Barcelona, que vamos encontrar individualidades na grande arte, artistas celebres, ao lado de burguezes cultos e generosos, que os pagam com o melhor ouro de seus negocios. É ahi e em Valencia que surgem os mais antigos e mais poderosos mesteres da península hispanica; é ahi que surge a imprensa entre 1470 e 1474 (1).

Entre nós, tudo honesto, comedido, mas quasi obscuro (2).

Foi esta sempre a nossa opinião desde que se nos offereceu ensejo para comparar a vida da nossa burguezia abastada do sec. XV e XVI, o seu estado de civilização com a cultura de espirito e a existencia faustosa, artistica do patriciado estrangeiro da mesma epoca.

Esse patriciado estava, como vimos, em todos os officios; estava na grande e na pequena industria e fazia o commercio de grosso e de pequeno trato.

---

(1) Levou cêrca de 20 annos até apparecer em Portugal. Sobre os mesteres catalães e valencianos trabalha-se ha um seculo, desde Capmany (*Memorias*, 1779-92) até Blasco 1889: *Instituciones gremiales*, su origen y organizacion en Valencia por Luiz Tramoyeres Blasco. Valencia, 1889. 8.<sup>o</sup> gr., XXIV-444 pag.

(2) Gand tinha no meado do seculo XIV (1356-57) 59 mesteres; no fim do seculo XV (1476-77) 53. Em 1509 castigava D. Manuel os 24 de Lisboa, com 4 procuradores sómente (!), expulsando-os da Camara por causa da matança dos judeus. Goes, *Chronica*, I, pag. 282.

A precedencia dos Estatutos hespanhoes sobre os portuguezes varia, mas os mais modernos do visinho reino ainda têm um seculo de avanço; os mais antigos (catalães e valencianos) dois seculos pelo menos (*repartos* de D. Jaime, I, e doc. dado em Lerida em 1242. Op. cit., pag. 41 e o cap. III. *Las cofradias de officios* (1276-1400); Vide ainda os estatutos catalães-limosinos, que temos citado em diferentes obras desde 1881 e 1882.



Tudo isso nobilitava por igual.

Os trabalhos ultimamente publicados sobre os mesteres do Sul do Reino (1) não modificaram as nossas opiniões, exaradas em 1882 em face de um incomparavel corpo de documentos relativos aos mesteres do Norte (2). Não era encommendando uma duzia de bandeiras, pintadas com as imagens dos santos padroeiros, que a arte nacional havia de florescer.

E n'esses estatutos de corporações é mister distinguir a *confraria* (culto, fim caritativo e beneficio da alma: esmola, doença, enterro e missas) e o *gremio*, a organização technica e artistica, o fim pedagogico e profissional, como hoje diriamos.

Repetimos: tudo honesto, muitas vezes mediocre na arte e quasi obscuro.

---

(1) Eduardo Freire de Oliveira, *Elementos para a historia do municipio de Lisboa*. Lisboa, 1885, Vol. I; vol. II, 1887 e vol. V, 1891. Eis o resumo: A entrada dos quatro procuradores da Casa dos Vinte e Quatro mesteres na Camara de Lisboa é anterior a D. João I, que sómente a reformou, e não instituiu, como geralmente se diz. Foi extincta por Decreto de 7 de Maio de 1834. Os documentos relativos á procissão de *Corpus Christi*, acto publico em que os officios mais se distinguiam, abrangem as datas 1493-1729 e representam-os com certo fausto apenas no seculo XVIII, para fins exclusivamente devotos (Freire, Vol. I, pag. 417-444). A grande lista de officios, citados a pag. 559 e seg. do Vol. V (reforma de Duarte Nunes de Leão, 1572) não prova senão desagregação, desorganização. A desordem já era completa em 1539 (Freire, Vol. V, pag. 562 e seg.). Nas provincias do Norte reinava tambem a discordia (nossos estudos).

(2) São 44 vol. mss. da Bibliotheca municipal do Porto, que abrangem tres seculos. Fomos nós que os descobrimos e até numerámos, pois nem numero d'ordem tinham antes de 1877. Não estavam em nenhuma das secções dos Cat. da Bibliotheca. Fizemos para nosso uso um indice de cada um, que sairá brevemente, em publicação do Governo, além de um Indice geral comparado.



A culminação da personalidade, *l'uomo universale*, tão característico da Renascença (que em Italia se conta desde 1420) faltou-nos.

Individualidades como o feitor Damião de Goes são uma prodigiosa excepção (1). E este não se descuidou; o seu retrato é de Albrecht Dürer! — uma maravilha que foi parar a Vienna (2).

Poucos mais retratos apparecem, porque note-se: fallamos aqui não de effigies avulsas (ainda assim rarissimas, quer em gravura quer em pintura), mas de figuras authenticas em quadros votivos. Modestos *donatores* figuram ahi, às vezes, a um canto da composição, junto do santo, seu patrono.

Conhecemos, além do vulto de Goes (3), um ou dois em taboas que serão talvez dos primeiros annos do sec. XVI, representando muito provavelmente individuos da classe burgueza (4).

Em Flandres, na Allemanha, em Italia o caso é bem

---

(1) *A feitoria de Portugal em Flandres*, Porto, 1885. Como esboço de um trabalho maior de que já publicámos capitulos dispersos em 1877.

(2) Vide a nossa monographia Goësiana II. *O retrato de A. Durer*, Porto, 1879.

(3) Quando dizemos, além do de Goes, não nos referimos ao desenho a carvão de Vienna, mas sim a um quadro do primeiro terço do seculo XVI em que elle figura como *Donator*; é o *Ecce-homo* da Sacristia de Santa Cruz de Coimbra; descoberta nossa. Estudos na *Actualidade*, anno de 1877-1879.

(4) Quadro do Baptismo de Christo na igreja do extincto convento de S. Francisco do Porto. Julgamos ter descoberto o nome do doador. É uma taboa curiosissima e rara, em que se revela, por excepção, influencia italiana no principio do seculo XVI. Talvez podessemos citar mais outro n'uma pequena capella do Porto, mas estas excepções não invalidam a affirmativa; confirmam até o dito. Adiante trataremos dos dois quadros, que não têm ainda despertado a attenção da critica.

differente. Não eram só quadros aos centos, os maiores e mais custosos polyptichos: eram capellas inteiras, egrejas, feitorias, instituições religiosas e civis que esses burguezes de Flandres, das bacias do Rheno e do Danubio e das Lagunas levantaram, dotando-as (muitas vezes uma unica familia!) com thesouros que causaram inveja ao proprio Carlos V, ao amigo de Ticiano, a ninguem suspeito de mesquinho (1).

Os factos expostos parecem-nos concludentes e explicam uma anomalia que a mais de um sabio estrangeiro tem causado espanto: como um paiz de heroes se contentou com galeria historica tão pobre, que o mais modesto principado ou ducado minuscuro da Italia lhe leva vantagem, quer no sec. XV, quer no XVI!

A iconographia restante dos dous, capitulo inedito da historia da arte nacional, é a dos reis, principes e grandes senhores! Summamente interessante, mas com rarissimos exemplares. Conhecemol-os tambem. Isso não garantia o pão a ninguem e encommendava-se lá fóra, como a celebre arvore genealogica que o Infante D. Fernando, filho de D. Manuel, pagou a Simão Benichius por intervenção de Damião de Goes.

\*

A segunda e terceira questão tem de ser igualmente liquidada, antes de passarmos ao exame comparado das series editas e ineditas.

---

(1) Vid. *Archeolog. artist.*, fasc. IV. Porto, 1877, pag. 16; e a cada passo nas notas da mesma publicação, Cap. I e II. No appendice toda a secção III.



O destino da pintura historica não foi glorioso. A tapeçaria suppriu no sec. XV e XVI a pintura *al fresco*, à moda da Italia, como o grande azulejo historiado, monochromico, substituiu no sec. XVII o panno tecido, polychromico; mais tarde appareceu uma variante barata, o *panno pintado*; é apenas um tecido crù de cordão, sobre o qual o pintor — quasi scenographo, estendeu as tintas. Finge o panno de raz (Arras) para os ingenuos.

Não podemos tratar aqui do grande azulejo, porque sahe do nosso programma, mas fique aqui consignada a nossa opinião, sem o menor exagero. É uma convicção obtida á custa de longos estudos:

Se ha grande arte n'este paiz, de estylo nobre, simples e puro, grande composição entrando algumas vezes no dominio da historia sagrada com a inspiração dos grandes mestres italianos, é ahi, no azulejo; e, facto curioso, surge n'uma epocha em que ninguem a deveria suppôr (familia dos Oliveiras, primeira metade do sec. XVIII).

Os assumptos, que rarissimas vezes são os da historia patria (quando muito os das lendas politico-religiosas) estão traçados por sabios mestres da arte decorativa, senhores de todos os segredos technicos e artisticos do officio. E elles vão e vêm, percorrendo o paiz, do Norte a Sul.

Infelizmente, tambem isso já acabou!

Percorrendo todo o Museu nacional de Lisboa encontramos apenas os quadros que alludem ás empresas do mestre de São Thiago Payo Peres Corrêa, e os actos de profissão de um cavalleiro da mesma ordem, talvez allusivos a um determinado personagem historico (1).

---

(1) *Catalogo da Galeria Nacional de Lisboa*. Edição de 1872 — (as posteriores, do Museu Nacional, merecem simplesmente desprezo) n.ºs 254 e 255; a profissão n.ºs 242 e 243.



Debalde se procurará por todo o paiz, que temos percorrido ha uns trinta annos, factos analogos, illustrações de uma historia de feitos incomparaveis!

O drama da India, reduzido a uma pequena série de tapeçarias por D. Manuel!

A empresa de Tunes, mandada tecer por Carlos V, que quiz presentear o seu companheiro de armas e cunhado, o glorioso Infante D. Luiz, com um duplicado.

Emfim, as acções da Africa reduzidas a um *fresco* muito modesto na escadaria do paço ducal de Villa Viçosa.

No meio d'estas excepções uma grande quantidade de tapeçarias pagas nos teares de Flandres e da Italia por preços fabulosos para traduzirem em vulgar: — imagens fallam por letras! — historias do Velho e Novo Testamento, exemplares de virtudes, tirados dos fastos romanos ou allegorias rebuscadas subtilmente nos romances da Edade Media.

Vamos desenrolar esses tapetes para um rapido exame (1).

(*Continua*).

JOAQUIM DE VASCONCELLOS.

---

(1) É elle tanto mais necessario visto que ainda ninguem estudou em Portugal a relação das tapeçarias dos inventarios portuguezes com as de Madrid, uma enorme collecção (cerca de 200) no Palacio Real, que por obsequio da mordomia examinámos em 1871 e 1872. Limitam-se os nossos eruditos a copiarem as listas uns dos outros, e esquecem que não ha problemas das artes industriaes, nem sequer das industrias portuguezas que possam ser explorados com algum proveito, fóra do methodo comparado, e do dominio da arte peninsular. Encerrando os problemas dentro dos estreitos horizontes de quatro cartapacios pulverulentos, ficam no ponto de vista do Abbade de Castro. Para que se trabalha então na remodelação dos estudos historicos da arte em Portugal ha 25 annos?

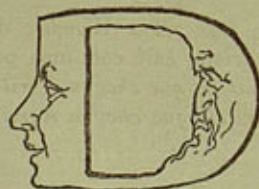


## BOLETIM INTERNACIONAL

### ALLEMANHA

#### JORNAES E REVISTAS.

Noé.



ISTRIBUIU-SE ha pouco o 3.º fasciculo da luxuosa revista *Pan*. Insere, entre muitos outros, um artigo de Manuel da Silva Gayo sobre a moderna litteratura portugueza, artigo que no respectivo summario vem, por engano, attribuido a Eugenio de Castro.

O mesmo fasciculo (muito inferior aos dois primeiros) traz poesias de Otto Julius Bierbaum, Otto Erich Hartleben, Franz

Evers e Pol de Mont, prosas de Sigbjoern Obstfelder, Henri Albert, Gustav Kübl, Caras Sterne, e varias composições artisticas assignadas por Carl Stoeving, Toulouse Lautrec, Fritz von Uhde, Besnard, Segantini etc.

\* A *Neue deutsche Rundschau* de outubro insere um notavel artigo de Alexandre Tille sobre Thomas Huxley.

\* O n.º 36 da *Internationale Litteraturberichte* traz um estudo de K. Regenstein sobre o movimento da litteratura franceza n'este anno. É incompletissimo esse estudo. Basta dizer-se que K. Regenstein, ao fallar de livros de versos, cita apenas as *Poésies* de Mme. Alphonse Daudet, *Le son d'une Ame*, de Louis Legendre, e *Regards intimes*, de Charles de Pomairols.

## ULTIMAS PUBLICAÇÕES.

\* C. Astfalek: *Der Minister* (W. Friedrich, Leipzig); J. v. Blücher: *Siegfried v. Waldenstein* (A. Foesser Nachf., Frankfurt a. M.); A Bock v. Wülflingen: *Herbstblumen* (A. Beyer, Dresden); C. Busse: *Träume* (A. G. Liebeskind, Leipzig); E. Eckstein: *Kyparissos* (G. Grottesche, Berlin); K. E. Nicolai: *Schuldig* (E. Piersons Verl., Dresden); R. Woerner: *Henrik Ibsens Jugenddramen* (L. H. Becksche, München).

## PEQUENAS NOTÍCIAS.

\* A casa S. Fischer, de Berlim, vae publicar um novo livro do conhecido humorista Julius Stettenheim — *Heitere Erinnerungen*.

\* Acaba de apparecer em Berlim uma nova revista d'arte *Die Kunst-Halle*, dirigida por Georges Galland.

\* Por absoluta falta de espaço, não publicamos n'este numero a poesia *Herbst* de Richard Dehmel, nem a prosa *Rot* de J. Meier Graefe.

\* Falleceu em Dresden o notavel gravador R. Petzren. Tinha 68 annos.

## ERRATA.

A versão portugueza da deliciosa poesia *Das grüne Wunder*, de Bierbaum, publicada no 1.º numero d'esta revista, saiu com uma pequena incorrecção. Onde se lê (pag. 13): «mas eis que chegou Abril e «enseitiçou, la fóra, a vida verde» leia-se: mas eis que chegou Abril e creou por encanto a vida verde.

## BRAZIL

## BIBLIOGRAPHIA.

\* *Livro Mão*, por Figueiredo Pimentel (Carlos Moraes & C.ª. Rio de Janeiro). Ha n'este pequeno livro de versos uma exaggerada preocupação d'*épater le bourgeois*. Os themas são, na sua maioria, absolutamente inestheticos; a fórmula é pobre de esmaltes e melodias. De quando em quando, uma ou outra nota feliz:

«inda, nitido, vejo o vosso vulto.....»

«surgindo de espiral duma amphora de incenso...»

\* *Suicida*, por Figueiredo Pimentel (Fauchon & C.ª, Rio de Ja-



neiro). Neste romance em fôrma autobiographica, o sr. Figueiredo Pimentel mostra-nos que possui apreciaveis qualidades de romancista. A sua prosa é, por vezes, vigorosa e ductil, as suas paisagens cheias de côr, e os seus caracteres desenhados com firmeza.

## FRANÇA

## BIBLIOGRAPHIA.

\* *Le Septenaire de notre amour*, par Edouard Ducoté (Librairie de l'Art Indépendant, Paris). Dois amantes relembram nostalgicamente os dias vividos — ou sonhados. É por uma noite d'inverno, do longo inverno que pésa sobre as suas almas. As horas vão caindo, e Sorella, a amante, vae contando melancolicas historias cujo symbolismo faz reviver o amor defuncto, disfarçado em roupagens de legenda, e vagueante em paizes de sonho. *Le Septenaire de notre amour* é um delizioso livro, d'uma fina psychologia e d'uma doce macieza de tintas.

\* *Les amours de Lyristès*, par Lionel des Rieux (édition du «Mercur de France», Paris). Lionel des Rieux é um dos poetas — e seguramente um dos mais artistas — do grupo *românico*. Pertence á nova pleiade que, saudosa em espirito do sol d'oiro e do paiz claro da Grecia — volta á terra classica, n'uma viagem de galeras finas e de triremas leves, cantando a força e a vida, a belleza e o amor, mas içando por sobre a flotilha ousada velas de symbolo. Outros cantarão, visto n'um banho de luz loira, o heroismo forte. Com malicia e graça, elle, poeta moço. um Lyristés, desfolha epigrammas eroticos, preciosos de fôrma como pequeninos vasos para conter aromas, agudos de intenção como conceitos lapidares da genuina anthologia grega. Ahi nos cáem duas perolas:

«Regarde ô mon amie en ce miroir d'airain  
Et ne t'étonne plus si je reviens demain.»

«Lyristès ô Cypris t'offre modestement  
Sa clepsydre. Sois douce à ce pieux amant.  
Fréquente sa maison solitaire ô déesse  
Et favorise un cœur qui t'honore sans cesse.  
Qu'il possède Rhydone et tu verras sa main  
A ton temple vouer une image d'airain.»

\* *L'Almanach des Poètes* pour l'année de 1896 («Mercur de France» Paris). Neste voluminho lavado e amavel, doze poetas fran-



cezes e belgas—Robert de Souza, André Fontainas, André Gide, A. Ferdinand Herold, Alber Mockel, F. Vielé-Griffin, Gustave Kahn, Saint-Pol-Roux, Henri de Régnier, Adolphe Retté, Charles Van Lerberghe e Emile Verhaeren—cantam em gemmados versos os doze mezes do anno. As illustrações (de Auguste Donnay) não deixam de ser graciosas.

\* *Le Théâtre Moderne en Danemarck: Édouard Brandès*; prefacio e traducção pelo visconde de Colleville e Fritz de Zepelin (Albert Savine, Paris). As litteraturas do norte, tão munificentes de extranhas suggestões, continuam a captar a attenção de todo o mundo por via das traducções francezas. Da litteratura dinamarqueza são já hoje bem conhecidos os nomes e as obras de Jacobsen, Bang, Georges Brandès e Drachman. Agora, o visconde de Colleville, de collaboração com Fritz de Zepelin, acaba de nos revelar um novo escriptor—Édouard Brandès. *Le Théâtre Moderne en Danemark* é um volume composto de quatro dramas do referido escriptor: *Une Visite*, *Sous la Loi*, *Les Fiançailles* e *Les Remèdes*. No prefacio, além d'uma analyse d'estes dramas, MM. de Colleville e de Zepelin, fazem um quadro, rapido mas interante, da moderna litteratura dinamarqueza. Como Ibsen, Édouard Brandès tem pouca sympathia pela sociedade, pela collectividade; o que o interessa é o individuo isolado ao qual exige o mais completo e elevado desenvolvimento. Tambem como Ibsen, Brandès não crê na moral social, que tem por base o egoismo mal comprehendido, nem na moral pessoal, que não é em verdade uma moral mas um aggregado de remediosinhos convencionaes. Edouard Brandès é um innovador e um innovador de merito. Nas suas peças são superiormente tratados os mais perturbantes e complicados problemas modernos. Às vezes, o philosopho prejudica o artista, mas este tem força bastante para, de quando em quando, fugir á tyrannia d'aquelle, mostrando-se admiravel, por vezes.

\* *La Frise du Temple*, por Henri Mazel (Bibliothèque Artistique et Littéraire, Paris). *La Frise du Temple* é uma pequena mas amabilissima collecção de poemas em prosa, cheia de ourivesarias raras, de soes flammantes e aguas damasquinadas. N'este volume, Henri Mazel mais uma vez revela a sua sympathia artistica pelos primeiros seculos da era christã, e pelas communicativas, luminosas paisagens do meio-dia da França, d'esse paiz d'oc tão suggestivamente povoado de torres, aqueductos e templos em ruina.

\* *La chambre blanche*, por Henry Bataille («Mercure de France» Paris). É um volume de commovidos versos crepusculares, em que cantam e choram adagios de saudade, melancolicas recordações de aspectos rusticos, abandonos de almas que o poeta acolhe fraternalmente,



queixas das coisas, que elle sabe escutar e traduzir, vibrando essa corda actual e nova d'uma *humanidade* que, sentindo por tudo, a tudo se estende e tudo ama, os homens e os brutos, a natureza renascente e viva, assim como o que pareça ou seja inanimado.

\* *Entre deux Airs*, por Willy (Flammarion, Paris). É, sob o seu aspecto leve, e sob a sua adejante ironia, um livro de verdadeira critica dramatica e musical. N'este volume de chronicas, Willy (pseudonymo de H. Gautier Willars), sob a mascara da *ouvreuse du cirque d'été* commenta e critica partituras, librettos, creações de theatro e de opera, etc., traduzindo com viva independencia e desenvoltura as suas impressões sobre o valor das obras e sobre a sua execução por parte de cantores, actores e orchestras — n'uma serie annual de recitas e concertos — de maio de 1894 a maio de 1895.

\* *Poèmes et poésies* — por Francis Villé-Griffan (Paris, edic. da *Société du Mercure de France* — 1895). Este volume encerra o que de mais bello e caracteristico tem publicado o auctor. Podemos dizer que resume a sua obra feita.

Lendo-o, vemos o Poeta revelado completamente, sob o duplo aspecto do pensamento, do sonho d'arte, e da technica: como um symbolista da Vida, e como um raro instrumentista do verso livre. São realmente estes os dois aspectos dominantes sob que esse livro se nos impõe. Uma paisagem, um quadro de natureza ou d'arte, não vêm n'esse livro dados apenas pelo que são, directa e proxivamente, pelo que tenham de pittoresco ou de decorativo, limitados no tempo e no espaço. São ou tornam-se aspectos e revestimentos d'um pensamento constante de eternidade ou de universalidade atravez do angulo do ephemero e do passageiro, é esse o pensamento e a emoção que lhe despertam as coisas. E estas são, *à rebours*, como que a redução e os symbolos vivos, reaes das idéas e dos sentimentos do Poeta — assim, vemos que, igualmente, sobe da realidade concreta ao pensamento da Existencia — e vê a Vida microscopicamente reflectida no finito do ser ephemero ou da apparença transitoria.

Entre os seus poemas, a *Chevauchée d'Yeldis* ha de sempre encantar-nos pela belleza d'esse symbolo da Vida, e pelo caprichoso e seguro córte do verso.

\* *Le Sceptique loyal*, por Léon Riotor — (Paris — Bibliothèque artistique et littéraire — R. Bonaparte, 31 — 1895). O auctor d'este livro publicou já: *Le pêcheur d'anguilles*, *Sur deux Nomarques des lettres*, *Le pressentiment*, *Les enfers Bouddhiques*, *Les raisons de Pascalin*, *Noce Bourgeoise*, *L'Ami inconnu*, e *Le Parabolain*, livro a que *Sceptique loyal* serve de complemento. Da leitura da sua obra, e agora especial-



mente, da do *Sceptique loyal*, fica-nos a impressão d'um espirito dolorosamente impressionado pela actual realidade da vida social, e ansioso por vê-la melhorada, transformada. Mas enquanto outros vão atraz de utopias doiradas, illudidos sobre a realidade pelo encanto ou pela ambição do proprio sonho, elle vê tudo com olhos de sceptico, mas de sceptico activo, que não quer capitular perante a Vida, e desdenhar intervir por não saber ou não ousar. Vê o mal, e aponta-o; duvida da cura, mas tenta-a. O caracter *social* dos seus livros pôde despertar um vivo interesse, interesse suspenso, no entanto, e hesitante perante o seu tom simultaneamente apostolico e desencantado.

## REVISTA DAS REVISTAS.

\* *Revue blanche* (6.<sup>o</sup> année — n.<sup>o</sup> 59 — 15 Novembre 1895). A notar especialmente, n'este numero: as memorias de Debagori-Mokrievitch sobre *Bakounine*, sobre a ultima phase da vida do revolucionario russo, quando installado em Locarno, junto do lago maior.

Depois, os artigos: *Quelques éléments constitutifs de la personnalité de Baptiste*, por Jean de Mitty; *Jules Soury*, por Gustave Kahn; *Memorias do general Rossignol* (continuação); *correspondance de Kristiania*, por K. Hammer e Th. Natanson; o artigo sobre o Theatro livre, por Coolus. — Este numero da *Revue blanche* publica tres desenhos de Ch. Maurin. O n.<sup>o</sup> 60 — do 1.<sup>o</sup> de Dezembro — publica um interessante artigo: *Henry V a-t-il voulu régner?*, cujo texto vem acompanhado de documentos ineditos que o auctor — M.-L. Baragnon, insere, pelo seu interesse historico.

Além d'esse artigo, notamos no n.<sup>o</sup> 60 da *Revue blanche*: *Paul Cézanne*, artigo de Th. Natanson; *Memorias do general Rossignol* (continuação); *Feuilleton philosophique*, por Jules de Gaultier; *chronique de la littérature*, por Lucien Muhlfeld. — A *Revue blanche* publica n'este numero um retrato do Conde de Chambord, por F. Vallotton.

\* *L'Ermitage* — (6.<sup>o</sup> année, n.<sup>o</sup> 11 — Novembre 1895) — Realmente interessante, este numero. *Les Bains de Bade*, fragmentos do manuscrito do florentino Pogge, publicados por Boylesne; *Les Couronnes merveilleuses*, de Ed. Pilon; o artigo *Cycle Wagnérien de Septembre* (Munich, 1895), de Hassé, dão ao numero notavel relevo, accentuado ainda pelas poesias de Maurice Magre e Vielé-Griffin, e pelas chronicas. D'estas, destacamos: a de Ed. Pilon — *Les poésies*; e a de L. P. de Brinn'-Gaubast — *Littérature portugaise* — cujo assumpto é o Sagramor de Eugenio de Castro.



## PEQUENAS NOTICIAS.

\* A redacção do «*Mercure de France*» dirigiu aos principaes escriptores do mundo uma circular em que se faz a seguinte pergunta: *Quelle est votre opinion sur Alexandre Dumas?* As respostas serão publicadas no proximo numero do «*Mercure*».

\* O espirituoso desenhador parisiense H. G. Ibels vae collaborar semanalmente no *Gil Blas*.

\* Os jornaes de Paris annunciam para breve uma exposição do notavel aquafortista Felicien Rops, a qual ha de ter logar no *Salon des Cent*.

\* Henri Mazel deixa, em janeiro proximo, a direcção de *L'Ermitage*. Será substituido por Edouard Ducoté.

\* La Librairie Dentu publiera, en Janvier, sur le plan de la *Tétralogie* du même auteur, une édition classique, par Louis-Pilate de Brinn'Gaubast, des *Maîtres-Chanteurs* de Richard Wagner. Comme la *Tétralogie* aussi, cette édition sera enrichie d'une étude critique et d'un commentaire musicographique de notre collaborateur Edmond Barthélemy. — A.

\* A propos de ce dernier, on nous fait remarquer qu'en notre dernier fascicule, nous avons omis de le mentionner comme le traducteur du *Sartor resartus* de Thomas Carlyle, en publication au *Mercure de France*. — A.

\* L'éditeur Chamuel annonce, pour paraître le 15 Janvier, une très forte plaquette de luxe: *Petites Proses*. Elle est signée de Georges Oudinot, et présentée par une *Préface* de Louis-Pilate de Brinn'Gaubast. — A.

## GRECIA

## PEQUENAS NOTICIAS.

\* Acaba de ser publicado nos jornaes athenienses o relatorio do architecto allemão Durm, encarregado pelo ministro Tricupis de estudar a maneira de consolidar as ruínas de Parthenon. No mesmo relatorio o referido architecto occupa-se largamente da restauração de Erechtheion.

\* Succedem-se, dia a dia, as descobertas archeologicas na Grecia. Nas escavações ultimamente feitas pela Sociedade Archeologica d'Athenas, encontrou-se uma grande serie de construcções com columnas e galerias. Os archeologos julgam que essas construcções formavam o Megaron, edificio descripto por Pausanias. Nas escavações feitas pela mesma Sociedade em Lycossura foram tambem descobertos alguns bustos collossaes, obra de Domophonte, e um templo de Pan.

\* Uma revista allemã dá conta dos preços primitivos d'algumas obras primas da arte grega. Apelles recebeu vinte talentos d'ouro (cerca de duzentos sessenta e quatro contos de réis) pelo retrato de Alexandre Grande, que a cidade d'Epheso lhe encomendou. Os frescos pintados por Zeuxis d'Heraclea no palacio do rei Archelao I, da Macedonia, foram pagos por dezenove contos. Muasonio d'Helatea deu vinte e dois contos por um quadro de Aristides, chefe da eschola thebana, representando uma batalha contra os persas.

## HESPAHHA

## BIBLIOGRAPHIA.

\* *Los Benedictinos de Monforte*, por D. Antolín López Peláez (E. Carré, Coruña). O novo trabalho do nosso distincto collaborador D. Antolín López Peláez, *magistral de la S. I. C. de Lugo*, é uma interessante monographia sobre a famosa ordem de S. Bento e, em especial, sobre os frades do convento de Monforte. Todo o livro é cheio de curiosissimas e edificantes informações, merecendo especial menção o *Prefacio* e o capitulo *La Mitra de Fuego*.

\* *Theoria del Derecho*, por D. Ubaldo Romero Quiñones (Diego Pacheco Latorre, Madrid). O character especial d'esta revista inhiibe-nos de examinar aqui o novo trabalho do illustre escriptor Romero Quiñones, de quem publicaremos em breve uma novella inedita.

## INGLATERRA

## REVISTA DAS REVISTAS.

\* *The Review of Reviews* (Nov. 15—London—Mowbray House, Norfolk st.—Strand; w. c. 1895).—Esta revista ingleza resume, transcreve ou commenta tudo quanto de mais curioso e importante publicam as revistas do mundo. Além d'isso publica, em cada numero, na secção—*The progress of the world*—uma resenha critica universal de todos os acontecimentos sociaes, politicos, geographicos etc. acompanhada de retratos. Insere, numero a numero, um diario e obituario do mez anterior, e, n'um capitulo especial, estudos biographicos e criticos d'altas personalidades da Sciencia, da Arte, da Philosophia, etc., etc. Isto, além dos artigos destacados, de character social, politico ou



religioso, das criticas litterarias, e da revista mensal de livros e publicações inglezas.

N'este numero de Novembro encontramos um longo estudo psychologico, biographico e critico sobre Herbert Spencer, estudo que vem acompanhado d'um bello retrato. — Na secção *Leading articles* (principaes artigos), das outras revistas, deperta-nos maior interesse a noticia que se refere ao pintor Lukes Fildes e á sua obra (a proposito da monographia que sobre este artista publicou *The art annual*), e, depois d'esse, o artigo intitulado *The religion of music*—onde encontramos traços biographicos do grande pianista e regente d'orchestra, Charles Hallé, ha pouco fallecido—; o commentario ao artigo de Tolstoï na *Contemporary Review*,—sobre a perseguição aos Dookhobortzy ou Quakers russos; finalmente, o artigo *Poetry in the periodicals*, revista das principaes poesias insertas em jornaes inglezes.

\* *The Academy*—(n.º 1229—November—1895.—Chaucery Lane, 27, London). Publica n'este numero, entre outras coisas, uma critica aos *Essays and studies* de J. Churtou Collins. Este livro é interessante, sobretudo pelo estudo ácerca de Shakspeare e a sua obra—thema eterno de critica.

Insero ainda este numero da *Academy* o artigo que o nosso amigo Prestage publicou em resposta a outro de Lionel Johnson ácerca das «*Letters of a Portuguese Nun*». No proximo numero da «*Arte*» havemos de referir-nos ainda, no logar competente, a este interessante assumpto.

Nos ultimos numeros da *Academy* encontramos ainda um curioso artigo critico sobre alguns livros de versos ultimamente publicados em Inglaterra: *Poems and sonnets* de H. E. Clarke, *Flamma Vestalis*, de Eug. Mason, e *The two Thrones*, de J. A. Goodchild.

#### ULTIMAS PUBLICAÇÕES.

\* No mez de Novembro, os livros de maior successo entre o publico inglez foram: *The Sorrows of Satan*, de Marie Corelli; *The chronicles of Count Antonio*, de Anthony Hope; *The Men of the Moss-Hags*, de R. Crocket;—isto entre livros de litteratura e romance historico; em theologia e materia religiosa, publicou-se *The Teaching of Jesus*, de R. F. Horton; em biographia, *John Stuart Blackie*, por Anna M. Stoddart; em historia, *Westminster*, por sir Walter Besant.

Embora sem o successo publico dos anteriores, mas acolhido por todos os homens de letras e espiritos cultos—publicou-se o volume «*Anima Poetae*», notas ineditas de Samuel Taylor Coleridge, editado por seu neto mr. Ernest Hartley Coleridge.



## PEQUENAS NOTÍCIAS.

\* No proximo mez de janeiro deve apparecer em Londres o primeiro numero d'uma revista internacional, — *Cosmopolis*.

\* Morreu em Londres o conhecido critico d'arte, George Redford.

\* O notavel poeta francez Stuart Merrill tomou, ha pouco, a iniciativa de promover uma manifestação dos principaes escriptores do mundo, manifestação que tinha por fim implorar da rainha Victoria d'Inglaterra a commutação da barbara pena infligida a Oscar Wilde, o grande romanista e estheta inglez.

Respondendo á adhesão dos directores d'esta revista, eis a carta que Stuart Merrill acaba de dirigir a Eugenio de Castro.

«Marlotte, 8/m—4 déc. 95.—Monsieur et cher Poète.—Je suis heureux de vous apprendre qu'Oscar Wilde va être transféré dans une nouvelle prison où il aura la liberté d'écrire et où il s'occupera de travaux de jardinage.

«La pétition ne sera donc pas présentée à la reine d'Angleterre, puisque la vie de Wilde semble sauve.

«Je vous remercie néanmoins de votre généreuse initiative, et je compte sur vous dans le cas où le très grand écrivain qu'est Wilde serait de nouveau gravement exposé aux services des geoliers.

«Mais qu'elle est basse, notre époque, n'est ce pas? où l'on choisit expressemment un artiste pour le charger de l'expiation des vices de ses contemporains! Et que nous sommes loin des siècles d'Italie où les républiques condamnaient à mort un peintre coupable d'avoir détruit sa propre œuvre, et où un Cellini échappait à toute vindicte parce qu'il faisait de belles coupes!

«Recréons donc, à votre exemple, cher poète, une Internationale de l'art; autrement...

«Merci encore, de tout cœur, et—Bien à vous,—*Stuart Merrill*.»

\* Morreu em Hobarttown a escriptora Mrs. Louisa Meredith, a «*grand old Lady of Tasmania*.»

\* Encontramos em diversas revistas estrangeiras as mais amavcis referencias a uma biographia de Renan ultimamente publicada em Londres (Methuen & Co.) por Mrs. Darmsteter.

## ITALIA

## BIBLIOGRAPHIA.

\* *Anima Solo*, por Necra (C. Chiesa e F. Guindani, Milano). Com



este, são já quinze os volumes publicados por Neera, pseudonymo da notavel escriptora lombarda, Anna Radius. *Anima Sola*, jornal intimo d'uma actriz de fama, é um livro de delicada psychologia, maravilhosamente escripto.

N'um dos ultimos capitulos, a prosa — elegantissima e vigorosa — é entrecortada por versos encantadores:

«Io dissi all'onda:  
 perché baci sempre così lo scoglio?  
 non vedi, ch'è insensibile, non vedi?  
 le tue parole,  
 le soavi parole che gli mormori  
 vanno perdute sul duro macigno;  
 bacia le rose!  
 esse ben ti sapranno rispondere  
 morbide col profumo dei petali.  
 Disse a me l'onda:  
 Mi guida un alto destino che ignoro;  
 dare, dar per sempre senza ricevere:  
 l'umano fango  
 toccare e ognor rifarmi pura:  
 prodiga, altera, semplice, imcompresa  
 passo ed oblio,  
 un gran precetto lasciando ai mortali:  
 — Nulla chiedete: amate per amare! —

\* *Le Poète de la mort*, por Giuseppe Gramigna (Bibliothèque des Modernes, Paris). Pequeno estudo sobre Leopardi.

#### PEQUENAS NOTICIAS.

\* Publicaremos no proximo numero uma curta composição inedita de Neera: *La Chiave*.

\* Os jornaes italianos referem-se com louvor a uma nova collecção de novellas de Emma Boghen Conigliani, intitulada *Nella vita*.

\* Foram vendidos em leilão os quadros antigos que constituiam a preciosa galeria Scarpa, de Milão.

\* O illustre critico Giuseppe Depanis, está concluindo um trabalho sobre o *Annel do Nibelung*, de Wagner.

\* O moço escriptor italiano Armando Pappalardo terminou, ha

pouco, um novo romance, *L'ultimo amante*, que será publicado brevemente no conhecido periodico *Don Marzio*.

\* N'um dos ultimos numeros do *Fortunio*, de Napoles, Gennaro de Monaco aprecia nos mais lisongeiros termos o bello livro de Vittorio Pica, *L'arte Europea a Venezia*.

## PORTUGAL

### BIBLIOGRAPHIE.

EROS, par J. M. Greenfield de Mello (M. Gomes, Lisboa). Poème composé de deux chants, que leur auteur appelle des «jornadas». Dans la première, il nous dépeint l'origine et l'avalissement de l'Amour dans le cœur de l'homme; dans la seconde, l'exaltation ou transfiguration de cet Amour terrestre en l'Amour de Dieu et en Dieu, transfiguration qui s'opère au moyen de la contrition.

### LE PORTUGAL À L'ÉTRANGER.

\* A la suite d'une conversation qu'il vient d'avoir avec la directrice de *La Nouvelle Revue*, il paraît que Louis-Pilate de Brinn'Gaubast s'est chargé d'écrire trois études, destinées à ce périodique, sur João de Deus, Theophilo Braga, et Eugenio de Castro. Notre Ami nous écrit aussi que Madame Adam, enthousiasmée par le voyage qu'elle a fait récemment en notre Portugal, prépare sur ce pays un livre qui formerait le pendant de ses œuvres sur la Hongrie et sur la Grèce: l'idée fondamentale serait une comparaison de la Grèce et du Portugal, en tant que civilisateurs.

\* Nous trouvons, dans le *Mattino-Supplemento* (de Naples), une scène de *Belkiss*, traduite en italien par M. Vittorio Pica, et accompagnée de la note suivante: «Grace à l'originalité exquise et raffinée de ses dernières œuvres, le jeune poète portugais Eugenio de Castro a réussi à attirer sur lui comme notre d'Annunzio, l'attention et l'admiration des plus grands critiques de l'Europe. Voici que de son magnifique poème dramatique en prose, *Belkiss, reine de Saba*, une traduction vient d'être achevée par notre ami et collaborateur Vittorio Pica, traduction qui sera publiée en un très bref délai, dans l'élégante collection-diamant Fratelli Treves, avec une longue étude sur l'œuvre tout entier du génial écrivain de Coïmbre. A titre de précieuse primeur, nous donnons de cette traduction, exécutée par notre ami ami avec un soin tout amoureux, quelques-unes des pages les plus belles et les plus caractéristiques».



\* Dans son numéro de novembre, *L'Ermitage* a reproduit l'article que notre cher confrère L. P. de Brinn'Gaubast avait publié dans *La revue blanche*, sur le *Sagramor* d'Eugenio de Castro.

\* Le 3.<sup>ème</sup> fascicule de *Pan*, qui vient de paraître, insère quelques notules de Manuel da Silva Gayo sur la jeune littérature portugaise. Au sommaire, ces notules se trouvent attribuées à Eugenio de Castro: signalons simplement l'erreur.

\* Le journal *Stamboul*, qui est comme l'on sait, le plus grand et le plus ancien des journaux français du Levant, va publier successivement, dans ses *Suppléments littéraires*, des traductions en vers français d'après Anthero do Quental, João de Deus, Guerra Junqueiro, Antonio Feijó, Alice Moderno, Julio Brandão, etc. Ces traductions, dues à la plume de MM. Achille Millien et Philéas Lebesgue, seront présentées au public par Louis Pilate de Brinn'Gaubast, lequel y joindra des notices sur chacun des poètes traduits.

## ECHOS.

\* On annonce comme prochaine la réapparition de la *Revista d'Hoje*, dirigée par Julio et Raul Brandão.

\* Alberto Pinheiro écrit les dernières lignes d'un petit roman: *Flor do Mystério* — (*Fleur de Mystère*).

\* En janvier sera publié le nouveau livre de Guedes Teixeira: *Mocidade perdida* — (*Jeunesse perdue*).

\* Julio Brandão, le poète des *Saudades*, travaille présentement à un drame, qu'il se propose de faire représenter au théâtre D. Maria, de Lisbonne.

\* L'éditeur Augusto d'Oliveira, de Coïmbra, va mettre en vente une nouvelle publication, — la *Bibliothèque Internationale*, dont le but est de populariser les chefs-d'œuvre de toutes les littératures, anciennes et modernes. Il paraîtra chaque mois deux volumes (à cent rs.). La *Bibliothèque Internationale* sera dirigée par Eugenio de Castro.

## SUISSA

## PEQUENAS NOTICIAS.

\* O editor parisiense L. Borel acaba de publicar na sua agradável «*Collection Chardon Bleu*» uma versão franceza da encantadora novella de G. Keller, *Roméo et Juliette au Village*.



\* Publicaremos em breve um estudo do dr. Robert Saitschick sobre a moderna litteratura suissa.

\* N'um dos ultimos numeros do *National Suisse* vem um artigo do notavel critico austriaco William Ritter sobre o ultimo trabalho do nosso correspondente em França. Eis o final do artigo de William Ritter: «Ce volume est une bonne traduction de Wagner pour qui ne peut le lire dans l'original; voilà tout le bagage que nous recommandons au néophyte qui brûle du désir de pénétrer les arcanes de la pensée du dieu universel, Wagner.

«Reste à savoir quelle traduction choisir. Or voici justement qu'il vient d'en paraître une excellente de la *Tétralogie*, enrichie d'un commentaire un peu excessif mais toujours intéressant. L'auteur, M. Louis Pilate de Brinn'Gaubast a eu jusqu'ici deux spécialités: Wagner, et la littérature portugaise. Sa traduction de Wagner seule nous importe aujourd'hui. Veut-on enfin se faire une idée un peu exacte de l'inouï poète dramatique que les aveugles seuls ne découvrent pas derrière l'un des plus prodigieux musiciens de tous les temps, ouvrez le volume de M. de Brinn'Gaubast à l'une ou l'autre des deux scènes que les intelligents directeurs de théâtre ne manquent pas de couper à chaque représentation morcelée du quadruple drame, c'est-à-dire la grande scène entre Wotan et Fricka suivie de celle entre Wotan et Brünhilde au second acte de la *Walkyrie*, et celle entre Wotan et Erda au troisième acte de *Siegfried*. Il faut remonter jusqu'à Eschyle pour trouver rien de comparable. On se sent en présence de quelque chose de surhumain. Ces deux scènes, lues sans aucune explication de ce qui précède et de ce qui suit, ne sont, il va sans dire, intelligibles qu'en partie; n'importe, elles suffiront, je crois, pour donner à tout être un peu intellectuel et susceptible de vibrer à du drame sublime, l'envie de lire d'un bout à l'autre cette traduction; et qui l'aura lue voudra lire le commentaire. Il y a une huitaine, la curiosité m'a pris de contrôler le texte de M. de Brinn'Gaubast, et j'ai suivi une représentation de *Siegfried* sur sa traduction. Il m'a été impossible de la prendre en faute. C'est impeccable et c'est pourtant une traduction française, alors que souvent chaque mot de Wagner implique dix sens différents également plausibles, ce diable d'homme ayant tenu à nous suggérer à la fois toutes les idées susceptibles d'enrichir la genèse et la signification mythiques de ses héros et de leurs actes. Il a en français déjà des milliers de vocté écrit lumes sur Richard Wagner; aujourd'hui cette bibliothèque est devenue inutile à qui ne veut pas devenir un spécialiste de cette cause et pour ma part je la réduirais volontiers à quatre ou cinq volumes, au premier rang desquels ceux de MM. Chamberlain et de Brinn'Gaubast».



## TURQUIA

## PEQUENAS NOTÍCIAS.

\* N'um dos proximos numeros publicaremos um interessante artigo sobre a litteratura turca na actualidade.

\* São injustos os que, lendo os telegrammas em que a Havas tem dado conta da interminavel serie de morticínios ultimamente perpetrados na Turquia, suppõem que este luminoso paiz não passa d'um covil de barbaros. Eis uma pequena noticia d'um jornal de Constantinopla:

«Le deuxièmè concert symphonique donné samedi dernier au Summer-Palace à Thérapia, a obtenu un franc succès. Le programme comprenait un choix très heureux de morceaux, exécutés avec toute la perfection voulue, et dont plusieurs ont été bissés: on a particulièrement goûté la VII<sup>me</sup> symphonie de Beethoven, la marche funèbre du Crépuscule des Dieux, de Wagner, la II.<sup>me</sup> Rhapsodie de Listz, etc., etc.».

\* N'um dos ultimos numeros do *Malumat*, vem um interessante artigo ácerca de Edouard Chester, o activo e intelligente director do *Stamboul*, grande jornal francez que se publica em Constantinopla.

---

N.º 2 — DEZEMBRO DE 1895

---





## O CONDE ROBERT DE MONTESQUIOU-FEZENSAC

**H**A casos curiosos de prophecia psychologica. Apparece um grande poeta cuja obra manifesta sentimentos tão desconhecidos e intransfundiveis como os d'um habitante de qualquer remoto planeta, ou um grande romancista que cria caracteres, cujo modelo ninguem encontra á superficie da terra. Os contemporaneos assobiam-n'os, ou voltam-lhes indifferentemente as costas e esses artistas morrem obscuros e pobres. Mas passam-se annos, ás vezes um ou dois seculos, e um dia chega em que aquelles que negaram a verosimilhança aos personagens do romancista os veriam, se podessem resuscitar, feitos carne nos proprios netos; e uma geração surge que encontra voz para a sua alma nos poemas que pareciam occos e doidos aos seus antepassados. Essas vestes que então não serviam a ninguem, de-



pois de estarem por muito tempo inuteis no fundo d'um guarda-roupa, encontram enfim corpos da medida porque tinham sido cortadas.

Com um pouco de imaginação e de amôr do mysterio poder-se-ia ver n'estes factos um dom sobrenatural de vaticinio. Infelizmente, as tendencias poeticas do nosso espirito teem de ceder o campo a uma explicação simples e repetidissima. Se o homem de genio esboça por vezes a psychologia dos seus remotos descendentes é que o seu cerebro attingiu uma grande evolução superior ao dos seus contemporaneos fazendo d'elle um cidadão do futuro.

É conhecidissimo o caso de Sthendal. Condemnado no seu tempo pelos criticos que achavam arido e incorreto o seu estylo, abandonado pelo publico que não se reconhecia na humanidade que elle punha em movimento, o auctor de *Le rouge et le noir* é nos nossos dias o veneravel padroeiro da ordem dos complicados. Os criticos reconhecem que essa prosa secca e precisa é eminentemente apta para a analyse psychologica, e uma numerosa mocidade vê um irmão n'esse Julião Sorel em quem a actividade irreflectida e espontanea e a forte sinceridade dos sentimentos se achavam quasi abolidas em beneficio do poder de introspecção.

O genero de sensibilidade de que o Conde Robert de Montesquiou-Fezensac é um caso extremo tambem se achava vaticinado ha bastantes annos.

N'uma novella de Theophilo Gautier, *La toison d'or*, ha um excentrico que vive perfeitamente desinteressado do seu tempo, entregue á contemplação exclusiva das obras d'arte e que «á força de viver nos quadros e nos livros tinha chegado a não achar a natureza verdadeira». Este curioso personagem, sem ser propriamente um poeta ou um pintor, era um finissimo conhecedor de pintura e de

poesia, compreendendo admiravelmente os typos fixados nas obras dos mestres mas incapaz de os distinguir e amar na vida real. «*En un mot s'il eût été peintre, il aurait fait des vignettes sur les vers des poètes; s'il eût été poète il eût fait des vers sur les tableaux des peintres*».

Esta psychologia era prophetica, mas a realisação excedeu muito a prophesia. Ter os quadros como unico motivo de inspiração poetica é já significativo, mas é ainda incompleto. Parece que a natureza, vendo em meio este bello e extravagante edificio, resolveu zombar da timidez do architecto e acabar a obra cingindo-se escrupulosamente ao plano que ella deixava adivinhar; e, levando essas indicações até ás suas extremas consequencias, creou o auctor de *Les chauves-souris*, e de *Le chef des odeurs suaves*. O poeta imaginado por Gautier teria feito versos sobre as creações dos pintores; este poeta real fez isso e muito mais: — uma parte consideravel dos seus poemas é inspirada em poemas.

Escusado é declarar que não se trata aqui de «pastiches»; essa ideia é completamente excluida pela logica do que acabo de dizer. Mas tambem a palavra paraphrase não exprime rigorosamente a feição de alguns d'esses poemas. Eis aqui que está n'esse caso:

#### ALTERNANCE

*Oh! que l'âme est troublée à l'adieu d'un prestige! (1)*  
*Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige (2).*  
 Valmore avait clamé, Baudelaire répond.  
 Ainsi le cœur à l'âme, et, de loin, correspond.

(1) Marcelline Desbordes Valmore.

(2) Ch. Baudelaire.



Le violon frémit. — Oh! que l'âme est troublée!  
 Le prestige est enfui. — Le cœur est affligé.  
 L'écriture des cieus en est toute tremblée,  
 Et le chant des oiseaux semble mal rédigé.

Oh! que l'âme est troublée! — Un prestige s'envole!  
 Le cœur est affligé! — Le violon frémit...  
 De poète à poète un alexandrin vole,  
 Et de trouver la rime à l'autre s'en remit.

Prestige, dis adieu! Troublez-vous, âme, afflige  
 Toi cœur! Et violon frémis! — Et nous, prestige  
 Enfui, cœur affligé, l'âme troublée allons  
 Entendre tristement frémir ces violons (1).

A obra do conde Robert de Montesquiou abunda em trechos da natureza d'este, em paráfrases e em apoteoses de poetas; e todavia n'esta bella poesia da poesia nada ha que se assemelhe a parasitismo. O que haverá de mais pessoal que a degustação litteraria? E porque razão ha de esta especie affectiva ter menos direito á expressão do que qualquer outra? Um poeta que tenha, como Leconte de Lisle, a paixão dos aspectos grandiosos da natureza, dar-nos-á uma quasi hallucinação de paizagens tropicaes, de florestas virgens cheias d'um vasto e emballante rumor e em cujas clareiras se encontram lagos onde reina a tranquillidade do esquecimento. Um poeta obcesso, como Baudelaire pela curiosidade dos subterraneos mysteriosos da alma, onde

Mainte fleur épanche à regret,  
 Son parfum doux comme un secret,

achará a fórma poetica das penumbras psychicas e dos estados morbidos da consciencia. Um poeta metaphysico,

(1) *Les chauves-souris.*

como Anthero do Quental, dir-nos-á o que soffre o seu espirito na atmosphaera de abstracções que lhe serve de mundo real; e um poeta como o que estou estudando, para o qual a arte é interesse supremo, é natural que nos conte as visões do mundo artificial em que anda refugiado. A sensibilidade do conde de Montesquiou é restricta mas intensissima. O seu talento sente-se contrariado fóra do sonho evocado pela pintura, pelas artes decorativas, pela grande musica e pela poesia. Mas este mysticismo particular evapora-se abundantemente da sua obra, rico de todas as nuanças que separam a grave religiosidade d'uma subtil, exquisita e aristocratica sensualidade. Para justificar a minha affirmacão, transcrevo duas pequenas amostras d'estes extremos da escala.

Pianiste des nuits, admirable malade,  
J'organise ton nom, délicieux Chopin;  
O toi dont barcarolle et nocturne et ballade  
S'argentent sur le saule et pleurent vers le pin.  
.....

*Cri d'aigle! Jugement dernier! Nobles Etudes;*  
Le treizième nocturne et l'ut dièse mineur,  
Instrumentations de nos inquiétudes  
Entre lesquelles passe un frisson d'Elseneur.

Hamlet de l'harmonie, être ou bien ne pas être  
De la musique, un spectre habite tes motifs,  
Dont le reproche amer de l'amante ou l'ancêtre  
Meurt aux creux des créneaux, rale au cime des ifs.

Souffre douleur des voix, patito des rapshodes,  
Victime hostie offerte aux sacrifices d'art,  
Cygne sans fin mourant dont ruissellent des odes  
Par la blessure ouverte où séjourne le dard (1).  
.....

(1) *Les chauves-souris.*



Quand elle sera morte et lorsque les séances  
 Au cimetière et dans l'église seront closes,  
 Epargnez-moi les pleurs et les condoléances...  
 Je n'admettrai que les consolations roses  
 Et violettes de mes verres de Venise,  
 Dont la délicatesse intime s'infinise;  
 Et dont il semble que toujours une autre fibre,  
 Et sans jamais fausser à notre unisson vibre,  
 Car au rebours des gens et leurs faces à claques,  
 Le charme des objects, des émaux et des laques  
 A notre émotion actuelle se ploie,  
 Bénévole sur la tristesse et sur la joie (1).

Com a substituição da natureza pela arte outros symptomas convergem para uma definição d'este espirito.

O conde de Montesquiou ama a natureza, mas o seu amor não é incondicional. A natureza que elle celebra muitas vezes em deliciosos versos é uma natureza offerecendo estreitas afinidades com a arte. Quero fallar do poente, do crepusculo, do luar, das pedras preciosas e das flores.

Não repetirei ácerca do mecanismo da emoção esthetica o que sabe toda a gente medianamente versada em psychologia. Apenas lembrarei, como indispensavel ponto de apoio das conclusões que vão seguir-se, que a funcção da obra d'arte é substituir a vida real por uma vida imaginaria, evocar espectaculos e circumstancias, ou reaes e simplesmente auzentes, ou irreaes, mas concebiveis. Ora os objectos a que me referi teem de commum com a arte o serem altamente evocativos, e isto basta para o fim que me proponho.

O crepusculo e o luar, com a sua luz indecisa, onde se fundem as fortes evidencias hostis aos phantasmas da imaginação, permitem uma quasi objectividade a todos os sonhos:

On est prêt à tout croire — et l'on doute de tout! (2)

(1) *Le chef des odeurs suaves.*

(2) *Les chauves-souris.*

O fragmento seguinte mostra em que grau o espirito do seu auctor é accessivel á suggestão do kaleidoscopio do occaso :

Je jouis d'un soleil couchant qui révèle  
La beauté d'un possible Dieu,  
Chevelu d'un nuage qui s'échevèle,  
Mitré d'or, chapé de bleu ;

Voilé d'un bouffant floconnement gris perle  
Maillé de haillon d'ambre empreint,  
Dont la splendeur agonisante déferle  
Un peu cette foi qui craint.

De petites clartés interlinéaires  
Règlent ce ciel, papier fleuri  
Qui rosit, jaunit, verdit, balnéaires  
Plages du rêve endolori (1).

.....

E uma comparação fará admittir nas pedras preciosas e nas flores uma faculdade semelhante a esta. Imagine-se um espirito educado e subtil embebido no exame d'um objecto d'arte decorativa. Os olhos irão seguindo a complicação das curvas, acompanhando o desenvolvimento progressivamente caprichoso do motivo ; mas o olhar interior nunca perderá de vista este ponto de partida d'essa paraphrase da natureza. Mas o motivo inicial para ser isolado das phantasias que o desfiguram exige um certo esforço de abstracção e ficará portanto n'um para-alem virtual, furtando-se á imagem nitida, vacillando indeciso como uma luz pyrilampo e produzindo por isso a emoção que deter-

---

(1) *Les chauves-souris.*



minam todas as tendencias insatisfeitas, quer ellas sejam organicas, quer sejam, como no caso presente, cerebraes. Eis aqui sem sair da obra que estou analysando um exemplo d'este estado de espirito:

Et des vases sont nés, eux mêmes fleurs figées,  
Superbes, ou secrets, suaves et subtils.  
Des coupes ont éclos; des buires érigées  
Ont dirigé leur col sur l'élan des pistils.

É pela mesma causa que a contemplação d'uma cathedral gothica emociona tão intensamente. Em volta das ogivas em oração, em volta dos rendilhados baldaquinos que parecem uma effusão de mysticismo, petrificada quando subia como o incenso dos thuribulos, em volta das elançadas flechas, ondeiam apagados e vagos os phantasmas das attitudes passionaes sobre que foram modeladas todas essas admiraveis linhas.

Para os poetas providos do sentido das similitudes, as flores e as pedras preciosas são composições decorativas executadas sobre motivos psychicos, de anatomia feminina e mil outros variaveis com os temperamentos. Ha uma delicada voluptuosidade em ver-lhes os contornos nimbados de auzencias, em vel-as oscillar constantemente entre a visão dos olhos e a visão do espirito, em lêr *traduzido* em natureza alheia o que os olhos vulgares só comprehendem no original,— em descobrir uma subtilissima expressão physiologica estylisada em petalas, em palpar o extase d'uma nostalgia mysteriosa sob a fôrma de perola.

Aos olhos de João Ruysbroeck, l'Admirable, pedras e flores espiritalisavam-se em correspondencias de verdades mysticas; em *Le chef des odeurs suaves* ha trechos que parecem escriptos por um João Ruysbroeck algumas vezes

catholico, mas quasi sempre mundano, sensual e cheio de curiosidades profanas:

.....  
 Ce langage des fleurs et des similitudes  
 Trop peu mystérieux, et rarement subtil,  
 Vieux fatras usité, n'a pas fait ses études,  
 Et se trompe souvent de symbole à pistil.

De plus graves pensers, de plus suaves choses,  
 Par les équivalents et les équipollents  
 Restent à faire dire à la pensée, aux roses,  
 Aux anthères, aux étamines, aux pollens.

Toutes les profondeurs de la mélancolie,  
 Ce dont le coeur floralement s'allitéra,  
 Nichent sous ton bonnet ténébreuse ancolie,  
 Et logent dans tes coeurs, rouge diélectra.

Et la nigelle de Damas, étoile en cage,  
 Fleur bleue au cloître vert, végétale Arachné,  
 De quel amour mystique aura-t-elle le gage,  
 De quel enfermement d'amour inexpugné?...  
 .....

Depois de meia hora de leitura d'esta obra quasi exclusivamente composta de trechos da natureza dos que tenho transcripto, esquece-se a gente por completo das inquietações, das torturas, dos interesses e dos aspectos vulgares d'este seculo, e a pouco e pouco vae-se formando no nosso espirito a nitida impressão de termos diante dos olhos um producto litterario d'algum fabuloso paiz, quasi constantemente envolto em penumbras crepusculares, em luar, ou em trevas, com uma flora de estufa e uma fauna de phantasia japoneza, com grutas de pedras preciosas e uma atmosphaera povoada de espiritos nocturnos que declamam poemas e executam sonatas—um paiz á vida do qual presidem,



como mythos de energias creadoras, rodeados d'um cortejo de divindades secundarias, Flaubert, Baudelaire, Wagner, Chopin, Whistler e os deliciosos pintores do Japão. E M. de Montesquiou tem uma nitida consciencia d'este effeito da sua obra. Veja-se esta *Invite de Les chef des odeurs suaves* e o trecho de Homero que lhe serve de thema:

Et ceux-là étant partis rencontrèrent les Lotophages — qui se nourrissent d'une fleur. — Et les Lotophages ne leur firent aucun mal; mais leur offrirent le Lotos à manger. Et dès qu'ils eurent mangé le doux Lotos, ils ne songèrent plus ni au message ni au retour, mais pleins d'oubli, ils voulaient rester avec les Lotophages, et manger le Lotos.

HOMÈRE.

D'autres vivent d'effrois, de luttes, de ravages,  
Chasseurs aventureux qui courent la douleur;  
Nous, éternellement, restons les *Lotophages*,  
Peuples heureux qui se nourrissent d'une fleur.

Ne faisons aucun mal à ceux que nos rivages  
Tiennent; mais leur offrant les Lotos déliés,  
Qu'ils demeurent sans fin parmi ces Lotophages  
A s'enivrer du gout qu'ont les maux oubliés!

A comparação não podia ser mais feliz. Esta obra é realmente um paiz de lotophagos.

Se accrescentar que em *Les chauves souris* ha uma serie de poemas, por vezes bellos, *Les lunatiques*, consagrados á memoria dos que nunca souberam conformar-se com os usos e com os prazeres vulgares e sancionados, Nero, Heliogabalo, Gilles de Rais, Luiz da Baviera, tenho fechado o circulo de objectos que affectam sympathicamente esta sensibilidade.

A significação de todas as sympathias que tenho assignado, ficará evidente quando se souber que lhes corresponde um tal horror dos contornos precisos, uma tão dolorosa sensibilidade para os aspectos cuja nitidez exclue o mysterio e o para-alem, um tão grande canção, que muitas vezes o amor do vago e do indirecto se transforma em desejo de completo aniquilamento. Isto se conclue das piedosas litanias da noite, da triste voluptuosidade de repousar, como n'um leito de pennas, nas vastidões tenebrosas e caladas em que a vista e o ouvido são emfim alliviados da tortura de sentir, em que só vela o olfacto, o sentido mais susceptivel de indicações pouco precisas e extremamente malleaveis ao sonho. Leia-se a admiravel poesia *Laus noctis*:

.....  
 Le parfum de la nuit enivre le cœur tendre!  
 La fleur qu'on ne voit pas a des baumes plus forts...  
 Tout sens est confondu: l'odorat croit entendre!  
 Aux inutiles yeux tous les contours sont morts.

L'opacité des nuits attire le cœur morne!  
 Il y sent l'appeler l'affinité du deuil;  
 Et le regard se roule aux épaisseurs sans borne  
 Des ombres, mieux qu'aux cieus où toujours veille un œil!

.....  
 Le calme de la nuit rassure le cœur triste!  
 Il y sent déferler comme une charité  
 Pour tout ce grand orgueil que tout le jour persiste,  
 Mas qu'on n'ose fléchir que dans l'obscurité (1).

---

(1) *Les chauves-souris.*



E na poesia *After Glow*, trecho d'uma belleza e d'um vigor de estylo, verdadeiramente baudelaireanos, ha esta quadra em que a dorida contusão das sensações é confessada d'um modo irrecusavel:

Le regard se repose où plus rien n'est passible,  
Sachant que tout aspect à même déçoit.  
Notre âme pour une heure est refaite paisible,  
*Et la peur des contours un instant se rassoit.*

E um pouco adeante ha est'outra ainda mais inequivoca:

L'enclos qu'on ne voit pas vous encense de roses  
Et, sous l'éviction du soleil dérangé,  
*L'inflexibilité de la forme des choses*  
*Laisse croire, invisible enfin, qu'elle a changé.*

Dir-se-ia que n'este cerebro pésa toda a fadiga que a humanidade tem vindo amontoando pelos seculos adeante, a ver todos os dias repetirem-se os mesmos acontecimentos, farto até á nausea dos espectaculos d'este pequeno e monotono planeta.

É claro que a excessiva reclusão na arte podia por si só produzir este caso extremo, e que a sua acção foi unicamente exacerbar pelo exercicio uma nevrose anterior. Cheio de tedio mortal das cousas reaes e quotidianas o espirito d'este poeta appella desesperadamente para o phantastico, para o extraordinario, para o impossivel; d'aqui a sua paixão pela arte japoneza

Où tout est irréel:

Poisson, grue, aigle, fleur, bambou qu'un oiseau ploie  
Tortue, iris, pivoine, anémone et moineaux;  
.....

as suas resurreições de todos os excessivos, a sua adoração pelos mundos sobrenaturaes que deixam entrever as decorações gloriosas do poente. Para a hyperesthesia dolorosamente extrema dos seus sentidos, a brutal nitidez, a consistencia aggressiva dos objectos presentes é como uma enxerga dura de hospital para o corpo contundido d'um entrevado incuravel. É por isso que elle se banha e embala com uma desfallecida delicia na neblina immaterial da arte suggestiva, onde não ha como no mundo realidades atrozmente inabalaveis, onde sómente se fluctua entre sombras avelludadas e ducteis; e é por isso que elle só pôde olhar as cousas e physionomias atravez de similitudes que as tornam vaporosas e que, pondo-as a distancia, as fazem saudosas e amaveis.

Sem todavia dar á hypothese maior valor que o da simples verosimilhança, creio que não será completamente ocioso lembrar que o conde Robert de Montesquiou Fzensac é o representante actual d'uma grande familia, cujo brazão pela sua extrema simplicidade, — *em campo d'ouro duas arruellas de sanguinho, em pala*, — deve datar dos primeiros tempos da heraldica. Quero dizer com isto que talvez a ociosidade aristocratica e a facilidade de realisar todos os caprichos determinassem nos nervos d'essa velha raça um germen de desabusada fadiga, impossivel nas classes que passando a vida a ganhar a vida não teem tempo para fazer conhecimento com o tedio, germen que transmittindo-se e augmentando de geração em geração chegasse ao descendente que estou estudando, sob a fórma de illusão congenita de vir desde as crusadas recebendo invariavelmente os mesmos choques nos centros cerebraes.

Mas seja qual fôr o papel que a hereditariedade represente n'ella, a origem morbida das predilecções que tenho notado é um facto incontestavel.

O conde de Montesquiou fez da singularidade dos mor-



cegos, mamíferos por natureza, aves pela faculdade do voo

Repoussés des oiseaux qui leur veulent des plumes  
Des fauves repoussés qui les voient s'envoler,

o mytho de todas as antitheses psychicas,

Allégorie exacte et mystique de ceux  
Qui ne réjouit pas le ragout de la terre  
Déroutés, dégoutés, mécontents malchanceux.

Este symbolo é rigoroso, largo e bello, mas é devido á generalisação d'um caso particular que é o do seu proprio auctor. Cheio do horror das sensações e tendo sentidos que se oppõem á permanencia e mesmo á perfeição do sonho, impedindo o completo extase, o inteiro alheamento das cousas terrestres, a immobilisação da alma no «diametro d'uma transparencia soberanamente limpida e muito mais vasto do que o mundo» de Santa Thereza de Jesus, que seria o ideal d'uma natureza d'estas, constantemente sollicitado por dois contrarios, M. de Montesquiou é *l'humain chauve-souris* do seu poema.

E applicada ao seu caso a allegoria ainda é mais exacta do que elle mesmo suppõe. Assim como os morcegos alcançaram as azas, inutilisando-se como quadrupedes pelo desvio dos membros anteriores da sua funcção primitiva, o poder que tem este poeta de se evadir para o Intransigível, é devido a uma viciação dos órgãos naturalmente destinados a pol-o em contacto com o mundo real.

CARLOS DE MESQUITA.

## HERBST (\*)

In diesem Jahr verlor ich einen Freund.  
 Hier unterm Nussbaum sprachen wir uns aus.  
 Das Laub wird gelb; es wartet auf den Wind.  
 Ist das der Schluss?

Hier unterm Nussbaum gab mir eine Frau  
 In diesem Jahr errötend ihre Hand.  
 Schon sinkt ein Blatt und weht ins welke Gras.  
 Ist das der Schluss?

In diesem Jahr... Vor meine Füße fällt  
 Ein dumpfer Schlag zu Boden und zerplatzt  
 Und aus der Kapsel springt die rauhe Frucht.  
 Das ist der Schluss.

RICHARD DEHMEL.

---

(\*) Traduction (littérale) par L. P. DE B'G.

## AUTOMNE

En cette année, j'ai perdu un Ami. — (Ce fut ici, sous le noyer, (que) nous nous expliquâmes. — Les feuilles deviennent jaunes; elles attendent le vent. — Est-ce là le dénouement ?

Ici, sous le noyer, une Femme me donna, — Toute rougissante, en cette année, sa main. — Déjà choit une feuille; et le vent souffle par l'herbe flétrie. — Est-ce là le dénouement ?

En cette année... Devant mes pieds s'abat, — Sur le sol, un coup sourd; et crève, — Et, hors de l'enveloppe, jaillit l'âpre fruit. — Voilà, le dénouement.



## NATURE (\*)

Because out of corruption burns the rose,  
 And to corruption blooming cheeks descend;  
 Because with her right hand she heals the woes  
 Her left hand wrought, loth nor to wound nor mend;

I praise indifferent Nature, affable  
 To all philosophies, of each unknown;  
 Though in my listening ear she leans to tell  
 Some private word, as if for me alone.

Still, like an artist, she her meaning hides,  
 Silent, while thousand tongues proclaim it clear;  
 Ungrudging, her large feast for all provides;  
 Savage, exultant, tender, gay, austere.

In each man's hand she sets its proper tool;  
 For the wise, wisdom, folly for the fool.

LAURENCE BINYON.

---

(\*) Tradução:

## A NATUREZA

Porque a rosa brilha, nascida da podridão, e porque em podridão hão de acabar adolescentes rostos; porque, se por um lado remedeia desgraças, por outro não quiz nem magoar nem consolar,

Eu glorifico a natureza, a indiferente, affavel a todas as philosophias, impenetravel para cada uma; mas que se inclina ao meu attento ouvido a dizer alguma segredada palavra, como se fosse só para mim.

Calma, como um artista, encobre os seus designios, silenciosa, enquanto mil linguas os apregõam claros; generosa, o seu festim todos contenta: o bravo, o exultante, o delicado, o alegre, o austero.

Ella põe na mão de cada homem o instrumento que lhe é proprio; na do sabio, a sabedoria, na do louco a loucura.

(Trad. de S. G.)

## A MONJA E O ROUXINOL (\*)

Ao conde ROBERT DE MONTESQUIOU FEZENSAC.

Dos argentinos platanos á sombra,  
A linda monja, que já foi princeza,  
Deixa correr os olhos na paisagem...

Vê-se o mosteiro, ao longe, entre as folhagens...  
Lá, n'um balcão ás agoas sobranceiro,  
As outras monjas riem, contemplando  
O polyphono mar tão buliçoso,  
Que das vagas os lípidos aljofres  
Sobre o burel dos hábitos scintillam,  
O aspecto dando áquellas pobresinhas  
De rainhas folgando n'uma boda.

A princeza real que se fez monja,  
Que uma c'roa trocou pelos cilícios  
E as festas pela doce paz do claustro,  
Longe das companheiras sorridentes,  
Jámais aos brincos d'ellas se associa.

---

(\*) Traduction par LOUIS-PILATE DE BRINN'GAUBAST :

## LA NONNE ET LE ROSSIGNOL

A l'ombre des platanes argentins la belle nonne, qui fut auparavant princesse, laisse courir ses yeux par le paysage...

Le moultier s'encadre au lointain parmi les feuilles... Là, sur un balcon qui domine les eaux, les autres religieuses rient, tout en contemplant la polyphone mer si inquiète, que les petites perles limpides des vagues, scintillant sur la bure des frocs, donnent aux pauvrettes un air de reines folâtrant en un banquet de noces.

Loin de ses souriantes compagnes, elle, la princesse royale qui s'est faite nonne, elle qui pour le cilice a changé sa couronne, et qui laissa les fêtes pour la douce paix du cloître, à



Quando não dorme ou resa, a sua vida  
 É divagar sózinha pela cêrca,  
 Tão alheia a si mesma, tão suspensa  
 Qual se as nevoas d'um sonho atravessasse...

A monja pensa...

Um dia era noviça,  
 Ao despertar, seus claros olhos viram  
 Juncto de si um rouxinol mavioso  
 Que lhe disse:

*«Sou eu, a tua alma,  
 «Que esta sórma tomei para, voando,  
 «Correr distantes, lucidos paizes,  
 «Cujos prodigios mil e mil encantos  
 «Virei contar-te nas serenas noites...»*

Então o rouxinol bateu as azas,  
 Mas nunca mais voltou á sua dona  
 Que de o tornar a ver já desespéra,  
 Soffrendo tanto que, chorosa, julga  
 Ter tido, por milagre, duas almas,  
 Porque, fugindo-lhe uma, não sentira  
 Taes penas se uma outra não tivesse.

ces folâtreries jamais ne s'associe. Quand elle n'est à dormir ni à prier, sa vie, — c'est, toute seule d'errer par l'enclos, aussi étrangère à soi-même, et dans un aussi grand suspens, que si elle s'avavançait par les brouillards d'un rêve.

La nonne médite...

Un jour, quand elle était novice, en s'éveillant, ses clairs yeux ont vu, tout près d'elle, un tendre rossignol, qui lui disait ainsi: «Voici, je suis ton âme et j'ai cette forme prise, à fin de pouvoir, m'envolant, visiter de lointains pays, de lointains pays de lumière, dont je reviendrai, par les nuits sereines, te dire les mille prodiges et les mille enchantements...»

Alors, le rossignol avait battu des ailes; mais, depuis, il n'est pas revenu vers sa maîtresse, qui en est à désespérer de le revoir, et à se demander, tant elle en souffre et pleure, si elle n'aurait pas eu, par miracle, deux âmes: car, puisqu'il en est une déjà qui l'a quittée, elle ne sentirait pas maintenant de tels chagrins, s'il ne lui en restait une autre.

Fana-se o dia...

Eis que, ao nascer da lua,  
Entre as aves que voltam a seus ninhos,  
Da esvelta monja um rouxinol se abeira,  
Mirando-a e remirando-a até que rompe  
N'um prateado cantar:

*«Não me conheces?*

*«Sou eu, a tua alma... Tem paciência*

*«Se de ti me apartei por tanto tempo;*

*«Ah! mas tu não calcúlas, minha amiga,*

*«Que lindas coisas vi, que lindas coisas*

*«Trago p'ra te contar...»*

A paz da noite

Pelos tranquillos prados se avelluda;  
E então á monja que em transporte languido  
Parece ouvir alli celestes córos,  
Á linda monja cujos olhos mansos  
Se vão cerrando em mystica volupia,  
O airoso rouxinol conta as viagens  
Que fez pelas estrellas diamantinas...

Oh! que doce cantar! cantar tão lindo  
Que o sol nasceu, subiu e enfim sumiu-se  
Sem que a monja em seu curso reparasse,  
Toda alheia a ouvir o divo canto...

Le jour se fane...

Voici qu'au lever de la lune, les oiseaux regagnant leurs nids, de la svelte nonnete un rossignol s'approche, la mire et la remire encore, pour éclater enfin d'un chant d'argent:

*«Est-ce que tu ne me reconnais pas? C'est moi, ton âme... Si de toi je me suis parti durant un si long temps, pardonne; ah! mais c'est que tu n'as pas idée, ma mie, des belles choses que j'ai vues, des belles choses que je meurs d'envie de te conter...»*

La paix de la nuit se veloute en la tranquillité des prés; et à la religieuse alors qui tout près d'elle semble, en un langoureux transport, ouïr les chœurs célestes mêmes, à la belle religieuse dont les paisibles yeux, se ferment, peu à peu, d'une volupté mystique, le gentil rossignol conte les voyages qu'il fit dans les étoiles diamantines...

Oh! quels doux accents! des accents si beaux, que le soleil a pu se lever et monter, décroître et se cacher enfin, sans que la nonne s'en aperçût, toute ravie par le divin chant...



E o canto não termina! E a lua branca  
De novo sobe no ar, de novo expira,  
Novamente o sol fulge e empalidece,  
E sempre o canto a acalantar a monja...

O canto celestial a vaé levando  
Por divinos jardins maravilhosos,  
Onde os pallidos anjos sorridentes,  
Com aereos vestidos de perfumes,  
Andam curando borboletas friidas...  
Leva-a o canto pela Via-Lactea,  
Onde ha florestas brancas, todas brancas,  
E onde em lagos de leite passam cysnes,  
Dos seraphins extaticos, puxando  
Os barcos de crystal, cheios de lirios...

E o rouxinol não pára! conta, conta  
Maravilhas, prodigios, esplendores...  
E a linda monja, o ouvil-o, sonha, sonha...  
Sem çomer nem dormir, dias e dias...  
Morre por fim o outomno, chega o inverno,  
Cae neve, o frio córta, mas a monja  
Só houve o rouxinol... nada mais sente...

---

Et le chant de ne plus finir! et la lune blanche, de nouveau, s'élève dans les airs, de nouveau meurt; de nouveau le soleil respandit et pâlit; et encore et toujours le chant berce la nonne...

Il l'emporte, ce chant du ciel, à travers de divins jardins miraculeux, où les anges pâles, en souriant, sous d'aériennes robes de parfums, circulent en secourant des papillons blessés... Il l'emporte, ce chant, jusqu'en la Voie Lactée, où il y a des forêts blanches, toutes blanches, et où, le long de lacs de lait, glissent des cygnes tirant des nacelles de crystal toutes pleines de lys, pour les séraphins extasiés...

Et le rossignol ne cesse point! il raconte, raconte des merveilles, et des prodiges, et des splendeurs... et la belle religieuse, à l'écouter, rêve... sans dormir ni manger, des jours et des journées... L'automne meurt, et voici l'hiver, la neige qui tombe, le froid qui coupe, mais la nonne y reste insensible... elle n'entend que le rossignol... L'hiver meurt

Morre o inverno, chega a primavera,  
 Volta de novo o v'rão, e passam mezes,  
 Passam annos, cyclones, trovoadas,  
 E o rouxinol não pára! conta... canta...  
 E a linda monja, a ouvil-o, sonha... sonha...

Oh! que delicia aquella! que delicia!

Das suas companheiras resta apenas  
 O frio pó nas frias sepulturas,  
 E o fogo destruiu todo o convento,  
 — Porém a monja nada d'isso sabe!  
 A ouvir o rouxinol, não viu o incendio  
 Nem os dobres ouviu que annunciaram  
 Das outras monjas a distante morte...

Novos annos se extinguem...

Uma guerra

Teve logar alli, mesmo ao pé d'ella,  
 Que nada ouviu nem viu a ouvir o canto:  
 Nem o estridor funesto das granadas,  
 Nem os suspiros vãos dos moribundos,  
 Nem o sangue que aos pés lhe ia correndo...

---

voici le printemps, l'été revient; des mois passent, et des années passent, et des cyclones, et des tempêtes, — et le rossignol ne cesse point! il conte, il chante... et la belle nonne toujours à l'écouter, rêve... rêve...

Oh! que c'est délicieux! quel délice! quel délice!

Déjà de ses compagnes il ne subsiste plus que, dans leurs froids sépulcres, une poussière refroidie, et le feu a détruit le couvent tout entier: — cependant, la nonne n'en sait rien! L'incendie, elle ne l'a pas vu: elle écoutait le rossignol! Et les glas, qui ont annoncé la mort lointaine des autres nonnes, elle ne les a pas entendus...

Des années, de nouveau, s'éteignent...

Une bataille, ici même, s'est livrée tout près d'elle, qui n'a rien vu, rien entendu, à force d'écouter le chant du rossignol: ni l'éclat strident et funeste des grenades, ni les vains soupirs des mourants, ni le sang, ruisselant sur ses pieds...



Um dia enfim o rouxinol calou-se!

Dos argentinos platanos á sombra  
A monja despertou, suavemente,  
E morreu, qual menino adormecendo,  
Emquanto o rouxinol voltava ledo  
Para o paiz que tanto o deslumbrára...

Cantára o rouxinol trezentos annos...

Coimbra, 19 de setembro de 1895.

EUGENIO DE CASTRO.

Un jour, enfin, le rossignol se tut !

A l'ombre des platanes argentins, suavement, la nonne s'éveilla, et mourut, comme un enfant qui s'endort, cependant que le rossignol s'en retournait, tout à sa joie, vers le pays splendide qui l'avait tant charmé...

Le rossignol, avait chanté trois cents ans...

(Du volume : SALOMÉ ET AUTRES POÈMES : sous presse).



## JEAN DAMPT

Parmi les sculpteurs de cette grande école française d'aujourd'hui, infiniment supérieure à l'école correspondante de peinture, *j'admire* beaucoup quelques individualités caractérisées, mais je n'en *aime* que trois : Rodin, Dampt et Vallgren. Dampt me représente quelque peu un Donatello transporté dans la société — je ne dis pas la vie — moderne, car la vie de Dampt est ce qu'elle eût été à Florence au XVI<sup>ème</sup> siècle — mais un Donatello apaisé qui n'aurait plus à lutter contre la matière pour créer le métier. Autant d'âme; même curiosité des matériaux premiers et des effets qui se peuvent rendre par leur moyen; même victoire sur les difficultés découvertes par Donatello, mais victoire indifférente chez Dampt. *Volo* est sa devise; sa volonté seule l'intéresse, et le triomphe d'un de ses vouloirs n'a pour lui que l'agrément de laisser le champ libre à un autre vouloir. Dampt mieux que tout autre sait que la première condition de pouvoir ce qu'on veut est de sacrifier la généralité de ses désirs à quelques-uns seuls élus, et d'écarter de sa vie la femme au profit de l'art, la société au profit du travail, de fuir les honneurs au profit de la solitude, du tête-à-tête avec sa propre pensée. Je crois fermement que Dampt n'a plus rien à apprendre, non pas parce qu'à force de vouloir il en est arrivé à ne plus avoir à compter avec aucun labeur du métier, mais parce que très jeune il a pris l'habitude, aujourd'hui invétérée, de se surmonter lui-même. Or qui a maîtrisé son cœur et son imagination, qui gouverne avec une justice et une santé inflexibles son intelligence, son âme et ses sens, a vite fait de rendre ses mains libres. Je connais un volontaire qui ne sachant



pas une note de musique voulut jouer l'*hlamey* de Balakirew; cela lui coûta deux ans de travail; mais ensuite il put jouer et *hlamey* et tout ce qui lui plut d'autre. S'il avait appris normalement à jouer du piano, leçon après leçon, Haydn après Clementi et Kuhlau, il lui fallait dix ans d'étude pour atteindre à Balakirew. Voulez-vous apprendre une langue, lisez sans dictionnaire le livre de cette langue qui vous *tente* le plus; vous commencerez par le deviner, vous finirez par le comprendre. J'ai appris à lire dans les *Moines d'Occident* de Montalembert et le *Dictionnaire d'architecture* de Viollet le Duc et je crois les abécédaires — sauf ceux de Walter Crane — idiots. S'étant dégagé du métier, comme on se lave les mains après avoir pétri de la glaise, Dampt devenu souverain de la pierre, du bois, de l'ivoire et de l'acier, qui lui obéissent aussi bien que ses nerfs et sa chair, se complait à pétrifier ses rêves longuement mûris, et fait des statues d'âmes. Les autres contraignent le marbre à l'attitude — à l'expression, à la vie parfois, parfois plus rarement encore à la pensée; lui le contraint à davantage, il lui insuffle réellement une âme; quelques-unes de ses statues sont *hantées*, celles de sa propre conception et non point les portraits bien entendu.

A eux trois — mes trois sculpteurs de France aimés — ils se sont comme partagé les mondes de la Divine Comédie dans sa traduction en vie contemporaine. Rodin sculpte l'enfer, Vallgren le purgatoire, Dampt le paradis. C'est-à-dire que, tandis que les deux autres s'acharnent à plasticiser selon leur tempérament les passions, les désirs, les luxures, les nécessités dévoreuses, la modalité militante des corps damnés aux atroces labeurs de la lutte pour l'existence et pour la reproduction de l'existence, Dampt réfugié dans une sphère de sérénité et de méditation philosophique confiante et platonicienne, ne nous représente qu'une vie très épurée, partant tout à fait supérieure, cette vie



sur laquelle l'âme plane par-delà la matière et fait même comporter à la matière une obscure mais obstinée aspiration à devenir amour ou intelligence. Les wagnériens me comprendront : sa sculpture est œuvre d'homme intérieur. Il n'improvise jamais, il ne barbouille jamais de multiples croquis, ne gâche jamais maquette après maquette ; l'œuvre sort tout armée de sa méditation ; après une longue gestation la forme naît à la lumière de la terre, toute rayonnante de la lumière de la pensée. Le calme, la pondération et la sereinité recueillie de Dampst sont imperturbables ; il rit comme les intellectuels distingués sourient, trop penseur pour faire autre chose que de s'affliger muettement en présence du ridicule. Auprès de lui j'ai toujours l'impression de m'être approché du vrai sage qui domine la vie sans se laisser dominer par elle jamais, et l'on peut dire que sa clairvoyance méditative plane sur tout de la vie comme l'âme sur ses bustes et ses statues. Il a pensé à tout de telle sorte à mériter le bonheur de résoudre toutes ses pensées. Il va droit son chemin dans une solitude encore plus hautaine que celle de d'Aurevilly parce qu'elle est sans panache et sans phrases, et pourtant Dampst lui aussi ne se vêt pas comme tout le monde et cause exquisement. Grâce à sa droiture, à sa conviction, et ce qui va sembler contradictoire grâce à sa réserve, il ose toucher à tout, et le fait-il d'une façon presque sacerdotale ; tout sort pur d'entre ses mains ; on se confesserait à lui ; la volupté même lorsqu'il la traduit n'arrive qu'à se purifier dans son marbre, et pourtant il est tout le contraire de froid. Les lourds seins de cette femme endormie trahissent des chairs de Rubens, et le sommeil de cette femme est peuplé de rêves luxurieux, et c'est pur comme du cristal de roche, le marbre de Dampst ne saurait être lascif. J'ai parlé de confession tout à l'heure ; Dampst décrit la passion ou son objet tel qu'une grande âme ou une grande intelligence croyantes,



un d'Aurevilly par exemple, n'excusant rien mais comprenant tout, en parlerait dans le confessionnal d'un prêtre d'élite, dans celui d'Alphonse Germain par exemple quand il aura reçu les ordres; l'amour que peuvent inspirer ses nus représente surtout la respectueuse adoration qui mènerait à l'hyménée; ses femmes de pierre ignorent le péché, *sinon le subliment* à force d'amour. Il a sculpté le baiser à tous les âges, mais l'a toujours sculpté chaste, parce que empreint d'amour, d'amour maternel, fraternel, ou l'autre, mais d'amour toujours. Et c'est peut-être encore plus fort que de savoir rendre le vice auquel tellement tendent sans y atteindre!

Et qu'on ne se méprenne pas. Cet éloge pour être excessif: faire de la sculpture d'âme, ne doit aucunement comporter que Damppt fasse autre chose que de la sculpture de sculpteur; il sait mieux que tout autre se restreindre à des sujets purement sculpturaux, et il n'en sort jamais, à moins toutefois que pour tenter un rapprochement vers la couleur, très justifiable non seulement mais même traditionnel, puisque la sculpture chrétienne était généralement peinte et puisque l'antiquité admettait les accords chrysléphantins. On a vu Damppt teinter les yeux de ses statues, voire même leur donner des yeux de lapis; il a accolé l'acier et l'ivoire; vêtu des chairs d'ivoire de bois variés. Mais cela ne l'a jamais empêché d'être exclusivement un sculpteur, le sculpteur qui pour avoir poussé la beauté expressive à ses dernières limites ne s'en est pas moins astreint à ne la créer que par dessus une première création de beauté plastique absolument impeccable. Il a trop le respect de son art pour l'abâtardir à des épreuves qu'il ne supporterait pas et dont il sortirait diminué, mâtiné, et il trouve la sculpture assez grande, noble et belle et son domaine assez vaste pour qu'elle se suffise à elle-même.



Dampt est bourguignon. Je néglige le parallèle trop facile entre le sol, la nature, les vins de la Côte d'Or et les génies et les caractères que ce pays a produits. Il serait non moins facile de montrer les parentés qu'ont ces génies entre eux, et je sais des analogies nombreuses entre l'éloquence de Saint Bernard, le verbe de Bossuet, l'accent de Lacordaire, voire même le style de Buffon d'une part et d'autre part la sculpture de Dampt. C'est si vrai quoique paradoxal qu'il faut négliger cette démonstration : ceux qui me comprendraient m'ont déjà compris ; ceux qui ne me comprennent pas ne me comprendraient pas davantage. De même la biographie d'un artiste me paraît tout à fait négligeable quand l'artiste lui-même n'a pas dit quelles influences furent décisives sur sa vie. Si son développement, comme c'est le cas, je le crois, pour Dampt, a été normal, c'est à dire gradué sans secousses, tout intérieur, sans chemin de Damas, sans luttes autres que celle comme Jacob avec l'ange, il me semble inutile de raconter qu'il est né à Venazay, près d'Alize-Sainte-Reine, à moins que pour rappeler les poupées que tout enfant il taillait à de petites amies et l'impression que lui fit la découverte de débris romains, d'ajouter qu'il a étudié à Semur et à Cluny, dessiné à Dijon sous Nanteuil, puis sculpté à Paris sous Jouffroy et Dubois, qu'enfin le volontariat lui a été peut-être un peu moins rude qu'à d'autres intellectuels parce qu'il a eu l'occasion de faire le portrait de son général et de quelques officiers supérieurs. De même ses voyages de Suède et d'Autriche me laissent indifférent parce qu'ils n'ont eu aucune importance pour son développement artistique, tandis qu'au contraire je retiens ceux d'Italie et d'Espagne-Maroc qui firent de Dampt l'actuel florentin égaré parmi nous pour le bonheur de quelques-uns, mais un florentin qui a absorbé et compris sinon l'art arabe au moins l'esprit et l'état d'âme hispano-mauresque. Il doit à l'Italie



sa *Mignon* et au Maroc son *Cavalier arabe*. Ces quelques traits indiqués je renvoie qui me reprocherait de n'être pas assez biographique au substantiel article sur Dampt de M. Fernand Weyl paru au numero de Mars 1895 de l'*Ermitage*.

Ce fut une étrange statue, encore aujourd'hui pour moi le point culminant de l'œuvre de Dampt: *Au seuil du mystère*, exposée au Champ de Mars de 1892, qui m'ouvrit les yeux sur l'art de ce très grand artiste, profond, obstiné et volontaire comme pas un, doux comme les vrais forts, et qui m'amena à lui. Depuis longtemps j'avais été très frappé par la théorie de la beauté androgyne préconisée par Pelladan, lequel me rendait clairs à moi-même mon propre rêve et mon propre sentiment dans ses magnifiques premiers livres que des lecteurs ineptes ont tant ridiculisés parce que ces livres à nuls autres pareils clabaudent un pied dans le sublime et l'autre dans de la douce folie, au lieu de sagement ramper ventre à terre dans le dédale asphyxiant des lieux communs de pensée et d'expression — et voici que tout à coup je me trouvais en présence d'un statuaire qui venait de réaliser pleinement ce que le Sar m'avait fait entrevoir sans y complètement atteindre lui même! Or non seulement l'androgyne était réalisé, mais ce n'était point par hasard, car je découvrais un artiste qui n'était pas qu'un simple ouvrier, qu'une simple force brute, mais au contraire une âme élohite. Bien plus: loin de trouver l'auteur de cette statue angoissante occupé à se complaire à de perverses notations de décadence, comme la plupart des adorateurs de l'androgyne, et à énerver la matière aux subtilités vicieuses nécessaires pour traduire la dégénérescence et la névrose, je fus mis en contact avec l'une des intelligences les mieux équilibrées, les plus harmonieuses qu'il m'ait été donné de rencontrer. Cet *Au seuil du mystère* de Jean Dampt est certainement l'une des plus extra-



ordinaires incorporisations de beauté physique-archétype qui aient été découvertes et réussies. Jamais le jeune homme n'avait touché à l'ange de si près. Pour une centaine de Dorian Gray, — à une époque où les Dorian Gray couraient les rues, — que nous aient laissée l'Antiquité et la Renaissance, combien peu de Saint Jean Baptiste de Léonard et de David de Donatello (celui de marbre et non celui de bronze bien entendu), celui vêtu, au poignet sur la hanche et non pas le nu au chapeau casque et aux cothurnes, beaucoup plus célèbre! Ils ont un frère désormais dans ce génie aux yeux pers, chauve-souris humaine voletant entre la vie et la mort, celant le mystère de son être sous le froid tranchant du glaive. Il semble même sur le point de s'envoler de ce petit groupe infiniment rare des archanges de l'art, archange lui-même de la bonne mort riment à l'archange si doux de la naissance qui éploie ses ailes irisées au *Pont de vie* de Walter Crane, à peine assez matériel pour la terre, juste assez cependant pour avoir l'être sculptural qui lui donne droit de cité dans les imaginations et les souvenirs de ceux qui érigent en leur cœur des temples et des autels au *Précurseur à mi-corps*, à *Parisifal* de Bayreuth et à *Fet Fzumes* de Roumanie. Jamais la sculpture n'avait ainsi touché au domaine du rêve, tout en restant elle même, ferme et définie comme doit être toute sculpture.

A lire Balzac et d'Aurevilly une chose m'a frappé c'est combien le naturel réellement aristocratique rend apte à comprendre artistement le peuple. Prenez les paysans de Balzac, — des Rembrandt, — et surtout ceux de d'Aurevilly — des Franz Hals — comparez-les à ceux de Zola — pire que des Teniers! Il y a là, la différence d'une photographie à une oeuvre d'art. De sculpteur plus aristocratique que Dampit il n'en est point; de notre siècle, depuis Canova, il n'en a peut être jamais existé d'autre. Avoir



fait le *Raymondin enlaçant Mélusine* — autour duquel j'ai vu Damppt en sueur peiner des doigts, mais le front pas même froncé, casser ses outils dans le bloc de métal articuler de clous d'or la cuirasse d'acier qui étreindrait la femme d'ivoire aux draperies transparentes et mouillées semées d'étoiles — c'est être prodigieux. Mais avoir fait *en même temps* la vieille femme ridée baisant au front le petit poupon joufflu, cet admirable *baiser de l'aieule* qui est au Luxembourg, c'est deux fois prodigieux, c'est en quelque sorte incroyable. Et cependant n'est-il pas logique pour un artiste, lorsque le métier ne comporte plus de difficulté, de s'attaquer à l'un après l'autre tous ces sentiments délicats, subtils, toutes ces pensées profondes ou ténues jusqu'ici prétendues intraduisibles autrement qu'en peinture, et ne va-t-il pas de soi qu'un Damppt ait l'ambition d'exprimer en statuaire non plus des ossatures déclanchées, des nerfs bandés et des muscles tordus, mais bien l'innocence, la chasteté conservée, la virginité perdue, la coquetterie, l'amour et jusqu'à la sensation du baiser, depuis celui des angelots entre eux, et des bébés dans leur sommeil jusqu'à celui des vieilles lèvres flétries et parcheminées de la grand'mère au tendre petit fruit de chair dont son corps déjeté, ridé et noueux comme un sarment a été la souche.

Damppt a fait des meubles admirables, des marteaux de porte, de menus objets de métal. La moindre chose entre ses mains devient significative et grande par le sentiment qu'il y met. Il rend le tour de force simple, et se sert de la simplicité pour exprimer les sensations, les sentiments, et jusqu'aux pensées les plus raffinés. Il y a une sorte de silence qui en dit plus que de longs discours; le moindre objet sorti d'entre ses mains garde ce silence gros de pensée. Damppt est le sculpteur le plus sérieux et le plus profond de notre temps. D'autres ne se préoccupent — comme

les peintres qui ne voient que des taches — que de formes belles ou curieuses, lui contraint jusqu'à la matière la plus rebelle qui soit au monde : l'acier ! à vivre de sa vie intérieure et à traduire son âme.

Vienne, octobre 1895.

WILLIAM RITTER.

---

BALLADA MEDIEVAL

Por noite velha, no Castello,  
 Vasto solar dos meus avós,  
 Foi que eu ouvi, n'um ritornello,  
 Do pagem loiro a doce voz.  
 Corri á ogiva para vel-o,  
 Vitraes de par em par abri:  
 E ao ver brilhar o meu cabelo,  
 Elle sorriu-me, e eu lhe sorri.

---

(\*) Traduction par LOUIS-PILATE DE BRINN'GAUBAST :

BALLADE

Par la nuit depuis longtemps close, dans le Château, — Vaste manoir de mes aïeux, —  
 Advint que j'entendis, chantant une ritournelle, — La douce voix du page blond. — Cours  
 à l'ogive pour le voir, — La fenêtre toute grande ouverts : — Et, à voir briller ma chevelure,  
 — Il me sourit, et moi je lui souris.



Venceu-me logo um vivo anhelô,  
 Queimou-me logo um fogo atroz;  
 E toda a longa noite velo,  
 Pensando em vel-o e ouvil-o a sós.  
 Triste, sentada no escabello,  
 Só com a aurora adormeci...  
 Sonho, e no sonho, haveis de crel-o?  
 Inda o meu pagem me sorri!

Seguindo a amal-o com disvelo,  
 Por noite velha, um anno após,  
 Termina emfim o meu flagello,  
 Felizes fomos ambos nós...  
 Como isto foi nem sei dizel-o!  
 No collo seu desfalleci...  
 E alta manhã, no seu morzello  
 O pagem foge — e inda sorri!

Dias depois, do pagem bello,  
 Juncto ao solar onde eu o ouvi,  
 Ao golpe horrivel do cutello  
 Rola a cabeça — e inda sorri!

FILINTO D'ALMEIDA.

---

Lors me vainquit sur-l'heure un palpitant désir, — Lors me brûla sur-l'heure un feu cruel; — Et lors, toute la longue nuit, je veille, — Ne pensant qu'à le voir et l'ouïr seule à seul. — Assise, triste, sur l'escabeau, — Ne m'endormis qu'avec l'aurore. . . — Je rêve, et dans mon rêve, le croire pourrez-vous bien? — Mon page, de me sourire encore!

Persistant à l'aimer d'une amour assidue, — Par la nuit depuis longtemps close, après un an, — Ma torture enfin cesse, — Heureux fûmes-nous tous deux. . . — Comment ce fut, pas même ne le sais dire! — Sur son sein défaillis. . . — Et au matin, montant son cheval more, — Le page de fuir. . . et de sourire encore!

Des jours écoulés, du beau page, — Tout auprès du manoir où je l'avais ouï, — Frappée de l'horrible couperet, — Du beau page la tête roule. . . et de sourire encore!

*L'AME ANTIQUE (\*)*

## LA PIERRE QUI CHANTE

Un jour, vainqueur dans l'art de chanter et de dire  
Des pâtres étonnés, et du honteux Satyre,  
Las du prix humble offert à ses merveilleux chants,  
Seul, Apollon s'assit près d'un arbre, en plein champ.

Depuis bien des saisons, clairs étés, hivers mornes,  
Pour Admète il gardait les bœufs blancs, dont les cornes  
S'ouvrent comme la lune aiguë au front du ciel,  
Pour Admète il veillait sur les ruches à miel :

Et Celui dont jadis la flèche inéluctable  
Marqua les derniers bonds du Python redoutable,  
Maintenant écoutait dans son coeur anxieux  
La plainte que l'exil arrache même aux dieux.

Il rêvait, immobile et baissant la paupière.  
Il avait, près de lui, sur une large pierre  
Posé la grande lyre et le divin archet,  
Et le soir ceignait d'or son beau front qui penchait.

Il rêvait, puis bientôt il se leva dans l'ombre  
Et partit pour l'étable où le bétail se nombre...  
Mais dès le lendemain quelqu'un passant par là,  
Entendit, d'un rocher que son pas ébranla,

---

(\*) Un volume à paraître.



Du rocher où la Lyre avait été posée,  
Entendit s'exhaler une voix effacée,  
Fine, lointaine et douce ainsi que la rumeur  
Qu'un moucheron apporte aux tempes d'un dormeur.

Or cet hymne, pareil au bruit d'une onde vaine,  
L'insensible granit le gardait dans ses veines,  
Et le rythme impalpable et ses subtils accords  
Sommeillant dans la pierre, y résonnaient encor!

— Ainsi mon cœur redit ta musique immortelle,  
Divin Amour! Ainsi, douloureux et fidèle,  
Il garde en lui l'écho de sublimes chansons,  
Et plus d'un ne sait pas d'où lui viennent ces sons.

O passant ingénu, qui veux prêter l'oreille,  
Ecoute dans mon cœur la plainte qui sommeille:  
Sous la main d'une femme un jour il a vibré  
Et chante éperdûment son souvenir sacré!

MARC LEGRAND.



## PRÉFACE

J'avais publié deux volumes : un roman, un recueil de vers ; je venais de fonder *La Pléiade* ; et plusieurs, qui me devaient tout et qui m'ont soulagé, depuis, du fardeau de leur gratitude embarrassante pour eux et moi, proclamaient tous les jours, très haut, l'immensité de mon avenir : ah ! qu'ils durent me rendre plaisant — et déplaisant ! J'étais si jeune ! Quels apôtres, — et quels bons apôtres !... Aussi, à peine eus-je mis les pieds, quelques mois plus tard, hors de France, que l'effet de leurs prédications se fit sentir dans notre province littéraire : j'eus tort, puisque j'étais absent. Et il se trouva que les seuls, qui osèrent me rester fidèles et me défendre, furent les cœurs généreux et neufs qui avaient cru à l'enthousiasme, à la sincérité de mes propagateurs, et qui ne me connaissaient que par leur intermédiaire.

S'il m'agréa particulièrement d'évoquer ces souvenirs ici, c'est que Georges Oudinot, l'auteur des *Petites Proses*, était un de ces cœurs généreux. Combien gauche, un peu ridicule (comme j'avais dû l'être à son âge), combien timide un jour il était apparu au grand homme que je voulais devenir et que, pour mon malheur, j'étais provisoirement aux yeux de ma « basse-cour d'iscariotes », suivant l'ingénieuse expression de mon camarade Saint-Pol-Roux ! Dans cette foule de solliciteurs, de débutants ou de phalènes qu'attiraient les feux clignotants de *La Pléiade*, je l'avais à peine remarqué, cet Oudinot, balbutiant quelques rares syllabes de derrière un rempart vivant qui n'était autre que l'« épaulement de prosateur » de son introducteur Edmond Barthélemy. Et voici que parmi la générale lâcheté, une



lettre de Georges Oudinot me poursuivait jusqu'en Orient, pour m'y crier le brave. Quand-même de ses sympathies juvéniles, au mépris de ses intérêts les plus notoires... Il y a six années de cela! La retraite, la méditation, le plus surnaturel bonheur succédant à la plus horrible des jeunesse et suivi de la plus tragique des catastrophes, ont purifié mon cœur, éclairé mon esprit, détruit ma vanité, transformé mon orgueil, et fait de moi, bref, un autre homme... Mais cet homme n'a rien oublié que les outrages, qui lui ont rendu le service de le faire rentrer en soi-même; s'il est relativement heureux d'avoir, à force de travail, conquis ou reconquis presque tous ses amis, trouvé dans son pays le public de ses vœux, et rencontré à l'étranger, en Europe et de l'autre côté de l'Océan, l'appui le plus inespéré, le plus immérité sans doute, c'est parce qu'il peut user de cet humble crédit pour prouver, à certains, qu'il n'est point un ingrat.

Tel est le but de cette *Préface*: il ne suffirait guère du nom de son auteur pour fonder la réputation de Georges Oudinot; mais il en suffira pour valoir à ces «proses» l'attention de ceux-là qui m'aiment, ainsi qu'il suffira du trait que j'ai conté pour valoir, à mon jeune Ami, l'estime de ceux-là qui m'ignorent. A défaut d'un brevet de talent, que l'excès de mon affection risquerait de rendre suspect, et que l'insuffisance de mon autorité risquerait de rendre inutile, j'aurai du moins donné ce témoignage public de la courageuse loyauté d'une âme telle que j'en sais bien peu dans tous les temps. Comme toutefois je ne voudrais pas que les malveillants, s'il en est, pussent attribuer mon silence à la honte de louer complaisamment des riens, peut-être me sera-t-il permis de formuler en quelques mots, sans arrière-pensée d'aucune sorte, mon jugement littéraire sur les essais qui suivent, et sur l'écrivain qu'ils promettent.



Aussi bien y ai-je quelques droits : ne fut-ce pas moi qui à Trouville, en d'inoubliables instants (Celle qui fut mon Refuge était encore vivante), recommandant, à l'apprenti, le conseil adressé par Goethe aux jeunes poètes, lui montrai la nécessité de se perfectionner dans la pratique de l'Art au moyen de tels exercices, avant de s'efforcer à quelque long travail ? Combien d'autres n'auraient pas eu la prudence, ou la modestie, de se rendre à cette fraternelle exhortation ! Oudinot, lui, s'y conforma, les *Petites Proses* m'en furent les preuves consécutives, — et j'avoue qu'elles me stupéfièrent, l'une après l'autre : eh quoi ? ce garçon-là possédait un « métier » que pouvaient lui envier nombre de ses aînés ? Était-ce exceptionnel instinct ? Était-ce vraiment science du « métier », résultat d'acharné labeur inavoué ? Ça et là, quelque inexpérience me frappait bien, mais l'ensemble des qualités de la facture en général ne m'en apparaissait que plus inexplicable. Or ce fut dans Richard Wagner (dont je traduisais, à l'époque, *Les Maîtres-Chanteurs de Nürnberg*), ce fut dans son Œuvre génial que je rencontrai, tout à coup, l'éclaircissement du phénomène : « Mon ami, » dit Sachs à Walther, « mon ami ! aux jours bienheureux de la jeunesse, quand de puissantes aspirations remuent profondément notre âme, soulèvent notre poitrine et dilatent notre cœur vers l'extase des premières amours, il peut réussir à beaucoup, il arrive à plus d'un de chanter une belle chanson : le printemps l'a chantée pour lui ! » — Oudinot n'avait point tenté de « faire de la littérature » : il s'était regardé rêver, puis il avait conté ses rêves, tout simplement. . . « Alors, » demande Walther, « ce sera de la poésie ; mais mon rêve ? ce ne sera plus mon rêve ? — Allez toujours ! Le rêve, l'Art du Poète : des frères ! Vous verrez qu'ils ne demanderont qu'à s'assister. » Ils se sont assistés ici merveilleusement : pour ne parler que de la forme, il y a dans *L'Accueil*, dans *Les*



*Lettres* aussi, des bonheurs d'expression d'une sincérité fraîche, d'un parfum qui n'est certes pas l'odeur de l'huile (1). J'y crois sentir encore que, dans le genre intime, l'auteur pourra, quand il voudra, faire de délicats petits contes de l'accent le plus naturel, du sentiment le plus touchant.

Les autres poèmes du recueil témoignent d'ambitions plus hautes; mais l'appropriation particulière du style aux idées accessoires comme à l'idée maîtresse de chacune de ces courtes pièces, est peut-être, parmi leurs qualités solides, celle qu'il est le plus important d'y signaler dès à présent: car n'est-ce pas le signe authentique d'un vrai talent, la condition *sine qua non* de son développement virtuel, l'infaillible critérium de son indépendante originalité? Et, par là, je n'entends pas dire que, si brèves et si peu nombreuses que soient ces «proses», elles ne doivent pas une ligne à l'influence d'autrui (2); seulement, que l'on m'indique un livre de début qui contienne moins de légitimes réminiscences! Furent-elles inconscientes? tout est là. Mais, à supposer même qu'elles ne l'aient pas été, je doute que beaucoup de lecteurs souscrivent, en fermant le volume, à ce jugement de l'épilogue: «Mes fugitives vi-

---

(1) Deux exemples pris au hasard: «Elle croisa sur son sein un voile de dentelle, me pria de la suivre. *Plus soumis que son ombre, j'obéis.*» (L'ACCUEIL). — Des gens graves l'avaient fiancée, comme s'ils concluaient une vente, après plusieurs discours.» (LES LETTRES).

(2) Le Victor Hugo des *Romans* comme *Les Travailleurs de la Mer*; l'Edgar Quinet d'*Ahasvérus*, le Flaubert de la *Tentation de Saint Antoine*, et, surtout Villiers de l'Isle-Adam; le Verlaine du sublime *Colloque sentimental*; je relève d'autre part l'emploi, bien inutile, de divers clichés romantiques, tels que les mots *page, fée, châtelaine*, etc.

sions, à peine nées, se sont évanouies, sœurs des bulles folles... Elles ont reflété des paysages de songe... Puis, effacées, nul ne s'en souvient.»

Moi, du moins, je m'en souviendrai; et, avec moi, tous ceux qui m'aiment ou m'honorent de quelque confiance: Georges Oudinot se calomnie; il n'est pas seulement le brave cœur que cette *Préface* a révélé; il a son style, qui «est l'homme même»: un style simple et loyal, robuste et naturel, expression d'un ferme idéal et d'une foi sûre, lesquels ne sont pas ceux d'un vain gonfleur de bulles (1). Sans doute lui reste-t-il à travailler beaucoup; mais qu'importe, puisqu'il le sait? A présent qu'il nous a donné la claire chanson qu'«a chantée pour lui le printemps», le voici qui déjà médite les conseils que Richard Wagner ajoute, par la bouche de Hans Sachs, à ses paroles de tolérance envers tout Art jeune, spontané: «Apprenez les règles des Maîtres, étudiez-les, tandis qu'il en est temps encore, pour qu'elles vous soient des guides fidèles; pour qu'elles vous aident à retrouver, à conserver, dans votre cœur, les trésors qu'y ont déposés le printemps, la passion, l'amour, aux années de votre jeunesse, quand vous ne connaissiez encore que la joie des aspirations illimitées... Ces trésors-là, les règles seules vous les rendront un jour intacts...» Car l'été viendra, puis l'automne: et «dorsque viennent l'été, puis l'automne, et l'hiver, les soucis, les nécessités de l'existence, maint conjugal bonheur aussi, les enfants qu'il faut baptiser, les affaires, les contestations et les conflits: ceux qui, malgré tout,

---

(1) Cf. la seconde «prose» (L'ACCUEIL): «Je sais les raisons du scepticisme: je les dédaigne. Je crois, — voilà mon seul argument.»



réussissent à créer encore de beaux chants, ceux-là, voyez-vous bien, ceux-là, ce sont eux qu'on appelle des Maîtres!»

Ainsi soit-il.

Caen, 19 novembre 1895.

LOUIS-PILATE DE BRINN'GAUBAST (*Ajax*).

---

APHRODITE OURANIA

αἰθερία, χθονία, φίλι παμμήτωρ ἀδάμαστι.

*Hymn. mag.*

Elle est au ciel; son corps est penché sur le monde.  
Hors du ventre, le flot des immortels descend,  
Torrent qui prit naissance au cœur fouetté de sang  
Qu'aux baisers de la terre offrait sa bouche ronde.

Pure, et de son bras blanc portant les seins veinés,  
Elle fait jaillir d'elle et ruisseler la Voie  
Lactée où tremble encor le geste de sa joie  
Dans le cri bienheureux des enfants nouveaux-nés.

Le vent qui délivra sa divine encolure  
Jusqu'au plus haut zénith gonfle sa chevelure  
Où la lune séjourne avec la pleine mer,

Et ses doigt frissonnants d'une douleur ravie  
Désignent au respect de l'âme et de la chair  
L'Amour qui se torture aux sources de la Vie.

Paris, 1893.

PIERRE LOUYS.

## TURRIS EBURNEA

Minha aerea Torre, Torre de marfim,  
 Branco minarete, Corucheu esguio,  
 Resplendente e eburnea, surge em frente a mim,  
 Toda d'alabastro transparente e frio.

Deixa que eu te admire, deixa contemplar-te!  
 — Tão esbelta e airosa, tão gracil e pura,  
 Nas fluentes curvas que impecavel arte!  
 Que de virgindade na irial brancura!

Altos, lisos fustes erguem-te no ar,  
 Firmes sobre as bases dos teus pés de neve,  
 E o teu ventre puro faz-me recordar  
 Um frontão de templo, gracioso e leve.

Esses serpentinos flancos lampejantes  
 Dir-se-ão de Paros, d'azulinos veios...  
 Teus flexuosos braços são arcos-botantes,  
 São balcões de jaspe teus nevados scios.

---

(\*) Traduction par LOUIS-PILATE DE BRINN'GAUBAST :

## TURRIS EBURNEA

Mon aérienne Tour, Tour d'ivoire, — Blanc minaret, Flèche déliée, — Surgis resplendissante, éburnéenne, là devant moi, — Tout entière d'un albâtre transparent et froid.

Laisse-moi que je t'admire, laisse-moi te contempler! — Si svelte et si coquette, si gracile et si pure, — De quel art impeccable en tes courbes moelleuses! — Et combien virginale en cette blancheur de lys!

Des colonnes te soulèvent dans l'air, hautes et polies, — Solides sur les bases de tes pieds de neige, — Et ton ventre pur me rappelle — Quelque fronton de temple, gracieux et léger.

Ces flancs serpentins, ces flancs étincelants, — Semblent d'un Paros aux veinules d'azur... — Tes bras flexueux sont des arcs-boutants, — Tes seins neigeux sont des encorbellements de jaspe.



A cabeça altiva — Torre de menagem —  
 Bem erecta a vejo, dominando em roda.  
 Como é bom render-lhe preito e vassallagem,  
 Dar-lhe, como um feudo, nossa vida toda!

Campanario mystico, a tua bocca fina  
 Tem carrilhões d'oiro. Tu, fallando, tangel-os...  
 E a tua voz dolente, vesperal, divina,  
 Verte na minh'alma resonancias d'*Angelus*...

Nos teus olhos garços, d'oirescentes raios,  
 Almenáras ardem, com um fogo lento...  
 São os teus ouvidos duas atalayas,  
 E o cabello um fulvo pavilhão ao vento.

Minha branca Torre, Torre de marfim,  
 Fugitiva Agulha, Corucheu de neve,  
 Para que eu te admire, surge em frente a mim,  
 Ogival e esguia, vaporosa e leve!...

#### LUIZ DE MAGALHÃES.

---

Ta tête hautaine, Tour d'hommage, — Je la vois qui domine à la ronde, ferme et droite.  
 — Lui rendre ses devoirs de vassal, quelle douceur, — Lui livrer, comme un fief, notre vie  
 tout entière!

Campanile mystique, ton adorable bouche — A des carillons d'or. Tu parles, ils reten-  
 tissent. . . — Et ta voix dolente, vespérale, divine, — En mon âme, verse des résonances  
 d'*Angelus*. . .

Dans tes yeux pers, irradiés d'or — Des falots ardent, d'un feu lent. . . — Tes oreilles  
 son deux échauguettes, — Ta chevelure, un pavillon fauve flottant au vent.

Ma blanche Tour, toi ma Tour d'ivoire, — Fugitive Aiguille, Flèche de neige, — Sur-  
 gis là, pour que je t'admire, là devant moi, — Ogivale, déliée, vaporeuse et légère

## JOÃO DE DEUS

E

PAUL VERLAINE

\*

João de Deus, morto a 11 d'este mez, e chorado com doçura e carinho saudoso por todos quantos o leram, pôde ter, nos ultimos annos da sua vida, esta nobre consolação de poeta: antegostar a sobrevivencia da propria obra. O grande lyrico havia annos que se calara, entreabrindo apenas, ha pouco, os labios — embalsamados da ambrosia libada n'outros tempos — para dizer á sombra santa de Anthero uma quadra de saudade crente.

E, no entanto, nunca como hoje fôra lido; nunca como hoje se sentira querido pelos que, aspirando o roseiral branco da sua poesia, sentiam e lhe diziam com gratidão: que as rosas estavam sempre frescas. Como n'uma segunda vida, — feita de repouso e de nirvanica renuncia — via agora passar, sempre novo, o João que elle fôra, quando chorava *Marina*, quando escrevia a *Carta* a Maria, quando soluçava as estrophes da *Vida*. A consciencia de quanto havia de natural e profundo na sua obra, e a indiferença divina pelas vaidades faziam com que, acceitando bondosissimamente todas as aclamações, distinguisse, todavia, entre ellas, as que iam cunhadas de real valor, critico e moral.



Não só porque foi, porque é um grande poeta, mas porque teve esta grande virtude intellectual — é que o amámos e havemos de amal-o.

\*

Paul Verlaine, o grande poeta francez, morto quasi ao mesmo tempo que João de Deus, com quem tinha affinidades litterarias, foi uma das mais interessantes e originaes figuras do nosso tempo. A sua obra, tecida de elementos tão diversos que, analysada, se vê complexa, apresenta, no entanto, sob a impressão directa e no encantado abandono da primeira leitura, um aspecto de simplicidade e de ingenua graça, que toca. É como esses tecidos velhos, onde entram mil fios preciosos e ricos, mas que, na afinação total, dão uma impressão esbatida de dolorida saudade, de sônhô revelado em tintas resignadas sob a luz crua da Vida.

\*

O proximo numero da *Arte* tratará largamente da vida e da obra dos dois grandes poetas.

E. M.

## A PINTURA PORTUGUEZA NOS SEC. XV E XVI

## TERCEIRO ENSAIO

## III

A serie das tapeçarias que escolhemos para dar uma ideia do que teria sido em seu logar a grande pintura historica, mural e *al fresco* é, naturalmente, a que trata da descoberta e conquista da India, sem duvida a mais importante, citada em textos portuguezes.

A descripção, feita em documento do sec. XVI, é muito laconica, e o editor (1) que a publicou em 1880 não quiz ou não soube reduzir as informes minutas do secretario Antonio Carneiro a quadros animados e palpitantes. Copiou diplomaticamente os disticos, sem attender a nenhuma chronologia, separando scenas que devem andar juntas (2), e fazendo até uma referencia que pertence ao reinado de D. João III e ao governo de Garcia de Noronha (1538-1540).

A serie da tapeçaria foi conhecida ainda durante todo o sec. XVIII. Souza cita-a na *Historia genealogica*; o Cardeal Saraiva fallou d'ella mais de uma vez no primeiro terço d'este seculo e apontou até o logar em que o documento se encontra no *Corpo chronologico* da Torre do Tombo. A descoberta de Graça Barreto foi pois bastante facil.

---

(1) *A descoberta da India*, ordenada em tapeçaria por mandado de El-Rei D. Manuel. Documento inedito do sec. XVI. Publicado por J. A. da Graça Barreto. Coimbra, 1880. 8.º gr. Tiragem de 100 ex.

(2) Como prova eloquente, collocámos, em algarismos romanos, entre parentese, a numeração que G. B. devia ter (e não tem) ao lado da nossa. Convidamos o leitor a fazer o confronto pela tabella final (pag. 161).



A chronologia da presente redacção é toda nossa e custou algum trabalho. Basta considerar que o texto do sec. XVI não tem uma unica data; que faltam os nomes, em geral; os heroes, a que os feitos se referem, apparecem em anonymo: «o capitam», quando muito «o almirante; mas como n'uma mesma tapeçaria estão, ás vezes, reunidas acções, que abrangem datas differentes e distantes, historicamente fallando, é preciso empregar toda a cautela e não as referir ao mesmo individuo.

Da parte de quem traçou o programma historico das tapeçarias houve desejo evidente de acertar com a verdade dos factos, de fazer justiça a todos, porque as acções descriptas não se referem unicamente ao almirante Vasco da Gama; são as de toda a historia da India, os feitos dos dois Almeidas (pae e filho), dos dois Albuquerque (Affonso e Francisco, seu irmão), de Tristão da Cunha, de Lopo Soares de Albergaria, etc.

Estes nomes só conseguimos apural-os depois de estabelecermos uma exacta chronologia nos differentes quadros.

Os capitães menos illustres haviam de figurar com as suas armas nas bandeiras das naus, pelo menos os commandantes. Recommenda-se isto muito particularmente no texto e por differentes vezes. (n.º 2, 13, 15 e 18). Nem esqueceram os nomes dos barcos, illuminando os costados (n.º 2).

Não é menos evidente o intuito de caracterisar ethnographicamente os assumptos descriptos, de accentuar a *côr local*, como hoje diriamos, desenhando tanto a fauna, como a flora da Africa e da India, os usos e costumes, os trages e as armas, o conflicto e a opposição das raças.

A variedade dos assumptos devia attrahir certamente a attenção dos contemporaneos e dos vindouros, que poderiam ler a historia dos prodigiosos feitos do Oriente melhor



do que n'um livro, nos pannos sempre abertos das grandes tapeçarias, que acompanhavam os reis nos seus continuos passeios. A vida quasi nómada da côrte, constitue um phenomeno que influiu poderosamente nas manifestações artisticas da epocha. Almeirim, Salvaterra, Cintra, Santarem, Evora, Lisboa, Setubal..., uma romaria continua; ora o pretexto do calor, ou os receios da peste; ora o capricho das festas e das caçadas, ora as conveniencias da politica, que arredavam as Córtes da séde natural do Governo — tudo favorecia os amadores dos scenarios improvisados. A tapeçaria commoda, portatil, transformava em poucas horas os grandes claustros frios, as escadarias magestosas, os enormes corredores solitarios e nús em — galeria de quadros resplandecentes!

A *serie da India* é um compendio historico. Parece que Camões a imitou no celebre Canto X dos *Lusiadas*; que a viu, e que a admirou em longas horas (1). Primeiramente, todo o itinerario do Almirante; depois a maior variedade dos assumptos: sete quadros de assaltos (n.ºs 7, 8, 16, 18, 20, 21 e 22) duas grandes victorias navaes (n.ºs 13 e 19); as coroações dos reis indigenas (Sofala, Cochim, n.ºs 10, 12 e 17); os triumphos das entrevistas solemnes e audiencias apparatusas, após os lances cruentos das armas; emfim, as vistas deslumbrantes das regiões tropicaes em que transluzem em algumas scenas certas feições caracteristicas do temperamento nacional; em face do horrendo *Cabo das Tormentas* traça o programma um suave idyllio bucolico (n.º 3)! Nada mais caracteristico, mais heroico, no meio de tão ingenua simplicidade.

---

(1) Vid. tambem Canto VII, 74 e seg. até ao Canto VIII, 43. O Gama explicando ao Catual, a bordo, a historia dos feitos dos portuguezes, pintada em pannos de seda.



1. (i). *A audiência de despedida*. 1497, julho.

Vasco da Gama, seu irmão Paulo da Gama e o capitão Nicolau Coelho, despedem-se de El-Rei D. Manuel e recebem o *Regimento* para a Viagem da Índia.

O assumpto está dentro de uma moldura especial (provavelmente alguma composição architectonica em estylo manuelino) como a das restantes tapeçarias. O texto diz «em um encasamento».

2. (ii). *Partida das naus para a Índia*. 1497, a 8 de julho.

Procissão votiva dos frades de São Jeronymo na praia do Rastello, com suas capas e cirios accesos, dirigindo-se á ermida de Nossa Senhora de Belem dos freires da Ordem de Christo, que se avista no quadro. No fundo, affastando-se, quatro naus á vela, com as insignias da Ordem de Christo e os anjos São Gabriel e São Raphael na prôa. As naus levam tambem as bandeiras e nomes dos capitães e a nau capitaina a insignia das quinas.

As naus eram o *São Gabriel* de Vasco da Gama; o *São Raphael* de Paulo da Gama; o *Berrio* de Nicolau Coelho, e uma barca sem nome, com mantimentos, do capitão Gonçalo Nunes.

3. (iii). *Vista do Cabo das Tormentas. (Boa Esperança)*. 1497, 22 de novembro.

Scena africana, com a fauna e flora indigenas: elephantes em terra, negros, pastores com manadas de gado vaccum, sahindo de suas choças (cubatas) «á maneira de lá». Na frente as naus, dobrando o promontorio, já assignalado por um Padrão com as quinas e a Cruz da Ordem de Christo em cima, e no Padrão data e inscripção adequadas.

No regresso as naus dobraram o cabo, a 20 de março de 1499.

Ha uma variante na descripção do *Padrão*: «as armas e o pelicanoo em baixo (emblemata de D. João II) e a Cruz de Christo em cima».

Ácerca dos padrões e da sua collocação nos logares novamente des-

cobertos vide os estudos (em francez) de Alexandre Magno de Castilho, Lisboa, 1869 e 1870, e os mais recentes de Luciano Cordeiro, no *Boletim da Sociedade de Geographia de Lisboa*.

4. (v). *Vista de Moçambique*. Fortaleza e porto. 1498 (?).  
Chegada e partida das naus empavezadas.

A Fortaleza portugueza foi fundada em 1507. Os nautas tomaram terra na ilha de Moçambique a 1 de março de 1498, e pozeram allí o Padrão de S. Jorge; levantaram ferro a 13 de março.

Advirta-se porém que o texto declara sempre quando a construção é nossa, feita de novo; vid. n.º 9. Cochim; n.º 14. Cananor. Os logares da costa tinham naturalmente fortificações dos principes africanos, geralmente arabes ou mouros, que elles ás vezes artilhavam com peças de navios portuguezes naufragados, indo buscal-os ao fundo do mar. (Fortes de Mombaça, notas do *Roteiro da Viagem de Vasco da Gama* ed. Herculano e Castello de Paiva. Lisboa, 1861, 2.ª ed. pag. 154).

5. (xix). *Chegada de Vasco da Gama a Calecut*. 1498, 20 de maio.

Entra com tres naus. Collocação do Padrão e recebimento pela gente da terra.

A 20 de maio surgiram os portuguezes a duas leguas da cidade, termo da sua navegação, e logo depois passaram á cidade, onde collocaram o Padrão de São Gabriel.

6. (xx). *Regresso da armada de Vasco da Gama a Lisboa*. 1499, 29 de julho.

Entrada no porto de Lisboa. Recepção do Almirante por El-Rei D. Manuel (1499), a quem apresenta as páreas de Quiloa (1503).

A 29 de julho e segundo alguns auctores, de agosto, onde já o esperava Nicolau Coelho, que entrára a 10 de julho. Paulo da Gama ficou sepultado na Ilha Terceira. Estiveram em viagem dois annos e vinte e um dias. De 160 ou 170 homens chegaram vivos 55 sómente.

O Cardeal Saraiva diz (pag. 98) que a apresentação das páreas foi



em 1503, portanto, depois da segunda viagem, feita em 1502. Havia pois n'esta tapeçaria assumptos historicos, distanciados por um intervalo de quatro annos.

7. (vi). *Tomada de Quiloa.* 1502.

Nos fortes, já entrados, fluctuam as bandeiras dos portuguezes. Almeida corôa o novo rei, tomando-lhe menagem e juramento. As naus victoriosas na frente.

Quiloa foi tomada uma das vezes em 1505 por D. Francisco de Almeida, que alli fundou a fortaleza de São Thiago e coroou o novo rei.

Os nautas estiveram em Quiloa a 1 de abril, mas não a poderam tomar. O rei ficou tributario na segunda viagem; deu as Péreas em ouro em 1502. D'esse primeiro ouro, apresentado a El-Rei D. Manuel em 1503, se fez a Custodia de Belem em 1506.

8. (xviii). *Tomada de Calecut.* 1502.

Incendio dos navios inimigos; assalto á cidade; incendio da mesquita e do palacio real. Despojos do saque e fuga dos habitantes. No mar, a armada portugueza triumphante e embandeirada.

Feito realisado por Vasco da Gama, na segunda viagem, como castigo ás traições do Samorim, na primeira viagem. (Chegada a Calecut a 20 de maio de 1498).

9. (xi). *Construcção da fortaleza de Cochim.* 1503, 27 de setembro.

Os capitães estão dirigindo a construcção e ajudando pessoalmente. Baptismo dos indigenas n'uma igreja christã. Duas frotas andam no mar.

Foi levantada por Francisco de Albuquerque, irmão de Affonso, e começou-se a 27 de setembro. Foi a primeira da India, em data, e ficou a cargo do immortal Duarte Pacheco Pereira. A coroação do Rei teve logar em 1505 por D. Francisco de Almeida (vid. Quiloa). A intervenção directa dos capitães, *pondo mãos á obra* na construcção dos baluar-

tes, é um facto que se repete na historia da India. Quando se fez a de Quiloa D. Francisco de Almeida trabalhou como o mais humilde alvelnel (Schæfer, vol. III, pag. 202).

**10. (xi a).** *Entrevista do Rei de Cochim e do capitão portuguez, no mar.*

Descrição de outra tapeçaria, com a rubrica traçada (vid. os n.ºs 9 e 12).

O portuguez nos seus bateis de gala manda saudar com o toque das trombetas, o rei da terra, que chega n'umas andas, cercado de Nayres, e entra no batel do Capitão-mór a fim de prestar vassalagem.

**11. (xxi).** *Vista da feitoria de Cochim.*

Scena de permutação das especiarias, os mercadores, a descarga das fazendas e a venda das joias.

**12. (xxi a).** *Cerimonia do Acto de menagem, prestada pelo Rei de Cochim.*

Entrega cerimoniosa da copa de ouro a El-Rei. A multidão oriental; a côrte do principe, com seus trages e armas, seus andores (andas), elephantes, palios (sombreiros), etc.

**13. (xv).** *Victoria naval de Panane. 1504.*

O texto descreve a batalha no mar: duas caravellas portuguezas contra dez naus inimigas e o fogo das baterias em terra.

Victoria de Lopo Soares de Albergaria em dezembro, junto de Panane, 14 leguas ao sul de Calcut. A cidade foi tomada a 23 de outubro de 1507 por D. Francisco de Almeida e Tristão da Cunha.

**14. (xii).** *Construcção da fortaleza de Cananor. 1505.*

A Feitoria (a 4 legoas de Cochim) data de 18 de janeiro de 1503 e foi obra de Vasco da Gama; a fortaleza em regra levantou-a D. Francisco de Almeida em 1505. Vid. Schæfer vol. III, pag. 189 e 203; a tomada da cidade teve logar em setembro de 1504 por Lopo Soares.



15. (xvi). *Descobrimento de Ceilão* (Taprobana) 1505.

Chegada das naus. Collocação do Padrão. Recepção dos embaixadores portuguezes pelo Rei de Ceilão. Os indigenas carregando as naus de canella.

Foi D. Lourenço de Almeida que lá chegou primeiro, indo de Gôa. Em 1517 voltaram os nossos alli com mais força, e em 1518 levantou Lopo Soares de Albergaria o primeiro forte.

16. (vii). *Assalto de Mombaça*. 1505, 13 de agosto.

Desembarque, tomada, saque e incendio da cidade sumptuosa. Os soldados portuguezes estão arvorando as bandeiras nos fortes. Fuga dos moradores pelas portas e caminhos, juncados de cadaveres. Caracterisação dos typos, trages, bandeiras e armas do gentio. A armada recebe os despojos da victoria.

A tomada, o saque e o incendio foram sob a direcção de D. Francisco de Almeida a 13 de agosto de 1505 (Schæfer, vol. III, pag. 202). Os portuguezes chegaram a Mombaça a 7 de abril de 1498 e sahiram a 13. Foi Ruy Lourenço Ravasco, da armada de Antonio de Saldanha, quem fez o rei tributario em 1504.

17. (iv). *Desembarque dos portuguezes em Sofala*. *Vassalagem do rei africano*.

A composição dividida em duas partes. Na frente as naus ancoradas, com o vaivem dos mouros e cafres, que acodem ao *resgate do ouro* e troca de mercadorias. No fundo está a composição dividida em duas scenas. De um lado os portuguezes aportam nos bateis para collocar o Padrão das Quinas no meio da multidão pittoresca dos mouros e cafres: «ao natural nas côres e vestidos», — separados comtudo, para accentuar a hostilidade das raças e interesses contrarios, em dois grupos: «os mouros em um cabo (isto é, extremidade) apartadamente e os cafres em outro».

Do outro lado o Rei de Sofala presta homenagem ao capitão portuguez, recebendo a bandeira real. A paisagem é caracterizada pela flora e fauna indigenas (arvores, provavelmente palmeiras, etc., elephantes, leões e buffalos).

Foi Pedro de Annaya quem fez vassalo e tributario o Rei de Sofala; o mesmo construiu a fortaleza a 21 de setembro de 1505. O texto falla sómente em *capitam* (anonymo).

18. (xviii). *Tomada de Chaül.* 1506.

O primeiro capitão que allí chegou foi D. Lourenço de Almeida, que no rio de Chaül achou depois gloriosa sepultura. (Gerson da Cunha, *Notes on the history and antiquities of Chaul and Bassein.* Bombay, 1876, pag. 24).

19. (xiv). *Victoria naval de Coulão* sobre os mouros. 1506.

É o feito de D. Lourenço de Almeida, filho do grande Viso-Rei em Coulão, a 26 de Março de 1506 sobre as frotas combinadas do Samorim e dos mouros alliados. Schæfer (vol. III, pag. 207) indica 18 de março.

20. (ix). *Tomada de Socotorá.* 1507.

A cidade, situada á entrada do golpho arabigo, foi conquistada por Tristão da Cunha, que tomou a fortaleza, baptizando-a com o nome de São Miguel, depois de reformada. Invernou ahí pela primeira vez em 1504 Diogo Fernandes Pereira, desgarrado da armada de Antonio de Saldanha.

21. (viii). *Tomada do logar de Brava.* 1507.

O feito realisou-o Tristão da Cunha, que foi ahí armado cavalleiro por Affonso de Albuquerque. (Schæfer, vol. III, pag. 208).



22. (x). *Tomada de Ormuz. 1507.*

A 24 de outubro começou Affonso de Albuquerque a fortaleza de Nossa Senhora da Victoria.

23. (xiii). *Victoria naval de Diu sobre os Rumes. 1509.*

Cada uma das naus havia de levar a bandeira com as armas de seus capitães.

É provavel que seja a victoria de 3 de fevereiro de D. Francisco de Almeida contra o Sultão do Egypto, diante de Diu. O Sultão unira-se com o Samorim de Calecut e o Rei de Cambaia. O Cardeal Saraiva diz tambem, como o texto do sec. XVI: «afugentou da India os Rumes destrôçados» (pag. 107).

24. (xxii). *Sacrificio funebre da mulher hindu.*

«As mulheres com se queymam com o modo todo em que se faz».

Scena de costumes da India. A viuva hindu lança-se enfeitada de joias na fogueira, onde é queimado o cadaver de seu marido. Os amigos e parentes acompanham o acto com descantes, ao som de instrumentos. Linschotten gravou uma scena assim no seu magnifico *Itinerario* ou *Viagem á India portugueza*, na segunda metade do sec. XVI (em holandez). Amsterdam, 1596 fol. pag. 58-59.

Este numero e os quatro seguintes são de costumes da India e representavam talvez pannos menores, para encher vãos de janellas ou portas.

25. (xxiii). *Morte do Rei.*

«O rei que se espedaça e o modo em que ho faz».

26. (xxiv). *Mercado das mulheres escravas.*

«As mulheres que se mettem nos campos».

27. (xxv). *Enfeites das mulheres hindus.*

«O modo de trazer as joias nos dedos dos pés e o modo em que as trazem».

Sobre a fabulosa riqueza das joias indianas vid. Mendes Pinto. Sobre

o modo de as trazer e collocar vid. as gravuras de Linschotten: o typo da *Balhadeira*, muito característico.

28. (xxvi). *Os transportes em viagem.*

O texto allude ás *andas portateis*, levadas por homens aos hombros, de que falla João de Barros frequentes vezes. Linschotten traz differentes modelos preciosos, usados na India na segunda metade de sec. XVI.

Summario da descripção dada por Graça Barreto de pag. 11 a 25. Os numeros são postos por nós para facilitar o confronto com a nossa relação. O n.º XIa é uma variante de XI, citada em nota por G. B. Os n.ºs XIX, XX, XXI e XXIa estão traçados no original, o que não significa, todavia, que as respectivas tapeçarias ficassem em projecto. Os n.ºs XVIII a XXVIII não têm descripção.

- I. Primeiramente em como ho almirante e seu irmão e nicolao coelho, etc.
- II. em outro encasamento nosa senhora de belem, etc.
- III. Em outro o cabo da boã esperança, etc.
- IV. Em outro Çufalla pello naturall, etc.
- V. Em outro mocambique huã forteleza e porto de mar, etc.
- VI. Em outro quyloa tambem no natural, forteleza, etc.
- VII. Em outro mambaça como se toma, etc.
- VIII. a tomada de braua como foy.
- IX. Em outro o fecto de çoçotora, etc.
- X. o fecto de ormuz, etc.
- XI. o fazimento da forteleza de cochy, etc.
- XIa. mostra do assento que fez o capitam delRey nosso Senhor com elRey de cochy, etc.
- XII. o fazimento de cananor, etc.
- XIII. o desbarato da armada dos Rumes, etc.
- XIV. o desbarato da armada dos mouros, etc.



- XV. o desbarato e destroçam que fez lopo soares, etc.
- XVI. o descobrimento da taprobana, etc.
- XVII. A tomada de chaul, etc.
- XVIII. A tomada de Calecut, etc.
- XIX. a chegada do almyrante a callect, etc.
- XX. A tornada do almyrante e chegada a lixboa, etc.
- XXI. em cochy a casa da feitoria, etc.
- XXI a. E como se daa a copa a el-Rey de cochy, etc.
- XXII. as molheres que se queymam, etc.
- XXIII. o Rey que se espedaça, etc.
- XXIV. as molheres que se mettem nos cambos.
- XXV. o modo de trazer as joyas nos dedos dos pés, etc.
- XXVI. os andores como sam guarnecidos de pedraria.

\*

As obras de que nos servimos para a fixação da chronologia vão citadas no texto. Sobresahe, alem da *Historia de Portugal* do allemão Schæfer, a celebre obra tambem allemã de Peschel, *Historia do seculo das descobertas*. Stuttgart, 1858; emfim: o *Indice chronologico das navegações, etc., dos portuguezes*, no vol. V das *Obras completas* do Cardeal Saraiva (Frei Francisco de S. Luiz). Lisboa, 1875.

A relação das tapeçarias sahiu tambem nos *Documentos da Torre do Tombo*, publicados pela Academia (Centenario Colombino). Lisboa, 1892, pag. 516-518.

(Continúa).

JOAQUIM DE VASCONCELLOS.

---

Errata importante ao artigo antecedente. Pag. 89, linha 15: A iconographia rostante dos dous *seculos* (palavra omittida).

## BOLETIM INTERNACIONAL

## ALLEMANHA

## REVISTA DAS REVISTAS.



EOPOLDO Katscher acaba de publicar na *Internationale Litteraturberichte*, de Leipzig, a conclusão do seu interessante artigo acerca da litteratura hungara nos ultimos annos (*Die ungarische Litteratur der letzten Jahre*). O mesmo numero da *Internationale Litteraturberichte* insere um pequeno estudo sobre Gyp (*Eine Pariser Schriftstellerin*), firmado pelo professor J. Machley, de Berne.

\* No ultimo fasciculo das *Romanische Forschungen*, Hugo Albert Rennert publica e annota o precioso Cancioneiro hespanhol do British Museum.

## ULTIMAS PUBLICAÇÕES.

L. Andreas-Salomé: *Ruth* (J. G. Cotta, Suttgart); S. Beissel: *Fra Giovanni Angelico da Fiesole*. Sein Leben und seine Werke (Herder, Freiburg); C. v. Gonzenbach: *Pilgerritt*. Bilder aus Palästina u. Syrien (A. Ascher & Co, Berlin); H. Grasberger: *Licht u. Liebe*. Gedichte



(Gg. Heinr. Meyer, Leipzig); A. Guntermann: *Gedichte* (Lorenz & Waetzel, Freiburg i B); J. L. Windholz: *Ritter, Tod u. Teufel*. Ein Drama in Versen (S. Fischer, Berlin).

## PEQUENAS NOTÍCIAS.

\* Morreu em Munich o pintor F. Pyloty, professor da Academia de Bellas-Artes da mesma cidade.

\* Inaugurou-se ha pouco em Francfort uma interessante *Exposição Gæthe*, na qual figuram cartas, retratos e medalhas do grande poeta.

## AUSTRIA-HUNGRIA

## PEQUENAS NOTÍCIAS.

\* Está aberta em Vienna uma exposição das obras de tres artistas fallecidos recentemente: Wilhelm von Lindenschmidt e Theodor von Hermann, pintores, e Ludwig Dürnberg, esculptor.

## BELGICA

## REVISTA DAS REVISTAS.

\* O ultimo numero da *Revue Générale*, de Bruxelles, insere, entre muitos outros escriptos, uma admiravel novella de P. Heyse, traduzida em francez por A. Chevalier.

## FRANÇA

## BIBLIOGRAPHIE.

*Le livre de la naissance, de la vie et de la mort de la bienheureuse Vierge Marie* (Paris, *Mercur de France*). — N'uma magnifica edição, cujo valor é realçado pelas bellas illustrações de Paul Ranson, traça A. Ferdinand Herold uma limpida e estylisada lenda da Virgem, colhida e inspirada sobretudo dos *Evangelhos apocryphos*.

## REVISTA DAS REVISTAS.

\* Como estava annunciado, o ultimo numero do *Mercur de France* publica uma longa e interessante série de respostas dadas pelos *novos* á pergunta: *Quelle est votre opinion sur Alexandre Dumas fils?*

Eis algumas d'essas respostas :

M. *Paul Adam*. — S'il laisse une trace dans l'histoire du siècle, le souvenir d'Alexandre Dumas fils marquera une petite évolution dans les mœurs plutôt que dans les lettres. Dépourvue d'érudition et de qualités philosophiques, d'idées générales, sa verve aura servi surtout, devant le vulgaire, la réhabilitation du bâtard, de la fille-mère, de la courtisane sentimentale, etc... Avant lui, ils encourageaient plus de mépris officiel.

Nous saisissons mal à présent l'intérêt de cette logomachie. En se mettant dans la posture horizontale, Denise, par exemple, devait bien prévoir l'ennui des neuf mois ; et nous n'avons pas à la plaindre parce que, la vertu lui ayant semblé moindre que l'instinct (ce qui est une opinion légitime), elle prétend, malgré cela, vivre honorée de ceux dont elle répudia les principes.

Je déteste ces héroïnes qui veulent connaître le plaisir des catins, sans l'être pour le monde, tout en l'étant pour leur perversité, et en gardant néanmoins la considération ou la fortune qui leur font la vie commode. Alexandre Dumas détruit avec assez de bonheur cette lâcheté de maintes femmes incapables de s'affirmer en accord avec leur désir, contre l'hypocrisie. Sur ce point, son travail dramatique offre un centon de remarques intéressantes, déparé par les redites, et d'extraordinaires puérilités comme celle du dénouement de la *Princesse de Bagdad*.

J'ai lu une bonne partie de ses pièces. Ça n'a guère d'importance pour la nourriture de l'esprit, mais ce peut être choisi ainsi qu'un délassement d'après-dîner. Tel, en une autre note, Labiche.

M. *Edmond Barthélemy*. — Je n'ai jamais voulu ni pu lire aucun livre de M. Alexandre Dumas, fils, mes préoccupations et mes recherches me rendant indifférent aux prétendus problèmes agités, quand même, dans le vide, par ce vigoureux et inutile dialecticien de la vaine pose mondaine.

M. *Léon Bloy*. — Rassurez-vous. Ma réponse n'excédera pas douze lignes. Voici mon « opinion » pour le temps et pour l'éternité.

Le fils Dumas fut un *sot* et un *hypocrite*.

Les pleurs ignobles de la presse ou les lamentations de quelques gâteux, tels que Coppée, n'autorisent pas à supposer que la nouvelle génération littéraire puisse être assez basse pour accorder une importance quelconque à la disparition de ce mulâtre.

M. *Eugenio de Castro*. — Flairant le succès, Alexandre Dumas fils a mis les ressources de son métier, qu'il connaissait très bien, au service du faux goût public, qu'il connaissait encore mieux. Son œuvre



est au-dessous de son talent, qui était grand — bien que trop déclamatoire: pour triompher, il a dû se laisser vaincre. Ce fut un impardonnable manque de fierté artistique. En outre, il n'avait point d'âme: je conçois qu'on l'admire, mais je ne peux pas concevoir qu'on l'aime.

M.<sup>lle</sup> *Judith Cladel*. — Je vous remercie de la grave question que vous me posez, mais n'y puis répondre: je ne suis qu'une étudiante en littérature, connaissant Eschyle depuis quelque temps seulement, et n'avant encore jamais lu une ligne d'Alexandre Dumas fils.

M. *Maurice Maeterlinck*. — Je ne me rappelle pas avoir lu l'œuvre d'Alexandre Dumas fils. Certes, je ne m'en vante pas, mais je crois qu'une sorte d'instinct infailible dirige nos lectures, et qu'ici aussi il est peut-être salutaire d'obéir simplement à des lois que l'on ne comprend pas...

M. *Charles Morice*. — Non, Alexandre Dumas fils ne fut pas un grand écrivain. Ce fut pourtant un esprit original et souvent puissant. Mais, avec une conscience dont il lui faut tenir compte, il reconnaissait lui-même qu'il n'avait pas de «style». Il eut aussi le tort de s'intéresser exclusivement aux circonstances sociales, c'est-à-dire provisoires.

Son œuvre est faite de questions auxquelles on pourrait aisément répondre en réformant la loi: c'est le poète Clovis Hugues qui me fait cette observation dont la justesse est évidente.

M. *Henri de Régnier*. — On préférerait, peut-être, relire l'œuvre de Dumas père que voir jouer celle de Dumas fils.

Depois das respostas, o *Mercure* insere uma *Moralité*, de Remy de Gourmont, que termina:

«Il semble que, photographiés au gyroscope, les quatre-vingt-une lettres donneraient ce négatif:

«*Alexandre Dumas fils n'est pas un grand écrivain*».

\* Acaba de aparecer em Paris o primeiro numero da *Revue Rouge*, dirigida por Gustave Langlet.

\* Vem curiosissimo o ultimo numero de l'*Ymagier*, superiormente dirigido por Remy de Gourmont e Alfred Jarry. Entre as illustrações, destacam-se: uma lithographia original de Whistler, um croquis de Clésinger e duas gravuras de Lucas Cranach. O texto é formado pelo *Milagre de Theophilo*, de Rutebœuf e pelo *Ludus super iconia S. Nicolai*, de Hilarius Monachus. Estas duas interessantec composições foram traduzidas e commentadas por Remy de Gourmont.

\* A *Revue Blanche* do 1.º de janeiro publica uma bella prosa de Villiers de l'Isle-Adam, *Lady Hamilton*, e um notavel artigo de Gustave Kahn, *La Vie Mentale*.

## PEQUENAS NOTICIAS.

- \* N'umas escavações em Yzeures acaba de ser descoberto um templo romano, dedicado a Minerva, ornado de numerosos baixo-relevos.
- \* M. Maurice Griveau começou, ha dias, um curso livre de esthetica. Assumpto: *Historia do Bello na natureza*.
- \* O ministro das Bellas-Artes foi auctorisado a aceitar uma colleção de ceramica japoneza avaliada em 75,045 francos, e legada ao Museu do Louvre por M. Grandidier.

## HESPAÑHA

## BIBLIOGRAPHIA.

- \* *Por Galicia*, por José Novo y Garcia (Andrés Martines, La Coruña). *Por Galicia*, 41.º volume da interessante *Biblioteca Gallega*, é uma colleção de pequenas prosas (*cuartillas y apuntes*), escriptas com vigor e colorido. Particularmente interessante o capitulo *Al principio y al fin*, consagrado á memoria de Rosalia Castro, a «rola da Galliza».

## REVISTA DAS REVISTAS.

- \* Acabamos de receber o 1.º numero da *Revista Critica de Historia y Literatura* (españolas, portuguezas é hispano-americanas), que se publica em Madrid. Na lista dos collaboradores figuram, entre outros, os nomes de D. Carolina Michaelis de Vasconcellos, dr. Theophilo Braga e F. Martins Sarmento.

## PEQUENAS NOTICIAS.

- \* Apareceu ha pouco o primeiro tomo da *Biblioteca artistica*, que tem por fim tornar conhecidas as mais notaveis obras architectonicas da Hespanha.
- \* Annuncia-se para breve a publicação dos *Diarios de Jovellanos*.

## ULTIMAS PUBLICAÇÕES.

F. Belart: *El prosaismo en el arte*; Joseph Bodria: *Roselles* (poesias valencianas); J. A. Calcaño: *Obras poeticas*; Adolfo de Lafuente: *Poesias selectas*; Q. Menéndez Pidal: *Tres Poesias*; E. Pardo Bazán: *Por la España pintoresca*; Manuel Pardo y Sarmiento: *Versos*; J. Verdguer: *Sant Francesch*.



## INGLATERRA

## PEQUENAS NOTICIAS.

\* W. M. Rossetti acaba de offerecer à *National Portrait Gallery* um desenho de Dante Gabriel Rossetti, representando o pintor Madox Brown, que foi, como é sabido, o precursor dos *Pre-Raphaelist Brothers*.

\* O *British Museum* acaba de comprar por cerca de cento e quarenta contos de réis a collecção de desenhos, gravuras e agoas fortes do coronel Malcolm. N'essa collecção figuram, entre outras preciosidades, 160 desenhos de Raphael, 160 de Miguel-Angelo e 160 de Rubens, 200 trabalhos de Rembrandt e varios estudos de Botticalli e de Leonardo da Vinci.

\* Deve apparecer brevemente em Londres uma nova revista litteraria, *The Savoy*, dirigida por Arthur Symons e Aubrey Beardsley.

\* Falleceu no dia 12 de dezembro ultimo o conhecido escriptor Robert William Browne. Deixa, entre outras, as seguintes obras: *Histories of Greece and Rome*, *Histories of Greek and Roman Classical Literature* e *Ethics of Aristotle Translated*.

\* Falleceu o notavel homem de letras John Ormsby, traductor do *Poema del Cid* e do *D. Quijote*.

## ITALIA

## PEQUENAS NOTICIAS.

\* Os jornaes italianos continuam a referir-se com o maior enthusiasmo ao bello livro da nossa collaboradora Neera, *Anima sola*.

\* Publicaremos brevemente um artigo de Vittorio Pica ácerca das *Vergine del Rocce* de Gabriele d'Annunzio.

## PORTUGAL

## BIBLIOGRAPHIE.

*Jornadas pelo mundo* (Voyages à travers le monde) par le Comte de Arnoso (Porto, Magalhães et Moniz, éditeurs 1895).

Ce livre est divisé en deux parties: I *Em caminho de Pekin* (En route pour Pékin); II *Em Pekim* (à Pékin). — Ainsi que l'auteur nous l'explique dans un petit prologue — *Au lecteur* — le volume de 433 intéressantes pages, est formé par les notes prises en 1887, au cours d'un beau

voyage. Et ces notes donnent au lecteur comme nous le dit le prologue *la saveur de la première impression que des coutumes et des paysages aussi différents produisent dans l'esprit du voyageur*. C'est dans cette saveur de la première impression et dans ce caractère léger de simples notes que réside le charme de ce livre qui se lit sans effort, quoique fort intéressant par les importants documents qu'il nous fournit.

Il y a en effet deux manières d'écrire des livres des voyages: La première consiste à s'appropriier tous les sujets et tous les aspects et à en donner ensuite, sous une forme plus au moins personnelle, soit la synthèse des observations faites par l'auteur, soit les lignes caractéristiques de ce que l'on a étudié et vu comme philosophe ou sociologue. La seconde méthode note au contraire tous les aspects, fixe les couleurs, les formes, les usages, etc.; l'auteur dans ce cas est absorbé par le charme extérieur et immédiat des personnes et des choses et est mû par la simple et directe curiosité qui s'empare de celui qui se déplace pour voir. C'est ce dernier procédé qu'emploie le Comte d'Arnos. Mais, quand ces notes sont, comme dans le cas actuel, tracées intelligemment, non seulement avec un vif amour du pittoresque, mais aussi avec une louable curiosité pour tout ce qui se révèle à lui de nouveau, le lecteur peut, au travers des aspects, pénétrer dans la vie, dans l'intimité des hommes et des choses de même que la vue d'une certaine fleur nous indique la nature du sol qui la produit.

En dehors de ces notes — *En route pour Pékin* — celles qui forment la seconde partie se rapportent au théâtre, aux produits de l'industrie artistique à la politique et aux coutumes, aux usages sociaux et aux pratiques religieuses; ces notes nous montrent que si l'auteur n'a pas eu le temps d'étudier en détail tous ces problèmes il ne les a pas moins envisagés non comme un simple *dandy* qui s'amuse en voyageant, mais comme un homme qui s'intéresse aux choses dignes d'intérêt.

L'édition, grand in 8°, est très soignée et élégante en sa large simplicité.

#### LE PORTUGAL À L'ÉTRANGER.

\* Au quatrième numéro trimestriel de 1895 du *Magazine International*, nous trouvons, outre une note fort aimable pour *Arte*, un important extrait du livre que va publier M. Magalhães Lima, directeur du *Seculo*. Ce livre aura pour titre: *L'Œuvre internationale (A Obra Internacional)*, paraîtra simultanément en français et en portugais, et prêchera l'arbitrage, et la fédération internationale. Nous apprenons que la même revue a demandé, à notre représentant français,



des traductions, qui paraîtront incessamment, de João de Deus et de Theophilo Braga.

\* Le fascicule de *L'Ermitage*, qui porte la date de Janvier, contient la traduction française en prose rythmée par Louis-Pilate de Brinn'Gaubast, du poème *Pan*, par Eugenio de Castro. L'original de ce poème fait partie du recueil sous presse: *Salomé et autres Poèmes*.

## TURQUIA

## PEQUENAS NOTICIAS.

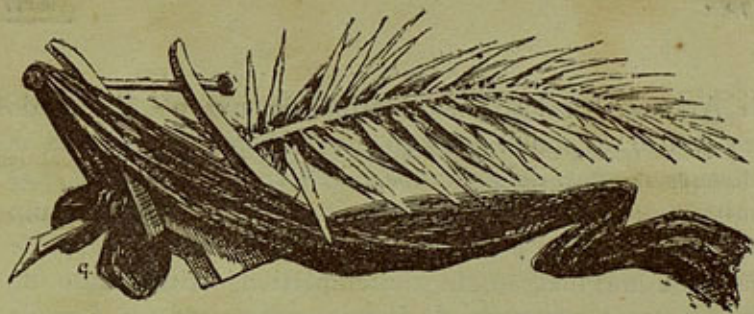
\* Le *Stamboul* (qui, soit dit en passant, nous a souhaité la bienvenue en des termes dont nous sommes confus) a entrepris la publication, dans ses *Suppléments littéraires* hebdomadaires, de petits poèmes arméniens traduits soit en vers français, soit en prose, par Alexandre Panossian, Jean Minassian, etc. La littérature arménienne nous semble bien intéressante; nous en reparlerons bientôt. Contentons-nous, en attendant de prendre note des noms de VIRGINIE ASCHDJIAN et de ARCHAG TCHOBANIAN (ce dernier n'est plus inconnu des lecteurs du *Mercure de France*, auxquels l'a présenté, il y a quelques mois, notre collaborateur Pierre Quillard; ni de ceux de la *Revue des Revues*, où nous trouvons (1.<sup>er</sup> décembre 1895) une excellente version de son poème: *L'Enterrement*.

---

N.º 3 — JANEIRO DE 1896

---





## JOÃO DE DEUS



João de Deus, por Celso Herminio

Em uma pequena biographia do incomparavel poeta, que publicamos por occasião do seu Festival de 8 de março de 1895, (1) ligamos em certa fôrma a manifestação do seu genio lyrico á relação ethnica da provincia de que é oriundo: «Basta olhar para o retrato de João de Deus: tem o sorriso

---

(1) *Revista portugueza*, n.º 4, pag. 135 a 147.



de Ariosto, bondoso mas dominativo, que não destôa do seu *typo arabe*, cuja regressão morphologica se accentua na estatura mean e delgada, nos cabellos pretos e macios, nas linhas finas e nervosas da physionomia, no olhar a um tempo vehemente e extatico. Na sua vida, a melhor parte passou-a na inacção de contemplativo, abstrahindo do mundo como um suphi da Persia, entregando-se á onda dos acontecimentos com a confiança do arabe na fatalidade».

Estas palavras não passaram indifferentemente sob os olhos de Henrique das Neves, um dos mais antigos e maiores admiradores de João de Deus; apoz a sua leitura escrevia-nos: «Talvez desconheça esta nota graciosa para a formação da individualidade poetica de João de Deus. Encontra-se em Edrisi, o geographo arabe contemporaneo de nosso Affonso Henriques. Descrevendo a traços largos o Alfarghan (Algarves), chega a Silves, e diz: — Bonita cidade, etc.,... A população da cidade e a das aldeias dos arredores, compõe-se de arabes do Yémen e outros, que fallam um dialecto arabe muito puro. *Sabem tambem improvisar*; são todos *eloquentes* e animados, tanto a gente popular, como as classes mais elevadas». (1) Entregue á sua propria espontaneidade, a geração academica que o acompanhou de 1849 a 1859 nos cursos de Coimbra, reconheceu n'elle um extraordinario *poeta*, forçando-o a compôr versos, decorando-lh'os e imprimindo-os nos jornaes, e formando collecções manuscriptas, como a que hoje se guarda na bibliotheca de Evora. Como *eloquente*, toda essa geração academica era attrahida pelo poder invencivel da sua palavra facil, colorida, arrebatadora; revelava-se apenas

---

(1) Transcripto nos *Estudos eborenses*, de Gabriel Pereira, n.º 32.

como um conversador, e foi na esperança de lhe provocarem este dom surprehendente que alguns amigos o fizeram eleger deputado por Silves e atiraram com elle para o parlamento.

João de Deus fortificou-se na propria espontaneidade, ao atravessar como poeta as varias escholas litterarias dominantes, conservando-se tambem puro nos desvairados meios sociaes que o envolveram, sem perder nunca a sua encantadora naturalidade. Emquanto se arrepeavam os poetas ultra-romanticos, os melancolicos e emmanuelicos,



João de Deus no seu leito funebre, desenho de Celso Hermínio

lakistas, byronianos e satanicos, João de Deus nunca deixando a simplicidade popular cantava o thema eterno do *amor*, dando ao lyrismo pessoal a universalidade da paixão humana mais viva e edificativa. Isto o destacou de todos os outros poetas, e o levou á mais alta expressão ideal.

Atravessando tambem os varios meios sociaes dissolventes, como a vida hallucinante de academico sob o pedan-



tismo doutoral; depois, a dispersão critica e a versatilidade do jornalismo politico; e por ultimo a perversão moral de um parlamentarismo organizado para sophismar a liberdade, João de Deus passou atravez d'estas *bolgias* mais terriveis do que as do inferno dantesco, confinando-se na região desinteressada do ideal, cantando o amor e entregando-se ao apostolado da instrucção popular.

Não nos admira que João de Deus, depois de certo tempo, cahisse em uma profunda obscuridade, e chegasse até ás fronteiras da miseria, vendo-se forçado a coser á machina para uma camisaria do Chiado, e a escrever versos para rebuçados de pastellaria. (1)

A publicação da primeira e incompleta collecção dos seus versos, *Flores do Campo*, não o tirou da deploravel situação economica em que luctava. Foi para resistir a ella, que se achou contratado por um livreiro para a elaboração de uma Cartilha methodica de leitura; assim se acordou no seu espirito o grande problema do ensino das primeiras letras, e se elevou á missão sacrosanta de um Pestalozzi.

Antes, porém, de ser absorvido pela criação e propaganda da *Cartilha Maternal*, o mal-estar quasi da indigencia despertou em João de Deus não os impetos de revolta contra o seu tempo, mas esse desdem soberano, revelado nas ironias cortantes das suas satyras. Na obra do poeta, destacam-se fundamentalmente dois aspectos: o *amoroso*, em que attingiu as supremas expressões da sympathia humana; e o *satyrico*, em que empunhando o látigo de Jesus fustiga serenamente adiante de si todos esses elemen-

---

(1) A este facto allude Trindade Coelho: «Só a riqueza que elle dispendeu em cravos de S. João e em rebuçados!» (*Dispersas*, pag. 49).



tos anarchicos sociaes, taes como o pedantismo doutoral da Universidade, o falso prestigio da monarchia liberal e das personalidades regias, os contrasensos da politica e a versatilidade da imprensa jornalistica, a immoralidade explorada pelos theatros, e por ultimo o mercantilismo da instrucção primaria estacionaria em uma rotina imbecilissante.

A lyrica *amorosa* de João de Deus, inexcedivel emquanto á pureza e verdade da paixão, não é superior á *satyrica*, a qual se imprime pelo bom senso, pelos relampagos de uma ironia immortal, como a gargalhada dos deuses. Ainda não existiu em Portugal um poeta que excedesse ou mesmo igualasse João de Deus na omnipotencia da satyra; e comtudo, este seu aspecto artistico não tem sido estudado. Creio mesmo, que nunca fôra notado; porque, se as suas Satyras e Epigrammas estivessem completamente colligidas, o mundo official não se apressaria a vir ao encontro da corrente da apothose feita ao poeta pela nação inteira no seu Festival natalicio em 8 de maio de 1895, nem tão pouco no assombroso funeral de 14 de janeiro de 1896. As suas Satyras já não podem ser apagadas; deixal-as correr com franqueza, para se não desmentir a suspeita de uma intelligente generosidade. Estudadas, ellas revelarão profundamente a situação moral da sociedade portugueza n'esta dissolução de um regimen esgotado, que subsiste á custa da degradação dos caracteres. As composições *amorosas* dão-lhe a importancia de poeta nacional, por ter sabido melhor do que todos os outros dar a expressão immortal á fibra característica do genio apaixonado do povo portuguez.

Quando a Academia real das Sciencias inscreveu entre os seus associados o incomparavel poeta, foi-nos conferida a honra de redigir o parecer, que segundo a praxe regulamentar precede a votação; tivemos então ensejo de syn-



thetisar a sua acção litteraria. Perto de quarenta annos (1853-1895) trouxe João de Deus encantada a sociedade portugueza com a graça fascinadora das suas poesias lyricas; esse poder passou além das fronteiras, e na Italia, d'onde irradiaram as fórmulas definitivas do Lyrismo moderno occidental, proclamaram-o o *primeiro poeta do amor* da Europa actual.

A obra de João de Deus é mais amada do que conhecida; amada, porque aquelle que uma vez a leu, ou ouviu recitar qualquer das suas composições, como a *Vida, Adoração, Maria, Marina, Remoinho, Beijo na face*, conheceu logo que a verdade do sentimento e a pureza do ideal destacam João de Deus de todos os outros poetas; não é bem conhecida a sua obra, porque, desde 1855 até 1893, ella achava-se dispersa por quasi todos os jornaes do paiz, como a *Estrêa litteraria, Atheneu, Instituto, Bejense, Folha do Sul, Ecco do Lima, Gazeta de Portugal, Revolução de Setembro*, d'onde nem tudo chegou a ser colligido nos volumes intitulos *Flores do Campo e Folhas soltas*. Na edição authentica de todos os seus versos realisada sob as vistas do poeta em 1893, entraram mais cento e seis composições no *Campo de Flores*, as quaes estavam completamente perdidas, ou ignoradas; e na reedição d'este livro, prestes a vir a lume, ainda se colligou pela primeira vez mais de oitenta composições, umas ineditas e outras desconhecidas. Felizmente que este trabalho se realisou ainda em vida do poeta, ficando o livro em condições de poder circular como edição: *Ne varietur*.

Era este poeta como uma voz da natureza; espalhava as notas da emoção da sua alma ao acaso do momento. Os amigos que o cercavam, na vida ruidosa da Universidade, ou no isolamento das apathicas cidades de provincia, é que transcreviam as estrophes ditadas e as atiravam á voragem da imprensa jornalística, unico meio de que dispu-



nham para que admirassem o extraordinario poeta. Assim procederam Manoel de Paula da Rocha Vianna, João de Sousa Vilhena, Rodrigo Cerqueira Velloso, Guimarães Fonseca, Pinto Osorio. Entre a banalidade das noticias locais e a materialidade dos annuncios, em jornaes mal impressos em papel de embrulho, é que os versos de João de Deus foram apparecendo casualmente, com todos os requisitos materiaes para se afundarem no esquecimento.

Salvaram-se. Vibrava n'elles o sentimento; tinham luz, alma, perfeição, e exprimiam por uma fôrma universal delicadissimos estados de consciencia. Os versos foram lidos e copiados em collecções manuscriptas de curiosidade. Mesmo com a sua obra assim desmembrada, o nome de João de Deus já desde 1860 era proclamado por Anthero do Quental como o renovador do Lyrismo portuguez; e quando em 1868 appareceram reunidas no volume das *Flores do Campo* algumas d'essas poesias, já estava unanimemente reconhecido como o primeiro poeta da geração que succedeu ao romantismo.

E de facto os versos de João de Deus separam-se de toda essa inexpressiva fecundidade, que caracteriza a eschola de João de Lemos e de Palmeirim, cujos imitadores levaram o lyrismo á ultima degradação, rimando sobre o impertinente personalismo das mediocridades. Soares de Passos reagiu contra esta corrente deleteria, depois de 1852, insistindo sobre a perfeição das fôrmas metricas e intensidade do sentimento. A morte prematura, victima da tuberculose, não lhe permittiu elevar-se acima da idealisação da sua propria tristeza.

João de Deus, que fôra condiscipulo de Soares de Passos no curso juridico de 1849 a 1850, trouxe á poesia portugueza uma transformação mais profunda: tornou a elocução mais ideal pela naturalidade; deu ao verso a harmonia indeflectivel pela concordancia dos accentos metricos



com a accentuação das palavras; fez da rima uma surpresa e ao mesmo tempo um colorido vivo; combinou novas formas estrophicas, renovando ao mesmo tempo o soneto e o terceto camoniano com uma tinta da graça dos modismos populares. Na fabula da *Cabra, o Carneiro e o Cevado*, resolveu elle magistralmente o problema presentido pelos chamados Nephelibatas, da remodelação da estructura do verso: elle achou que o verso pôde quebrar-se nos hemistichios mais caprichosos, mesmo sem syllabas definidas, mas sempre cahindo dentro da harmonia fundamental e organica do verso tal como o ouvido romanico o estabeleceu. A perfeição da fórma não bastava para que João de Deus exercesse um influxo immediato; seria admirado como artista, mas não teria o invencivel poder de sugestão nos espiritos. Além d'essa perfeição parnasista, os seus versos exprimem estados da alma, a paixão intima, vaga, e quasi timorata dos antigos trovadores; aspirações indefinidas, como a dos neoplatonicos ou petrarchistas da Renascença; a uncção mystica, como a dos versos dos poetas extacticos hespanhoes; e finalmente a satyra mordente como a dos *Goliardos* e estudantes da tuna das Universidades medievaes, cujo espirito faisca nas estrophes do *Dinheiro*, da *Lata*, e da *Marmelada*. A impressão que produziu, quando a poesia cahia desacreditada pelos exageros ultra-romanticos, foi grande, e fez-se sentir em uma rapida transformação de gosto e de esmero dos novos poetas. Com verdade e justiça João de Deus foi proclamado — o mestre de nós todos.

A mocidade das escholas superiores alentada pelo novo ideal que se revelou com o centenario de Camões, tomou a iniciativa da apotheose, que lhe consagrou no dia do seu anniversario em 8 de março de 1895. O poeta já estava doente e extremamente debilitado, mas o presentimento da morte que o invadia foi-lhe illuminado pelo pre-

sagio da immortalidade. Aquelle, que pelos seus versos dera ás emoções uma expressão consoladora, na sua morte teve o poder de unificar em uma mesma sympathia todos os elementos inconciliaveis da sociedade portugueza.

THEOPHILO BRAGA.

---

DE VERLANÂ

*Verlaine!* paysage obnubilé de roses :  
Cythère, avec Watteau ; Paris avec Cypris ;  
Des quantités d'amants incompris et surpris,  
En des falbalas bleus noués d'appliquets roses.

Des éventails, des nez retroussés, et des poses ;  
Des jeux d'escarpolette, et des pleurs, et des ris,  
De Damis pour Eglé, de Damon pour Chloris  
Qui se disent, se font de mirifiques choses.

Et puis les Anges bleus, blonds, roses, à leur tour ;  
Tous les Saints de *Sagesse* éclos des vers d'*Amour*,  
Comme un papillon pur d'une autre chrysalide.

La folle mascarade exquise qui s'élide  
En la procession des bienheureux exquis  
Gardant un peu de musc à leurs vols reconquis !

COMTE R. DE MONTESQUIOU-FEZENSAC.



## POUR CEUX D'HIER

(Paul Verlaine & João de Deus)

Aux appels éperdus de votre âme sonore,  
La Vierge chaste et nue est donc venue à vous,  
O Poètes d'amour qui chantiez dans l'aurore  
Tout ce que le génie inventa de plus doux!

Vous siégez maintenant, loin de ceux qu'on bafoue,  
En l'immortalité du Somme et de la Mort;  
Le rêve deviné sur vos lèvres se joue,  
Et le Temps vous apporte une couronne d'or.

Les oiseaux bigarrés de vos jeunes musiques  
S'en vont battre de l'aile au fond des cieus mystiques,  
O Renonciateurs, Magiciens subtils!

Nobles initiés du Deuil et de la Tombe,  
Voici la nuit qui s'ouvre et la neige qui tombe;  
Est-ce vous qui serez la neige des avrils?

PHILEAS LEBESGUE.

## PAUL VERLAINE

Il y a huit ans — dans un livre (1) que la suprême péri-  
pétie de la vie de Paul Verlaine nous permet et nous or-  
donne, maintenant, d'achever — nous écrivions: «N'est-il  
pas admirable que, malgré les délicatesses de son génie,  
Paul Verlaine ne soit point ignoré entre les poètes? Car il  
est, en dépit de l'injustice contemporaine, en dépit même  
de lui-même — nul moins que lui ne soigna sa gloire —  
l'objet d'une curiosité bien ou malveillante, mal plus sou-  
vent, il est vrai. Sauf, pourtant, d'une rare portion du pu-  
blic, la plus petite, la plus exquise aussi, l'œuvre du poète  
est inconnue, encore que partout on s'accoutume à saluer  
d'un étonnement hostile son nom qu'environnent des légendes».—

Ces huit dernières années ont singulièrement transfor-  
mé la renommée de Verlaine. A la curiosité, qui insulte  
autant qu'elle flatte, la gloire a succédé; l'œuvre n'est plus  
ni inconnue ni — guère du moins — méconnue; le faux  
bruit des légendes superflues laisse au Nom immortel toute  
sa pureté. C'est un victorieux que saluaient hier, au bord  
de la tombe, Mallarmé et Mendès, Coppée et Moréas, et  
ses funérailles avaient les couleurs et le ton de l'apo-  
théose.

C'est LE Poète Moderne que, tous, nous vénérons en  
lui; à très juste titre!

Essayer de dire comment et à quel prix il mérita ce  
périlleux honneur, de quoi est faite sa gloire, ce qu'elle af-  
firme de général, ce qu'elle recèle de spécial et d'individuel,

---

(1) PAUL VERLAINE. Paris, Léon Vanier, éditeur. 1888.



ce serait donc, en un cas illustre et d'une sorte vraiment dramatique, étudier l'essence même de la poésie en ce temps, avec aussi la psychologie du poète, comme il est, en marge de la société contemporaine. (Les brèves bornes qui me sont ici imposées, ne me permettront que des indications résumées).

\*

La gloire, tout entière! et telle que la notion en semblait, depuis longtemps jusqu'à lui, perdue dans le monde: la gloire sans concession, sans réclame. La vraie. Mais aussi toute la douleur: tant, que, dût — l'impossible! — se taire l'impérissable bruit des chefs-d'œuvre, ce poète, simplement par l'attitude qu'il osa prendre et garder à la face du monde, mériterait toujours l'admiration tremblante de quiconque pense: comme devant le geste d'un courage divinement monstrueux.

Verlaine — ainsi, que l'a dit, le 10 janvier, Stéphane Mallarmé — «affronta, dans toute l'épouvante, l'état du chanteur et du rêveur».

Ce que fait du Chanteur, en lui refusant tout droit de cité, l'anonyme, multiple et irresponsable organisateur du présent état social: l'homme sans biens, et donc sans famille, sans joie vivante, alors pourtant que plus qu'un autre, étant ce chanteur et ce rêveur, il a besoin de joie, d'amour et de faste: et par conséquent l'homme cherchant — hors des devoirs communs puisque hors des communs droits, hors des préjugés au nom desquels on le réprouva — de par tous les moyens d'oubli l'illusion que ce qui est n'est pas, que ce qui n'est pas et devrait être est, allant jusqu'au bout de ce leurre, jusqu'à l'oubli aussi de soi-même: et tout à coup se redressant pour d'un peu d'abje-

ction prise dans ses mains éclabousser au front les réprobateurs de son vice comme de sa vertu et leur dire: — Vous avez bien raison! Le poète est, en effet, le rebut de l'humanité, car voici: vous avez fait de Lui *cela!* — «Tenue», dit encore Mallarmé «entre toutes *correcte*». Attitude de héros qui fait, aujourd'hui, de l'injuste peine subie jusqu'à cinquante-deux ans par ce poète (et sans qu'il s'épargnât pourtant le rude labeur, autre torture, d'une production perpétuelle) le châtiment de ses bourreaux.

Le mystère, en tout ceci, ce n'est pas dans l'obstination de la haine de tous contre un qu'il m'apparaît. C'est dans la bravoure du poète. Où trouva-t-il les encouragements nécessaires? Sans doute l'amour, vers lui, de toute une jeunesse ardemment intellectuelle lui fut d'un puissant secours. Mais ces sympathies comblaient-elles le vide sentimental, réparaient-elles le tort de désaveu social? Non, le secret de cet héroïsme est plus lointain, plus élevé et, je pense le lire entre ces lignes d'un autre poète (1): «Les grands hommes, les génies hors de ligne, s'élèvent çà et là comme autant de tours isolées dans la cité de Dieu. Des passages inconnus, conduits mystérieux placés *en dehors de l'appréciation humaine*, les mettent en rapport avec des intelligences d'une nature supérieure, dont la sympathie les soutient et les console et qui demeurent à jamais étrangères au commun des mortels».

D'avoir, seul avec tant d'éclat et seul pour tous, accepté

---

(1) Longfellow.



dans la honte et la malédiction qu'il comporte le rôle du poète, tous les poètes doivent à Verlaine une gratitude infinie. Peut-être son exemple fera-t-il qu'enfin la pensée naisse en l'esprit contemporain: que l'état social est impossible où sont possibles des anomalies telles que cette destinée. Sens heureux, et l'unique, des mauvaises légendes! mais nous avons envers lui de plus hauts encore motifs de gratitude. Plus grand en Verlaine fut et demeure le poète écrivain, que le poète héros.

Il a créé un Beau nouveau; — comme tous les créateurs, c'est dans la vie qu'il a puisé les éléments de sa création; comme tous les révélateurs, c'est par un retour à la simplicité première qu'il a trouvé les procédés de sa révélation. Vie, Simplicité — ces deux mots et ce troisième qui colore les deux premiers: Intensité, disent tout Verlaine. Il aimait la vie avec l'intense réalisme et l'intense simplicité d'un enfant qui, plein de désirs, et voyant la nature pleine d'objets désirables, pense n'avoir que les mains à tendre pour saisir toutes ces choses de joie. Mais tôt il perçut quel incoercible écart sépare nos désirs de nos capacités et qu'aux âmes trop avides ne reste d'autre recours que celui de réaliser en rêve leurs rêves. De là naquit en lui le Poète:

Je suis venu, calme orphelin  
 Riche de mes seuls yeux tranquilles,  
 Vers les hommes des grandes Villes:  
 Ils ne m'ont pas trouvé malin.

A vingt ans un trouble nouveau,  
 Sous le nom d'amoureuses flammes,  
 M'a fait trouver belles les femmes:  
 Elles ne m'ont pas trouvé beau.

Quoique sans patrie et sans roi  
Et très brave, ne l'étant guère,  
J'ai voulu mourir à la guerre:  
La mort n'a pas voulu de moi...

«Il ne se réduisit aux rêves qu'à défaut d'action» (1). Mais il apporta dans le «rêve d'agir», — dans l'Art — ses qualités de réaliste (si je puis dire) idéaliste et d'esprit intensément simple. C'est ce qui le fit si vite renoncer aux théories parnassiennes dont à peine ses premières poésies (*Poèmes saturniens*) restent teintées. Déjà dans les *Fêtes galantes*, dans la *Bonne chanson*, sa personnalité se révèle. Elle éclate dans les *Romances sans paroles*. Elle triomphe dans *Sagesse*, le plus beau, le plus grand de ses livres. Elle ne se démentira plus dès lors : lisez *Jadis et Naguère*, *Parallèlement*, *Amour*, *Bonheur*... Et en quoi consiste-t-elle, si non en la plus étroite communion qu'on ait jamais pu voir d'un cœur et d'un cerveau humains avec la nature? Ce poète-là dit «Je» sans cesse et peut croire qu'il nous parle de lui; c'est, en réalité, l'universelle sensualité qui se spiritualise dans sa voix. En épigraphe à toute son œuvre, inscrivez ce vers :

Ecoutez : c'est notre sang qui chante!

C'est cela en effet, directement presque toujours, presque jamais par des symboles, rien que cela — tout cela! c'est le drame de notre vie, l'histoire de notre âme éprise de bonheur et qui, désolée de ne pouvoir atterrir à l'île Heureuse, se rejette en des consolations d'espoirs d'au

---

(1) Taine.



delà, monte au mysticisme, s'y berce d'hymnes et de méditations dans le crépuscule gothique de la nef chrétienne, — où soudain se rallument et flambent les yeux du démon de midi, et de leur ardeur éteignent la pâle clarté de la lampe du sanctuaire. Elle se rallumera. Elle s'éteindra encore. Voilà l'œuvre de Verlaine.

Je voudrais, sur son «esthétique», — un mot qui le faisait sourire, — d'enfant rusé, adroit, devin, sur le rôle d'initiateur qu'il joua, ce révélateur et ce héros, parmi nous, et sur son influence extraordinaire qui ira grandissant toujours, parler longtemps encore. Je voudrais dire tout ce que la poésie française lui doit, combien relève de lui toute la littérature nouvelle...

Trois Maîtres l'ont nourrie : Villiers, Verlaine, Mallarmé. Le dernier seul nous reste et sur lui, sans ingratitude aux deux grandes mémoires, se reporte et se resserre la dévotion que nous devons à tous trois.

CHARLES MORICE.



## MAI (•)



Manchesmal schwillt meine Seele geheimnisvoll, mächtig, unwiderstehlich. Ich möchte jubeln und weiss nicht, worüber, und weinen und weiss nicht, warum, und lieben und weiss nicht, wen. Und die Welt scheint so seltsamer Wunder voll und ich habe Augen, die Wunder zu sehen und habe Worte, die Wunder zu sagen; ich lebe tausend Leben in Einem und mein ist, was ich begehren mag, alles,

was der dunkle Wunsch mir berührt.

Soll ich Dir's deuten, o Fragerin, Du meine Seele? Die Fülle, die Dich bedrängt, das ahnungsvolle Leben, das quillt und wühlt: — die Lieder sind's, die Du nicht gesungen, die Märchen, die Du nicht erzählt, und um ist die Zeit des Säfteschiessens, des Knospentreibens, Blütezeit! Drum, wenn's auch draussen toset und stürmt Flocken auf Deinen Scheitel streut, Thür und Thore auf! Es ist Frühling im Land, — o Glück und Jugend: Frühling ist's, Blütezeit in Deiner Seele!

MARIE HERZFELD.

(•) Traduction par LOUIS-PILATE DE BRINN'GAUBAST :

## MAI

Mainte fois, mon âme se gonfle toute, d'une façon mystérieuse, puissante, irrésistible. Je voudrais crier d'une joie folle, et je ne sais pas de quelle joie; pleurer, et je ne sais pour quoi; aimer, et je ne sais pas qui. Et le monde semble tout rempli de rares merveilles; et des yeux, j'ai des yeux pour les voir, ces merveilles; et des mots, j'ai des mots pour les dire, ces merveilles; je vis mille existences en une, en un moment; et à moi, quoi que je convoite, tout est à moi, tout ce que me suggère le vague, l'obscur Désir.

Ame questionneuse, mon âme, dois-je t'expliquer ces choses? Cette plénitude, qui t'opresse toute, cette vie riche de mystère et de pressentiments, qui sourd et jaillit en tumulte; — les chants, ce sont les chants que tu n'as point chantés, et le contes, les vieux contes, que tu n'as point contés, et voici, le temps est passé, le temps-flori, de la poussée des sèves, de la pousse des bourgeons! Hé bien, mugisse et gronde la tempête au-dehors, pondroient les flocons sur ta tête, ouvre toutes grandes, ouvre les portes! C'est printemps au Pays, — ô bonheur, ô jeunesse: dans ton âme, il est dans ton âme, le temps-flori!



## SO GLÜCKLICH... (\*)

Mir ist, als wär' zu mir herabgekommen  
 Ein hoher Geist mit leisen Flügelschlag  
 Und hätte mir den Kummer abgenommen,  
 Der mir das Leben ist von Tag zu Tag.

Mir ist, als Könnt' ich durch die Strassen gehen  
 Im Abendwind, so stolz und so allein,  
 Und nichts als wissen, nichts als stumm verstehen,  
 Was ringsum dämmert, und so glücklich sein...

ALFRED GOLD.

---

(\*) Traduction par LOUIS-PILATE DE BRINN'GAUBAST:

## DU BONHEUR...

C'est pour moi comme si, d'un doux vol, un Esprit sublime, en battant des ailes, s'était abaissé jusqu'à moi, et m'avait enlevé ce chagrin, qui, de jour en jour, est pour moi la vie.

C'es pour moi comme si je pouvais m'en aller ainsi par les rues, bien fier et bien seul, dans le vent du soir, en silence, ne sachant et ne concevant, tout bas, que ce qui flotte dans le crépuscule, et me sentant ainsi du bonheur, du bonheur...

## IBSEN EN FRANCE



H. Ibsen, desenho de F. Vallotton

Plusieurs influences étrangères ont pénétré profondément en France depuis la guerre de 1870-1871. La plus puissante fut celle de Richard Wagner, qui mourut ayant vu les déboires, sans assister aux triomphes, et à quels triomphes ! Ce puissant et tragique génie modifia jusqu'à la poésie, en même temps qu'il bouleversait l'école musicale, et l'imprégnait néfastement de ses principes tout individuels qui compromirent son originalité, pâlirent jusqu'au prestige de Berlioz et de César Franck.

Le wagnérisme enthousiasma la génération nouvelle, et l'harmonie brûlante du drame lyrique incendia nos concerts, tandis que commençait le pèlerinage des raffinés à Bayreuth.

Profonde aussi fut l'influence de Léon Tolstoï, encore que moins visible. L'évangile humain et la morale de la souffrance sanctifiée saisirent fortement les écrivains d'observation pure, et mêlèrent de pitié certaines œuvres qui se fussent atrophiées dans le réalisme le plus stérile.

L'influence de l'école esthétique anglaise toucha la peinture, les arts d'ameublement, tempéra l'impressionisme pur et simple, et modifia la notion du style.



Les deux dernières influences feront plus peut-être que toutes les autres, parce qu'elles concernent l'éthique et la sociologie, non plus seulement l'art, mais l'idéologie et les raisons mêmes des actes dans la société. Elles ne se développent pas avec la rapidité des autres, il leur faut attaquer directement l'intellectualité et la morale, et leur naissance est récente. Toutefois les hommes avertis peuvent prévoir leur triomphe. J'entends l'influence de la philosophie violente, individualiste et néo-aristocratique de Frédéric Nietzsche, et celle du théâtre de Henrik Ibsen.

Ibsen en France n'a encore qu'une histoire de théâtre. Ce n'est rien : on verra plus tard d'autres conséquences plus hautaines et plus impressionnantes. Avec l'œuvre dramatique de M. Maurice Maeterlinck, l'œuvre dramatique ibsénienne est la dernière qui ait étonné le monde artistique de l'Europe.

Mais de même que M. Maeterlinck, qui est un grand et admirable génie, semble n'avoir fait de ses drames que le prélude d'une philosophie mystique qui sera l'essence de sa vie, de même le véritable intérêt d'Ibsen se signifiera bien au-delà de ses pièces, si belles soient elles : et c'est à l'avènement d'une morale neuve, plus qu'à celui d'une dramaturgie inconnue, que le vieux maître scandinave contribuera dans l'avenir.

Avec cette négligente ignorance des lettres étrangères qui caractérisa la France d'hier, et que la jeunesse s'est empressée de réparer, Henrik Ibsen apparut voici quelque dix ans aux Parisiens comme un auteur inconnu, alors que depuis longtemps ses drames triomphaient en Allemagne et en Autriche. Ce célèbre vieillard dut lire avec un étonnement ironique les articles expliquant au public son existence. C'est à M. Antoine, directeur du Théâtre-Libre, que l'honneur revint d'être le premier à représenter, avec ses modestes ressources, les *Revenants*, que suivit bientôt



*Le Canard Sauvage*. Des scènes subventionnées, occupées de jouer des vaudevilles ou des comédies mondaines, n'eussent point osé assumer la responsabilité d'œuvres aussi vraiment inusitées et frappantes. *Les Revenants* étonnèrent par leur sombre puissance, *Le Canard Sauvage* fut déclaré absurde et incompréhensible par la presque totalité des journaux, peu habitués à de telles soirées, et Ibsen fut traité par les feuilletonnistes comme un débutant maladroit, tandis que les artistes réels se passionnaient. Un an après, la direction de *Vaudeville*, inaugurant des matinées, imagina de jouer *Maison de Poupée* et *Hedda Gabler*, que M. Jules Lemaitre présenta au public comme il eût fait d'une pièce de Sardou, avec une totale incompréhension.

Grâce à l'admirable interprétation de M.<sup>me</sup> Réjane, qui est une des trois ou quatre actrices considérables de la France, ces deux tragédies modernes produisirent une impression profonde. On s'empara de ces théories si hautes, si vraiment morales sans basse déclamation et sans hypocrisie, si purement nées d'une conscience vierge, si annonciatrices d'une conception nouvelle de la femme dans la société à venir. Les féministes prirent position pour ou contre, et les théories de Nora, incarnées en M.<sup>me</sup> Réjane, si parisienne et cependant si intelligente du rôle, semblèrent signifier une évolution des mœurs sur la scène qu'elles transformaient en tribune.

Il fallut pourtant la fondation d'une jeune société théâtre, *L'Œuvre*, pour fournir aux partisans comme aux opposants du débat ibsénien une série de motifs de rencontre. On n'avait encore vu que quatre pièces d'Ibsen : les revues avaient publié quelques études sur les autres, mais la ridicule ignorance des journalistes les empêchait d'appuyer leurs réflexions sur quelque chose de positif. Même des lettrés, comme M. Catulle Mendès, émettaient les opinions les plus invraisemblables. «Ibsen, écrivait-il, est un génie puéril».



Si une épithète est peu applicable à l'auteur terrible de cette vaste série de démolitions sociales, n'est-ce pas celle-là en vérité? Le mouvement d'opinion se développait. Le mot de génie au moins était prononcé, même par les esprits les plus obtus. M. Sarcey, qui, sans vouloir ici l'offenser personnellement, incarne vraiment la massive stupidité et l'immuable incompréhension de la bourgeoisie française, convenait que «bien qu'il n'eût rien compris, il voyait en cet étranger les traces de la génialité.» Mais Ibsen ayant été, comme Wagner, comme Nietzsche, comme Dostoïevsky, admiré et présenté d'abord par les jeunes gens, la généralité de la critique le mêlait dans les invectives et les railleries qu'elle prodiguait aux poètes nouveaux, et affectait de ranger au nombre des plaisanteries passagères le mouvement ibsénien.

Il fallait une lutte soutenue pour contraindre les adversaires à reconnaître qu'ils avaient devant eux plus grave qu'une plaisanterie. Une société de jeunes gens, les *Escholiers*, monta quelque temps avant l'organisation de *L'Œuvre*, avec des éléments qui devaient s'y retrouver plus tard, la *Dame de la Mer*, qui eut du succès devant un public restreint, mais dont, comme toujours, la recherche morale et l'importante part intellectuelle et théoricienne déconcerta des gens habitués aux œuvres faciles. A la même époque les événements anarchistes prirent une importance considérable, passionnèrent les jeunes lettrés. Dans une même querelle se mêlèrent l'indépendance d'opinions, l'opposition au gouvernement, le goût de la littérature nouvelle, la sympathie philosophique pour l'individualisme anarchiste, et l'acceptation des théories internationalistes et des arts d'autre-frontière, d'une part : de l'autre la réprobation des attentats, le refus d'examiner les théories libertaires, le maintien de la tradition française de «clarté», chère aux admirateurs des romans sans art réel, et l'antipathie des



éléments esthétiques ou philosophiques venus d'ailleurs. Les écrivains se mêlant activement à la lutte sociale qui grandissait sous leurs yeux, Ibsen parut volontiers, aux uns l'annonciateur éloquent d'une morale de la personnalité et de la conscience, aux autres le théoricien de principes dangereux.

Ce fut à ce moment que *L'Œuvre* inaugura, après la première phase de surprise, et la seconde de demi-succès, la troisième phase de l'influence ibsénienne. Successivement furent représentés *Rosmersholm*, qui fut accueilli d'enthousiasme, *l'Ennemi du Peuple*, qui provoqua une tempête par ses énoncés anti-gouvernementaux, *Solness le Constructeur*, qu'on trouva obscur et qui pourtant est une des plus nobles choses qu'Ibsen ait signées, le *Petit Eyolf*, bien jugé, et *Brand*, grande synthèse dramatique, touffue, inégale, merveilleuse et inachevée, qui seconna l'opinion une fois de plus. Cette série de manifestations fut décisive. Les traductions de l'œuvre ancienne du dramaturge, les biographies, les interviews, les portraits, les notices annoncèrent au monde qu'une force nouvelle, en dépit du nationalisme étroit des illettrés et des hommes de mauvais vouloir, était imposée aux réflexions de la France idéologique. Ibsen y fut célèbre, vingt ans en retard sur l'Europe centrale, il est vrai, mais il le fut.

Son influence est sûre, bien que lente, et sa lenteur même engage sa sûreté. Ses livres sont dans toutes les bibliothèques des écrivains de pensée, et on peut dire que la génération de vingt-cinq ans se développera selon ses données.

Il est antipathique aux conditions sociales de la femme, en France. Mais il se produit en ce pays une telle crise latente et un tel désarroi d'opinion, que la conquête de la libre conscience d'une Nora, d'une Hedda ou d'une Hilde n'est peut-être qu'une question de temps pour les femmes



françaises. *Maison de poupée* restera leur pièce type et leur modèle premier. On voit que je ne puis, en ce rapide résumé d'une grande intervention du génie, mentionner encore que des pressentiments de résultats. Il faut longtemps pour qu'un étranger, introduit dans les idées et les mœurs, franchisse la période militante: tout ce que je dirai sans scrupule, en réponse à ce qu'on me pria d'exposer ici, c'est que cette période militante est franchie presque absolument pour Henrik Ibsen, et qu'il passe de l'estime des lettrés à une plus large et plus publique action. Dans ce que le temps nous réserve, et dans des destinées peu lointaines, ce nom sonnera comme un des plus écoutés lorsqu'il s'agira de construire une morale neuve sur la caducité sociale. M. Ibsen est à l'heure présente un des extrêmement rares génies moralisants où puisse se référer la consultation des races, inquiètes de leurs pensées et de leurs songes.

CAMILLE MAUCLAIR.



Desenho de Noé Legrand

## BOLETIM INTERNACIONAL

---

### ALLEMANHA

#### JORNAES E REVISTAS.



ERDADEIRAMENTE repugnante o artigo sobre Verlaine publicado por um tal F. Vogt no *folhetim litterario* da *Gazeta de Francfort*. Para elle chamamos a attenção dos que quizerem saber até onde póde chegar a imbecilidade.

\* Em quasi todas as revistas litterarias da Allemanha encontramos as mais elogiosas referencias a um livro de versos de Johanna Ambrosius, publicado pelo professor C. Weiss-Schrattenthal. Johanna Ambrosius, de cuja obra já se esgotaram rapidissimamente vinte edições, é uma camponesa de Lengwethen (Prussia Oriental), humilde e ignorante, mas tão excepcionalmente dotada, que as suas canções estão sendo comparadas ás de Uhland e Rückert.

\* O ultimo numero da *Die Freie Gesellschaft* insere artigos de Kropotkine, Elias Reclus, Bernard Lazare e Lanthief. Este ultimo publica um interessante paralelo entre os dois romances de Zola, *Lourdes* e *Rome*.



## ULTIMAS PUBLICAÇÕES.

E. V. Bunzendahl: *Junge Blätter*. Gedichte. (Ed. Rentzel, Berlin); L. Fischer: *Wanderers Weisen*. Gedichte. (F. W. Cordier, Heiligens-tadt); F. v. Zobelitz: *Unter dem roten Adler* (O. Janke Berlin); R. Zoozmann: *Ums Recht* (Ed. Rentzel, Berlin).

## PEQUENAS NOTÍCIAS.

\* Um amator de quadros, R. de Mendelssohn-Bartholdi, comprou ultimamente em Berlim, por cerca de onze contos de reis, um retrato de Rembrandt, pintado pelo mesmo.

\* Acha-se aberta em Munich uma exposição de lithographias e aguas-fortes de Felicien Rops.

## AUSTRIA-HUNGRIA

## JORNARS E REVISTAS.

*La Nation Tchèque, sa mission et son rôle en Europe*. Revue publiée avec la collaboration des principaux artistes et écrivains tchèques sous la direction de M. Charles Hipman. — Prague: Vilimek, éditeur.

«Faire connaître au public étranger ce que nous avons été et ce que nous sommes, exciter son intérêt par le récit de notre ancienne gloire, de nos luttes, de nos souffrances, de nos aspirations, de nos déceptions et de nos espérances: tel est le but que nous nous proposons en publiant cette modeste revue.»

«*Modeste*» est de trop. Un vrai volume le premier numéro. Imprimé très bien, avec de superbes illustrations d'après les artistes tchèques: — Myslbek, Kloucek, Brozik, Sochor, Hynaš, Zenisek, Masek. Au texte: un résumé éloquent de l'histoire de la Bohême par V. J. Dusck, un morceau capital du député Eim sur le peuple et la *question tchèques*, une étude très complète sur la poésie tchèque par le prof. Edouard Albert, membre de la chambre des Seigneurs, un résumé de l'histoire du *théâtre tchèque* par le dr. Charles Kadlec, secrétaire du Théâtre National, enfin une belle étude sur Smetana, le grand symphoniste, fondateur de l'opéra tchèque. Tel quel, un numéro contenant tout ce qu'il est indispensable de savoir sur la vie politique et intellectuelle de Bohême. Nous y reviendrons dans une étude d'ensemble sur la littérature, la musique et les arts tchèques. — W. R.



## NÉCROLOGIE.

*Théodore de Hoermann.* Pendant l'été écoulé, l'Autriche a perdu son meilleur paysagiste, celui qui seul avec MM. Engelhart et Ribarz représentait à Vienne les tendances du Champ de Mars et de la Secession de Munich. M. de Hoermann avait passé fort tard de l'armée à l'atelier et jeté aux orties son sabre d'officier pour conquérir la palette. Il avait apporté à sa nouvelle profession les vertus de son ancien métier, patience à toute épreuve, probité hors ligne, obéissance absolue à la consigne de peindre d'après nature, endurance pour l'amour de son art, de fatigues et de privations inouïes qui ont usé prématurément sa santé et lui ont fait contracter la maladie de poitrine dont il est mort à Graz au retour d'une cure à Gleichenberg. Il disparaît au moment même où le grand succès lui venait. Il avait désarmé enfin à force d'obstination intransigente dans sa formule, qui était de n'en avoir aucune en présence de la nature, et à force de loyauté et de droiture dans ses relations, même la haine des médiocres — un miracle que je ne croyais pas possible avant cet unique cas observé en Autriche, le pays où il reste peut-être encore le plus de braves cœurs. — Au dernier salon viennois sa grande vue d'hiver, presque à vol d'oiseau, du Neuermarkt que dominait son atelier huché au sixième étage d'une des plus hautes maisons de la capitale, lui avait valu un véritable triomphe. Le goût viennois en peinture si retardataire commençait à se faire aux hardiesses de sa sincérité passionnée. Malade et la poitrine déjà prise fortement, l'hiver passé je le voyais partir enmitoufflé pour Lundenburg à deux ou trois heures de chemin de fer; il y allait peindre du givre en plein air, ayant découvert disait-il un site plus merveilleux que tout autre pour un tel effet. L'année précédente ayant eu vers la fin de l'hiver besoin de neige pour un tableau qui a été reproduit à la Gazette des Beaux Arts (juin 1894): le *Retour au pays*, — et comme la neige ne revenait plus dans la plaine — il l'avait poursuivie dans la montagne très haute en Styrie et avait couché roulé dans son manteau sur la place de son étude. Il a en somme été le martyr de sa stricte observance de l'unique principe artistique qu'il se fut posé: ne jamais travailler de chic. — D'une campagne en Sicile il avait rapporté des jardins fleuris d'une exubérance tropicale; de cette époque dataient nos relations. Nul artiste jamais ne m'est apparu non seulement, d'une telle volonté mais d'une telle *bonne-volonté*. Tout lui plaisait, il aimait tout, il peignait tout, car il sentait la beauté de tout et découvrait en tout la beauté spécialement picturale. On a de lui des rues de Paris, des rues de Vienne, des places de Venise, des panoramas de Sicile, des masures de Moravie, des vergers et des



jardins de la campagne viennoise, des forêts et des sous-bois de Hongrie, rien ne se ressemble. Devant chaque site cet excellent artiste se refaisait neuf: toutefois c'était toujours du Hörmann, par conséquent toujours très efforcé et très atteint, pénible et triomphant; on sentait la difficulté vaincue avec naïveté, de face, par quelqu'un qui ignorait ce que c'était que de tourner autour d'elle ou de l'escamoter. Avant lui l'Autriche avait eu Pettenkofen de cette belle conviction patiente; aujourd'hui il ne reste plus que Ribarz. Les Viennois disaient de M. de Hörmann: c'est un original. Evidemment. Et il le restera dans la gloire qui lui est due et qui ira s'accroissant toujours comme celle de Pettenkofen. — W. Ritter.

## DINAMARCA

## BIBLIOGRAPHIA.

\* Os irmãos Brandès continuam a ser os marechaes da litteratura dinamarqueza.

Georges Brandès concluiu ha pouco a sua grande obra *William Shakspeare*, estudo completissimo e profundo da vida e da obra do dramaturgo inglez. *William Shakspeare* ficará sendo, ao que parece, um dos mais notaveis monumentos da critica moderna.

Edouard Brandès concluiu tambem ha pouco um drama em tres actos *Mahomet*, que os criticos classificam de obra *prima*.

## ULTIMAS PUBLICAÇÕES.

*No hospital de São Jorge*, romance da illustre escriptora Amalia Skram, e *Paz*, um livro encantador de Peter Nansen.

## FRANÇA

## BIBLIOGRAPHIA.

*Les Sur-Humains*, por Emerson; traducção em francez por M. Izoulet (Armand Colin et C.<sup>ie</sup>, Paris). — *Les Sur-Humains* de Emerson completam *Les Héros* de Caryle, já traduzidos por M. Izoulet. São seis maravilhosos retratos: Platão, o philosopho; Swedenborg, o mystico; Montaigne, o sceptico; Shakspeare, o poeta; Napoleão, o heroe do mundo; Goethe, o escriptor. Especialmente notaveis o *Goethe* e o *Napoleão*, estes «dois severos realistas» dentro dos quaes, segundo Emerson, se transsubstanciou o genio do seculo XIV sob os dois pontos de

vista da poesia interior e da ambição externa. Pena é que o título: *Les Sur-Humains*, não seja rigorosamente a tradução do de Emerson: *The Representative Men*, mas sim da palavra de Nietzsche *Uebers Menschen* ou *Super-Hommes*. A versão da obra é, em compensação, muito fiel e esmerada.

\* *L'Anneau de Çakuntalâ* — comédie héroïque de Kalidâsa. Traducteur A. Ferdinand Herold. (Paris, édition du *Mercur de France*). Só pôde falar-se a sério d'uma tradução comparando os textos, conhecendo e possuindo a lingua original. Por isso, não é como tradução que nos pôde interessar a comedia heroica de Kâlidâsa. O que é certo, é que, lendo-a na prosa francesa de F. Herold, recebemos uma impressão de perfume longiquo e de graça dolente. Çakuntalâ desenha-se n'um traço a um tempo tão doce e vivo, que o livro dá-nos a illusão de lermos directamente uma criação litteraria, de que a flor d'arte que aspiramos foi colhida pela propria mão de quem a trouxe até nós.

\* *Aux écoutes* — vers par Edouard Ducoté (Paris, Librairie de l'Art indépendant). Edouard Ducoté revela n'este livro a sua qualidade dominante como poeta: o sentimento melancholico das coisas que passam, dos encantos que murcham, dado em geral pela correspondencia e harmonisação dos estados de espirito e dos aspectos exteriores.

\* *Ballades* — par Paul Fort (édition du *Mercur de France*). Aspectos passageiros, e curtas scenas, vivas algumas de côr como se fossem dadas em vitraes; mas todas n'um rhythmo leve e feliz, verdadeiras figuras de côrte archaico, e se erguem ou passam vultos doces ou tragicos. Dialogos, phrases d'um côrte brusco. Livro extranho, que se lê com surpresa.

\* *Le Verger Doré* — par Yvanhoé Rambosson. (édition du *Mercur de France*). Sem unidade, este livro tem todo o interesse d'uma obra que revela os diversos aspectos e phases d'um espirito. Atravez da variedade dos seus assumptos e das suas poesias, duas notas dominam, no entanto: o encanto do mysterio, do sentido recondito da Vida, e a attracção das bellas e extranhas visões, longiquas ou impossiveis.

#### JORNAES E REVISTAS.

\* Transcrevemos do *Journal* (9 de janeiro) alguns fragmentos do bello artigo de Câtulle Mendès sobre a morte de Paul Verlaine:

«Paul Verlaine est mort, ce soir, il y a quelques heures. Je viens de le voir mort. Pas plus vicieux que nous, les frères de sa jeunesse, il disparaît avant nous. Nous fûmes ses compagnons, nous sommes ses survivants. Pour combien d'années, ou de mois, ou de jours? Triste de



cette fin, triste de fins prochaines, je n'ai guère le cœur au travail, à l'écriture, aux épreuves qu'il faudra corriger... Pourtant, je veux que ce soit moi qui donne à Verlaine, ici, ce premier adieu.

«La pièce, petite, très simple, est très propre : elle a un air de cellule monacale, ou de chambre particulière dans un hôpital bien tenu. Mais deux bougies roses brûlent à côté du cadre d'or de la glace. C'est comme un sourire en la solennité étroite et froide du lieu ; et, dans ce sourire, je ne vois rien de sacrilège : Paul Verlaine, à l'heure où s'endormaient ses mélancholies, aimait peut-être regarder, à travers ses cils, sourire encore ces bougies roses... Cependant, quelqu'un a levé une toute petite lampe à l'abat-jour très bas ; hors du vaste drap blanc qui monte jusqu'au menton, apparaît, une joue à l'oreiller, la blanche figure, si apaisée, si tendre, si heureuse. Comme la face, le crâne, les tempes, le cou, sont de la couleur des rares cheveux blanchis et de la blanchissante barbe ; toute la tête a la couleur d'un adoucissement, d'un ensommeillement, d'une extinction ravie en neige qui ne serait pas froide. En effet, les dernières heures, — après la longue agonie de tous les jours, il a peu souffert ; par la grâce du Dieu qu'il croyait à force de l'aimer, la mort lui a été bénigne, comme caressante. Il a pu prier, se confesser, communier, selon qu'il avait voulu. Il semble extasié. Un ami se penche, lui met un baiser au front. Je lui serre la main : elle est toute petite, si pâle, un peu recroquevillée ; mais elle n'est pas froide, presque tiède encore, comme s'il y restait de l'amitié. Celui qui est couché là fut un très grand poète et un homme très malheureux.

.....

«L'avenir remettra toute chose en juste place ; en même temps que l'œuvre de Paul Verlaine resplendira en sa blancheur sacrée de lys entre les cierges de l'autel, sa personnalité, délivrée des absurdes et viles légendes par où l'on se donnait le droit de ne point venir en aide et de ne point compatir, sera blanche aussi dans la mémoire des hommes, blanche comme l'est à cette heure son visage apaisé, son pâle visage apaisé, entre les doux cheveux, sur la blancheur du lit funèbre, sur la blancheur funèbre du lit virginal...»

\* Transcrevemos tambem do *Journal* (11 de janeiro) a descripção do enterro do grande poeta da *Sagesse e do Amor* :

«Les obsèques de Paul Verlaine ont eu lieu, hier, en présence de tout ce qui a aujourd'hui un nom dans la poésie française.

«L'étroite entrée de la maison où est mort le poète, tendue de draperies noires sans aucune ornementation, avec seulement une grande croix d'argent sur celle du fond, était transformée en chapelle ardente, toute fleurie de couronnes. Et ces couronnes, toutes ces fleurs à profu-



sion amoncelées sur le cercueil du poète étaient la seule munificence de cet enterrement réduit à sa plus extrême simplicité.

«De grandes couronnes d'immortelles, des gerbes de roses, de lilas, d'œillets, d'orchidées, de chrysanthèmes arrivent à chaque minute; celles de M. de Montesquiou, de M. Edmond Lepelletier, du *Mercur de France*, de la *Plume*, de la *Lorraine artiste*, de l'éditeur Vanier se remarquent particulièrement.

«A dix heures, le corps est déposé sur le char funèbre. Ce char est de cinquième classe, sans écussons. Les cordons du poêle sont tenus par M. François Coppée, Maurice Barrés, Catulle Mendès et Edmond Lepelletier. Le deuil est conduit par M. de Sivry, beau-frère du défunt.

«Le cortège se met en marche vers l'église Saint-Etienne-du-Mont. En tête, marche, en grand deuil, M<sup>lle</sup> Krantz, l'amie fidèle du poète, assistée de quelques intimes. Puis, M. Wells, représentant le ministre de l'instruction publique; M. Roujon, directeur des beaux-arts; MM. de Heredia, Jean Richepin, Haraucourt, Henry Bauër, René Maizeroy, Charpentier, Fasquelle, Stéphane Mallarmé, Jules Lemaitre, Octave Mirbeau, Charles Frémine, Jules Caze, Sully-Prudhomme, Fernand Xau, Armand Silvestre, Moréas, Marcel Schwob, Auguste Marin, Paul Roger, Georges Docquois, Alexandre Boutique, Louis de Robert, Valabrègue, Georges Rodenbach, Henri de Weindel, Alexis Lauze, Vanier, etc.

«A l'église, une messe basse, célébrée par M. l'abbé Chanes, vicaire, est chantée en plain-chant, par toute la maîtrise. Les orgues sont tenues par MM. Théodore Dubois et Gabriel Fauré. M. l'abbé Lacèdre, curé de la paroisse, a donné l'absoute.

«Et le cortège, la cérémonie terminée, se reforme dans le même ordre et se dirige vers le cimetière des Batignolles. Vers les quais, François Coppée, un peu fatigué, doit céder sa place à M. Stéphane Mallarmé, et monter dans une voiture.

«Il est midi et demi quand on arrive devant le caveau de famille où doit être inhumé Verlaine. Une fois le cercueil descendu à la place qu'il doit occuper, François Coppée se découvre et prend la parole :

«Messieurs,

«Saluons respectueusement la tombe d'un vrai poète, inclinons-nous sur le cercueil d'un enfant.

«Nous avions à peine dépassé la vingtième année quand nous nous sommes connus, Paul Verlaine et moi, quand nous échangeâmes nos premières confidences, quand nous nous lisions nos premiers vers. Je revois, en ce moment, nos deux fronts penchés fraternellement sur la même page; je ressens, par le souvenir, dans toute leur ardeur première, nos admirations, nos enthousiasmes d'alors, et j'évoque nos anciens rêves. Nous étions deux enfants; nous allions, confiants, vers l'avenir. Mais Verlaine n'a pas rencontré l'expérience, la froide et



sûre compagne qui nous prend rudement par le poignet et nous guide sur l'âpre chemin. Il est resté un enfant, toujours.

.....  
 «Heureux ce poète, j'ose le répéter tout en me rappelant combien Paul Verlaine a souffert dans son corps malade et dans son cœur douloureux. Hélas ! comme l'enfant, il était sans défense aucune, et la vie l'a souvent et cruellement blessé. Mais la souffrance est la rançon du génie ; et ce mot peut être prononcé en parlant de Verlaine, car son nom éveillera toujours le souvenir d'une poésie absolument nouvelle et qui a pris dans les lettres françaises l'importance d'une découverte.

.....  
 «L'œuvre de Paul Verlaine vivra. Quant à sa dépouille lamentable et meurtrie, nous ne pouvons, en pensant à elle, que nous associer aux touchantes prières de l'Eglise chrétienne que nous écoutions tout à l'heure, et qui demandent seulement pour les morts le repos, l'éternel repos.

«Adieu, pauvre et glorieux poète qui, pareil au feuillage, as plus souvent gémi que chanté ; adieu, malheureux ami que j'aimai toujours et qui ne m'as pas oublié. Dans ton agonie, tu réclamais ma présence, et j'arrive trop tard, devant ce muet cercueil, songeant que l'heure est peut-être proche, en effet, où je devrai obéir à ton appel. Mais ton âme et la mienne ont toujours espéré, que dis-je, ont toujours cru en un séjour de paix et de lumière où nous serons tous pardonnés, purifiés, — car qui donc aurait l'hypocrisie de se proclamer innocent et pur ? — et c'est là, en plein idéal, que je te donne rendez-vous et que je te répondrai : me voici.

«Après ce beau discours, Catulle Mendès, avec une poésie attendrie, a prononcé les concises et fort jolies paroles qui suivent :

«Paul Verlaine,

«Au bord de la nuit, par ma voix, la douleur des frères de ta jeunesse te dit : adieu, et leur admiration te dit : à jamais.

«Tu passas en souffrant. Ton martyre est fini. Que ton Dieu te donne ce que tu espéras de lui ! Mais, parmi nous, ta renommée demeure, impérissable. Car tu as bâti un monument qui ne ressemble à aucun autre ; par des escaliers de marbres légers, entre des chuchotements mélancoliques de lauriers-roses, on monte vers une auguste chapelle blanche où des cierges ingénus rayonnent ! et, comme c'est aux pauvres d'esprit qu'est le royaume des cieux, le royaume de la gloire appartient aux simples de génie.

«Nous t'aimons et nous te pleurons, pauvre mort ! Nous t'adorons, pur immortel !

«M. Maurice Barrès a, ensuite, éloquemment, au nom de la jeunesse littéraire, rendu hommage à Verlaine, dont à quelques exceptions près, la critique a toujours feint d'ignorer le génie.

«Edmond Lepelletier, qui fut l'ami d'enfance de Verlaine, a prononcé un adieu ému.

«Egalement, M. Stéphane Mallarmé, avec la subtilité qui lui est propre, cette langue dont le mystère étonne et charme à la fois, s'est efforcé de démontrer que la vie du poète, sous son apparence désordonnée, a été moralement toute de logique, de correction et de noblesse.

«Il me faut, pour finir, signaler aussi quelques paroles de M. Jean Moréas et de M. Gustave Kahn.»

\* O ultimo numero do *Mercure de France* (fevereiro) insere, entre muitas outras composições em prosa e verso, a primeira parte d'uma versão franceza da *Comedia do Amor* de H. Ibsen.

## PEQUENAS NOTICIAS.

\* Le vendredi 14 février, dans les salons du restaurant Notta, les amis et les admirateurs de Gustave Kahn ont offert à celui-ci un banquet intime, à l'occasion de son récent volume de vers. En qualité de représentant français de ARTE, Louis-Pilate de Brinn'Gaubast, empêché, par le deuil cruel qui l'a frappé, d'assister à cette petite fête, a envoyé un télégramme au nom de notre Rédaction.

## HESPAÑHA

## BIBLIOGRAPHIA.

*Poesias Gallegas* de Alberto Camino (A. Martinez, La Coruña). N'este pequeno volume reuniu o seu auctor doze curtos poemas de inspiração facil mas graciosamente apaixonada e terna. Os versos são recortados com ingenuidade e frescura. Á frente do sympathico livrinho vem um prefacio de D. Leandro de Saralegui y Medina.

## ULTIMAS PUBLICAÇÕES.

José Cascales y Muñoz: *Sevilla intellectual*, sus escritores y artistas contemporáneos; L. M. de la Cuadra y Herrera: *La Concepción de Rivera*; Miguel Villalba Hervás: *Recuerdos de cinco lustros*, 1843-68.

## NECROLOGIA.

Falleceu em Madrid o illustre director do Museu de pintura da mesma cidade, Vicente Palmaroli, que ha pouco concluiu um retrato do pequenino rei Affonso XIII.

Palmaroli nascera em 1835 e fôra discipulo de Frederico Madrazo, ao qual succedera no Museu de Madrid.

## NORUEGA

## BIBLIOGRAPHIA.

\* Bjoernstjerne Bjoernson acaba de publicar a segunda parte da



sua obra *Para além das forças humanas*, drama singular em que estuda a disproporção entre os capitalistas e as classes operarias.

\* O ultimo romance de Jonas Lie, *O Avó*, tem tido um enorme successo : no curto espaço d'um mez exgotaram-se já tres edições. *O Avó* é um drama de profunda psychologia, cheio de empolgantes situações.

\* Entre as ultimas publicações norueguesas devemos citar as seguintes : *Á entrada da sociedade*, de Knut Hamsum ; *A serpente de bronze* romance de Thomaz P. Krag ; e os *Contos da vida popular*, de Peter Egge.

## PORTUGAL

### JOURNAUX ET REVUES.

La nouvelle de la mort de João de Deus a déjà parcouru le monde, aussi ne nous reste-t-il plus qu'à enregistrer quelques faits se rattachant à ce triste événement qui vient de mettre en deuil la Poésie portugaise.

Parmi les démonstrations au grand poète on a surtout remarqué l'hommage rendu par les étudiants de Lisbonne, de Coïmbre et de Porto, ainsi que la consécration officielle que le Gouvernement portugais a donnée en recueillant les restes du grand lyrique au Panthéon des «Jeronymos».

De Lisbonne à Belem, les Écoles, les Établissements scientifiques littéraires et artistiques, les revues et journaux, etc., ont pris part au cortège qui comptait plusieurs milliers de personnes.

L'Arte était représentée aux obsèques de João de Deus par le distingué poète brésilien Filinto d'Almeida qui au nom de la même revue a déposé sur le cercueil une couronne de lauriers sur les rubans violets de laquelle on lisait :

*Les directeurs et l'administrateur de l'Arte — Eugenio de Castro, Manuel da Silva Gayo et Augusto d'Oliveira — a João de Deus — 11-1-96.*

Eugenio de Castro a également envoyé une couronne de violettes et crysanthèmes et une branche de lilas fixée aux rubans violets sur lesquels on lisait :

*A João de Deus — Eugenio de Castro.*

\* Le 2 février dernier Eugenio de Castro a fait, dans la salle de l'Instituto une conférence sur «João de Deus e a sua obra».

Cette conférence est insérée dans le numéro de février de la revue *O Instituto*.

### LE PORTUGAL À L'ÉTRANGER.

\* Bilan des articles récents publiés par LOUIS-PILATE DE BRINN'GAU-



BAST sur la littérature portugaise : 1.<sup>o</sup> *Nouvelle Revue* du 1<sup>er</sup> Février, *La Mort de João de Deus* («page courte» signée \*\*\*); 2.<sup>o</sup> *Revue Blanche* du 1<sup>er</sup> Février, *João de Deus d'après Moniz Barreto*; 3.<sup>o</sup> *Revue Encyclopédique* du 15 Février : *João de Deus* (notice biographique); 4.<sup>o</sup> *Jeune Belgique*, numéro double de novembre-décembre : *Sagramor* d'Eugenio de Castro, IV<sup>e</sup> Episode, Scène III (traduction par L. P. de Brinn'Gaubast et Philéas Lebesgue); 5.<sup>o</sup> *Stamboul*, supplément littéraire du 11 Janvier : *Notes sur Antonio Feijó*; 6.<sup>o</sup> *Ermitage*, n.<sup>o</sup> de Février : I, *Mort de João de Deus*; II, *Anthero de Figueiredo* (notice); III, *Delphim de Brito Guimarães* (notice); 7.<sup>o</sup> *Magazine International*, numéro de Janvier : deux traductions annotées dont l'une en collaboration avec Philéas Lebesgue) de la *Visão dos Tempos* de Theophilo Braga.—Le numero 4 de ARTE étant consacré en partie à la mémoire de João de Deus, nous reproduisons, d'autre part, les passages les plus synthétiques de ceux de ces articles qui s'occupent du Maître :

«João de Deus (Jean-de-Dieu Ramos), le plus grand des poètes lyriques du Portugal depuis Camões, et l'éducateur national de toute l'enfance de ce pays, est mort le 11 Janvier, trois jours après Verlaine, dont il était vraiment un frère spirituel en génie et en pauvreté. Mais sa vie fut irréprochable comme son union fut bénie, et la mission pédagogique à l'accomplissement de laquelle il contraignit, dès son âge mûr son organisation de rêveur indolent, demeure un exemple sublime d'héroïque charité chrétienne et d'inconsciente abnegation, dignes de l'âme du Saint dont il portait le nom... Ici, à défaut d'une étude qui, le temps aidant, paraîtra, je ne veux donner aujourd'hui, sommairement et provisoirement, que la synthèse des caractères du Lyrisme de Jean-de-Dieu, et l'indication des raisons qui en firent l'Initiateur incontesté du splendide éparouissement de la poésie portugaise de ces trente-cinq dernières années.—Le Lyrisme de Jean-de-Dieu... C'est plutôt l'expression directe de son âme, que la conséquence d'efforts artistiques; l'objet de ses poèmes est dans un petit groupe de sentiments très naturels, tous réductibles à l'amour du Divin et du Féminin...—Que si cet idéal semble rudimentaire, il n'en est pas moins le secret de l'influence prépondérante qu'exerça João de Deus : génie intuitif, Artiste de naissance, dessinant et jouant de plusieurs instrument sans nulle éducation spéciale, chantant comme le lilas parfume, sans le savoir, improvisant ses vers sans les vouloir écrire, si bien que ses admirateurs les ont recueillis de sa bouche avec d'innombrables variantes, et publiés comme on édite les classiques de l'antiquité, il a canalisé tous les ruisselets épars de l'inspiration populaire vers le large lit retrouvé de la poésie nationale et des formes du XVI.<sup>e</sup> siècle, abandonnées depuis Camões,



ou profanées par des indignes. — Telle fut sa gloire ; elle est durable, et la dire à la face du monde est un devoir que nous remplirons : attendons l'édition promise, l'édition *ne varietur*, de toutes ses œuvres, et prenons ici l'engagement de leur dédier, s'il est possible, un monument révélateur qui leur doive l'immortalité.» (L.-P. de B.G. *Nouvelle Revue*).

«Un Verlaine — avec la pureté d'un Lamartine!» (L. P. de Brinn' Gaubast, *Ermitage*).

«... Tout en m'associant au jugement de M. Canini, qui l'appelle «*il primo poeta d'amore, non solo del Portogallo, ma di tutta Europa*» (*Libro dell'Amore*, p. VXXI), je trouve ce jugement trop spécial. Le plus grand poète de l'amour en toute l'Europe, oui, João de Deus le fut ; mais à la condition qu'on ajoute aussitôt : l'un des plus grands de tous les temps pour l'expression des sentiments, de *tous* les sentiments *humains* ; et encore serait-ce oublier l'éducateur et l'homme privé, dont l'âme, vraiment évangélique, la modestie, vraiment sublime, justifiaient si éloquemment le prenom religieux et doux de ce saint de la poésie lusitanienne» (L.-P. de Brinn'Gaubast, *Revue Encyclopédique Larousse*).

\* Au n.º 236 (janvier) de la *Dublin Review*, notre collaborateur et ami Edgard Prestage a publié une bonne étude analytique (en anglais) du *Frei Luiz de Souza* d'Almeida Garrett.

---

N.º 4 — FEVEREIRO DE 1896

---



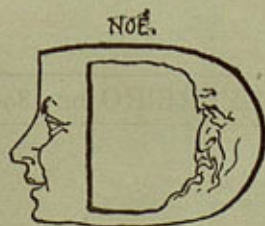


## PORTUGAL NO ESTRANGEIRO

(NOTAS BIO-BIBLIOGRAPHICAS)

### II

D. ANTONIO SANCHEZ MOGUEL



DESCENDENTE d'uma familia biscainha e nascido em Medina-Sidonia, D. Antonio Sanchez Moguel é um vasconço na estatura e no caracter, e um andaluz pelo espirito imaginoso e vivo.

Tendo frequentado as universidades de Sevilha e Madrid, recebeu n'esta ultima, depois d'um curso muito distincto, o grau de doutor em philosophia e lettras.

Em 1878 concorreu a uma *vaga* na universidade de Saragoça sendo plenamente approvado pelo jury composto



de homens notabilissimos: Moreno Nieto, Campoamor, Nuñez d'Arce, Revilla, Menendez Pelayo, etc. Em 1882 entrou, por novo concurso, no corpo docente da universidade de Madrid.

No intuito de alargar a área dos seus já muito valiosos conhecimentos, emprehendeu em 1886 uma longa viagem pelos principaes paizes da Europa. Visitando demoradamente os estabelecimentos de ensino, buscando a convivencia dos professores e dos alumnos, constantemente preocupado pelas questões d'instrucção publica, percorreu em dezeseis mezes, a França, a Belgica, a Hollanda, a Allemanha e a Italia. Em França assistiu com assiduidade aos cursos de historia, litteratura e philologia, ouvindo de preferencia as prelecções de Fustel de Coulanges, Michel Bréal e Gaston Paris.

Regressando a Madrid, em breve se revelaram as beneficas consequencias d'essa viagem. Sanchez Moguel modificou profundamente o seu methodo de ensino, modernizando-o com raro senso: acompanhou o estudo da litteratura castelhana com o das litteraturas portugueza e catalã, juntou ao estudo das litteraturas propriamente ditas o das respectivas linguas e historias, e deixando a theoria pela pratica, começou a estudar sobre os monumentos das tres linguas peninsulares (\*).

---

(\*) Eis o que Leite de Vasconcellos escreveu a proposito do modo como Sanchez Moguel rege a sua cadeira:

«No cap. da *Morphologia* deste artigo (10-a) empreguei a seguinte phrase: «Quando na Hespanha houver philologos que se occupem de-senvolvadamente e a serio das linguas romanicas, etc.» Para a escrever regulei-me pelo que tenho visto ultimamente publicado na Hespanha. N'uma viagem porém que, depois de impressa a pagina em que está aquella passagem, fiz a Madrid, convenci-me de que a philologia romana tem na Universidade da capital do visinho reino um representante

Pouco depois voltou a França, onde fez uma larga propaganda em favor da litteratura hespanhola. Graças a essa propaganda, o governo francez começou a mandar a Madrid varios pensionistas, que, tendo estudado sob a direcção de Sanchez Moguel, regressaram depois ao seu paiz na qualidade de professores de lingua e litteratura hespanholas em importantes estabelecimentos d'instrucção. Entre esses discipulos de Sanchez Moguel podemos citar: Saroihandy, professor do lyceu Buffon, de Paris, e Dubois, professor do lyceu de Mont-de-Marsan. O governo francez recompensou-o agraciando-o com as palmas d'oiro da Academia.

Em 1887, n'um *claustró pleno* da Universidade de Ma-

---

serio na pessoa do professor Sanchez Moguel, que, comquanto não haja por ora publicado senão alguns pequenos trabalhos de critica historica no dominio das linguas neo-latinas, dá, no seu curso universitario, desenvolvimento á sciencia philologica, em especial com relação ao hespanhol, portuguez e catalão, e tem para publicar varios estudos mais. (*Revista Lusitana*, 1890, n.º 1.º, pag. 39)».

Quando Sanchez Moguel entrou na Real Academia de Historia, o illustre academico D. Eduardo Saavedra pronunciou as seguintes palavras no seu discurso de recepção:

«Unense con estrecho lazo la Historia y la Literatura en el campo de la Filologia, y el Sr. Sanchez Moguel ha empleado lo mejor de sus vigiliass en cultivarlo. Para dar a conocer el origen y el desarrollo de los estudios de este género entre nosotros, publicó el trabajo titulado *España y la Filologia, principalmente neo-latina*, y escrita en idioma francés, una Memoria sobre el gramático español Lebrija, leída al ingresar en la Sociedad Linguística de Paris, en cuyas tareas tomó después activa parte; á sus cursos de Literatura general y española en la Facultad de Letras añade explicaciones de Fonetica, de Morfologia y de Historia de la lengua; y en el certamen abierto en Salamanca para celebrar el centenario de la insigne Doctora de Avila, obtuvo el premio de la Academia Española para su studio sobre las cualidades que distinguen, el language de Santa Teresa, primer ensayo de gramatica historica que en nuestro país se ha intentado».



drid, propoz a creação d'um *Instituto linguistico*, proposta que foi approvada, e que mereceu os mais calorosos elogios de Michel Bréal, no «Boletim da Sociedade linguistica de Paris».

Como escriptor, Sanchez Moguel tem um logar inconfundivel entre os mais illustres litteratos do seu paiz. Os seus estudos historicos distinguem-se pela admiravel riqueza de factos que encerram e pela apropriada e tersa sobriedade da fórma.

Entre outras, tem publicado as seguintes obras:

— *Historia de Nuestra Señora de la Antigua*. Este livro publicado em 1867 (tinha o auctor 18 annos) foi premiado pela Sociedade Bibliographica Mariana de Lerida.

— *Memoria sobre El Magico Prodigioso*, parallelo entre a famosa obra de Calderon e o *Fausto* de Goethe. Para que os nossos leitores calculem o valor d'esta obra, aqui transcrevemos alguns paragraphos do juizo da Real Academia de Historia, que a premiou com a *medalha d'ouro* no certamen de 1880:

«Sobre tener este trabajo el mérito de estar discretamente escrito, tiene el de plantear y resolver extensa y razonadamente las relaciones entre *El Mágico Prodigioso* y el *Fausto*, no solo en lo relativo á los argumentos de esta obra, como la Academia pedia, sinó también á las mismas obras por entero y en todos sus elementos, personajes, situaciones, episodios, etc. y especialmente al de las leyendas, en que una y otra se inspiran, estudiando estas leyendas en su origen, desarrollo y fuentes inmediatas y directas de aquellas obras.

«El autor presenta al proprio tiempo un estudio completo de la obra de Calderon, ya con relacion al teatro religioso de un tiempo, ya al de las comedias de Santos del gran poeta, á cuyo género pertenece *El Mágico Prodigioso*.

«La parte principal de la Memoria es la relativa á la version de la leyenda de San Cipriano, protagonista del drama calderoniano, adoptada por la Iglesia y recibida en España, demonstrando cuán equivocadamente el allemán Schmidt y el francés Morel-Fatio han supuesto que Calderon se habia valido de Lipomano, y cómo, contra lo asegurado

también por los mismos escritores, existen varios textos castelhanos de la versión que siguió Calderon en su obra.

«Estas investigaciones histórico-críticas, que están fundamentadas y son nuevas, al propio tiempo que la correccion, sobriedad, discrecion y claridad en la Memoria, la han hecho digna del premio, á juicio de la Academia».

A *Memoria sobre El Magico Prodigioso* foi traduzida em francez por J. G. Magnabal (Paris, E. Leroux, 1883) e em allemão por J. Fastenrath (Leipzig, W. Friedrich, 1882). Puymaigre, em França, Schuchard, na Allemanha, Bonghi, na Italia e Feilitzen, na Suecia, teceram-lhe os mais rasgados louvores.

—*Santa Teresa de Jesus considerada como escritora*, estudo de grammatica historica, premiado pela Real Academia Hespanhola no certamen litterario de Salamanca em 1882.

—*Reparaciones historicas*, livro que muito nos interessa e sobre o qual não insistimos por ser muito conhecido em Portugal. Com este mesmo titulo, Sanchez Moguel prepara mais dois volumes, um sobre assumptos historicos e litterarios e outro sobre assumptos philologicos (\*).

---

(\*) Eis o parecer emittido sobre este livro pela Real Academia de Historia:

«Ilmo. Sr.: — Esta Real Academia ha examinado la obra del Sr. D. Antonio Sánchez Moguel, titulada *Reparaciones históricas*, que para los efectos del Real decreto de 12 de Marzo de 1874 V. I. se ha servido remitirle con su atento oficio del 27 de Junio último.

«D. Antonio Sánchez Moguel, Catedrático de Literatura general y española en la Universidad Central, es uno de nuestros compañeros que frecuentemente sabe hermanar su amor á las letras y á la historia patria con la gallardía de la frase y la elevación de sus ideas, y que viene dedicando toda su actividad á rectificar y apartar todos los obstáculos que en el camino literario-histórico han venido impediendo la aproximación é intimidad de los dos reinos hispánicos, tan útil y necesaria cuando, como en los estudios del Sr. Sánchez Moguel, solo se busca «el



*España y America*, collecção de curiosos estudos, publicada por occasião do centenario de Colombo, ácerca da

---

afecto y la armonía propios entre hermanos y vecinos, y por únicos medios, ahora y siempre, los del amor, la verdad y la justicia».

«Por causas de todos bien conocidas, España y Portugal rompieron los fraternales lazos que les unían; el trato y comunicación se hizo cada vez más escaso, y llegaron hasta la ignorancia respectiva del valer de cada uno, de los elementos aprovechables y de lo que por varios conceptos merece censura ó menosprecio. La ciencia histórica sintió la mala influencia de semejante situación, y mientras se elogiaban con pasión desastres como el de Aljubarrota, se desconocían las glorias nacionales y se bastardeaba todo cuanto podía redundar en gloria y honor del nombre español.

«Hoy, puede decirse, existen ya corrientes de simpatía y estimación entre ambas naciones de la Península. El tratado de Comercio; los certámenes internacionales que tanto aproximan y unen á los pueblos cultos; la consideración que España dispensó á Portugal en las últimas Exposiciones y en las demás solemnidades del IV Centenario del descubrimiento de América; la renovación de gran parte de los Correspondientes de esta Real Academia en el vecino reino; el cariñoso trato y la afectuosa acogida que la nación española dispensó á los más ilustres escritores é historiadores portugueses, presagio son de fraternal concordia y de que acaso no esté lejano el día de las grandes rectificaciones y de que, depurada la verdad ante la sana é imparcial crítica, ambos pueblos se consideren armónicamente enlazados en intereses intelectuales y materiales, salvas siempre sus respectivas independencias políticas.

«La Real Academia de la Historia se complace ed reconocer los trabajos que en este sentido viene haciendo el Sr. Sánchez Moguel, el cual en dos años ha visitado tres veces el vecino reino, y en sus monumentos y principales archivos ha encontrado valiosas noticias y documentos que le han permitido la rectificación de hechos inexactos que hasta ahora habían circulado sin enmienda ni reproche, y que sólo existieron por la injusta malquerencia de los dos pueblos hermanos.

«La primera serie de estas *Reparaciones históricas* es acabada muestra de lo que nuestro compañero vale como historiador, como literato y como concienzudo crítico, porque sólo poseyendo estas cualidades en tan alto grado, como las posee el Sr. Sánchez Moguel, pueden trazarse los quince cuadros, llenos de vida, de color y sobre todo de verdad, que forman el



qual o nosso illustre compatriota Conde do Casal Ribeiro escreveu, entre outros, os paragraphos seguintes :

«Com este titulo acaba de sair do prélo, em Madrid, um novo livro do sr. Sanchez Moguel. Annunciando a boa nova de tal publicação, e dando succinta noticia do seu contheúdo, não temos que apresentar ao publico portuguez a personalidade do douto cathedratico da Universidade de Madrid. As suas frequentes excursões a Lisboa, Coimbra e outras cidades do reino teem sido occasião de muitos o haverem tratado e apreciado. E não só é mui geralmente conhecida aqui a sua figura erecta, quasi gigantesca e o tom ao mesmo tempo familiar e vizar da sua animada palestra, mas é vulgar tambem a leitura dos seus valiosos, eruditos trabalhos de investigação archeologica, historica e philologica — objecto predilecto de seus estudos e motivo principal de suas visitas aos nossos

libro que el Ministerio de Fomento somete al dictamen de la Academia. Esta había escuchado con deleite y aplaudido con entusiasmo varios de los trabajos que el libro comprende, y que por su relevante mérito han merecido la publicación en periódicos españoles y extranjeros. Los dos que llevan por titulo *Religión y patriotismo* y *Nuño Alvarez Pereira en la poesia castellana* son inéditos y en nada desmerecen de sus compañeros de colección.

«Sólo, pues, plácemes y plácemes muy sinceros merece el señor Sanchez Moguel por su pensamiento de coleccionar la primera serie de sus *Reparaciones históricas*, porque de esta suerte purifica la historia de antiguos errores que se desvanecen al soplo de la verdad, borrando antagonismos y legando á la juventud estudiosa fuentes purissimas que, retratando lo pasado, puedan ofrecer ancho campo para el estudio en lo porvenir. Y como el trabajo es original y de relevante mérito, puede ser de gran utilidad en las Bibliotecas públicas.

«Esta Real Academia cree, por todo lo expuesto, deber aconsejar al Gobierno de S. M. que al libro del Sr. Sánchez Moguel, *Reparaciones históricas*, primera serie, debe dispensarse toda la protección que consienta el Real decreto de 12 de Marzo de 1875, por reunir las condiciones marcadas en dicha disposición.

«V. I., no obstante, acordará lo que estime más acertado.

«Dios guarde á V. S. I. muchos años. Madrid 2 de Julio de 1894.—  
El Secretario, PEDRO DE MADRAZO. — Ilm. Sr. Director general de Instrucción pública.»



archivos. Gosa entre nós o sr. Sanchez Moguel, como poucos mais escriptores hespanhoes contemporaneos, o privilegio raro, por infortunio e incuria nossa, de ser lido em Portugal, ao revez do que succede com grande maioria de seus patricios eximios na cultura dos variadissimos ramos do saber, ignorados aqui e, portanto, inapreciados, não já sómente pelo vulgo curioso de ler, mas por grande parte dos que enfileiram na aristocracia do lavor litterario.

«Do auctor, pois, não precisamos dizer. Basta associar-nos ao ligeiro correcto perfil traçado pela elegante penna do general Arteché, na — informação á Real Academia da Historia — que prefacia o livro, reconhecendo com elle «a vasta erudição do autor, o dominio absoluto do assumpto que trata, e a *difficilima facillidade* que possui para dal-o a conhecer tão clara como laconicamente» e acrescentando que «sob o aspecto da amenidade, o livro offerece attractivos, que em nada cedem aos do aspecto scientifico, já pela variedade dos assumptos, já pela facillidade na exposição antes notada, já pela concisão e propriedade da linguagem e pela elegancia de estylo».

Alem d'estas obras e sem fallar nos numerosos artigos espalhados pelas principaes revistas hespanholas, Sanchez Moguel tem publicado em folheto muitos dos seus interessantes discursos academicos, e prefaciou as obras de D. Manuel del Palacio e o poema *Los Buenos y Los Sabios*, de D. Ramon de Campoamor.

Como poeta só é conhecido pelos seus intimos amigos, que o teem justamente na conta d'um dos mais apreciaveis cultores da moderna poesia castelhana.

Propagandista indefesso, indifferente ás luctas e paixões politicas, um dos seus mais caros ideaes é a união dos povos latinos e, especialmente, a unificação intellectual da Peninsula e da America hispano-portugueza.

São muitos e importantissimos os serviços prestados por Sanchez Moguel ao nosso paiz, onde já veiu seis vezes e onde captou a amizade dos vultos mais eminentes: Casal Ribeiro, Oliveira Martins, Antonio Candido, Barros Gomes, Bispo-Conde, Bernardino Machado, Thomaz de Carvalho, etc.

Foi elle o iniciador da participação que Portugal teve no centenario de Colombo.

Como director da *Illustracion Española y Americana*, mostrou-se infatigavel na publicação de artigos critico-biographicos sobre as primeiras notabilidades portuguezas, muitas das quaes lhe devem a entrada nas Reaes Academias Hespanhola e de Historia.

Querendo manifestar-lhe a sua admiração e o seu reconhecimento, o nosso governo agraciou-o com as grã-cruzes da Conceição e de Christo.

Sanchez Moguel tem tambem os collares da Academia Real das Sciencias e do Instituto de Coimbra.

E. M.





## PAYSAGES D'AME (\*)

## LILAS EN MARS

*«Le Petit Langage des Fleurs  
à l'usage des Dames et des Demoiselles.»*

Au jardin de son rêve épanoui, mon âme  
S'en fut cueillir pour vous des fleurs de renouveau :  
Quel bouquet symbolique offrirai-je à ma Dame,  
Vous nuit et mort, vie et soleil de mon cerveau ?

Au jardin de mon rêve il y a des narcisses,  
Leurs disques d'or, pâmés sur les miroirs d'argent :  
O vous, qui me savez l'esprit des sacrifices,  
— Mon bonheur, que n'en ai-je été moins négligent !

Au jardin de mon rêve y a des giroflées  
(Préférence), ah ! vous préférer, sans vous chérir !...  
C'est d'amour, que mes folles lèvres sont gonflées :  
Je défends à ces flasques croix de vous fleurir.

Au jardin de mon rêve y a des primevères  
Pour la guirlandé ou la couronne et les quinze ans :  
Mais, qui vous diraient mal ma route et ses calvaires  
Et, vers vos paradis, mes pieds agonisants.

---

(\*) Un recueil à paraître.

Au jardin de mon rêve y a des anémones :  
Puis-je ignorer déjà que vous me trahiriez ?  
Je boirais vos baisers comme on prend des aumônes,  
Et je rirai de moi si vous vous en riez...

— Thyrses du lilas blanc, lilas vernal, fleur d'aube,  
Aube en fleur d'une aurore et d'un midi d'été !  
Voilà, c'est mon offrande aux vœux de votre robe,  
Et voilà, le sort de mon âme en fut jeté.

De votre gorge en fête, avec des airs timides,  
Sur le versant de votre cœur tendre et moqueur,  
J'ai vu mes lilas blancs jaillir en pyramides  
Comme s'ils avaient pris racine en votre cœur ;

Vers la nacre et la chasteté de vos oreilles,  
A droite, à gauche, avec des gestes de parfums,  
Prêtant leur voix bien jeune à des chansons bien vieilles,  
Je les entends plaider pour mes espoirs défunts.

Et, réveillés des morts pour de nobles conquêtes,  
Mes espoirs, cramponnés sur ces clochers à jour,  
Soufflent tout bas aux carillons de leurs clochettes :  
Amour !... émoi d'Amour !... premier émoi d'Amour !...

Paris, 26 mars 1891.

LOUIS-PILATE DE BRINN'GAUBAST



## GUSTAVE CHARPENTIER

Gustave Charpentier n'appartient à aucun groupe. Il a sa place à part et sa figure parmi les jeunes musiciens contemporains. A peine perçoit-on, çà et là, dans ses œuvres premières, l'influence de son maître Massenet ; à quelques indices, on voit aussi qu'il a subi un moment la tyrannique empreinte des formules wagnériennes ; mais tout cela s'en va, vite secoué : il reste une jeune force, pure d'alliage, inculte, naïve parfois (dans tous les sens et surtout au meilleur sens du mot), qui ne veut être qu'elle-même et chaque jour prend davantage conscience d'elle-même.

La volonté intense, énergiquement affirmée d'être personnel est le facteur le plus important de la formation d'un artiste, mais elle ne se rencontre que lorsqu'il trouve déjà en lui une source jaillissante et spontanée. Cette source créatrice, c'est, chez Gustave Charpentier, la belle, la chaude imagination, contagieuse et féconde qui lui a déjà valu tant de succès.

Sa cantate *Didon*, pour laquelle il obtint le prix de Rome en 1887, et ses œuvres suivantes furent reçues avec enthousiasme. On fut séduit par cette nature franche, copieuse, primesautière, vibrante, toujours prête à fêter, à adorer ou à maudire la vie, — inégale parfois — mais si sincère dans sa passion qu'on lui pardonne tout.

*Didon* exécutée aux concerts du Châtelet en 1888, il partit pour Rome. Là comme partout, son libre tempérament se heurta aux disciplines officielles et ne put s'y plier. Gustave Charpentier devint même le promoteur d'une sorte de révolte qui avait pour but d'obtenir la démission du directeur de la villa Médicis, M. Hébert. L'affaire faillit se

gâter pour notre musicien; elle fut arrangée à temps. Après deux ans d'exil, il revint à Paris, prêt à la lutte, résolu à l'action.

Son premier envoi, *Napoli*, exécuté d'abord à l'Institut en octobre 91, fut repris, un mois après, aux Concerts Lamoureux: les auditeurs furent éblouis de cette page colorée et vibrante, emportés par ce tourbillon musical de jeunesse et de vie! on crut voir, entendre et sentir vivre la vieille Naples, évoquée en pleine lumière poétique avec la turbulente réalité, les joies tumultueuses des lazzaroni lâchés dans ses rues en liesse... Un entrelacement de motifs très différents d'allures, des modulations brusques, des combinaisons de timbres à tous les étages de l'orchestre donnent à l'auditeur l'impression de ces foules méridionales, à la fois violentes et vives; le pittoresque fouillis orchestral évoque les cohues bariolées des dimanches, l'entrain, les chants, les cris, la rumeur d'un peuple qui s'enivre de vie, l'hymne de joie de la Ville heureuse.

Les *Impressions d'Italie*, qui vinrent ensuite (jouées simultanément au Châtelet et au Cirque d'Eté), sont toujours conçues selon le même procédé *idéo-réaliste*: saisir les choses dans leur réalité concrète, les photographier, comme le lui reprochent certains, ne pas reculer devant le motif populaire, refrain du ruisseau ou rauque chanson du pâtre sur la montagne; mais, à travers l'âme ardente, passionnée, du musicien, les choses ainsi transcrites se colorent d'un reflet supérieur, et cette reproduction réaliste se trouve être finalement une projection incomparablement poétique.

Très vite, le compositeur a senti qu'il n'était pas seulement un musicien capable d'écrire de la musique, — que sa musique elle-même provenait d'une inspiration plus large, d'une façon générale de voir, d'une imagination apte à saisir en tout le côté poétique, et, pour tout dire, qu'un



poète en lui débordait le musicien. Aussi annonça-t-il de bonne heure l'intention d'écrire lui-même les paroles de ses œuvres dramatiques: «non pas, comme il le déclare, par un orgueil illusoire, mais parce qu'aucun écrivain ne pourrait donner une juste traduction littéraire des pensées musicales qui vivent en moi encore confuses, incomplètes — et qui, seules, décideront de la formule dramatique et littéraire que revêtiront mes premières œuvres.» — Il fut donc son propre librettiste pour la *Vie du Poète*, exécutée au Conservatoire, puis à l'Opéra en 1892, — reprise plus tard aux concerts Colonne, — «Symphonie-drame» comportant des chœurs mélangés à l'orchestre, où l'auteur a voulu peindre les joies rapides et surtout les angoisses d'une âme d'élite aux prises avec la Vie. — L'enthousiasme du poète jeune, quand des voix chantent en lui, quand un monde de formes et de couleurs palpite sous son front, dans cet élan joyeux, ardent qui l'entraîne vers la vie; — les premières mélancolies de cette âme neuve et fraîche sous la Nuit splendidement criblée d'astres, ses doutes, son appel inquiet à l'Etoile qui fuit et porte son avenir; — les luttes et le désespoir du poète atteint dans sa foi, dans son rêve, dans son âme et dans son corps, le cerveau et le cœur meurtris par le sentiment de son impuissance et de toute l'impuissance humaine en face d'un Dieu qui reste à jamais voilé; — la fête à Montmartre, l'orgie vocifératrice et canaille par laquelle il tente de s'étourdir et d'étouffer les suprêmes révoltes d'un cœur douloureux, d'un misérable génie incessamment torturé par le rêve, les bouffées sombres qui passent dans l'éclatante gaité du décor, la terrible soulerie qui avalit une âme fière jusqu'à la courber sous la domination stupide de la fille, inconsciente bête de joie dont le rire et la niaiserie insultent à celui dont elle a tué le cœur et le rêve, symbole (pour l'anarchiste qu'est Charpentier) d'une société ennemie qui par son in-



intelligence artistique et l'égoïsme de ses joies, conduit le poète au désespoir et à la déchéance... , autant de tableaux, tantôt d'une suavité mystérieuse, tantôt d'un réalisme aigu, qui soulevèrent de formidables ovations au Châtelet en février 1893. On ne railla pas ce que la philosophie du poème avait d'enfantinement pessimiste, le réalisme outrancier de la musique; à peine si l'on critiqua une certaine disproportion entre les épisodes insuffisamment préparés les uns par les autres et quelquefois mal liés. Il y avait là une âme extraordinairement vivante, un décor d'une audacieuse originalité: le public fut saisi et applaudit.

Les tendances réalistes du musicien se sont manifestées, plus curieusement encore que dans la dernière partie de la *Vie du Poète*, dans les *Impressions Fausses* jouées au Châtelet en 1894. «Ce sont de véritables scènes de théâtre, a dit d'elles, dans la *Revue Bleue*, M. Gaston Carraud,... ces deux intérieurs de prison évoquent la vision la plus nettement réelle, désagréable peut-être comme l'est souvent la réalité, mais irrésistiblement puissante.» — N'y avait-il là qu'un tableau? Evidemment l'auteur a élargi — à tort ou à raison, le cadre uniquement sentimental que lui fournissait Verlaine; — à côté de la chanson, pleine d'humour mélancolique, du bohème, qui, mêlé aux

Bons vieux voleurs,  
Doux vagabonds,  
Filous en fleur...

fume philosophiquement sa pipe et traîne ses souliers éculés le long des murs de la prison, Gustave Charpentier a voulu nous faire entendre la plainte poignante des déshérités et des vaincus de la vie, le cri sinistre des révoltés sociaux, le grondement des revendications imminentes: et ainsi la petite scène réaliste s'élève, bon gré mal gré, à la puissance d'un symbole.



Ces *Impressions Fausses* étaient détachées de tout un ensemble de «Poèmes chantés», publiés par Tellier, de «mélodies», selon l'appellation générale de ce genre d'œuvres. Mais comme ce terme, juste encore quand il s'agit des *lieder* (merveilleusement expressifs pourtant) de Schubert et de Schumann, devient impropre, appliqué aux petites œuvres de Gustave Charpentier! Pour cet imaginaire, doué au suprême degré du don de voir et de faire voir, chaque pièce de vers s'enrichit, devient le prétexte, le motif, l'âme de tout un tableau, d'une véritable scène musicale: à tout moment, le tempérament profondément dramatique du compositeur se «représente» le poème, y introduit une ébauche d'action, des chœurs lointains, divise les voix, dramatise le récit, fait concourir toutes les ressources de l'accompagnement à l'évocation du décor et de la scène. Tout au plus pourrait-on lui reprocher d'avoir, sur telle poésie de Camille Mauclair, par exemple, volontairement un peu grêle, savamment simple, gauche à la façon des chansons populaires, construit un développement trop complet, trop plein et coloré; — mais on peut tout demander à cette âme, sauf de manquer d'abondance, d'ampleur et de vie.

La vie! la vie! — Jamais âme d'artiste ne l'embrassa tout entière avec plus de fougue et d'amour, ne m'apparut plus spontanée, plus indépendante des poncifs esthétiques, plus improvisatrice de beau que l'âme vibrante de Gustave Charpentier. Est-ce que le beau est dans les choses? Il est dans l'œil, l'esprit, le cœur de l'artiste qui le contemple... En somme, je me hâte de le crier très haut, prévoyant que je me tarderai pas à quitter cette opinion-là, c'est une conception bourgeoisement mesquine que celle qui prétend renfermer la poésie dans certains sujets et l'exiler de tout un ensemble réalités vivantes, contemporaines! Prêter à la musique des suggestions nou-



velles, originales, sans cesser d'être musicien — surtout en restant musicien, — la faire hardiment s'attaquer à notre Paris, à notre temps, porter la description à un degré de puissance « objective » que cet art n'a pas encore osé rechercher, telle est l'orientation artistique de Gustave Charpentier et telles sont les tendances que lui ont reprochées, non sans habileté, de subtils adversaires et quelques négligeables sots.

Dès lors, la véritable explication de son talent apparaît d'elle-même. S'il entraîne son art hors des limites que n'ont pas osé dépasser les musiciens mêmes qui sortirent le plus de la musique pure, s'il voit de la musique possible où ils n'en voient point, n'est-ce pas qu'il l'a considérée, dès l'abord et très sincèrement, de par une loi de sa nature, d'un point de vue tout différent du leur? — Tout à l'heure, les mots scène, tableau, décor, action, drame, venaient d'eux-mêmes sous ma plume au cours de cette rapide esquisse; ce sont termes de la langue du théâtre: c'est qu'en effet Charpentier est avant tout et essentiellement un *homme de théâtre*. Il voit les choses avant de les exprimer musicalement; elles se jouent devant son regard. L'analyse du moindre de ses petits « poèmes chantés » prouverait que son inspiration musicale dépend d'une sorte de projection dramatique du poème choisi; sa musique elle-même a quelque chose de plastique: elle accompagne, suit un geste... En somme, c'est toujours du théâtre qu'il nous montre.

Une telle faculté jointe à son amour fougueux, tendre aussi, et presque exclusif, pour les réalités parmi lesquelles il vit, devaient fatalement l'amener à écrire l'opéra qu'il vient de terminer, *Louise*: drame moderne où évoluent une âme d'artiste en plein milieu contemporain, une jeune fille du peuple parisien, des ouvriers, un taudis de Montmartre, Paris à l'horizon... Bonne chance à cette originale audace! Puisse le succès prouver au jeune musicien



qu'il n'a pas eu tort d'abandonner le sentier battu, piétiné par tant de prix de Rome, pour porter sur la scène lyrique quelques-unes des réalités réputées jusqu'à ce jour impénétrables à la musique.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

---

## LE RIRE DE MÉLISSA

FRAGMENT (\*)

... Ris donc! ton souffle agile vibre aux cordes des lyres :  
 La haute voix des pins au murmure du saule,  
 Avec son rythme où sonne à demi la parole,  
 Est déjà telle qu'on l'écoute,  
 La lyre oisive sur l'épaule ;  
 L'esprit se tait et doute ;

L'herbe, balbutiant de sa ténuité,  
 Fait muet notre rêve exquis de la nuité ;  
 Les astres ont des musiques fraternelles  
 Et l'on rêve, sans voix, à les songer trop belles ;  
 Oui; et l'on craint que sonne étrange la parole  
 Quand le pin dit plus haut le murmure du saule...

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

---

(\*) Feuilleton détaché d'une suite : EN ARCADIE.

## LA BAIE

Dans une baie, au bord des dunes  
Qui s'étendent de lieue en lieue,  
Voici jouant avec la lune,  
La fée aux deux mains bleues.

Comme d'un panier d'or  
La lune tombe au fond de l'eau  
Et s'éparpille  
En ronds qui brillent ;  
La lune et tout le grand ciel d'or  
Tombent et roulent vers leur mort,  
Au fond de l'eau profonde et bleue  
Dont est reine, la fée  
Aux deux mains bleues.

Or idéal et si lointain  
Que les regards sont incertains  
Dès qu'ils le comptent ;  
Et néanmoins la fée  
Le mêle à l'or lascif de ses cheveux  
Et sur ses seins, le dompte.

Elle se pâme en ses reflets  
Brusques et violets,  
Le jette au sable et à la vase,  
Sans se douter, un seul moment,  
Que dans les loins du firmament  
Cet or aimante et fait brûler l'extase.

Elle le fausse et le salit  
L'attire à elle au fond du lit  
D'algues et de goémons flasques,  
Où rit, d'entre des fleurs couleur céruse  
Et des balancements d'ombres et de méduses,  
Son masque.



Et l'or divin est employé  
 Sans peur qu'il soit l'éclair qui tout à coup fulgure,  
 A son plaisir et sa luxure,  
 Et l'or divin, c'est l'or noyé.

Dans une baie au fond des dunes  
 Qui s'étendent de lieue en lieue,  
 Voici la fée aux deux mains bleues  
 Drainant le ciel en ses cheveux.

EMILE VERHAEREN.

---

### SEPTEMBRE AU BORD DU LAC DE CÔME

Ce soir, tous les monts sont perdus dans la brume lunaire. Seule, la chaise majestueuse des Jardins Serbelloni, comme un trône sombre, semble attendre quelque divin séant, friand des beautés de la nuit. A ses pieds, les lumières de Bellagio commencent à s'éteindre, et, çà et là, dans la vapeur incertaine, des points lumineux s'évanouissent. L'air est ici une chose enveloppante et molle qui vous caresse, vous lèche jusqu'à la gâterie sensuelle. Il porte par instants des nuées de brumes attribuables aux lauriers-roses dont les grosses fleurs chavirées par leur poids, pendent, le cœur en bas, sous la lune, un peu pareilles à des paquets de chair.

Hormis le doux jagement des eaux avec le sable de la rive, on n'entend absolument rien. Ce murmure, d'ailleurs, fait partie du silence et l'exalte. Quel poète a ordonné le rythme selon quoi chaque flot menu, comme un beau vers

léger, vient faire tinter ici sa syllabe dernière?... et pour quelle oreille?... Elles sonnent parfois, ces chutes de flots, avec la clarté joyeuse d'une cymbale lointaine; et aussi, parfois, elles s'affaissent insaisissables, tel on imagine le soupir frêle d'une fillette qui dort. Ah! nous garde-t-il le poète invisible, un écho affaibli du jeune éclat de rire de jadis, duquel tout ce rivage, un jour, aurait tressailli; ou bien la peine secrète d'un cœur qui ne s'ouvrit jamais? Qui sait quelles ombres d'amants passent à cette heure le long de ces eaux chuchottantes et reçoivent les chants faits pour elles?

RENÉ BOYLESVE.

---

POÈTES NÉERLANDAIS

---

LES ARBRES

*(Traduction littérale)*

Ils ne sont pas là immobiles, sans mouvement, murés  
profondément dans le sol ... les arbres.  
Ils ne sont pas tranquilles et immobiles! Ils marchent — ils marchent  
à la pointe du jour; ils marchent quand la nuit tombe; ils marchent  
printemps comme été, automne comme hiver.  
Ils marchent, loin tous ... Loïn, de la côte,  
par routes et chemins, par sentiers et chaussées  
ils arrivent, une double, interminable rangée,



inclinant la tête comme des pèlerins fatigués ;  
toujours allant vers l'Est ; courbés, noircis, bossués,  
l'écorce noueuse, avec très peu de branches maigres,  
qui pendent maladivement et sans force jusqu'à terre...  
Et, tout comme les pèlerins qui chantent d'une voix plaintive,  
où qu'ils aillent, ils ne se taisent jamais !  
Ils chantent, les jours de printemps, quand les oiseaux font  
leur nid dans la jeune verdure ;  
ils sont comme haletants les jours d'été, quand la chaleur,  
lourde comme le plomb, pèse sur leur cime roussie ;  
ils pleurent par les mauvais temps, quand les premières tempêtes  
éparpillent leurs branches au loin à travers champs ;  
ils se plaignent aux jours du froid hiver,  
tremblottant dans leur nudité pitoyable,  
tremblottant comme des gueux dans leurs haillons...  
Et, tout comme ces pèlerins, qui, au mois de mai,  
montent le chemin de Hal troupe par troupe,  
portant à la main de petits drapeaux de papier,  
tels, ils élèvent les jours de printemps et d'été leurs branches  
fraîches et vertes comme des rameaux.  
Dans l'arrière saison ils ressemblent à des chevaliers  
chevauchant enveloppés dans leurs manteaux rouges et or  
dans les bois pour la chasse. Comme des rubis de feu,  
des feuilles d'un rouge ardent flamboient dans leur cime  
jaune et brune ; ils font tomber comme des gouttes d'or  
de leur coiffure large et bruissante,  
et, où qu'ils aillent, ils changent, en se défeuillant,  
les chemins nus en des tapis de Smyrne...  
Mais en hiver, souvent, il reste dans leurs rangs  
plus d'une place vide... C'est que la Mort  
renversa d'un coup violent l'un des pèlerins,  
l'écrasant sur la terre qu'il mesure de toute sa longueur...  
Cependant lilres de tout souci, sans s'émouvoir, tous  
les autres marchent en avant ; ils marchent, l'un après l'autre,  
plus loin et plus loin, par bruyères et prairies,  
ils cheminent fidèlement vers l'Est, où se lève le soleil...

POL DE MONT.

## JEAN-FRANÇOIS RAFFAËLLI

L'artiste dont la peinture correspond le mieux à la littérature des Daudet, Zola et surtout de Goncourt... les de Goncourt des romans parisiens bien entendu, des paysages de banlieue de *Germinie Lacerteux*, de *Renée Mauperin* et de *Manette Salomon*, a inventé une «écriture artiste» du dessin et de la couleur; et fait de l'art un grimoire personnel. Sa formule est nouvelle; elle est le meilleur de lui-même, étant du reste tout lui-même. Sa pensée ne va pas plus loin que ceci: faire un tableau qui lui plaise, c'est-à-dire qui soit un Raffaëlli. Et pour cela il lui suffit de copier n'importe quoi dans la nature en le tripotant de cette manière chatte, égratigneuse, instantanée, sténographique, qui est sa spécialité et qui semble mêler l'eau-forte à la couleur, comme par ailleurs Raffaëlli colore ses eaux-fortes. Une toile charbonnée comme au fusain, au pastel uni ou simplement au Conté à tort et à travers de la couleur plus dessinée qu'étendue, et transparaisant si bien à travers le tout que ce tout pourrait s'appeler de la peinture à claire voie, tel l'aspect présent des récentes œuvres de Raffaëlli. Expressifs jusqu'à la caricature exclusivement toutefois, mais en s'arrêtant juste, juste à la limite... au point où Forain par-delà reprend, ses personnages aussi bien que ses paysages grimacent leur caractère comme pour mieux faire la nique à la stupéfaction du bourgeois... Une exposition très synthétique de l'œuvre de Raffaëlli vient d'avoir lieu à Vienne, où l'on ne connaît encore ni Manet ni Monet, ni ce qui s'ensuit. Le succès d'étonnement a été considérable. Le dimanche après-midi, où le *Künstlerhaus* est ouvert à 10 kreuzer, il m'est arrivé d'aller à l'exposition exprès pour entendre s'ébrouer les filles et les fils de Frau



Soferl devant la peinture de l'artiste parisien. Ce n'était qu'un cri : on n'y voulait admettre que de la caricature — l'incompréhension ou la compréhension comme l'on voudra, n'allait ni en deçà ni au delà. Il va sans dire que ce n'était pas l'avis des artistes, mais je crains bien que ce ne fût en somme celui du gros public... Je ne fais que constater l'effet produit. C'était comme si l'on eût donné du pâté de foie gras à des gens qui n'ont de leur vie mangé que le grossier bouilli autrichien...

Pour ma part je mets Raffaëlli aussi haut que possible parmi les peintres de la réalité. Lui seul a su peindre Paris et sa banlieue dans l'atmosphère qui lui est spéciale et selon des procédés adéquats à la chose. Il est réellement le paysagiste par excellence des rues de Paris, que ce soit sous le soleil ou dans la boue peu importe ; la joie des Dimanches de juin sur l'esplanade des Invalides devant le dôme doré, sur le pont devant le Trocadéro aux architectures lilas, ou sur la place de la Concorde toute grouillante de voitures autour de l'obélisque rose et des jets d'eau bleus, lui est aussi familière que les sales brouillards de suie sur les ornières des routes de banlieue en novembre, ou sur les terrains vagues miséreux envahis de détritrus et de lèpres citadines. Il illustre à tel point certaines pages des Goncourt, qu'il faudrait le style fourmillant et contourné de ces pages pour analyser ses tableaux. Mais s'il échafaude dans la vibration lumineuse la flamarde silhouette de la Trinité du Mont, l'ennuyeuse façade plate de Saint Vincent de Paul, le pseudo-temple grec aux entrecolonnements humides de la Madeleine, la sobre petite église, campagnarde en plein Paris, de Saint Germain des Prés, la façade lourdement provinciale de Saint Sulpice, ce n'est jamais dans son tableau qu'accessoire, heureux dans toute la gloire de ses atmosphères et de ses éclairages les mieux caractéristiques ; le vrai sujet, c'est la foule spéciale, la vie particulière



des rues, les passants très distincts de quartier en quartier qui vermiculent sur les trottoirs, brouillant les invisibles sillons de leur marche onduleuse, les dévidant en écheveaux inextricables autour des arbres en manches à balais, jouant à cache-cache dans l'entrecroisement compliqué et bruyant des omnibus et des voitures. Tels de ses tableaux assourdissent. J'ai dit, mais il faut insister, — qu'il s'entend à merveille à rendre la physionomie des foules adéquate à chaque quartier. Ses promeneurs ne seront jamais «*chiqués*» au hasard, mais sont toujours ceux que l'on est accoutumé de rencontrer *ici, et non là*. Aussi les tableaux de Raffaëlli seront-ils un précieux document pour l'histoire future de la vie et des mœurs de Paris à la fin du XIX.<sup>ème</sup> siècle. Il est en somme le plus réellement et le mieux parisien de tous les peintres de Paris, et son procédé même, où tout entre et qui semble fait de rien, donne à penser à la cuisine compliquée des restaurants du boulevard. Ce sont deux produits similaires, aussi raffinés, et qui nécessitent, pour être goûtés, des estomacs et des yeux quelque peu blasés et pervers.

Quant à l'âme, au caractère, du peintre de cette vie des rues et de la banlieue, il doit évidemment trop regarder les choses extérieures, et trop attentivement noter en sa tête le kaléidoscopique spectacle des carrefours et des places, pour qu'il faille lui demander de profondément penser. Je crois même qu'il nous répondrait, si nous le lui demandions, qu'une seule pensée telle que celle de devenir un maître-ouvrier d'art suffit à remplir exclusivement une existence. Et il a raison à son point de vue. Mais ses œuvres n'en témoignent pas moins de sa psychologie. Pour aimer ce qu'il peint, il faut qu'il ait l'entrain déluré, la gaité extérieure et l'intérêt captieux des aspects papillotants du superficiel, au point d'être en quelque sorte un passant de plus devant et dedans sa propre œuvre. Ses



tableaux font penser à une sorte de griserie, la griserie des promenades à travers les foules, sans penser à rien. C'est la lanterne magique des heures de Paris. Cependant çà et là: un trait de bonté ou un trait de goguenardise, suivant la rencontre et l'impression du moment. Et voici pourquoi les nez ineffables de deux tourlourous devant l'image en cire et les corsages d'une devanture de modiste. De là aussi la touchante solitude des deux vieux trop cassés pour avoir plus jamais de famille et qui se boutonnent mutuellement avec tant de mélancolie leurs gants blancs à leurs mains gourdes avant d'entrer à la mairie..., une œuvre vraiment poignante...

Par dessus la quintessence de parisine dont déborde le parisianisme de Raffaëlli, voici que vint se greffer tout dernièrement un peu de la frénétique fièvre d'agir et de gagner, américaine. Dieu sait pourtant que ce nerveux et cet actif de Raffaëlli n'en avait pas besoin. N'importe. Raffaëlli retour d'Amérique, c'est Raffaëlli surajouté à Raffaëlli à la seconde puissance, au carré... Au cube, non jamais; un cube est pesant, s'étale et ne bouge mie. J'ai vu autrefois des petits enfants découper un carré dans une plaque de laiton, tenir élastiquement cette lamelle entre leurs index rigides par les pointes des angles opposés et souffler dessus. Le carré virait en un éblouissement sphérique, vaporeux, plein de petites étincelles. Raffaëlli et son art télégraphique me fait penser à ce petit jeu. Autrefois Raffaëlli colorait très peu; mais depuis qu'il s'est chargé comme se charge une machine électrique de toute l'agitation américaine, sa couleur devient radieuse; les gris de Paris, le charbonnage des squares, la boue des grandes routes s'illuminent par sympathie à de grandes trouées de ciel bleu. Peintre de fleurs, le maître prodigieusement habile, vivant et roué, empâte les dahlias jaunes et les œillets roses et les scabieuses pourprées dans l'écheveau des tiges, de



façon à donner l'illusion de la réalité tout en étant plus que jamais Raffaëlli. Poitraitiste, il acquiert le sentiment de toutes les tendresses et de toutes les grâces, atteint presque aux roses et aux blancs des Anglais, à la formule «*de la crème dans du lait*»; mais au milieu d'un chignon blond il écrasera comme d'un coup de poing un pâte de couleurs qui sera une touffe de fleurs et tout le portrait devient l'écriture d'un Goncourtiste fiévreux—les Goncourt ont aussi tracé le pastel des actrices du XVIII.<sup>ème</sup> siècle, ne l'oublions point—tamponné d'un brutal et merveilleux cachet zolesque.

M. Raffaëlli va se mettre à la porcelaine; nous aurons de lui des statuettes modernes à la façon des figurines de Saxe. Ce que nous pouvons prévoir c'est que ce sera tout simplement exquis. Nous pouvons, en attendant, parler du sculpteur curieux, qui a cisailé des sortes de bas-reliefs ajourés: vieux rémouleurs, portières, balayeuses, toujours étonnamment expressifs. Nous savons ce qu'il est comme graveur. Il a innové dans ce genre, comme il innovera dans les figurines cuites, et a créé la gravure faite d'une superposition de pointes sèches diversement colorées. Bref un raisonneur, un chercheur, un logicien, un sincère, et un infatigable, ayant à son service l'une des visions sachants le mieux appareiller les spectacles qu'elle note surpris au passage, lorsqu'il s'agit de tous les synthétiser en une seule œuvre, et d'y faire pulluler—comme infusoires dans une goutte d'eau—des personnages en intimité avec leur décor.

WILLIAM RITTER.



## LIED EN AUTOMNE

Quand nous sommes partis,  
C'était à l'aurore,  
Nous ne savions pas que le soir  
Tomberait si rapide et si morne.  
Rien ne nous avait avertis  
Que déjà sanglotait l'automne,  
Et, légers de chants et d'espoir,  
Nous sommes joyeusement partis.

Pourtant, nous aurions pu voir  
Que l'aurore  
Pleurait un peu et s'attristait ;  
Mais nous voulions croire à l'espoir,  
Nous voulions croire aux étés éternels,  
Et nous sommes partis sans voir  
Que les arbres se dénudaient  
Et qu'il faisait gris au ciel.

Et maintenant, voici un soir  
Où, dans le ciel, ne meurt nul rayon de soleil ;  
Et désormais  
Longtemps, longtemps il va pleuvoir,  
Et longtemps vos yeux désolés,  
Vos doux yeux, madame, vont pleurer.

A.-FERDINAND HEROLD.

## LA CHIAVE



Videro gli uomini — quando dopo di avere contemplati gli splendori del cielo, della terra e la bellezza della donna volsero gli occhi alle armonie interne — che una arcana corrispondenza si andava formando, per cui qualcuno di essi svelava agli altri i moti più arcani dell'animo metendoli in relazione coi fenomeni della natura, d'onde una nuova bellezza sorse nel mondo e fu chiamata volta a volta poesia, pensiero, arte.

Essa parve subito così mirabil cosa che a frotte gli uomini corsero ad ammirarla e i lavoratori sospendevano per un istante l'opera traendone forza ed eccitamento a continuare meglio di poi. Tutti si abbeveravano a quella

---

Traducção :

## A CHAVE

Viram os homens — quando depois de terem contemplado os esplendores do ceu, da terra e a beleza da mulher volveram os olhos para as harmonias internas — que uma secreta correspondencia se andava formando, pela qual cada um d'elles desvendava aos outros as mais reconditas emoções do coração, relacionando-as com os phenomenos da natureza, e d'aqui uma nova beleza surgiu no mundo e foi denominada successivamente poesia, pensamento, arte.

Desde logo foi ella considerada uma tão admiravel cousa que os homens correram em multidão a admirar-a e os trabalhadores suspenderam por um pouco o trabalho, voltando depois com maiores forças e estímulos para o continuarem. Todos se dessedentavam n'aquella mystica pis-



mística piscina, a quel latte che una Dea versava in abbondanza per la felicità e per la salute dei mortali e le sue fonti e i suoi misteri furono tenuti qual cosa sacra, nessuno osava accostarvisi. Appena di secolo in secolo il divino segreto veniva tramandato a un predestinato profeta.

Ma a poco a poco scemò negli uomini la sete della bellezza ideale. Dissero: o non siamo tutti eguali? Perché solo pochi eletti terranno la chiave della piscina? Non si possono fabbricare tante chiavi quanti uomini siamo e ciascuno di noi sia ministro a suo piacere? Come abbiamo occhi e bocca non abbiamo ciascuno anche mani pieghevoli e polso sicuro? Quando saremo padroni della fonte chi ci misurerà più il liquore?

Tutti consentirono a tale ragionamento che fu giudicato il più saggio e il più proprio alla comune felicità; per cui di null'altro curandosi, anzi trascurando molte cose che depprima si stimavano necessarie drizzarono gli uomini il loro ingegno a comporre e a distribuire chiavi. Nè le donne

cina, n'aquelle leite que uma Deusa derramava abundantemente para felicidade e saude dos mortaes, e as suas fontes e os seus mysterios foram guardados como cousa sagrada, ninguem ousava approximar-se d'elles. Apenas, de seculo a seculo, o divino segredo era confiado a um propheta predestinado.

Mas a pouco e pouco foi-se estancando nos homens a sede da belleza ideal. Disseram elles: não somos por ventura todos eguaes? Porque razão só um pequeno numero de eleitos terá a chave da piscina? Não se poderão fabricar tantas chaves quantos são os homens, e usar cada um de nós d'ella a seu bel prazer? Assim como temos olhos e bocca não temos tambem todos mãos dextas e pulsos fortes? Quando seremos nós senhores da fonte que dará o licôr em maior abundancia?

Todos concordaram com estas razões que foram julgadas como as mais sabias e como as mais próprias para a felicidade commum; pelo que, abandonando tudo o mais, desprezando muitas cousas que antes eram consideradas indispensaveis, applicaram os homens todo o seu engenho a fazer e a distribuir chaves. Nem mesmo as mulheres foram es-

furono trascurate, che esse pure staccandosi per la prima volta dal talamo e dalle culle volsero gli occhi alla nuova promessa, e sospinte e incitate proclamarono i loro diritti all'eguaglianza.

Si vide allora, spettacolo inaudito, le frotte crescere, diventare folla e non folla serena aspettante la Grazia ma folla rumorosa, agitata dai mille demoni dell'invidia, insofferente e cieca precipitarsi verso le note fonti e cercare disperatamente e battere con un numero infinito di chiavi il suggello che restava chi uso, muto come una tomba!

NEERA.

---

### IMAGES :

#### LES VENDANGES D'AUTOMNE :

Les chariots remplis des vendanges d'automne  
 Ondulent sur la route en cavalcade heureuse  
 Et les grappes ont chu des cistes de Pomone  
 Sur les boucliers pavoisés de scabieuses !  
 Un doux refrain de flûte a fait frémir les files  
 De celles qui riaient de se savoir rougies

---

quecidas; ellas tambem, deixando pela primeira vez os thalamos e os berços, volveram os olhos para a nova promessa, e impellidas e incitadas, proclamaram os seus direitos á egualdade,

Viu-se então, espectáculo inaudito, a multidão crescer, tornar-se compacta, e não era uma multidão serena na expectativa da Graça, mas uma multidão numerosa, agitada pelos mil demonios da inveja, impaciente e cega precipitar-se para as fontes e procurar desesperadamente e bater com um numero infinito de chaves a fechadura que se conservava hermetica, muda como um sepulchro!



A cause de la honte éclore aux grappes viles.  
 Mais la fête a fleuri de ses fontanals  
 L'éclat du cours limpide et du fleuve divin  
 Où luit la perle pure au fond des flots d'argent !  
 J'ai teint les jougs d'ivoire avec le sang du vin  
 Et les bœufs du labour sont maintenant sanglants ;  
 Chaque outre s'est vidée et le meurtre est béant  
 De cette plaie au fond de l'outre ou fut le vin !  
 Et les femmes qui pudiques étaient venues  
 Au son de leur théorbe et de leur lyre roses  
 Prier la Paix, sont au front couronné de roses  
 Maintenant des Bacchantes et des Nymphes nues !

---

 LE BÉLIER :

Le bélier lumineux qui porte les captifs  
 A travers le détroit de la Mer fabuleuse  
 De l'or de sa toison ouvre le large esquif  
 Où les enfants meurtris par la vague houleuse  
 S'enfuient vers le refuge de nouveaux récifs !

Les cornes du bélier sont du feu sur la Mer,  
 La toison du bélier est de l'or sur les vagues  
 Et voici que je vois vers mon rivage clair  
 Portant parmi ses cornes des couronnes d'algues  
 Surgir le bélier d'or devant mon Jardin vert !

Oh ! ces enfants, leurs douces mains baisent mes Roses  
 Oh ! ces captifs leurs bonnes voix bercent mon cœur  
 Leurs pas n'ont pas crié trop haut, ma maison close  
 S'est ouverte devant l'exil de leur bonheur ;  
 Mais voici que brillant de sa métamorphose,

Avec leurs mains entre les miennes nous avons  
 Vu le bélier divin frapper de son pied dur  
 Les pierres du rivage et s'élever le front  
 Paré de roses et qui traversant l'azur  
 S'élever vers le ciel et quitter l'Hellespont !

EDMOND PILON.

## EUGENIO DE CASTRO

A importante casa editora Fratelli Treves, de Milão, tão conhecida pela elegancia typographica das suas publicações, acaba de pôr á venda uma encantadora traducção italiana de BELKISS. O traductor é Vittorio Pica, um dos mais illustres escriptores contemporaneos da Italia. Em seguida reproduzimos alguns excerptos do estudo critico que precede a traducção.

.....  
Di un pessimismo non meno fosco è il recente bellissimo poema del De Castro «*Sagramor*», ma in esso non ritrovasi più lo sfoggio d'imagini brutalmente realistiche di «*Interlunio*», chè anzi sono gli sfolgoranti colori romantici che vi trionfano ed il protagonista può quasi considerarsi come un cadetto di *Manfred*, di *Werther*, di *René*, un cadetto meno enfatico, più pensoso ed anche più intensamente sconsolato.

Questo poema si apre con un prologo in prosa, durante il quale il pastorello Sagramor è strappato da una simbolica regina maliarda alla semplicità ingenua della sua vita campestre, di cui la maggior cura era di guidare il gregge al pascolo ed il maggior piacere era di soavemente suonare la rustica siringa. Nei sei seguenti episodii in versi, Sagramor, divenuto un brillante cavaliere, prova, volta a volta, le gioie dell'amore, la possanza della ricchezza, la distrazione dei viaggi, l'esaltazione della gloria e, poichè egli cade di disillusione in disillusione, di dolore in dolore, egli ansiosamente ricorre prima alla Scienza, poi alla Fede, poi alla compassione della Natura, troppo infelice essa medesima per poter consolare chicchessia, ed infine alla Morte, la quale non vuole saperne di lui. È infine la triste



istoria di un'Anima moderna in cerca della Felicità e che non trova che delusioni ed amarezze e precipita fatalmente nel Tedio. Così, nel settimo ed ultimo episodio, Sagramor, vedovo d'ogni speranza ed annoiato di tutto e di tutti, piange scoraggiatamente sulla sua sorte, che, pel poeta, simbolizza quella dell'intera miserabile umanità; ed ecco che, dinanzi ai suoi occhi, velati di lagrime, passa un schiera di gloriosi fantasmi, Sardanapalo, Belkiss, Salomone, Cleopatra, Caligola, Giles de Rais, Fra Gil de Santarem, Luigi II di Baviera, Baudelaire e, ciascuno di essi, dopo avergli descritto i fulgidi e strani sogni di gloria, di lusso, di voluttà che ha cercato di realizzare nella propria esistenza, finisce col proclamarsi vittima dell'universale amarissima noia. Svaniti i fantasmi, Sagramor, con accenti di rara e straziante eloquenza, descrive l'intimo suo affanno e maledice la vita, per poi chiedere un supremo calmante rifugio al ricordo della vaghissima creatura, che fu il suo primo amore, ma il bianco fantasma della sua Cecilia gli appare per un istante soltanto e subito dileguasi, mentre alcune voci misteriose vengono, ancora una volta, ad offrirgli le fallaci gioie della vita, che egli volta a volta rifiuta, giudicandole con crudele ironia:

## PRIMA VOCE

O viandante che stai piangendo, — perchè mai piangi? — Vieni meco: rideranno cantando — le tue ore.

Vieni, non tardare! Io sono l'amore, — voglio dar l'ali ai tuoi desideri! — Da vezzose bocche, tazze in fiore, — berrai dolci, soavi baci!

## SAGRAMOR

Baci?... I baci, folli vertigini, — sono veleni! — Sfogliano rose sulle bocche, — ma aprono piaghe nel cuore...

## SECONDA VOCE

Eccoti dell'oro, manate di oro, — prendi! non piangere... — Coi ducati di questo tesoro, — avrai palazzi, gemme e fiori... — Guarda, vedi — come l'oro è biondo, — come l'oro risplende...

## SAGRAMOR

Oro?... e per farne cosa? — La Felicità nessuno la vende...

## TERZA VOCE

Perchè mai mandi così accorate doglianze, — in così tetro ed angoscioso tono? — Viaggiamo! godremo belle giornate...

## SAGRAMOR

Piccolo è il mondo... l'ho già corso tutto...

## QUARTA VOCE

Io sono la gloria, genio giocondo — d'un radioso paese solare... — Tu sarai il maggior poeta del mondo!

## SAGRAMOR

Dicesi che il mondo stia per finire...

## QUINTA VOCE

Sarai un dotto: dal mio albergo — vedrai in breve tutto rischiarato!

## SAGRAMOR

Se avessi serbata la mia ignoranza — non mi sarei sentito così disgraziato...



## SESTA VOCE

Io sono la morte vittoriosa, — madre del mistero, madre del segreto...

SAGRAMOR

Oh! non prendermi! Vattene via! — Ho paura di te!

## SETTIMA VOCE

Io sono la vita! Giacchè il morire — ti fa paura, darotti mille anni!

SAGRAMOR

No, perdio! Ne ho abbastanza di atroce soffrire — di disinganni!

## MOLTE VOCI

Vuoi i più rari, i più dolci piaceri? — Vuoi essere stella, vuoi essere re? — Suvvia, rispondi!... di', cosa vuoi?

SAGRAMOR

Non so... non so...

E con questa desolata esclamazione di Sagramor si chiude il possente poema simbolico del De Castro.

Certamente la poesia di Eugenio de Castro è poesia aristocratica, è poesia decadente e quindi non può piacere che ad un pubblico ristretto e scelto, che, nella lambiccata raffinatezza dei pensieri e delle sensazioni, nella varietà sapiente e musicale dei ritmi, trova una singolar voluttà dello spirito. La comune dei lettori, abituati agli sdolcinati sciroppi dei poetini sentimentali, o soltanto di gusto austero e non apprezzante che il latte ed il vino vigoroso degli autori classici, è meglio che non accostino neppure

le labbra alle anforette curiosamente rabescate e pomposamente gemmate dei canti, volta a volta amorosi, mistici, disperati del poeta di Coimbra, giacchè in esse è contenuto un violento liquore, che brucia e disgusta chi non sia già assuefatto alle forti droghe di certa raffinata ed eccezionale letteratura modernissima.

\*

L'opera però più importante e più caratteristica che sia finora uscita dalla penna fervida dell'ardimentoso poeta portoghese è, senza dubbio alcuno, «*Bellkiss, rainha de Sabá, d'Axum e do Hymiar*», lo squisito e pittoresco poema drammatico in prosa venuto alla luce appena qualche mese fa a Coimbra e di cui io oggi presento ai lettori italiani una traduzione fatta con amorosa cura. Al suo apparire, esso ha sollevato in Portogallo così vivo e largo entusiasmo che Eugenio de Castro, appena ventisettenne, è stato eletto membro dell'Accademia Reale di Lisbona, in seguito ad una lusinghiera relazione di Teofilo Braga, l'illustre storico della letteratura portoghese. Anche in Francia «*Bellkiss*» ha trovato vivaci ammiratori e vi è stato un valoroso critico che non si è peritato di proclamarlo: *un pur chef-d'œuvre*, dimenticando che, per una spirituale legge, un po' crudele forse, ma non del tutto ingiusta, per potere applicare tale glorioso epiteto ad un'opera d'arte bisogna che il tempo v'abbia depresso su la sua lucida patina. Come che sia, certo è che questa del De Castro è opera di raro valore e tale da meritare uno dei più onorevoli posti nell'interessante fioritura di quella che io chiamerei l'odierna letteratura cosmopolita, e della quale è fra i più geniali rappresentanti il nostro Gabriele d'Annunzio.

Per Eugenio de Castro lo scopo precipuo della moderna



poesia consiste nel presentare dei simboli eterni ed universali, e, per esprimerli, egli, piuttosto che inventare faticosamente nuove favole, ama risuscitare grandiose figure mitiche ed istoriche, specie se muovonsi in un ambiente prestantesi a quella sfolgorante magnificenza di accessori, che ha, in ogni tempo, attirata la fantasia dei poeti. Così egli ha prescelto, come protagonista del suo dramma, la innamorata e fastosa regina di Saba, della quale viene, nel «*Libro dei Re*», narrata la visita al saggio ma voluttuoso figlio di David e di Betsabea, e che è forse la più attraente, misteriosa e suggestiva figura muliebre della Bibbia, la bellissima donna, chiamata da Gesù, secondo l'Evangelio di San Matteo (xii, 42), semplicemente con l'appellazione vaga di *reina del Mezzodi*, e che nelle leggende arabe appare col dolce nome bisillabo di Belkiss, preferito a ragione dal de Castro, mentre con quello di Makedà ritrovasi nelle istorie degli Etiopi, i quali pretendono che i loro re direttamente discendano dal figliuolo che ella avrebbe avuto da Salomone, e che sarebbe stato educato a Gerusalemme presso il padre.

Di questo fantasioso personaggio biblico il giovane poeta portoghese ha fatto una creatura appassionata ed esaltata, che, nel bizzarro ed enigmatico esotismo, ha una certa spirituale parentela con l'*Hérodjade* di Mallarmé, con la *Salammbô* di Flaubert, con l'*Akèdysseril* di Villiers de l'Isle-Adam, ed anche un po' con la *Princesse Maleine* di Maeterlinck, e quando ella, fra le opulenze della reggia di Saba, tediata della monotona vita di tutti i giorni, esprime l'ardente sua sete di cose misteriose, di cose nuove e singolari, che la risvegliano, che la agitano, che la scuotano, ci par quasi che dalla porporina corolla della sua bocca di vergine desiosa di baci esalino le magiche e solenni parole, con le quali la Chimera risponde alla Sfinge nella «*Tentation de Saint Antoine*» di Gustave Flaubert: «Je



*cherche des parfums nouveaux, des fleurs plus larges, des plaisirs inéprouvés.»*

A Belkiss si oppone la figura rigida ed austera di Zofesamin, il fido e più che ottantenne suo mentore, che ha sacrificato ogni gioia mondana all'amara conquista della verità. E fra i due, fra Belkiss, che, come il provenzale trovatore Giaufre Rudel per la Principessa Lontana, nutre per Salomone un indomabile amore, pur non avendolo mai visto, e il saggio Zofesamin, che prevede le disastrose conseguenze dell'appagamento di tale amore, e cerca quindi, in tutti i modi, di attraversarlo, apresi un fiero dibattito che simbolizza l'eterna lotta tra la passione e la ragione, tra la carne accesa dal desiderio e la mente sagacemente ammonitrice: «Io non ne posso più, — grida la giovane regina, esasperata dalle notti insonni, dalle lunghe ore di languore, dalle fantasticherie voluttuose, — ho bisogno di baci, dei baci di Salomone!» «La realtà è più amara dell'elboro, — risponde il vecchio consigliere. — È dolce avere un desiderio, ma realizzare tale desiderio significa ammazzarlo... Felici sono soltanto coloro che si creano costantemente desideri irrealizzabili, ciecamente persuasi di poterli vedere realizzati.» Ma gli ammonimenti del vegliardo non possono a lungo trattenere l'ardente vergine, che ansiosa chiede: «Perchè mai nacqui con una così bella bocca?» per poi ritornare ad invocare i baci di Salomone. È la passione che fatalmente vince, ma quale triste vittoria! Appena il suo sogno si è effettuato, Belkiss sente tutta la crudele verità delle sconsolate parole di Zofesamin, sente che oramai la sua vita è dannata al dolore ed al rimorso. «La felicità è inaccessibile», «L'amore non è che una insidia della Natura», ecco i due desolanti assiomi, che Eugenio de Castro ha chiesto in prestito alla teoria pessimista del suo prediletto Schopenhauer e che egli ha rivestito della più splendida ed ammaliante forma poetica.



Questo straziante dramma psicologico si svolge attraverso una serie di scene grandiose, nelle quali il De Castro si è compiaciuto ad evocare, con squisita sapienza artistica, tutte le pompe magnifiche delle feste popolari e delle cerimonie ieratiche, tutte le regali raffinatezze voluttuarie dell'antico Oriente e dell'antica Africa. Nel linguaggio poi dei personaggi, in quei loro dialoghi di passione, di angoscia, di sogno, si sente l'eco dell'enfasi pittoresca e magniloquente dei poemi orientali e della Bibbia: così, per esempio, il dialogo d'amore fra Salomone e Belkiss è tutto fiorito di similitudini che fanno ripensare al caldo lirismo immaginoso del «*Cantico dei Cantici*». D'altra parte il De Castro ha voluto, seguendo l'esempio dato nella musica da Riccardo Wagner, che nel linguaggio di ciascuno dei suoi personaggi si potesse rilevare un ritmo sempre uguale dal principio alla fine del libro; in conseguenza, siccome ha già osservato un critico portoghese, la musica delle frasi di Belkiss è vaga, ardente, muliebre; quella di Zofesamin è tetra, lenta ma nitida; quella di Horsiatf è incerta e negletta, e così di seguito. In quanto alla psicologia dei personaggi non si può negare che essa potrebbe essere un po' più complicata e profonda; non devesi però dimenticare che il De Castro non ha punto inteso, come qualche altro celebre moderno letterato, di ricostruire e nuovamente interpretare delle alte figure storiche, nè ha tenuto a dimostrarsi sottile ed acuto analizzatore di anime, ma ha voluto fare esclusivamente opera di poeta, che compiacesi nelle ampie dipinture di scene brillanti e pittoresche, che diletta nelle raffinate sottigliezze del sentimento e dei sensi e che ricerca l'intensità artistica nella personificazione di simboli eterni e pur sempre nuovi. Ho detto dianzi che Eugenio de Castro appartiene a quella letteratura cosmopolita, che va sempre più largamente affermandosi e che, coi suoi inconvenienti e coi suoi vantaggi, è una naturale



ed inevitabile conseguenza dei rapporti sempre più frequenti e più stretti fra nazione e nazione; difatti, considerando le opere del giovane poeta portoghese, subito scorgesi, nel contenuto filosofico, l'influenza dominatrice dei pessimisti e degli individualisti tedeschi, Schopenhauer, Hartmann e Nietzsche e, nella forma e nelle tendenze letterarie, quella dei più aristocratici scrittori francesi moderni. Però di fronte a queste rassomiglianze ed omogeneità tra poeti, prosatori e dramaturghi di nazioni diverse, osservasi sempre, a meno che non si tratti di volgari imitatori, l'impronta caratteristica della razza; così i critici francesi, pur notando l'influenza dei romanzatori russi su Gabriele d'Annunzio, hanno riconosciuto ed altamente lodato lo spirito latino, che tutte pervade le sue opere. Similmente l'adorazione per i colori vivaci, per le folle rumorose, per gli spettacoli smaglianti e fastosi e l'ardore contenuto delle passioni descritte o degli esaltati slanci mistici di alcune poesie del giovane Portoghese, sono l'evidente rivelazione del carattere affatto meridionale di questo poeta, figlio delle terre del sole. E per convincercene anche più varrà confrontare come il terrore per qualcosa di misterioso e di soprassensibile si appalesi in «*Belliss*» e come nella «*Princesse Maleine*», il tetro e bellissimo dramma di Maurice Maeterlinck, con cui quello del De Castro ha una certa lontana parentela letteraria: nel dramma dello scrittore belga esso è glaciale e contenuto; nel dramma del poeta portoghese esso è clamoroso e terribile; l'uno è il terrore che assale le anime pensose e contegnose degli uomini che vivono fra le nebbie nordiche, l'altro è il terrore delle anime espansive ed enfatiche degli uomini che vivono sotto la sfera del sole meridionale.

Infine, se io ho tradotta questa nuova opera di Eugenio de Castro è perchè mi è parso che, se essa può prestarsi nei particolari a varie censure, se può anche non piacere



a coloro che hanno a disdegno le raffinatezze e le preziosità dell'arte aristocratica, riveli però una rara ed originale tempra di scrittore e sia tale da interessare tutti coloro che apprezzano e gustano le manifestazioni più caratteristiche dell'odierna giovane letteratura europea.

VITTORIO PICA.

---

## LE SAGE EMPEREUR

POÈME LÉGENDAIRE (\*)

(*Fragment inédit*)

### I — CORTÈGE D'ORGUEIL

C'était le temps promis aux filles de sang jeune  
après les glaces de l'hiver,  
de l'amour la nature interrompant le jeune  
se parait de feuillage vert,

exhubérante en ses ardeurs parfaites  
l'existence appelait les baisers infinis,  
et tout n'était que fêtes  
dans les âmes et dans les nids...

---

(\*) Le premier poème légendaire, du même auteur, est le *Pêcheur d'Anguilles*.

L'Empereur choisissait ces minutes exquis  
pour qu'un cortège éblouissant  
aux foules, doublement conquises,  
montrât son règne florissant ;

on oubliait alors et le sang et la guerre,  
la gloire qui coûtait si cher,  
les amoureux ne pensaient guère,  
au tribut levé sur leur chair ;

en ces splendeurs d'apothéoses,  
les lèvres des peuples, grisés,  
confondaient plaies et lèvres roses,  
lançant au hasard leurs baisers...

... Ce jour, à la foule avertie,  
on jetait, le long des palais,  
le pain d'amour comme une hostie  
divine extase du palais,

et les braves enthousiastes  
faisaient croire au César hautain  
que ces amours étaient plus vastes,  
et qu'on acclamait son destin...

LÉON RIOTOR.



## LE PARADOXE CHEZ LES FOUS

C'était autrefois un paradoxe — aujourd'hui c'est une vérité. Hamlet l'a dit, lui qui à force de contrefaire la folie devint fou. Hier j'ai voulu visiter un hôpital d'aliénés. J'étais sûr que là-dedans, la vie se passe mieux que dans le monde de la raison, où la plupart des hommes vivent comme des fous. Maint ami m'a trahi, d'autres, méchants et pervers, ont failli souiller toute une vie de sacrifices et de générosité. Il me tardait de voir comment la couardise, l'orgueil des humains foudroyés, expie ses fautes ou les fautes d'autrui. Un fou s'offrit à m'accompagner. Il me faisait tout bonnement, chemin faisant, une histoire rationnelle de la folie des aliénés chez lesquels la joie, la colère, le rire, les larmes se succédaient sans motif et d'une manière saccadée. Il y en avait de ceux qui m'étonnaient par des pensées profondément philosophiques, d'autres parlaient sans cesse, se frappant de temps à autre — leurs idées devaient se succéder tumultueusement car ils tombaient presque étouffés sous ce ruissellement de mots incohérents. Je demandai à mon guide si un célèbre sculpteur napolitain était encore vivant. Il me fit signe de le suivre : nous entrâmes dans une chambrette où un homme à la barbe longue crayonnait fiévreusement. Dès son début on dut reconnaître qu'il possédait le secret du génie. Mais il avait épousé une femme très coquette et cæetera. Le jeune sculpteur me reconnut, m'embrassa et me dit : J'ai ce matin des idées sublimes. Vois-tu cette fosse profonde là-devant ? n'y aperçois-tu pas une foule immense, agitée ? ... vois, ce sont des groupes gigantesques ... au fond de cet abîme j'entrevois le Génie. Mais toutes les fois



que je veux le saisir par sa longue chevelure qu'est-ce que je reconnais? Na femme!

Voilà un original — s'écria mon guide me désignant un maniaque qui sautillait sur une jambe. Ce farceur-là s'est fourrré dans la tête qu'on lui a coupé une jambe. Ho! oh! il pirouette sur le talon comme un dindon! Vous verrez ailleurs un gaillard qui vous demandera de l'eau sous prétexte qu'il a les intestins collés pour avoir avalé de la gomme. C'est drôle, ah! que voulez-vous? C'est un fou! En ce moment passa devant nous un maniaque atteint d'un délire érotique, gesticulant d'une façon indécente; il portait les stigmates de dégénéresce: les yeux cernés, les joues creusées et des rides précoces. Il passa sous l'hilarité moqueuse de plusieurs toqués — les candidats à la folie — et disparut.

— Et pourquoi a-t-on barré cette fenêtre?

— Un extravagant là-dedans se croit des ailes. Il prétend être descendu du Ciel sur la terre. C'est un habitant de dame Lune. Aussitôt entrés, un individu de haute taille s'avança tout droit comme un pigeon — les bras étendus.

— Ah, vous voilà! vous êtes l'homme de Mars... Je dois vous avoir remarqué de la lune. En voici un autre qui croit que la lune est inhabitée! Ah! vous ne savez pas que nous sommes les citoyens les plus anciens de l'univers. Nous possédons des lunettes qui nous grossissent les fruits même de vos arbres. Nous n'avons pas d'autre spectacle vraiment théâtral et plus amusant que votre vie en plein air. Ainsi voyons-nous votre population telle que les habitants d'une goutte d'eau. Dans notre lune nous n'avons ni printemps ni automne. Le jour c'est l'été, la nuit c'est l'hiver, ce qui nous porte à travailler pendant douze jours, sans relâche, et à nous reposer et à nous préparer mentalement aux dix jours de ténèbres glaciales. Les hommes de la terre nous contemplent sans apercevoir nos signes d'in-



telligence. Terre impuissante, va! Et là-dessus écartant les bras, le sélénite fit un demi-tour, se cogna contre son lit et y tomba.

Je voyais, non sans inquiétude, que mon étrange compagnon commençait à rouler, à écarquiller les yeux. Sa raison allait fléchir et quoique toujours sur mes gardes je guettais le moment pour l'écartier. J'eus honte de cette faiblesse. Peut-être devina-t-il mon trouble car il me dit en souriant : Vous voyez que je vous parle comme un esprit sain... Il vous reste encore à étudier les alcooliques, les lypémaniques, les épileptiques, les paralytiques. Une lueur mourante éclairait encore les couloirs, les chambrées. Ce spectacle moitié bouffon, moitié terrible, commençait insidieusement à m'égarer.

Comme j'allais sortir mon Cicerone me poussa dans une chambrette où se tenait un homme à la barbe nazaréenne, qui faisait sans cesse le signe de la croix en signe de bénédiction, en s'écriant tout doucement :

— Tes péchés sont pardonnés.

— Voyez le grand fou — fit mon Cicerone — il prétend qu'il est le Christ. Et que devrais-je dire moi qui suis le Tout-Puissant?

Et aussitôt d'éclater d'un fou rire.

Naples.

GIUSEPPE GRAMEGNA.

## BALLADE

A PAUL FORT

Les minnesingers cajoleurs  
aux douces chansons  
(avec l'accord  
du jet d'eau qui pleure  
au verger en fleurs)  
les joueurs de cor  
et les échantons,  
enfin, tous ceux qui sont,  
jadis ! passés en merveilleux décor,  
et passeront encor...

Les varlets qui vont mourir  
aux prisons des tours,  
et les servants d'amour  
venus tour à tour  
avec des fleurs, des sourires  
et des roses de Timour,  
et quis les lansquenets  
et les chevaliers de Tyr,  
tous ceux que la ronde a menés  
et ramènera toujours...

Mais toi,  
tes lèvres et tes cheveux,  
et tes roses aux doigts,  
et tes aveux  
le soir auprès du feu,  
mais toi,  
et les soirs de mai,  
les soirs aimés,  
tout cela c'est fini, vois,  
et ne reviendra jamais...

TRISTAN KLINGSOR.



## SHAMPOOING AU PORTUGAL

\*

Avant de vouloir fortement, tâche de savoir quoi.

\*

Mêle la poésie aux réalités de la vie, mais comme on met du sucre dans son café : assez pour en corriger l'amertume, pas assez pour en dénaturer le goût.

\*

Fais prodigalement la part du hasard et accorde-lui un tiers de ton existence : le temps du sommeil.

\*

Parmi les fanatiques de la Révolution ne prends pour amis que ceux qui en 1793 auraient été guillotines.

\*

Lie-toi momentanément avec ceux qui te déplairont au premier abord, tu goûteras bien plus de plaisir à les détester ensuite.

\*

Si tu tiens tes amis au courant de tes infirmités, n'allègue pas toujours la même. La nouveauté seule excite notre intérêt.

\*  
La régularité donne l'illusion de la fréquence. Va voir ton meilleur ami une fois pas mois, mais à jour fixe, et il croira t'avoir tout le temps sur le dos.

\*  
Quand tu te sentiras fort en colère, compte jusqu'à dix avant de parler et jusqu'à cent avant d'agir.

\*  
Sur ton agenda écris au crayon le mal qu'on te fait, à l'encre le bien qu'on te procure.

\*  
Ne laisse pas tes larmes couler inutiles, mais imite le serpent qui du mucus de ses glandes lacrymales se sert comme d'un liquide adhésif pour s'élever plus haut.

\*  
Avec un esprit à facettes garde un cœur uni.

\*  
Ne sois pas trop hermétique contre les indiscrets et les voleurs; comme ces fermetures impénétrables, si solides, si compliquées, qu'à tout moment leur propriétaire lui-même cesse d'en être maître et y brise sa mémoire.



Ne demande pas trop curieusement à un homme à cheval où il va, et pose plutôt la question à son cheval.

Si ta conscience essaie de te faire des reproches, n'oublie pas qu'il est de très mauvais goût de s'écouter parler.

Ne regarde pas l'univers à travers le creux étroit de l'anneau nuptial, mais que ton premier amour enchâsse toutes tes visions de son cercle d'or.

Si tu hésites entre deux fiancées ne te décide jamais; tu regretterais toujours l'autre.

Les pays dont tu voudras garder un bon souvenir, visite les au départ du voyage de noces, non au retour. Toute l'Italie Septentrionale m'est gâtée.

Quand ton célibat te pèsera, va en partie de plaisir avec un couple bien épris; le soir même tu auras le cœur moins gros.

\*

Ne fais pas de cadeau à ta femme à l'occasion de sa naissance. Il serait trop cruel de lui rappeler qu'elle a un an de plus.

\*

Quand les personnes que tu auras aimées dans ton enfance seront devenues tellement vieilles que tu ne puisses les reconnaître, ne les aborde pas.

\*

Tu garderas tes sens jusqu'à quarante ans, ton esprit jusqu'à soixante. Avise donc de quel côté les plaisirs sont à ménager.

\*

Ne remplis pas trop généreusement ton cœur; le luth ne résonne avec tant d'harmonie que parce qu'il est vide.

\*

Tu ne domineras l'orage des passions qu'en élevant ta tête jusqu'au ciel.

\*

Quand tu seras embarrassé sur un détail d'étiquette, regarde comment font les autres. Ceux-ci à leur tour t'imiteront, et c'est ainsi que les bonnes manières ont été créées.

\*

Tu paraîtras un sot peut-être, s'il t'est échappé une sottise; à coup sûr, si tu cherches à la rattraper.



Console-toi de manquer présence d'esprit, tu diras plus souvent la vérité.

Ne regrette pas que les circonstances ne t'aient pas aidé à monter; elles t'auraient peut-être empêché de grandir.

Quand le sermon sera fini à l'église, qu'il commence en toi.

Qu'une ligne de tes écrits fasse toujours penser au moins une page au lecteur!

Lance l'ironie non comme une flèche qui se perd dans l'espace, mais comme le boomerang docile qui vient se remettre à la disposition du guerrier.

Ne mets pas la lumière sous le boisseau mais remplis-le plutôt de ces grains de folie sans lesquels ne va pas le génie.

Ne fais pas de grands gestes pour composer. Les enfants nés d'un viol n'ont pas plus de vitalité que les autres.

Si tu ne te sens pas en verve, emprunte aux morts

plutôt qu'aux vivants. Le vol est puni plus sévèrement que la violation de sépulture.

Announce toujours, même s'il n'en est rien, une dizaine de volumes en préparation. Ceci permettra à tes biographes, à quelque moment que tu meures, d'affirmer que tu n'avais pas tout donné.

PAUL MASSON.

## RIFUGIO

(dal francese di LOUIS-PILATE DE BRINN'GAUBAST)

Settimane d'amore e mesi ed anni  
nei candori dell'alba! Settimane,  
mesi ed anni d'amor, Dio che ne adduci,  
la vil tua Legge tentò i sessi erranti...

Cessa! Ne mancan le illusioni umane,  
la tua gloria vediam dal rio presente;  
padroni delle più cocenti brame,  
non diamo al cor le angosce del domani.

Le carni palpitanti sulle carni,  
gli occhi dorati nei dolenti sguardi,  
e le labbra di miel su amare labbra,  
casti, sappiamo unire i dolci sessi  
e alle Sfingi d'amor trovar Chimere,  
sospiri, dolci baci e spasmi ingenui...

FRANCESCO ACCINELLI.



## JOÃO DE DEUS

(Conferencia realisada no Instituto de Coimbra  
em 2 de fevereiro de 1896)

SR. PRESIDENTE;  
MINHAS SENHORAS;  
MEUS SENHORES:

De todas as homenagens ultimamente rendidas á memoria de João de Deus, a do «Instituto de Coimbra» sendo a mais modesta, é, no meu entender, a mais significativa, a que mais lisongearia o coração do Poeta, se os mortos soubessem o que se passa na vida.

Para os espiritos claros e experimentados, a verdadeira glorificação d'um genio não consiste em lhe consagrarmos apparatusos cortejos, nem tão pouco em o saudarmos com torrentes de eloquencia vã; consiste, sim, no profundo estudo e na conscienciosa explicação das suas obras. Um capitulo de critica subtil vale por todas as apotheoses.

A centenariomania que por ahi lavra, mostra bem que esta opinião não é a opinião de toda a gente; porém, no seu papel de esclarecida corporação intellectual, vendo as coisas não como são mas como devem ser, o «Instituto» querendo honrar a memoria de João de Deus, entendeu que a mais atinada maneira de realisar o seu intuito seria pôr de banda todo o convencionalismo das consagrações civicas e restringir-se a convocar um auditorio de pessoas cultas, perante o qual um dos membros do mesmo «Instituto» viesse estudar com justiça e sem emphase a obra do poeta do «Campo de Flores».

Escolheram-me para conferente; não, de certo, que n'esta academia não houvesse quem melhor do que eu fosse capaz de desempenhar-se de tão melindroso encargo, mas, sem duvida, por um requinte de amabilidade, que muito me penhora, e talvez em attenção á minha longa e intima convivencia com o admiravel lyrico, convivencia de que hei de lembrar-me sempre com discreto mas verdadeiro orgulho, com silenciosa mas vivissima saudade.

Meus Senhores!

Olhando para as miserias do nosso tempo, Alexandre Herculano murmurava com uma voz de lagrymas (mas lagrymas de sangue!): «*Isto dá vontade de morrer!*»

Sem orgulho e sem aspirações, tendo perdido a consciencia do passado, que os humilha, e a fé do futuro, que os amedronta, os homens estrangularam todas as ancias Ideal, todos os sonhos de Belleza, e lançaram-se na conquista dos mais rasteiros prazeres, na faina dos mais sordidos interesses. Tudo se desdoira, tudo se pollue, tudo se desfaz: o cahos é tão completo que dir-se-ia que Deus se está preparando para fazer um novo mundo. O americanismo reina absolutamente: destroe cathedraes para levantar armazens, derruba palacios para erguer chaminés de tijolo, não sendo de estranhar que transforme brevemente o mosteiro da Batalha em fabrica de conservas ou tecidos, e os Jeronymos em deposito de carvão de pedra ou em club democratico, como já transformou em caserna o monumental convento de Mafra. As multidões triumphantes acclamam o Progresso; Edison é o novo Messias; as Bolsas são os novos templos. O fumo das officinas já escurece o ar: em breve deixaremos de ver o céu!

No meio d'esta derrocada, os verdadeiros artistas, esses que se contentam em contemplar o oiro inacessivel das



estrellas emquanto a maioria tenta descobrir minas d'oiro, olham nostalgicamente para o passado, infantilmente persuadidos de que houve um tempo em que a Arte e os seus cultores tiveram um prestígio sem limites, o prestígio que hoje usufruem os industriaes e os banqueiros. O que é certo, porém, é que, embora um ou outro facto pareça indicar o contrario, em geral a historia da Arte é a historia d'uma doida perseguição, e a historia dos artistas um martyrologio.

Bem sei que Pindaro viveu como um principe, que se sentou á mesa dos reis de Syracusa e da Macedonia, que teve uma estatua em vida, que os seus versos foram inscriptos em letras d'oiro no marmore dos templos e que, um seculo depois da sua morte, a sua casa foi respeitada pelos soldados macedonios e ficou incólume no meio das ruinas da cidade; bem sei que Petrarcha foi coroado no Capitolio e que Miguel Angelo domou o indomavel Julio II; bem sei que Paulo III absolveu Benvenuto Cellini que acabava de assassinar Pompeu, e que o mesmo pontifice respondia aos que o censuravam por tal excesso de clemencia: «*Os homens como Benvenuto não devem estar sujeitos ás leis*»; bem sei que Ronsard, o chefe da Pleiade, teve a amizade das rainhas de Inglaterra e da Escossia, que recebeu publicamente as felicitações do Papa e que se sentou no throno real, ao lado de Carlos IX. Mas em compensação, quantos e quantos — o maior numero! — quantos e quantos maravilhosos artistas não foram ultrajados e trucidados pela raiva instinctiva do ignorante contra o sabio, do interesseiro contra o desinteressado! Allude-se vulgarmente ás epochas privilegiadas em que se fazia justiça ao genio, cita-se, por exemplo, a Grecia como um paiz excepcional, e no entretanto, na Grecia, Phydias, o seu maior esculptor, contando com a maldade dos seus contemporaneos, quando executou a estatua cryselephantina de Jupi-



ter, teve a precaução de collocar as peças de oiro de modo a poderem ser facilmente desmontadas, para se justificar se o accusassem de haver roubado parte do precioso metal — o que veiu a acontecer. O exemplo é significativo e como este ha milhares. Inutil, pois, lançar os olhos para o passado, á cata d'uma epocha ou d'uma região, onde musicos e poetas, pintores e esculptores tivessem vivido como eleitos, amados com ternura e admirados com fervor.

Só um ingenuo ficará assombrado com as torturas infligidas aos maiores artistas do nosso tempo. Edgar Poë soffreu dos seus compatriotas as mais damnadas injurias; Villiers de l'Isle Adam agonizou n'um hospicio, e o seu enterro, a que assisti, seguiu humildemente pelas ruas de Paris, sem um olhar de saudade, sob uma indiferença de gelar fogueiras; para não morrer de fome, Barbey d'Aurevilly teve de se fazer folhetinista, teve de escrever para o grosso publico — elle, o supremo aristocrata! Camillo Castello Branco foi obrigado a mercantilizar a sua obra; Verlaine viveu e morreu na penuria; e Oscar Wilde, victima da perversa hypocrisia britannica, está soffrendo atrocidades sem conta no fundo d'uma enxovia! Pois bem! tudo isto é natural, só o contrario nos causaria assombro. O odio da sociedade pelos artistas foi sempre assim: encarniçado, brutal, cruel. Para o publico, a Arte é uma inutilidade, tanto mais antipathica quanto é certo que sobrevive a todas as coisas *uteis*. O tempo tudo apaga — organizações politicas e financeiras, religiões e philosophias; só uma coisa subsiste — a Arte. Não ha seculos que embaciem os versos da «*Iliada*.» Justo é, pois, que os utilitarios se vinguem d'esses inuteis, fazendo-os pagar com martyrios a regalia d'um nome eterno!

Para os que vêem as coisas epidermicamente, as festas celebradas, ha pouco menos d'um anno, em honra de João



de Deus, e, recentemente, a espectacular organização do seu enterro, foram um desmentido formal ao que acabo de sustentar, como que o começo d'uma epocha nova de geral comprehensão esthetica, como que um tratado de paz entre os artistas e a massa popular. Infelizmente, porém, os que amam e procuram a verdade terão de reconhecer que essas duas manifestações nada significaram. Nos tempos que vão correndo, o *dilletantismo* litterario, esse anel de pedras falsas, deixou de ser um monopolio dos burguezes, passou a enfeitar as classes populares ainda as mais baixas. Emquanto as outras occupaões intellectuaes, a philosophia e o direito, a mathematica e a chimica, por exemplo, são respeitadas pelo vulgo, não ha por ahí bonifrate que se não julgue no direito de invadir o campo litterario, expondo opiniões, distribuindo diplomas de valor e de mediocridade. O que é certo, porém, é que a litteratura é só para os litteratos, como a mathematica é só para os mathematicos e a chimica para os chimicos. Da mesma forma que em religião só valem as fés puras, em Arte só valem as opiniões conscienciosas, e para se ter uma conscienciosa opinião artistica é necessario ser um artista. Esta invasão da arraia meúda no campo litterario é, em grande parte, o resultado do famoso aphorismo «*de gustibus non est disputandum*», cuja falsidade tão bem demonstrada foi por Edgar Poë n'um dos seus estudos criticos.

João de Deus foi saudado em publico por milhares e milhares de pessoas; milhares e milhares de pessoas o acompanharam, ha dias, ao Pantheon dos Jeronymos. Pois bem! essas duas manifestações apenas mostraram que a mania das apotheoses vae creando profundas raizes no torrão portuguez! Não foram um preito rendido ao genio, porque os manifestantes, na sua maioria, ignoravam e estavam mesmo na impossibilidade de comprehender a grandeza d'esse genio; não foram um preito rendido ao homem



honestissimo, porque, com raras excepções, o culto da honestidade é hoje como o de Amon-Ra-Armakhis — um culto archeologico. A prova mais evidente do que affirmo está na errada opinião que por ahí corre ácerca da obra de João de Deus. Diz-se aos quatro ventos: João de Deus foi um poeta *simples, espontaneo e popular*; eis um dos muitos casos em que a voz do povo não é precisamente a voz divina. João de Deus, como poeta, não foi *simples*, nem *espontaneo*, nem *popular*.

Ha em França um notavel pintor chamado Puvis de Chavannes, cujos trabalhos, vistos por qualquer ignorante em materia pictural, dão uma impressão de ingenua e quasi ridicula simplicidade, impressão talvez ainda mais intensa do que a produzida pelos Primitivos italianos. Aos olhos, porém, d'um perito, a obra de Puvis de Chavannes é uma das mais complicadas, engenhosas e conscienciosas manifestações do genio moderno. A razão d'este desencontro de impressões está no seguinte:

Simultaneamente estheta e artista, Puvis de Chavannes considera a pintura apenas como um accessorio decorativo, que deve fundir-se com a esculptura e com a architectura n'um todo harmonico. Sob este ponto de vista, a verdadeira pintura é a mural. Perdida a tradição da polychromia tanto nas obras architectonicas como nas esculpturaes, imagine-se o desagradavel effeito d'um *fresco* de côres estridentes, gritando com silvos de carmim, phosphorencias de amarello e alvoradas d'azul, entre a discreta macieza de tons das estatuas e das columnas que ladeiam o mesmo *fresco*. Foi por isto que Puvis de Chavannes deu ás suas pinturas uma doce e apagada tonalidade de velha tapeçaria, tonalidade que despeita os olhos grosseiros, amantes de côres violentas, mas que os artistas, na acceção pura do vocabulo, comprehendem e admiram pelo



seu effeito e pela sua intenção. Mas o que mais desconcerta na obra do mestre francez não é a côr, é a composição, uma composição onde a verticalidade predomina, onde, ás vezes, como que deu, repentinamente, uma paralytia geral, nas figuras e nas arvores. O motivo d'esta propositada *raideur* está em que as molduras dos frescos e das telas de Puvis de Chavannes são columnas e frisos, pilastras e cimalthas, cujas linhas sóbrias, frias, serenas, não iriam bem com uma composição cheia de movimento, da mesma fôrma que um quadro de Boticelli não iria bem n'uma moldura Luiz XV. Assim, amortecendo propositadamente os tons da sua paleta e estylizando as linhas dos seus esboços, conscienciosamente feitos do natural, o pintor attingiu a harmonia desejada com um talento e uma felicidade surprehendentes, embora os que não sabem ver considerem a sua obra como o desastre d'um insignificante que não tem o sentimento da côr e que nem sequer sabe desenhar.

Com João de Deus dá-se um caso analogo. Os seus versos, aparentemente espontaneos e simples, dão-lhe como que um ar de pastor da Arcadia, tangendo inconscientemente a flauta de Minerva. Porém, quem, como eu, teve occasião de seguir de perto, embora só nos ultimos annos da sua vida, os processos artisticos do admiravel poeta, e dissecou escrupulosamente a sua obra, pôde garantir que tal simplicidade e tal espontaneidade são méramente superficies. Procurando a geral accepção do adjectivo *simples* quando empregado para qualificar uma composição poetica, vê-se que poesias simples são as que exprimem conceitos vulgares por meio de palavras usuaes, rythmos triviaes e metaphoras transparentes. Temos, pois, simplicidade de motivos e simplicidade de fôrmas. Sem dúbida, muitos dos motivos das poesias de João de Deus apresentam uma psychologia rudimentar — desejos lascivos, saudades da infancia, enternecimentos d'amor... Se, porém



deixarmos uma meia duzia, se tanto, das suas canções e formos, por exemplo, ás suas elegias, ahí a sensibilidade do poeta, vibrando e torcendo-se ferida pela cruciante saudade dos amores defunctos e exaltada por uma ancia constante de eternidade, complica-se em duvidas e em esperanças, em desfallecimentos de desgraçado e em arrebatamentos de mystico, em gritos de desespero e em murmúrios de resignação:

Ah! quando n'uma vista o mundo abranjo,  
Estendo os braços e, palpando o mundo,  
O céo, a terra e o mar vejo a meus pés;  
Buscando em vão a imagem do meu anjo,  
Soletro á froixa luz de um moribundo  
Em tudo só: talvez!

Talvez — é hoje a Biblia, o livro aberto  
Que eu só ponho ante mim nas rochas quando  
Vou pelo mundo ver se a posso ver;  
E onde, como a palmeira do deserto,  
Apenas vejo aos pés inquieta ondeando  
A sombra do meu ser!

Meu ser... voou na aza da aguia negra  
Que, levando-a, só não levou comsigo  
D'esta alma aquelle amor!  
E quando a luz do sol o mundo alegra,  
Chrysállida nocturna a sós commigo  
Abraça a minha dor!

Dor inutil! Se a flor que ao céo envia  
Seus balsamos se esfolha, e tu no espaço  
Achas depois seus atomos subtis,  
Inda has-de ouvir a voz que ouviste um dia...  
Como a sua Leonor inda ouve o Tasso...  
Dante, a sua Beatriz!



— Nunca! responde a folha que o outomno,  
 Da haste que a sustinha a mão abrindo,  
     Ao vento confiou;  
 — Nunca! responde a campa onde do somno  
 E quem talvez sonhava um sonho lindo,  
     Um dia despertou!

— Nunca! responde o ai que o labio vibra ;  
 — Nunca! responde a rosa que na face  
     Um dia emmurcheceu :  
 E a onda que um momento se equilibra  
 Em quanto diz ás mais : Deixae que eu passe!  
     E passou e... morreu! (1)

Estes versos são um fragmento da elegia *A Vida* cujo soneto inicial é das poesias de João de Deus talvez a mais conhecida :

Foi-se-me pouco a pouco amortecendo  
 A luz que n'esta vida me guiava,  
 Olhos fitos na qual até contava  
 Ir os degrãos do tumulo descendo.

Em se ella anuveando, em a não vendo,  
 Já se me a luz de tudo anuveava;  
 Despontava ella apenas, despontava  
 Logo em minha alma a luz que ia perdendo.

Alma gemea da minha, e ingenua e pura  
 Como os anjos do céu (se o não sonharam...)  
 Quiz mostrar-me que o bem bem pouco dura!

Não sei se me voou, se m'a levaram ;  
 Nem saiba eu nunca a minha desventura  
 Contar aos que inda em vida não choraram... (2)

(1) *Campo de Flores*, pp. 220-222.

(2) *Op. cit.*, pp. 211-212.

Recitei este soneto não só para fixar a vossa atenção sobre a belleza da fórma, cuja sobriedade classica está muito longe de ser «simplicidade», mas principalmente para d'elle arrancar este verso:

Como os anjos do céo (se o não sonharam...)

Que mundo de sonhos contido n'um decassyllabo apenas! — Haverá céo? A vida futura não será uma chymera? e a não ser uma chymera, como será o céo? Como é que lá se beijarão as almas? Como será a voz dos anjos? De que perfumados e aeréos vestidos serão feitas as suas tunicas! De que flores serão as suas corôas? Que aromas sairão dos seus thuribulos? — N'um tropel de duvidas e de esperanças paradisiacas, todas estas interrogações vivem e palpitam em quatro palavras: «*se o não sonharam...*»

Vejamos a encantadora poesia em tercetos «Carta»:

Maria! ver-te á porta a fazer meia,  
Olhando para mim de vez em quando,  
É o que n'esta vida me recreia.

Acórdo até de noite suspirando  
Porque rompa a manhã e tenha o gosto  
De te ver já tão cedo trabalhando.

Desde pela manhã até sol-posto  
Que tu não tens descanso um só momento;  
Por isso tens tão bella côr de rosto!

E eu pallido, Maria! O pensamento  
Não é trabalho que nos dê saude;  
Esta imaginação é um tormento.

Que bello tempo aquelle em quanto pude  
Levar, como tu levas, todo o dia  
N'essa vida chamada ingrata e rude!



Nunca soube o que foi melancolia,  
Nunca provei as lagrimas salgadas  
Com que a nossa alma as penas allivia;

Andava sim por essas cumeadas  
Ao sol, á chuva, muita vez sósinho,  
Vendo os valles das rochas escarpadas;

Descendo pelo córrego estreitinho,  
De pontal em pontal cortando o matto  
Pelas chapadas fóra do caminho;

Mas não era que já o teu retrato  
Me andasse a mim no coração impresso,  
Onde hoje o trago no maior recato,

E um desengano teu, que não mereço,  
Me tivesse tirado a fé tão doce  
De alcançar algum dia o que appetço.

Não foi, não, a paixão que assim me trouxe  
Tão erradio a mim, digo a verdade  
E nem eu te negava se assim fosse;

É que a gente na sua mocidade  
Não cabe em si, não pára de contente,  
E assim fui eu na flor da minha idade.

Tu eras n'esse tempo simplesmente  
A flor que vae nascendo, e mais valia  
Seres tão tenra ainda e innocente!

Já esse lindo pé que tens, Maria!  
Esse quadril tão largo e cinta estreita  
Me não vinha á idéa noite e dia;

Esses encontros de mulher perfeita,  
Esse peito redondo e arqueado  
Como o de pomba farta e satisfeita!

Talvez vivesse então mais socegado,  
Ou já que minha sorte é sempre triste,  
Ao menos não andasse enfeitado.

Esse bello pescoço... não existe  
Outro assim torneado; o rosto é lindo  
E a tão meiga expressão ninguém resiste.

A bocca é tão vermelha que em te rindo  
Lembra-me uma romã aberta ao meio  
Quando já de madura está cahindo.

Esses olhos azues... que olhar! Receio  
E desejo estar sempre a contemplal-o;  
Não ha mais dôce e mais custoso enleio:

Eu não ouço falar então, nem falo  
De enlevado que estou e juntamente  
Gemendo e abafando os ais que exhalo.

Oh nuvem da manhã resplandecente,  
Manto real de seda delicada,  
Cada fio um grilhão que prende a gente!

Bem podias, Maria! andar tapada  
Só com o teu cabelo á semelhança  
Do sol em nuvem de manhã dourada.

É tudo encantador! A gente cansa,  
Cansa de estar olhando e sempre vendo  
Um novo encanto a cada olhar que lança!

E se essa linda voz nos sac dizendo  
As mimosas palavras que costuma,  
Sente-se a gente logo derretendo;

Que além de um rosto tão perfeito, em summa  
Coube-te em sorte um coração perfeito  
E em ti não ha, Maria! falta alguma!



Até aqui o poeta louva e descreve as perfeições de Maria, com uma frescura de toque que faz lembrar o «*Cantico dos Canticos*»; mas, de repente, o poeta deshumanisa-se, nascem-lhe azas, torna-se em anjo e, cantando um epithalamio divino, eleva-se ao céu estrellado, d'onde os outros anjos o estão chamando:

Oh que ditoso, alegre e satisfeito  
Não viverá o homem que algum dia  
Sentir pular-te o coração no peito,

E que em deliciosissima agonia,  
Vendo-te já os olhos desmaiando  
Como desmaia o céu á luz do dia,

Nas azas da ventura atravessando  
Os espaços de um extase ineffavel  
Abraçado contigo fôr voando

Lá para onde tudo é bello e estavel! (1)

Referindo-se a esta brusca transição, que dá vertigens, dizia-me ha pouco um amigo: parece uma ave que vae saltando pelo chão e que de subito, abrindo as azas, sóbe e desaparece sem se saber onde, deixando-nos pasmados!

Vou ainda ler uma quadra, a ultima da poesia «*Innocencia*»:

O céu me encanta, como encanta o inferno:  
Mysterio... espaço... mente exploradora!  
Morre nas mãos o que a nossa alma adora  
— Vago, impalpavel, infinito, eterno! (2)

(1) Op. cit., pp. 271-276.

(2) Op. cit., p. 141.,

A quantas interpretações não dá logar esta quadra!

Vejamos pois: pôde chamar-se *simples* o poeta em cuja obra apparecem, simultaneamente, versos claros como pedras preciosas, e vagos como uma paisagem em nevoeiro, trechos que são apenas musica e curtas phrases que descobrem mundos novos, o poeta em cuja obra ha transições que nos levam subitamente da realidade ao mysterio, e d'um idyllio rustico a um sonho de Bemaventurança? Como pôde chamar-se *simples* o poeta que umas vezes graceja como Anacreonte, e outras ridicularisa como Aristophanes, o poeta que tem ao mesmo tempo a lyra d'oiro de Salomão e a harpa de ferro do Ecclesiastes?

Nas poesias de João de Deus só é simples a fôrma, só são simples os rythmos, esses doces rythmos ora saltantes como ribeirinhos, ora graves e cançados como rios velhos passando melancholicamente entre cidades em ruina. Esta simplicidade, porém, parece mas não é espontanea.

João de Deus não foi um poeta espontaneo.

Da mesma fôrma que a natureza leva seculos e seculos para formar um brilhante, João de Deus levava dias e dias, mezes e mezes para formar um poema. O poeta compunha mentalmente e com vagar os seus versos e só depois de concluidos os escrevia, quando os escrevia. É impossivel calcular as correcções mentaes que esses versos soffriam, mas o que posso affirmar é que, depois de escriptos, isto é, depois de o poeta os ter julgado dignos de correrem mundo, ainda passavam por muitas transformações, como se prova pelas numerosas variantes que ha de quasi todas as suas poesias. E note-se que estes requintes de lapidario não os tinha apenas com as obras de verdadeiro poeta, mas ainda com as bagatellas rimadas que ia fazendo *au jour le jour*, na sua velhice.

Ha cerca de nove annos, sendo eu estudante do Curso



Superior de Lettras, fui convidado por Antonio Ennes para dirigir a parte litteraria d'um periodico que ia fundar-se em Lisboa: «*O Dia*». Não vendo, na minha ingenuidade d'então, que a Arte pura e o jornalismo são incompatíveis, tratei de obter uma collaboração luzida e, para isso, fui pedir versos a João de Deus.

— Homem! eu já não faço versos... disse-me elle.

Conhecendo a sua illimitada bondade, insisti em termos quasi supplicantes, e em tão boa hora que, pouco tempo depois, começava a receber de João de Deus, um dia sim outro não, uma serie de pequenos epigrammas satyricos subordinados ao titulo geral de «*Sorrisos lisos*». Esses epigrammas nenhuma ou bem minguada gloria darão ao poeta, mas constituem um elemento precioso para o estudo da sua technica.

Por commodidade, como as nossas respectivas casas ficassem muito distantes, João de Deus mandava-me os originaes pelo correio. Certa noite, chego a casa e encontro o primeiro dos «*Sorrisos lisos*»; no dia seguinte pela manhã recebo uma variante; vou em seguida para a redacção, faço compôr e revejo os versos na sua segunda fórma, e quando, horas depois, o jornal começava a imprimir-se, chega-me nova variante com o seguinte bilhete: «*Se fôr a horas prefiro assim*». Com os outros «*Sorrisos lisos*» aconteceu o mesmo. Como já disse, não se tratava de composições de folego, mas de simples gazetilhas, o que me leva a imaginar os excessivos cuidados, os palpitantes desejos de perfeição plastica com que João de Deus lapidava as suas mais bellas composições, aquellas em que elle punha toda a sua finissima sensibilidade.

Repito: João de Deus não foi um poeta *espontaneo*. A apparente simplicidade do verso custava-lhe tanto quanto a outros custam os propositados requintes. João de Deus trabalhava *more ursino*, indifferente aos dictames da opi-



nião geral, que é falsa por via de regra, e que olha com enfatuado desdém para os que tratam a fôrma com solícitude e amor, considerando-os como uns funebres byzantinos que se divertem a fazer sumptuosos sepulchros para cadaveres de ideias e de emoções. Como todos os grandes artistas, João de Deus pensava que um poema não deve ser apenas uma bella urna vasia, mas que os perfumes devem ser recolhidos em urnas preciosissimas.

João de Deus parecia mas não era um poeta *popular*. Eu mesmo andei illudido por muito tempo, e até ha pouco, suppondo que «a admiração que lhe tributavam os humildes de espirito não era vencida em sinceridade pela que lhe consagravam os intellectuaes; parecia-me que, simultaneamente, a obra de João de Deus deslumbrava estes pelas maravilhas de pura Arte, que encerra, e apaixonava aquelles pelo amplo e vibrante sentimento de humanidade, que exhala» (1). Infelizmente, porém, vim a reconhecer que me tinha enganado, que a popularidade de João de Deus não passava da inconsciente repetição do seu nome.

Devo começar por dizer que não entendo como o adjectivo *popular* pôde andar ao pé do substantivo *poeta*. Esta expressão: — um *poeta popular* é um puro contra-senso, que bem revela a geral ignorancia do que seja um poeta, do que seja o povo e dos abysmos sem fundo que separam um do outro. Mas demos de barato que realmente possa haver um *poeta popular*. N'este caso como deveremos medir essa popularidade, quando admirativa? — Pela diffusão das obras do poeta, pelas demonstrações do enthusiasmo suscitado pelas mesmas obras e pelo grau de consciencia e

---

(1) *O Instituto*, vol. XLII, n.º 3, pag. 130.



vehemencia d'essas manifestações. Os livros de João de Deus tiveram um successo mediocre, muito inferior ao de não raras insignificancias e porcarias litterarias, que por ahi vão enriquecendo os livreiros. As «*Flores do Campo*» e as «*Folhas Soltas*» tiveram só duas edições e das segundas edições vendeu-se um numero muito restricto de exemplares. O «*Campo de Flores*» esgotou-se rapidamente, o que não admira, porque a tiragem para os dois mercados, Portugal e Brazil, foi apenas de 2:000 exemplares, e porque muitos d'esses exemplares foram pelo auctor offerecidos aos seus intimos e aos seus camaradas.

E já que, a proposito da pseudo-popularidade de João de Deus, falei da edição do «*Campo de Flores*», aproveito a occasião para me referir á guerra cavillosamente movida contra Theophilo Braga, quando appareceu aquelle volume. Theophilo Braga, amigo disvelado e sincero admirador de João de Deus, admirador cuja opinião é só por si um titulo de gloria, e amigo como poucos o sabem ser, foi o organisador da edição authentica e definitiva das poesias do grande mestre, na qual procurou «colligir toda a concepção poetica por uma fórmula integral mesmo quando *dormitat Homerus*, por isso que o traço mais casual e descuidado servirá de futuro para comprehender esta synthese surprehendente que se chama o grande poeta» (1). Do esculpulo cuidado e desinteressado amor com que Theophilo Braga se desempenhou da sua tarefa, não dando um passo, não bulindo n'uma virgula sem ouvir o mestre, e procurando reconquistar, á custa de mil cancelas, os poemas extraviados, poderia aqui dar os mais significativos testemunhos. Pois bem: sae o «*Campo de Flores*» e logo rompe uma erupção de improprios contra o generoso

---

(1) *Campo de Flores*, p. IX.



coordenador, accusado de ter querido comprometter capciosamente o nome de João de Deus, por haver publicado ao pé das composições mais bellas, outras cuja mediocridade estava reclamando um discreto esquecimento. Acho natural que muitos pensem — e eu sou um d'esses — que da obra d'um poeta só deva ser recolhido o trigo puro, — o trigo sem joio, não concordando assim com o ponto de vista em que se collocou Theophilo Braga. Isto, porém, não passa d'uma questão de modo de ver critico que de fórma alguma justificaria as aleivosias lançadas contra o nome do illustre e nobilissimo escriptor, cuja vida tem sido um modelo de tenacidade e de honestidade professional, tantas vezes indignamente contestada, e que, á frente das suas obras, podia e devia inscrever este epigramma de Leonidas de Alexandria: «Certo dia, n'um horto, um barbudo e lascivo bode devorou os tenros rebentos d'uma videira. Então, do seio da terra, a videira exclamou assim: — *Roe á tua vontade os meus fructuosos sarmentos, ó scelerado! as minhas raizes, que tu baldadamente procurarías devorar também, ainda hão de produzir o doce nectar em quantidade bastante para que se faça uma libação sobre o teu focinho, ó bode! quando te immolarem.*»

Mas reatemos o fio partido.

Commercialmente falando, os livros de versos de João de Deus tiveram um successo insignificante, ainda assim ajudado pela fama do pedagogo e do bohemio. Fóra do mundo litterario, a admiração produzida por esses livros foi restricta e pouco vibrante; a imprensa, que todos os dias descobre e alçaprema genios de primeira grandeza, conservou-se quasi silenciosa. A admiração traduz-se por palavras e actos de sympathia, e até ha bem pouco João de Deus viveu solitario e esquecido, não tendo a confortal-o senão as ternuras da familia e a companhia d'alguns raros, rarissimos amigos. Ha dois annos João de Deus es-



teve perigosamente doente, quasi agonisante. Pois apezar de os jornaes terem noticiado a doença entre a descripção d'um casamento fidalgo e a noticia da chegada d'um janota, quando o poeta se levantou pela primeira vez e foi ver os bilhetes das pessoas que tinham ido saber da sua saude, não chegou a contar vinte bilhetes! Aqui está o que era a popularidade de João de Deus. O numero de fieis nem sequer chegou a vinte, o que de resto não admira, porque esse interesse pela vida do surprehendente lyrico não podia ter um caracter de vaidosa ostentação. Um anno mais tarde, tem logar a glorificação (?) do poeta, e então como a manifestação era publica, como cada um tinha occasião de se mostrar, de se dar ares de pessoa culta, como o espectáculo era gratuito, variado e novo, — então todos appareceram n'uma promiscuidade de fazer perder o juízo a uma estatua, todos se deram como antigos admiradores e intimos amigos do glorificado.

Que mais é preciso dizer?

João de Deus não foi um poeta popular. O seu nome anda de bocca em bocca, mas a sua obra raros a conhecem, rarissimos a comprehendem?

A maior parte da gente, que pensa mal quando se atreve a pensar, julga que a erudição é, quando alliada ao sentimento poetico, a mascara que encobre a anemia e as deficiencias d'esse sentimento, falsa idéa constantemente reforçada por certos pseudo-artistas, que, tentando justificar a sua commoda ignorancia, reduzem a poesia a uma provincia da inconsciencia. Sem duvida, d'um simples tubo de canna um ingenuo zagal póde tirar uma musica maravilhosa. Essa musica, porém, como a d'um arroio ou a do vento nas arvores, não deve ser considerada como criação artistica. *Arte* é a criação voluntaria da Belleza. Para ser um grande artista não basta uma grande alma é necessa-



rio tambem um grande espirito. Se o sabio sem genio é um diamante no fundo d'um poço, o genio ignorante é um diamante por lapidar. O genio adivinha, dizem, e é verdade; mas tambem é verdade que quanto maior fôr a sua cultura tanto maior será o seu poder divinatorio. Não falta quem, correndo atraz da falsa opinião a que me estou referindo, argumente com a inanidade dos conhecimentos humanos. Dado o terrivel desequilibrio entre a inexoravel mudez do mysterio e a esteril palpitação dos frenesis de aclarar esse mysterio, a celebre phrase de Socrates: *«toda a minha sciencia consiste em saber que nada sei»* é mais do que uma bella phrase: é a dolorosa, irrevogavel condemnação proferida contra as almas cada vez mais sequiosas da suprema verdade. Porém, a Arte tem as raizes na vida, e a vida consiste na baldada ancia de penetrar o impenetravel: assim, quanto mais abrazado fôr o sangue sugado por essas raizes, tanto mais luminosos serão os pomos da divina arvore! Goethe não teria escripto o que escreveu se não tivesse sido o sabio que foi!

Vem isto a proposito d'outra falsa versão que ahi corre a respeito de João de Deus fazendo d'elle um ignorante, que apenas lia, e raramente, a «Biblia» e os «Lusiadas».

João de Deus não foi um ignorante. Se muito amava esses dois livros, não deixava de amar muitos outros. Sem ser um humanista distinctissimo, era um humanista distincto. Se não seguia passo a passo a evolução das litteraturas contemporaneas, conhecia bem os primeiros poetas e prosadores d'este seculo, por alguns dos quaes professava particular admiração, como se prova pelas traducções que fez de Lamartine e de Victor Hugo. Tendo uma sympathia especial pela litteratura franceza do seculo XVIII e particularmente por Diderot e Rousseau, lembro-me de lhe ouvir os mais agudos juizos sobre os dois famosos encyclopedistas, juizos que muitos dos que lhe chamam igno-



rante não seriam capazes de formular nem mesmo de entender. Lya Petrarca e Tasso; leu e traduziu Dante. Além d'esta cultura, que estava muito longe de ser rudimentar, João de Deus interessava-se com a mais viva curiosidade por todas as questões e obras d'arte, pela musica, pela pintura e pela esculptura.

Pondo de parte algumas frioleiras em verso, a que elle proprio ligava pouca ou nenhuma importancia, a obra de João de Deus é sempre grande e sempre variada como o mar. A cada nova leitura, o seu livro parece um livro novo. O «*Campo de Flores*» é um thesoiro encantado, um thesoiro de conto infantil onde as preciosidades estão nascendo a todo o instante. A sua lyra tem tres cordas principaes: a corda d'oiro do amoroso, a corda de prata do elegiaco e a corda de ferro do psalmista. É ao mesmo tempo um pastor do Cyllene, um irmão mais novo de Hamlet e um rei-poeta de Israel.

São varios os vultos femininos que deslisam ao rythmo dos seus versos flexuosos e puros como velludos brancos: Marina, Heresta, Maria, Rachel, Beatriz, Margarida... O poeta vae d'uma para outra sempre voluvel e sempre enternecido, na busca da Eleita, n'essa anciosa busca por elle tão encantadoramente descripta:

Deus cria as almas aos pares;  
Cada um dos seus olhares  
É um casal que voou:  
Ás vezem cruzam nos ares  
Essas pombinhas o vôo...  
Mas Deus creou-as aos pares!

Partindo juntas de um ponto  
Cuidam tambem que de prompto  
Se tornam a ajuntar;

Mas andam almas sem conto  
 No mundo á busca de par...  
 Partindo juntas de um ponto!

.....

Pobre de uma alma perdida  
 Da sua irmã n'esta vida,  
 Que é um continuo gemer!  
 E uma noite comprida  
 Sem nunca lhe amanhecer...  
 Pobre de uma alma perdida! (1)

Um dia, os seus olhos encontram dois olhos formosíssimos, que o magnetizam:

Eu, olhos, sei de uns  
 Que, desde que os vi  
 Não vi mais nenhuns... (2)

Mas pouco depois reconhece que a linda creatura, que tão radiosamente o deslumbrára, ainda não era a sua *gemma*, essa por quem elle suspira e chama, sequioso d'amor:

Não sei o que ha de vago,  
 De incoercível, puro,<sup>1</sup>  
 No vôo em que divago,  
 Á tua busca, amor!  
 No vôo em que procuro  
 O balsamo, o aroma,  
 Que se uma fórma toma,  
 É de impalpavel flor!

---

(1) Op. cit., pp. 90 e 91.

(2) Op. cit., p. 34.



Oh como te eu aspiro  
 Na ventania agreste!  
 Oh como te eu admiro  
 Nas solidões do mar!  
 Quando o azul celeste  
 Repousa n'essas aguas,  
 Como nas minhas maguas  
 Repousa o teu olhar! (1)

Mais tarde, já fatigado e triste, vendo uma graciosa adolescente, soluça n'um tom despedaçado, com a dôr de não poder voltar atrás:

Estrella que me nasceste  
 Quando a vista mal te alcança  
 N'essa abobada celeste,  
 Onde a nossa alma descança  
 A sua ultima esperança...  
     Estrella que me nasceste  
     Quando a vista mal te alcança!

Antes nascestes mais cedo,  
 Estrella da Madrugada!  
 E não já noite cerrada...  
 Que até no céo mette medo  
 Ver essa estrella isolada...  
     Antes nascestes mais cedo,  
     Estrella da madrugada! (2)

Se exceptuarmos algumas canções d'um erotismo ainda assim quasi innocente, o amor que vive nos seus versos é um amor espiritual, vago, desencarnado, um amor de seraphins. Os seus desejos não são abelhas, são fumos de

(1) Op. cit., p. 49.

(2) Op. cit., p. 62.

myrrha; em vez de abrir os labios sedento de beijos, cerra os olhos antegostando as delicias d'um noivado celestial. As suas amadas parecem-se com as Santas do Beato Angelico. E da mesma fôrma que o Beato Angelico fazia passar as suas Santas em macios relvedos cheios de florinhas ingenuas, João de Deus para cantar as suas inspiradoras vae buscar os epithetos mais candidos, as imagens mais puras, com uma arte tão maravilhosa que, nas suas mãos, os logares communs assumem por vezes bellezas e frescuras imprevistas, de flores preciosas. Algumas das suas lyricas seriam incluídas sem escandalo n'um livro de orações à Virgem Maria.

Das suas elegias podia fazer-se um volume encantador com o titulo de «*Saudades do Céu*»:

Em fumo se vae tudo, amigo: olhando  
Para as nuvens do céu, nuvens d'aquellas,  
E não sei se te diga que mais bellas,  
Anda a gente fazendo e desmanchando!

Dá-me uma saudade em me lembrando  
Do bello tempo que passei com ellas  
Por essa immensa abobada de estrellas,  
Por esse mar de fogo viajando!

Andasse ainda eu lá, que não me havia  
De ver por estes charcos atolado,  
Onde nem sol nem lua me alumia!

Andasse ainda eu lá, desenganado  
Mesmo já como estou de achar um dia  
Essa patria de onde ando desterrado! (\*)

---

(1) Op. cit., p. 260.



Todas as suas elegias são realmente as saudades d'um archanjo no exilio, chorando de angustia ao sentir-se privado da luz divina em que nasceu, e ancciando doloridamente por voltar á sua luminosa patria. A sua alma é uma pomba crucificada querendo voar e rasgando as azas nos pregos da Cruz. A amargura que as miserias humanas lhe fazem sentir e o abraçado desejo d'uma esplendente eternidade fundem-se n'um rio de lagrymas, que se transforma em nuvem de incenso, a qual por sua vez se desfaz em chuva de lagrymas. Os seus versos elegiacos parecem escriptos por Job, mas por um Job que tivesse sido discipulo de Platão. Nunca a melancholia portugueza, esta melancholia, que é a nota mais caracteristica da nossa raça, foi tão bella e tão levantadamente expressa!

Ainda que pouco numerosos, os canticos religiosos de João de Deus, e principalmente o *Psalmo* e o soneto *Deus*, collocam-n'o ao pé dos mysticos mais arrebatados e dos mais admiraveis poetas da «*Biblia*». Confusa e supplicante, trémula e confiada, a sua alma estremece de delicioso temor á ideia de Deus, em transportes que lembram os de Santa Thereza de Jesus e os de Santa Cãtharina de Senna. Ao lermos esses canticos, sentimos que o céo se abre á voz do poeta n'uma cratera de gloria. O soneto «*Deus*» é dos mais elevados que se tem escripto na nossa lingua:

Quem me terá trazido a mim suspenso,  
Attonito, alheado... ou a quem devo,  
Emfim, dizer que em nada mais me enlevo,  
A ninguem mais do coração pertenco?...

Se desço ao valle, e ao alcantil me elevo,  
Quem é que eu busco, em que será que eu penso?  
És tu memoria de horisonte immenso  
Que me encheu alma d'um eterno enlevo?

Segue-me sempre... e só por ti suspiro!  
Vejo-te em tudo... terra e céu te esconde!  
Nunca te vi... cada vez mais te admiro!

Nunca essa voz á minha voz responde...  
E ecco fiel até do ar que aspiro,  
Sinto-te o halito... em minha alma ou onde? (1)

As suas paraphrases biblicas fazem pensar que a «*Biblia*» foi escripta em portuguez. E — singular contraste! — este homem que foi um grande poeta lyrico, um grande poeta elegiaco e um grande poeta mystico, foi tambem poeta satyrico. De quando em quando o anjo transformava-se em gnomo e as suas gargalhadas esfusiavam como uma sarai-vada de agulhrs. E ainda ha quem chama a este complicado poeta, com o espirito tão variadamente facetado, ainda ha quem lhe chame um poeta *simples!*

Á belleza da obra de João de Deus só pôde ser comparada a belleza da sua vida, uma vida de patriarcha e de santo que punha os olhos nas estrellas emquanto ia retalhando os pés nos cardos e nas penhas do caminho. A sua grandeza não era só feita de genio, era tambem feita de generosidade. Foi desinteressado no tempo dos mais baixos interesses, e justo no tempo em que a palavra «*justiça*» é apenas o esqueleto d'uma illusão ou uma ironia!

Disse.

Coimbra, 29 de janeiro de 1896.

EUGENIO DE CASTRO.

---

(1) Op. cit., p. 376.



## BOLETIM INTERNACIONAL

---

### BRAZIL

#### BIBLIOGRAPHIA.



*INTE CONTOS*, por Valentim de Magalhães, (2.<sup>a</sup> edição, Laemmert & C.<sup>a</sup>, Rio de Janeiro). Valentim de Magalhães é, sem duvida, um dos mais notaveis e activos escriptores brasileiros da actualidade. Afóra varios trabalhos escriptos em collaboração com Silva Jardim, Filinto d'Almeida, Henrique de Magalhães e Alfredo de Souza, tem publicado, de 1879 a 1895, dez volumes em

prosa e verso. A primeira edição dos *Vinte Contos* appareceu em 1886, feita pelo periodico a *Semana*, e esgotou-se rapidamente. Este livro é, na opinião de alguns criticos, o melhor do auctor. A segunda edição, que acabamos de receber, vem cheia de importantes correções. Brevemente publicaremos um capitulo do romance que Valentim de Magalhães está concluindo sob o titulo *Flor de Sangue*.

\* *Cartas litterarias*, por Adolpho Caminha (Rio de Janeiro). Adolpho Caminha director da *Nova Revista*, é um escriptor bastante conhecido no Brazil, especialmente pelo seu romance *O Bom-Crioulo*, que teve na grande republica amaricana um largo e escandaloso suc-

cesso. O seu novo volume, *Cartas litterarias* é uma collecção de artigos de critica, nos quaes se desenham com nitidez os perfis d'alguns dos mais discutidos escriptores modernos do Brazil. No primeiro capitulo *Novos e Velhos*, Adolpho Caminha arremete eloquentemente contra a desdenhosa indiferença com que no seu paiz (e não é só lá!) são tratados os homens de letras.

## JORNAES E REVISTAS.

\* Recebemos o 1.º numero da revista *Os Novos*, que antes devera chamar-se *Os Velhos*. No artigo de apresentação, lemos, entre outras, as seguintes abracadabrantes palavras: «No dia de hoje, porém, o platonismo baqueia de toda a sua altura, devidamente autopsiado pelo escarpello do philosopho e o naturalismo ergue-se radiante graças ao cultivo de Zola, o grande mestre francez!» Sebastianistas!

\* De todas as publicações periodicas ultimamente apparecidas no Brazil, a mais interessante é indubitavelmente a *Nova Revista*, cujos dois primeiros numeros acabamos de receber. Orientada pelas modernas theorias litterarias e artisticas, a *Nova Revista* apparece-nos com uma collaboração variada e escolhida, n'uma nobre ancia de renascimento esthetic.

## FRANÇA

## BIBLIOGRAPHIA.

\* *Des Bases classiques allemandes*, par Léon Ristor (Paris, Librairie de la «France Scolaire»). Sob a fórma d'um succinto resumo da historia litteraria da Allemanha, Léon Ristor dá-nos n'este lucido folheto uma nitida ideia do que hoje se pensa para além do Rheno.

As origens do ensino pratico e a genese da incomparavel philosophia allemã são rapidamente traçadas mas claramente estabelecidas no attraente estudo de Léon Ristor.

\* *Filles-Fleurs*, por Tristan Klingsor (Paris, «Mercure de France»). Vinte e uma figurinhas de legenda — *La Belle au bois dormant*, *Yeldis*, *Isabelle*, *Hérodiade*, *Dame Kundry*, *La reine de Trébizonde*, *Yseult* e outras — graciosamente traçadas por um poeta amante de velhas decorações luminosas. Os versos de Tristan Klingsor, um *novo* que muito promete, são voluptuosamente coloridos.

\* *Patrie et Internationalisme*, por A. Hamon (Paris, au bureau



des «Temps Nouveaux»). N'este folheto o sr A. Hamon ataca com energicos argumentos a religião patriótica e preconisa com entusiasmo a realisação d'esta prophécia de Chevreul: «les nations sont destinées à se fondre pour n'en plus faire qu'une grande qui abattra les frontières.»

#### JORNAES E REVISTAS.

\* No ultimo numero da *Revue Blanche* S. Bing continúa o seu bello estudo sobre Hok'sai. O mesmo numero insere oito cartas ineditas de Tourgueneff a Herzen, um pequeno artigo de Henri de Régnier sobre o ultimo livro de Pierre Louys, um poema de Verlaine, etc. Artisticamente, vem enfeitado com cinco desenhos de Hok'sai.

\* O n.º 76 do *Mercure de France* publica um artigo de Edmond Pilon que, a proposito do *Trésor des Humbles*, traça um vigoroso perfil philosophico e litterario de Maurice Maeterlinck. O referido numero do *Mercure* é collaborado por Ibsen, Remy de Gourmont, Carlyle, Camille Lemonnier, etc.

\* Muito interessante o ultimo numero do jornal *Au Quartier Latin*, publicado pelos estudantes de Paris, em beneficio dos pobres. No sumario lêem-se os nomes de Sully-Prudhomme, Henri de Régnier, Rochefort, Eugenio de Castro, Stephane Mallarmé, de Brinn'Gaubast. Catulle Mendès, Armand Silvestre, Paul Hervieu, E. Drumont, Ludovic Hallévy, conde de Larmandie, conde de Montesquiou Fezensac, Jules Lemaitre, Neera, Rachilde, Aurelien School, etc. Ornamentando as paginas, muitos desenhos de Bouguereau, Henner, Carolus Duran, Noè Legrand, Rivière, Abbéma e d'outros artistas francezes.

\* Recebemos o 1.º fasciculo do *Livre d'Art*, collaborado litterariamente pelos principaes escriptores da moderna geração franceza. A parte artistica compõe-se d'algumas curiosas xylographias, assignadas por G. d'Espagnat, Ch. Huard, Maurice Dumont e Maurice Denis.

\* Charles Jacquard publicou na revista *L'Art et la Vie* (n.º 48) a primeira parte d'um estudo interessantissimo sobre os cantos populares da Russia.

#### PEQUENAS NOTICIAS.

\* Foi ultimamente installada no museu Guimet uma curiosissima sala consagrada ás cerimoniaes do culto d'Isis.

\* Deve realisar-se brevemente em Paris o casamento de Mlle. Geneviève Taine, filha do philosopho, com M. Louis-Paul Dubois, filho do escultor Dubois.

\* Acaba de ser collocado no *foyer* da *Comédie Française* um busto de Alexandre Dumas filho, obra de Carpeaux.

\* No proximo mez de maio realisa-se em Paris na galeria de *L'Art Nouveau* uma *Exposition internationale du Livre Moderne*. A exposição compor-se-ha: 1.º de livros apresentando um absoluto caracter artistico publicados na segunda metade do seculo XIX; 2.º illustrações de livros: gravuras em madeira, cobre, etc., *culs-de-lampe* e *ex-libris*; 3.º encadernações artisticas; 4.º papeis para impressões; 5.º desenhos originaes para illustração de livros; 6.º croquis e modelos de moveis para bibliothecas.

Os auctores, editores, typographos, desenhadores, gravadores, proprietarios de fabricas de papel e encadernadores portuguezes que queiram concorrer á *Exposição internacional do livro moderno*, pôdem dirigir-se a Eugenio de Castro que lhes fornecerá todos os esclarecimentos.

\* Deve ser inaugurado brevemente no jardim de Luxemburgo (Paris) um busto de Verlaine, trabalho do esculptor Fiederhausern.

## ITALIA

## PEQUENAS NOTICIAS.

\* O nosso illustre collaborador e amigo Vittorio Pica fez ultimamente em Florença uma conferencia sobre o famoso abbade Galiani.

\* No dia 25 do corrente será aberta ao publico, em Turim, uma exposição de bellas-artistas.

\* Luciano Zuccoli tem no prelo um livro de contos intitulado *La morte di Orpheo*.

## PORTUGAL

## LE PORTUGAL À L'ÉTRANGER.

\* Nous trouvons dans *Il Resto del Carlino* (de Bologne), la notule suivante:

«Sagramor.

«É il titolo del poema foscamente pessimista del giovane e già chiaro poeta lusitano Eugenio de Castro, la cui effigie viene riprodotta in tutti i giornali illustrati.

«Sagramor è un pastorello strappato da una simbolica regina ma-liarda alla semplicità ingenua della sua vita campestre e che, lanciato nel vortice del gran mondo, assapora tutte le gioie; quella dell'amore,



della ricchezza, della gloria, tutte insomma. Ma non ha trovato la felicità.

«Sagramor, nella mente del poeta rappresenta l'umanità sempre affanosa alla ricerca di nuovi godimenti, sempre insoddisfatta e che precipita nel tedio...

«Si potrà dissentire del concetto pessimista che informa la moderna letteratura di cui il De Castro è uno dei campioni, potrà non piacere a tutti (osserva giustamente Vittorio Pica in un suo studio sul *Mattino* di Napoli) le eccessive preziosità e raffinatezze della novissima arte aristocratica, ma la nuova opera del De Castro, al pari di quelle del D'Annunzio, non può a meno di interessare tutti quelli a cui piace seguire le manifestazioni più caratteristiche dell'odierna giovane letteratura europea».

\* L'étude dont M. Vittorio Pica a fait précéder sa belle version italienne de *Belliss* (Fratelli Treves, Milan), vient d'être transcrite dans *Il Mattino*, de Naples, et dans *L'Illustrazione Italiana*, de Milan. *L'Illustrazione* a aussi publié un très beau portrait d'Eugenio de Castro.

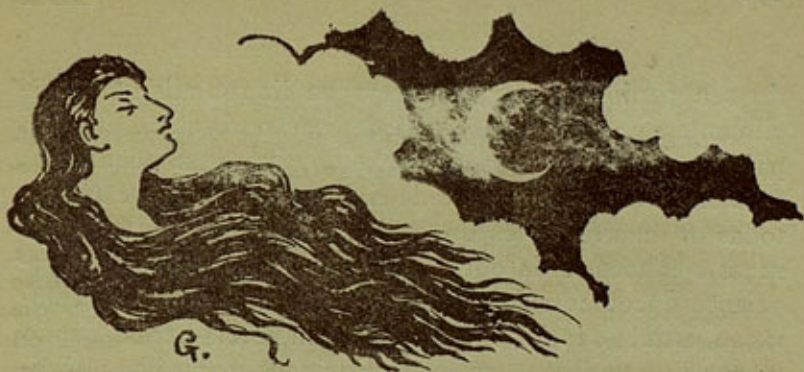
---

N.º 5 E 6—MARÇO E ABRIL DE 1896

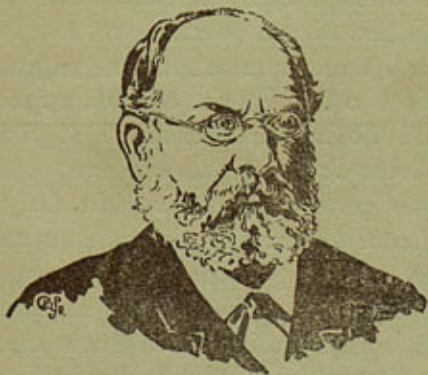
---



COIMBRA — IMPRENSA DA UNIVERSIDADE



DR. WILHELM STORCK



Dr. Wilhelm Storck, por Celso Herminio  
consagrou-se ao estudo philologico e historico d'este pe-  
queno povo romanico e à vulgarisação das obras primas

O nome do sabio pro-  
fessor da Universidade  
de Münster é conheci-  
dissimo e cercado de  
sympathia em Portugal  
pelos singulares servi-  
ços prestados á nossa  
litteratura. É um dos  
principaes lusitanophi-  
los europeus; apaixo-  
nou-se pelas lingua e  
litteratura portuguezas,



do seu genio universalizando-as na lingua allemã. Difficilmente se comprehende esta dedicação absoluta em um paiz que desconhece quasi o que seja interesse scientifico; mas em um grande centro de civilização aonde se estudam todas as manifestações do espirito humano em todas as raças e edades, cada obreiro d'essa vasta empreza de apropriação documentaria apodera-se de um campo de exploração, estuda-o intimamente, e por fim revela-o trasladando para a lingua allemã as suas principaes maravilhas. É digno de notar-se como o genio germanico reflexivo e profundo sympathisa com o genio meridional apaixonado e impetuoso, comprehendendo-o em toda a sua verdade. Na Allemanha é que Calderon e o theatro hespanhol foram estudados com maior interesse. Quando o Dr. Wilhelm Storck começou os seus estudos, foi attrahido para a litteratura hespanhola; o seu alto gosto levou-o para os poetas mysticos, de uma pureza e exaltação inimitavel; traduziu as obras poeticas de Frei Luiz de Leão, em uma fórma homeometrica, homeostrophica e homeorythmica. Foi esse bello trabalho publicado em Münster, em 1853, de collaboração com Schlüter. É um pequeno volume in-16.º com o verso hespanhol á margem, e com 314 paginas de texto. Em 1854, publicou o Dr. Storck em dois pequenos volumes em separado *Todas las Poesias de S. Juan de la Cruz y de Santa Teresa de Jesus*, com a traducção allemã, tambem no mesmo genero da *Sämmtliche Originalgedichte des Luis de Leon*. O Dr. Storck confessa que não existia na Allemanha uma edição completa das poesias d'estes dois ardentes mysticos, cuja leitura, segundo a opinião de Laboulaye é impercindivel para quem quer conhecer a Hespanha. A *Sämmtliche Gedichte des heiligen Johannes vom Kreuze und der heiligen Theresia von Jesus*, em nada perderam do seu calor peninsular na versão allemã. A lingua presta-se á expressão ingenua e primitiva



dos sentimentos; a expressão da emoção individual quasi que se torna uma voz da humanidade. O Dr. Storck voltou-se para a poesia portugueza, como da sua predilecção decisiva; de facto, ha na dicção portugueza um outro colorido poetico, talvez mais vago e indefinido do que na phrase castelhana, sempre empathica e opulenta. Esta castidade de linguagem seduziu-lhe a alma. Em 1869 publicou com a collaboração do Dr. Schlüter a primeira traducção das lyricas de Camões, *Sammtliche Idyllen des Luis de Camoens*. Mal pensava o sabio professor, que uma vez attractado para a esphera de seducção do genio de Camões teria de realisar a traducção integral de todas as suas obras!

Ainda quiz resistir-lhe, estudando e reunindo em um volume as poesias lyricas dos trovadores allemães, no *Buch der Lieder aus der Minnezeit*, que publicou em 1872; mas, em 1874 voltava a Camões, sendo então as canções traduzidas; em 1877 verteu as glosas e voltas, e diferentes sonetos. O Dr. Storck estivera assentando a mão para a sua grandiosa e monumental empreza, o seu sonho querido: a traducção completa de toda a Obra de Camões; e carinhosamente, com o mais delicado affecto publicou para festejar o Centenario de Camões em 10 de junho de 1880, os primeiros dois volumes da *Luis de Camoens, Sammtliche Gedichte. Zum ersten Male deutsch von...* Contém o 1.º volume *Buch der Lieder und Briefe*; o 2.º volume, *Buch der Sonnette*; o 3.º volume *Buch der Elegien, Sestinen, Oden und Octaven*, appareceu em 1881; o 4.º *Buch der Canzonen und Idyllen*, veiu á luz em 1882; o 5.º, contém *Die Lusiaden*, em 1883; e o 6.º e ultimo volume comprehende as *Dramatische Dichtungen*, publicado em 1885.

Ainda não dera o Dr. Storck por terminado o seu monumento a Camões; faltava recompôr o quadro da sua vida, e em 1890 deu a lume o grosso volume *Luis de Camões Leben. Nebstgeschichtlichen*, em 8.º de 702 paginas.



Este importante trabalho acaba de ser traduzido para portuguez por D. Carolina M. de Vasconcellos, com annotações importantes. Foi-me pedido para o apresentar ao suffragio da Academia das Sciencias para ser impresso entre as suas publicações. Com que orgulho tomaria eu essa iniciativa. Lembrei que se tal o fizesse nunca o livro seria recebido pela Academia; aconteceria a esta proposta o que aconteceu ás minhas outras propostas para a publicação de um *Boletim litterario*, e para o meu estudo *Sobre as 300 Cartas do Padre Bartholomeu do Quental*, e para a publicação das *Memorias biographicas de José Agostinho de Macedo*, manuscripto inedito de Innocencio da Silva cedido pelos seus herdeiros.

Assim, a proposta para a impressão da *Vida de Camões* foi feita por quem não seria contradictado, e o governo contribue amavelmente com dois contos de reis, para que se effectue esta homenagem á maior gloria de Portugal. O Dr. Storck é socio correspondente estrangeiro da Academia real das Sciencias de Lisboa; tenho eu o orgulho legitimo ou desvanecimento de ter redigido o parecer sobre a sua candidatura.

Os seus trabalhos alargam-se cada vez mais sobre a litteratura portugueza; em 1887 publicou a traducção dos *Sonetos* de Anthero de Quental, feita a pedido de D. Carolina Michaelis; ahi publicou a celebre carta em que Anthero de Quental fez a sua autobiographia (de pag. 11 a 36). O texto original d'esta Carta veiu por emprestimo a Portugal e foi publicado no jornal *A Provincia*, então de Oliveira Martins, e está incorporada nos *Raios de extincta lux*. Os *Sonetos* de Anthero lucraram immensamente na traducção allemã; a lingua da abstracção philosophica e das primitivas paixões da humanidade deu á emoção pessoal e doentia de Anthero a importancia de um estado da consciencia humana. Póde-se dizer que esta traducção foi



o maior consolo que a alma atormentada de Anthero de Quental encontrou n'este mundo.

A velha poesia trabadoresca portugueza tambem attra-hia a sympathia do Dr. Storck, que publicou uma pequena mas importante amostra dos nossos Cancioneiros, em um volume de 124 paginas *Hundert alportugiesische Lieder*, que bem merece andar junto do pequeno estudo historico de Frederic Diez. E o que realisara para os antigos trovadores portuguezes, em 1892 o fez tambem para os modernos lyricos portuguezes e brazileiros no *Aus Portugal und Brasilien (1250-1890) Ausgewählte Gedichte*. Ha n'este livro a serie chronologica das escholas poeticas e dos seus principaes representantes, começando pelos cantos populares, e vindo a abranger os mais recentes contemporaneos.

É um livro consolador, que terá com certeza deixado na alma d'esses novos talentos mais ateiado o fogo sagrado, por verem que assim de longe são universalizados. Tivemos lusitanophilos distinctissimos, como Adamson em Inglaterra, Veggesi Ruscala na Italia, e Ferdinand Denis em Paris; mas o Dr. Storck leva mais longe a sua dedicação, e por ventura ao seu exemplo é que surgem esses novos lusitanophilos Dr. Göran Björckman na Suecia, Edgar Prestage em Inglaterra e Brinn'Gaubast em França. Pouco ou nada tenho dito da parte pessoal do Dr. Storck; consignarei aqui que nasceu em Letmathe em 5 de julho de 1829, e que a sua existencia se passou inteiramente consagrada ao magisterio, á litteratura e á familia. Em Portugal teria talvez sido esterilizado pela politica terrivel que levou este paiz á ruina; e se não uivasse com os lobos faziam-lhe cêrco e fechavam-lhe todo o accesso devido á superioridade mental. A obra do Dr. Storck ainda não está acabada; falta coroa-la com um bom manual de *Historia da Litteratura portugueza*, que vá occupar o logar que a de Bouterwek preencheu desde os fins do seculo passado.



Como a nação portugueza ainda não pagou a este sabio a divida de honra que lhe compete, por que para maior vergonha os nossos ministros mais ávidos do poder são os mais analphabetos, votemos-lhe toda a sympathia do nosso coração, porque é quanto temos para dar-lhe.

THEOPHILO BRAGA.

---

### L'INSEXUELLE

L'automne est jumeau,  
L'automne est double;  
Cuivre et chalumeau,  
Il charme et trouble.

Topaze et béryl,  
Il se gémine;  
Tout d'abord viril,  
Il s'effémine.

L'automne est sanglant,  
L'automne est rousse;  
L'automne est troublant,  
L'automne est douce.

L'un a la rougeur,  
L'une est neigeuse;  
L'autre étant vengeur,  
L'autre est songeuse.

Il cesse, odieux !  
Elle s'achève...  
Il est plein d'adieux,  
Elle de rêves.

Il est tout accent,  
Elle, tous charmes ;  
Il pleure du sang,  
Elle, des larmes.

Les boules du gui,  
Pleines de merles,  
Semblent des nids qui  
Pleurent des perles.

\*

«Les jours révolus  
Vont-ils renaître?...»  
Il dit : «Jamais plus !»  
— Elle : «Peut-être !»

«Des songes ailés  
Et de l'étoile,  
S'ils sont envolés,  
Quelle se voile,

Que restera-t-il,  
Dans l'âme grave ;  
Quoi de bien subtil,  
De bien suave ?



Des bonheurs finis  
 Qu'est-ce qui tombe?...»  
 Elle court aux nids,  
 Lui, sur la tombe.

Elle dans les fleurs,  
 Lui, dans les brumes,  
 Trouvent l'un, des pleurs ;  
 L'autre, des plumes.

Je vous aime et crains,  
 Trouble, accalmie,  
 Automnes chagrins,  
 Automne amie !

COMTE R. DE MONTESQUIOU-FEZENSAC.



## MENENDEZ PELAYO

Uno de los hombres más portentosos que han ilustrado los siglos y recordará siempre con orgullo la historia de la ciencia, es el publicista español que hoy llena el mundo con su fama. El ingenio más que humano de aquel otro nuestro compatriota Fernando de Córdoba, cuya erudición, inexplicable en sus veinte años de edad, atribuyóse á operación diabólica por los doctores parisienses tiene un digno rival en Menéndez Pelayo, quien, como en ocasión solemne dijo el ilustre académico Fernandez Querra y Orbe, de haber vivido en otros siglos, creerían que tenía hecho pacto con el demonio.

Professor en la Universidad Central á los veintidos años, Académico de la Lengua á los veinticuatro, y de la de Historia dos años más tarde, desde entonces su nombre brilla con fulgores extraordinarios entre los más conspicuos sabios españoles y va unido á todos los grandes trabajos de erudición, hasta el punto de que podría decir, imitando la frase de Luis XIV, *la Academia soy yo*.

Puso en él la naturaleza dotes literarias señaladisimas que repartidas en el mismo grado entre muchos hombres bastarían para hacerlos inmortales; pero, singularmente, maravilla la felicidad de su memoria, verdadero milagro, en frase del P. Tirso López, para la cual, según Sucona, es lo mismo leer que aprender.

Incansable en el trabajo, investigador de los más curiosos archivos europeos, y dueño de una selectissima biblioteca, para atesorar inextinguible coudal de erudición varia y peregrina los favores de la fortuna no menos que la intuición de su genio y las enseñanzas de la experiencia han guiado sus pasos en el oscuro camino de la disquisición



literaria permitiéndole extraer oro finísimo de noticias importantes allí donde rebuscadores menos felices habían hollado tan sólo la escoria enojosa de insignificantes por menores.

Conoce á fondo los principales idiomas vivos y muertos, y las traducciones que ha hecho de no pocos de sus clásicos, le acreditan de filólogo perspicaz, observador y sagacísimo.

Los artículos y estudios que ha insertado en periódicos y revistas; los prólogos y notas con que ha enriquecido ó explicado multitud de libros de autores modernos y antiguos; los discursos que pronunció en las Cámaras nacionales, en los Congressos Católicos y en otras ocasiones; y los trabajos suyos que van al frente de ediciones costeadas por Academias, como la de las obras de Lope y la Antología de poetas americanos, si se coleccionaran, ocuparían muchos interessantísimos volúmenes.

Solamente su *Horacio en España*, gallarda é inapreciable muestra de lo que, si Dios para gloria de nuestra literatura le conserva algunos años la vida, habrá de ser su proyectada *Biblioteca de traductores españoles*, bastaría para hacerle figurar en primera línea entre los eruditos europeos.

Cuando aun era un niño, su controversia sobre el valor científico de la doctrina tomista y su libro *La ciencia española* llamaron poderosamente la atención del público y le captaron con justicia universal admiración. Allí, siguiendo las inspiraciones del inolvidable Laverde, planteó ya la tesis cuyo desarrollo ha sido la constante y fecunda tarea de su laboriosa vida, y los más preocupados no pudieron menos de ver desde entonces que España en punto á glorias artísticas no tiene por qué envidiar á nación alguna; que muchos de los adelantos con que otras se envanecen de aquí fueron imitados ó cogidos; y que única-



mente de la ignorancia ó de la malevolencia puede ser obra el general descrédito en que han caído y son miradas, por los sabios ultrapirenaicos algunas épocas de nuestra historia científica no tan escasas de méritos, que no sea dable parangónarlas sin desventaja con el estado de la ciencia en el extranjero por aquellos mismos siglos.

Aun *La Historia de los heterodoxos españoles*, que saca á pública vergüenza los extravíos intelectuales y aberraciones sectarias que ha presenciado nuestra nación, cede en gloria y en honor de ésta, por cuanto pone de manifiesto que es aquí planta exótica imposible de aclimatar la herejía; y que entre los alucinados que se han dejado obcecarse por las falsas brillanteces de sofismas extranjeros son contadísimos aquellos en cuya frente la llama del genio resplandecía con sus intensos fulgores. Compuesta la voluminosa obra en los albores de la juventud, no es cosa posible de explicar por qué arte logró Menéndez poner á contribución tan gran número de libros, desempolvar tantos códices y revolver tanto desconocido legajo, para advertir en sus menores detalles todos los incidentes de la larga lucha que la verdad y el error sostuvieron en nuestra patria.

Pero, por no citar otros de sus libros, el que ha puesto á mayor altura su reputación, es *La Historia de las ideas estéticas*, monumento inmortal consagrado al honor de las letras españolas, y demostración evidente, cual ninguna mas, del genio artístico, creador y fecundo, de nuestra raza.

Como los constructores de nuestras incomparables catedrales mediévicas, como aquellos guerreros hazañosos que trazaron con la punta de su victoriosa espada el maravilloso poema de la reconquista sin cuidarse de eternisar su fama transmitiendo el nombre á las futuras generaciones, quedaron en el olvido los de muchos de nuestros prosistas



y poetas antiguos, y aun fueron, con el andar del tiempo, tenidas en poco sus venerandas creaciones, atentos como estaban sus compatriotas á extender el territorio en que no había de ponerse el sol, y sin manos para cosechar los nuevos laureles de que se cubría el suelo feracísimo de la hispana literatura: Menendez Pelayo ha venido á descombrar las ruinas acumuladas por el trascurso de las edades, descubriendo entre ellas inestimables joyas, catalogando mil olvidadas riquezas, y quilatando el valor de nuestro patrimonio literario, para dar un solemne mentis á los que decían roto en algunas épocas el áureo hilo de nuestra tradición científica, y faltas de originalidad y de vida las producciones de nuestros ingenios.

Sólo dos classes de hombres están á salvo de los apasionamientos malévolos de la ajena crítica: los que no se se elevan una pulgada del vulgo, y los que subieron ya á las más eminentes alturas de la fama. Hubo quien dijo al entrar en la Academia Española Menendez Pelayo, que la estructura de sus versos era más artificiosa que inspirada; que, y es argumento de que en casos semejantes echa manola envidia, no estaba en proporción con su asombrosa retentiva el talento; y que su erudición era más de admirar que su crítica, en la que *se veían los arboles, pero no el bosque*. Hoy su nombre está rodeado de tan brillante auréola de gloria que nadie se atreve á repetir semejantes acusaciones.

D. ANTOLÍN LOPEZ PELAEZ.

## SAGRAMOR

*(Fragment de la version française)*

Sur le visage de Sagramor coulent  
des larmes brillantes. Tout à coup,  
voici que l'on entend un murmure de  
Voix qui s'approchent.

## PREMIÈRE VOIX

Toi qui t'en vas pleurant, Voyageur douloureux,  
Pourquoi donc est-ce que tu pleures ?  
Viens avec moi ; tes heures  
Chanteront des chants heureux.  
Viens sans tarder : je suis l'Amour.  
A tes désirs je veux donner des ailes ;  
Sur des lèvres en fleur et telles  
Que des coupes tu boiras des baisers de velours.

## SAGRAMOR

Des baisers ?  
Les baisers, vertiges insensés,  
Empoisonnent ceux qu'ils touchent ;  
Ils effeuillent des roses sur les bouches ;  
Mais ils ouvrent des plaies au fond des cœurs blessés.

## SECONDE VOIX

Voici de l'or, des monceaux d'or ;  
Prends et retiens tes pleurs ;  
Avec les ducats de ce trésor,  
Tu auras des palais, des bijoux et des fleurs !  
Regarde ; vois  
Comme cet or est roux et reluit sous mes doigts.



## SAGRAMOR

De l'or ! Et pourquoi faire ?  
On ne vend pas de bonheur sur la terre.

## TROISIÈME VOIX

Pourquoi laisser ton cœur envahi de nuages  
Exhaler son chagrin, sur un mode si noir ?  
Partons ; nous ferons de jolis voyages...

## SAGRAMOR

Le monde est si petit — je n'ai plus rien à voir.

## QUATRIÈME VOIX

Génie aimable et fait pour plaire  
Du radieux pays solaire,  
Je suis la Gloire : tu seras  
Le plus grand poète du monde.

## SAGRAMOR

Le monde, dit-on, finira.

## CINQUIÈME VOIX

Tu seras un savant ; ma demeure profonde  
Tout entière à tes yeux bientôt s'éclairera.

## SAGRAMOR

Si j'eusse gardé l'ignorance,  
Jamais je n'eusse été frappé par la souffrance.

## SIXIÈME VOIX

Je suis la Mort, la conquérante austère,  
Mère du secret, mère du mystère.

## SAGRAMOR

Oh ! ne m'emporte pas. Tu m'effrayes. Va-t-en !

## SEPTIÈME VOIX

Si tu crains la Mort, moi je suis la Vie :  
Je te donnerai dix fois cent ans !

## SAGRAMOR

De désillusions mon âme est assouvie,  
Et c'est assez souffert cette douleur barbare !

## DE NOMBREUSES VOIX

Demande les plaisirs les plus doux, les plus rares ;  
Être étoile, être roi ; tout ce que tu voudras ;  
Parle, réponds, déclare !

## SAGRAMOR

Je ne sais pas... Je ne sais pas...

*(Traduit du portugais par PHILÉAS LEBESGUE).*

EUGENIO DE CASTRO.



## EVOLUÇÃO DA

## NOVA LITTERATURA AUSTRIACA

A «Litteratura austriaca» ainda não teve o seu chronista. Tambem, nem foi necessario, nem mesmo possivel escrever-lhe a historia ha mais tempo.

A população da Austria-Hungria compõe-se de diversos povos, que têm cada um o seu idioma e a sua litteratura propria, á parte, inteiramente independente das outras em quanto mantem o seu character nacional.

Os Polacos, como os Tchêques, subordinam-se á grande familia Slava. Os Hungaros mantêm o culto apaixonado da sua nacionalidade e, n'uma reserva absoluta, têm resistido até hoje a todas as influencias dos seus visinhos, a quem sómente os ligam as leis do Estado.

Por isso é que nem mesmo nos referimos a elles no artigo que segue.

Finalmente, os Allemães, herdeiros da mais antiga civilisação, entre os Austriacos, ligam-se, pelas relações naturaes, com os habitantes do imperio d'Allemanha. Conservam as mesmas tradições, que datam de varios seculos.

Comprehende-se, pois, que as manifestações litterarias d'estes povos, reunidos pelos acasos politicos, não podessem logo apresentar um character commum, e que durante muito tempo não tivesse havido uma litteratura inteiramente, propriamente austriaca, nem uma historia collectiva d'esta litteratura.

Noz ultimos tempos, porém, ha uns dez annos para cá, as coisas mudaram. A principio, a transformação foi vaga e incomprehendida, apenas notada. Só hoje, attentando retrospectivamente n'esta *étape* da evolução litteraria é que

se apreciam estes symptomas, e que se consegue indicar a sua verdadeira significação.

Foram os Tchêques, na Bohemia, os que mais cedo e mais energicamente começaram a emancipar-se. Foram elles, entre os austriacos do nosso tempo, os primeiros a apontar abertamente como caduca a phase restricta d'uma litteratura puramente nacional — slava, pela sua parte —; e foram elles os que primeiro imprimiram á sua litteratura *um novo character, mais do que exclusivamente nacional, nascido da sua particular situação geographica e politica*. E assim, inconscientemente, e sem uma intenção clara, lançaram a base d'uma litteratura moderna, especialmente *austriaca*.

Talvez os vossos leitores me acompanhem com interesse ao citar-lhes alguns factos a confirmar esta minha affirmacão imprevista.

Como uma ilha rochosa, o dominio do idioma tcheco-slavo estende-se adiante das provincias allemãs da Austria, e separa-as da vasta planicie da Europa central allemã.

Esta situação particularmente circumscripta não podia deixar de vir a ter influencia sobre a cultura intellectual dos habitantes. Separados dos seus irmãos Slavos a occidente, os Tchêques encontraram-se envolvidos por outra nação. Tanto ao norte, na margem do Elba, como ao sul, na margem do Danubio, a população é allemã, e nas proprias provincias bohemias por toda a parte estão colonias allemãs.

Os Tchêques viam-se, pois, forçados a entrincheirar-se, a levantar defezas para proteger o seu idioma proprio contra o poderoso affluxo das influencias estrangeiras. Ora, o mais seguro baluarte é uma *litteratura nacional*.

Os Tchêques tiveram de fazer a experiencia mais d'uma vez, mas nunca, talvez, tão abertamente como no meado d'este seculo. Foi no momento em que os allemães, como



partido politico, obtiveram a supremacia, e em que o perigo d'uma germanisação se tornou imminente. Comprehende-se que os Tchêques lhe devessem ter opposto uma forte resistencia.

Os panslavistas e a sua litteratura não transpunham os limites do nacionalismo, d'um nacionalismo estreito, ingenuo, quasi primitivo.

Mas, pelo anno de 1870, surgiu uma nova geração, que julgou antiquada e superflua uma litteratura nacional, e que deu a estas manifestações litterarias um novo character *cosmopolita*.

O mais notavel entre os d'essa geração é Jaroslaw *Irchlicky*. Com elle penetraram na litteratura tchêque influencias francezas e allemãs.

Tornou conhecidos os francezes, desde Victor Hugo, de quem foi o discipulo, até Verlaine; e foram lidos tambem os contemporaneos allemães. Foi elle o creador da lingua poetica dos Tchêques. Foi o fundador d'esta especie de poesia que leva ao desenvolvimento *virtuoso* da fôrma, porque é de facto poesia de epigones, isto é: uma poesia que dá apenas satisfações estheticas mas a que falta, apesar de todo o seu esplendor de fôrma, aquillo que cada renascença da arte tem o dever de reconquistar de novo: uma necessidade interior e substancial.

*Irchlicky* firmou, pois, a poesia tchêque com um traço caracteristico, que a fez sobresahir vivamente do fundo monótono da litteratura strictamente nacional, mas que não foi, ainda assim, bastante forte pra dar-lhe um cunho moderno, nem mesmo caracteristico bastante para a tornar especialmente austriaca. Isto estava reservado para um homem da geração seguinte, por 1886-1888.

Este homem era J. J. *Machar*. *Machar* marca o retrocesso do cosmopolitismo e do formalismo indifferente. Debutou com um livro — *Confiteor* — d'um vigor e d'um character não



visto ha muito, d'uma acidez quasi Strindbergiana. Era um homem que tinha alguma coisa a dizer, impellido por uma necessidade interior, por uma verdadeira necessidade, como á primeira vista se descobria logo. Ora, sempre que alguém tem alguma coisa de pessoal a dizer emprega expressões proprias e novas, e como Machar influiu forte e subitamente na sua geração, *impoz logo a sua fôrma á sua escola.*

D'este modo, pois, a litteratura tchêque modernisou-se ha uns dez annos. Mas não só se modernisou, como tambem se tornou especialmente austriaca. Porque o que constituía a nova tonica psychologica d'esta epocha litteraria, não era a disposição d'espírito d'um individuo, como por exemplo Machar. Não. Era a disposição de espirito commum a todos os Tchêques na Austria, criada por uma serie de circumstancias politicas, sociaes e culturaes, mas que sómente se tornara pela primeira vez *consciente* em Machar. Porque se tinha dado uma grande transformação politica e social na Austria, desde o tempo em que Irchlicky dominara. O indolente cosmopolitismo conciliador cedera o logar a um *chauvinismo* encarniçado e cioso. De novo se travaram combates pelo idioma nacional; havia ameaças de luctas constitucionaes, até que, em 1893, Praga, a capital da provincia de Bohemia, foi posta em estado de sitio pelo governo. De novo a litteratura foi a expressão, e mesmo a precursora d'um movimento geral, meio politico, meio cultural.

De novo se via reduzida a ser nacional, mas num sentido bem diverso do antigo sentido d'outrora. Agora tratava-se d'um nacionalismo consciente, voluntario, revolucionario, em que vibrava uma nota viril, meio pessimista.

É este o traço caracteristico da nova geração Tchêque e da sua litteratura: é *moderna* porque experiencias novas e intensivas a forçaram a forjar uma linguagem nova e in-



tensa; é especialmente austriaca, porque estas experiencias são, pela maior parte, de natureza politica, e os obrigam a tomar posição — realmente mais hostil do que amigavel — em frente d'uma patria de que mal davam fé no tempo do primitivo romantismo nacional.

Machar é d'isto a mais viva prova. Publicou ha alguns annos um volume de poesia politica — «*Tristium Vindobona*» — que por muito tempo ainda será o exemplo mais efficaz da renascença da litteratura especialmente austriaca.

Era durante as primeiras semanas do estado de sitio de Praga. O poeta envia de Vienna, onde habita, para a Bohemia, as suas elegias.

Começa a conhecer a capital allemã da Austria, o seu movimento intellectual, todo o seu encanto poetico, e a habituar-se-lhe; e no entanto desejaria libertar a sua patria d'aquella influencia. É este — não só pelo assumpto, mas tambem pela fórma e pelo tom — o character especialmente austriaco d'essa poesia. Vejamos, por exemplo, a metáphora conhecida no *Tristium Vindobona*. O poeta está sobre o cimo do Hahlenberg; aos seus pés estende-se, como uma cortezã voluptuosa n'um leito opulento, Vienna, a bella e risonha cidade á beira do Danubio, e, por detraz d'ella, ao norte, a sua patria, a Bohemia.

E elle pergunta: «meu paiz, que tens tu de commum no presente como no passado com o destino d'esta mulher calma e indifferente, e com a sua belleza indolente e voluptuosa?»

E d'esta percepção nasce uma grandiosa visão biblica, a da seductora Dalila e de Sansão, o gigante enleado:

«E depois de annos de humilhação, de supplicas, de orações angustiosas, veio o dia da vingança. Cresceu a juba ao leão, e desesperado reconheceu todos os seus peccados desoladores».

E este magnifico trecho de symbolismo politico termina

como na Biblia: Sansão abala os muros da casa e fica enterrado nos escombros. Como elle penetrou profundamente o segredo poetico de Vienna, e com que mordacidade e vivacidade mantem o seu tom independente e audacioso! É realmente Machar e são os seus discipulos, conhecidos por mais d'uma revista litteraria, que constituem uma das fontes principaes da nossa *Nova litteratura austriaca*.

(Continua).

ALFRED GOLD.

### SAGRAMOR

AD EUGENIO DE CASTRO

Vivea beato nell'agreste pace  
l'ingenuo Sagramor;  
una regina, Dalila procace  
allettò il bel pastor.

Diventato un brillante cavaliere,  
volta a volta ei provò  
le gioie dell'amore e del piacere,  
e quanto altro cercò.



Disilluso... accorato, in pria alla Fede,  
poscia alla Scienza volse,  
alla Natura in braccio ancor si diede  
e alla Morte... Nol colse.

Vedovo alfin d'ogni speranza, intriso  
nell' amaro suo pianto,  
invocò solo di Cecilia il riso,  
essse aveva amato tanto...

Passano a lui davanti in lunga schiera  
i fantasma gloriosi,  
di quei che ebbero in vita tutta un'era  
di gaudii voluttuosi...

Ma Sagramor, cui neppur più mille anni  
di vita nova alletta,  
stanco dei riprovati disinganni,  
nulla, più nulla aspetta...

E a chi gli chiede se piaceri ei vuole,  
risponde sol: «Non so...»  
Sono l'ultime deboli parole:  
«Non so, non so, non so».

DOTT. F. ACCINELLI.

## ABSCHIED (\*)

Von Abendgoldglut übergossen,  
Zogst du hinaus ins ferne Land.  
Ich stand, vom Schatten tief umflossen,  
Und schaute dir nach, unverwandt.

Wie zauberklar des Sees Wogen!  
Die Luft wie rein, und traumeslind!  
Die Segel, farbigen Wimpel flogen  
Geschwellt von sanftem, günstigem Wind!

Ich stand. Ich schaute lange, schaute!  
Mein Blick in Thränen heiss, ertrank!  
Fern überm See wie Wetter braute.  
Dein Schiffein schwand! — Die Sonne sank!

L. RAFAEL.

---

(\*) Traduction par LOUIS-PILATE DE BRINN'GAUBAST :

## DÉPART

Tout irradié des feux dorés du soir, — Tu t'en allais là-bas, tu t'en allais bien loin. — Je restais, tout environnée d'ombre profonde, — Et mes yeux, fixement, te regardaient partir.

Quelle prestigieuse clarté sur les vagues de la mer! — Quelle pureté, quelle douceur de rêve en l'atmosphère! — Flamme de couleur flottant au vent, les voiles volaient, — Gonflées d'un doux souffle propice!

Je restais là. Longtemps, longuement, je regardai! — Mon regard se noya dans mes larmes brûlantes! — An lointain, sur la mer, grondait un vague orage. — Ton navire avait disparu!... Le soleil s'était abîmé!



## LE DERNIER RÊVE

De la tour close, mon refuge dernier, — tandis que les rumeurs battent le palais ancestral, — par l'ogive grillée de bronze, je regarde sous l'agonie du jour la ville aux mille flèches, aux édifices bleus, aux arcs triomphaux, et lointainement les collines dentelées de brume. Le soir calme apporte le silence souhaité. Puis, autour de moi, je vois les murailles luisantes, les murailles uniformes, et je songe, prisonnier ainsi, — moi le Conquérant glorieux, l'Empereur splendide; je songe... Mes Rêves, comme des pèlerins, aux patries sacrées, s'en retournent vers les heures lointaines, vers les heures d'enthousiasmes naïfs. Je me souviens des récits de chevauchées, de batailles, dont s'émerveillait mon enfance: alors, j'entendis sur des pavés sanglants, des galops de bêtes fabuleuses; je voyais au milieu des fumées, des déesses tresser des guirlandes d'azur... Je savais que mes domaines, bientôt, toucheraient les horizons aperçus, et que mon seul vouloir triompherait des peuples. Des soldats aux armures sonnantes m'entouraient comme des gardiens fidèles; je jouais avec les armes aux clairs reflets; j'étais vêtu d'étoffes à fleurs d'argent et des feuilles d'or, en signe de domination, se nouaient sur mes bras.

Je conserve encore le souvenir d'un soir de miracle, d'un idéal soir nuancé de lune — sur les terrasses de marbre. Une voix me parla comme parlent les êtres de mystère, et cette voix avait des douceurs ignorées. Des mains m'effleuraient comme des palmes, des mains petites aux doigts cerclés d'anneaux où s'enchaînaient des pierres, et des yeux

de ciel m'invitaient à des bonheurs de foyer familial. Longtemps, je demeurai l'esclave de cette voix triste — et, les étoiles mortes, le matin blond parut. Des cliquetis d'épées emplissaient le palais, et je dédaignai la vision.

Je revois les plaines où se ruaient les armées, dans la poussière empourprée, les bannières victorieuses déployées — et mes haltes en des hameaux protégés de feuillages. Je dormais, lassé, sous le toit du rustre, visité de songes héroïques, et les pipeaux des bergers m'éveillaient à l'aube.

Des acclamations m'accueillaient lors des retours; des prêtres, dans les cathédrales, priaient, enorgueillis de mes lauriers. On érigeait des arcs, des colonnes, des trophées, à tous les carrefours; des inscriptions disaient mes vertus.

Alors, je ne sais pas. Une houle de peuple s'est épandue par la ville, grosse de menaces: la révolte croît; la plèbe viole le palais, et seul à présent, je demeure captif. Les édifices s'écroulent; l'œuvre outragée des siècles, devient la joie de la brute, et, misérablement, j'assiste à sa joie. Elle triomphe enfin de la Beauté, car demain, rien ne subsistera des jardins, des fontaines, des temples, rien de l'*utile* inutile.

Je veux pourtant oublier; je veux clore mes yeux comme aux soirs de batailles, où j'aspirais, en des villages perdus, la fraîcheur des paysages proches. Je veux revivre l'heure lointaine, retrouver la fugitive vision d'Autrefois. Où sont les doigts jolis, chargés de caresses?

J'évoque le soir miraculeux, pareil à ce soir ironique; j'écoute la plaintive voix, et le regret, en moi, surgit, aigu comme un remords. Je vais mourir, sans doute, et je serai béni, de mourir auprès de l'Illusion, Je ne suis plus le Conquérant, l'Empereur splendide — je suis l'enfant de Jadis, en l'extase d'un Rêve...



— Me résigner, donc?

Foule, heurte le portail de fer, allume l'incendie aux quatre coins du palais, puisque la meute ignoble de mes valets d'hier est avec toi; me voici: je suis l'empereur glorieux, délivré du dernier rêve enfantin, — je suis le Conquérant magnifique — et tu t'inclineras devant ma Gloire...

GEORGES OUDINOT.

---

ONDE?... (\*)

A LOUIS-PILATE DE BRINN'GAUBAST

Jardins vejo onde, á sombra d'olmos velhos,  
Velhos de curva edade  
Murmuram em rosarios de conselhos  
Syllabas de Verdade.

---

(\*) Traduction par LOUIS-PILATE DE BRINN'GAUBAST.

OÙ?...

Des jardins m'apparaissent: à l'ombre de vieux ormes, — Des vieux, courbés par l'âge.  
— Murmurent, en rosaires de conseils, — Des syllabes de Vérité.

Passam de brancas tunicas vestidos,  
 Sonhando despertados,  
 Poetas que, por todos entendidos,  
 Por todos são amados ;

Pois todos lá partilham, como o pão  
 Que entre si vão trocando,  
 A hostia de luz que ás almas quietas vão  
 Seus hymnos ministrando.

Como estrophes tornadas neve pura  
 Vivem em sonhos quédos  
 As estatuas, erguidas na frescura  
 Dos hortos e vinhedos.

E louvam-lhes em côro a pureza  
 De seus dorsos e bustos  
 Magras virgens de pallida belleza  
 E mancebos robustos.

---

Il passe, vêtus de blanches tuniques, — Songeant tout éveillés, — Des poètes qui, compris de tous, — Sont chers à tous ;

Car tous partagent, tous ceux de là, comme le pain — Qu'ils vont échangeant, — L'hostie de lumière qu'à leurs âmes quietes — Offrent les hymnes des poètes. . .

Comme des strophes devenues une neige immaculée, — En l'immobilité du songe vivent — Les statues, dressées dans la fraîcheur — Des jardins et des vignes.

Et des voix glorifient en chœur les lignes pures — De leurs épaules et de leurs bustes, — Des voix de maigres vierges à la beauté pâle — Et d'adolescents vigoureux.



Ha fraternaes banquetes, sob as arvores  
 E as humidas latadas,  
 Às musicas de fontes que, por marmores  
 Correm maravilhadas,

Emquanto, d'alvas rosas coroados,  
 Esvéltos moços cantam,  
 Tangendo as harpas, canticos sagrados  
 Que os corações levantam,

E os artistas, preciosas taças d'oiro  
 Serenamente erguendo,  
 Consagram, ao proval-o, o vinho loiro,  
 Que em roda vae correndo...

Elevam-se, entre bairros envolvidos  
 Em sombras d'oliveiras,  
 Torres brancas, vestidas de compridos  
 Mantos de trepadeiras.

---

Il y a, fraternels, des banquets sous les arbres — Et la moiteur des treilles, — Aux musiques de fontaines d'eau vive qui dans le marbre — Courent émerveillées,

Ce pendant que, le front couronné d'albes roses, — De sveltes jeunes gens chantent, — en jouant sur la harpe, des cantiques sacrés — Dont s'exaltent les cœurs :

Banquets où les artistes, en de précieuses coupes d'or, — Levées avec sérénité, — Consacrent, en le savourant, le vin blond — Qui tout à la ronde va circulant. . .

Et l'on voit, parmi des quartiers, qu'enveloppent — Des ombres d'oliviers, — Se dresser des blancheurs de tours, longuement vêtues — De manteaux de convolvulus.

E tanta graça envolve a terra santa  
 Que o meu olhar alcança,  
 E sobre que a minha alma se levanta  
 Batendo azas de espr'ança,

— Que até os rios, que beijam ao passar  
 A candida cidade,  
 Como apóstolos santos vão prégar  
 Ao mar forte a bondade...

Coimbra, 5—6—95.

MANUEL DA SILVA GAYO.

Et si grande flotte la grâce autour de la terre sainte — Où mes regards atteignent, — De  
 cette terre où mon âme s'élève — Ailée d'espoir,

Si grande y flotte la grâce qu'il n'est pas jusqu'aux fleuves, qui, après y avoir baisé —  
 Le sol de la candida cité, — N'aillent, comme de saints apôtres, prêcher — À la mer, à la  
 puissante mer, la bonté. . .



Desenho de Noé Legrand



## BOLETIM INTERNACIONAL

### BRAZIL.

#### BIBLIOGRAPHIA.



AGAS, por Sabino Baptista (Ceará, 1896). Pequeno volume de lyricas, onde, a par de algumas indecisões de fórma, surgem de quando em quando versos musicaes e luminosos.

\* *Bric-à-Brac*, por Valentim Magalhães (Laemmert e C.ª editores, Rio de Janeiro — S. Paulo. 1896). Sob este titulo, que realmente pôde abrigar o mais variado volume, publicou Valen-

tim Magalhães um curioso livro de 288 paginas, que se lê com o interesse sempre despertado pela penna viva e lesta do notavel escriptor brasileiro. N'um curto prefacio define o proprio auctor o livro: «... é um amontoado de curiosidades litterarias e objectos de arte escripta, de todos os generos, inclusivè o unico que Boileau condemnava, e em todos os estylos, sem exceptuar o barroco.

«Junto a um conto commovido e singelo — um trecho de satyra mordaz e irreverente; em seguida a um grito de entusiasmo — uma caricatura a traço largo; depois de um surto amplo de fantasia caprichosa — um quadro exacto e minucioso da vida social: — *Bric-à-Brac*». O

auctor define bem a natureza do seu livro. O que não diz (mas dizemol-o nós) é que *Bric-à-Brac* é escripto com *verve*, n'um nervoso e quente movimento d'essa fina penna de jornalista, que já todos conheciamos e admiravamos; n'um rapido e caprichoso vôo d'essa fantasia d'artista, que torna leves e attrahentes as afirmações do publicista e os commentarios do critico. Agradecemos o livro.

## JORNAES E REVISTAS.

\* Devéras interessante o ultimo numero (3.º) da *Nova Revista*, do Rio de Janeiro. Collaboração escolhida. Versos de Xavier de Carvalho, Alves de Faria e Franco Jatubá, e prosas de Arthur de Miranda, Oliveira Gomes, Collatino Barroso, Adherbal de Carvalho e Clovis Bevilacqua.

\* No jornal *A Noticia* (Rio de Janeiro), de 25 de março, Valentim de Magalhães publica um curioso folhetim, no qual se occupa com fino criterio do romance de Rodolpho Theophilo, *Os Brilhantes*, do livro de contos *Entre os nymphios* e da novella *Vida Galante*, esta de Lindolpho Gomes e aquelle de J. Marques de Carvalho, e (em termos que muito nos penhoram) da *Arte*.

## FRANÇA

## BIBLIOGRAPHIA.

\* *Chez Nous*, par Achille Millien (Paris, Alphonse Lemerre, éditeur. 1896) — Livro d'um poeta *regionalista*, livro *documental*, em que ha o perfume do *terroir*, em que passam aspectos e figuras caracteristicas, em que se ouvem cantigas de pastores, contos de serão, ruidos de campos e lavouras. Tudo dado, porém, com uma consciencia inteira do assumpto e uma pessoal visão, o que faz com que, a par da frescura, da vida sinceramente sentida e reproduzida, o livro seja mais do que um simples reflexo das coisas. Divide-se em tres partes: *Le long des sentes nivernaises*; *Airs de flute*; *Le jour qui tombe*. As paisagens, os costumes, as lendas, os typos do Nivernais, tudo encontramos n'esse livro feito com amor e carinho. Mas M. Achille Millien não se limita a darnos aspectos e figuras, com um mero intuito de fazer arte *pittoresca*. Sente o seu assumpto, e penetra na intimidade das coisas. A sua terra, a bella natureza que o rodeia acorda-lhe paginas de sincero sentimento. *Chez Nous* é um livro sympathico, na melhor significação que pôde ter esta palavra.



Entre os seus muitos trabalhos, cuja relação nos tomaria uma pagina inteira, M. Achille Millien prepara um *Parnase du Dix-neuvième siècle*, onde são incluídos alguns poetas portuguezes.

\* *Petites Proses*, par Georges Oudinot (Paris, Chamuel, éditeur, 1896). — Este delicioso voluminho foi prefaciado por L. P. de Brinn' Gaubast. Esse prefacio, publicado no n.º 3 d'«Arte», pag. 141, dá uma verdadeira e justa impressão da frescura, e do encanto moço do volume. Canta realmente uma primavera atravez das paginas de G. Oudinot. Mas uma primavera doce, de sonho esbatido em tons leitosos e nuances de crepusculo matinal. O que, no entanto, revêla o escriptor como um verdadeiro artista, é esse segredo de ser nitido e crystallino ao traduzir-nos estados de vaga aspiração, ao esboçar-nos aspectos fugidios. Ha phrases e imagens em que se firma e condensa toda uma situação, em que vêem aflorar, desabrochar, vivas e frescas, as impressões acordadas por uma visão íntima, ou por um aspecto da natureza e da vida.

\* *Le Pèlerin du Silence*, par Remy de Gourmont (edit. du *Mercure de France*, Paris, 1896). — Este novo livro reune uma serie de narrações e de impressões, já publicadas, a maior parte, no *Mercure de France*. O livro comprehende: *Phenissa — Histoire tragique de la princesse Phenissa, expliquée en quatre épisodes*, sob a fórma dramatica; *Le Fantôme*; *Le Chateau singulier*; *Le livre des Litanies (Litanies de la Rose, Fleurs de jadis, le Dit des arbres)*; *Théâtre muet (La neige, Les bras levés)*; e, finalmente, *Le Pèlerin du silence*.

Esta serie de titulos indica a natureza da Obra; define-a logo como uma galeria de assumptos e episodios diversos. Mas atravez d'este como d'outros livros seus, duas qualidades se nos revelam, que caracterisam Remy de Gourmont: a tendencia para o *mysterio*, e para o *extranho*, complicada com a faculdade de achar significações e de criar symbolos dos aspectos e das coisas exteriormente simples e mudas; e a visão requintada dos factos interiores, dos estados d'alma, dos mais fugidios casos, traduzidos por vezes n'uma simples *nuance* d'expressão.

A sua lingua, ora viva e *souple*, ora coalhada de tintas e perfumes, consegue dar esses agudos estados e impressões, e criar paginas de côr exotica e longinqua, ou de tons vagos, lunarmente doces e religiosos.

#### JORNAES E REVISTAS.

\* *L'Aube — revue artistique littéraire, mensuelle, internationale illustrée* (1.ª année, n.º 1, avril 1896. R. Blanche, 69, Paris). — Cheia



de interesse e de caracter, *L'Aube*, sob a direcção de M. P. Guédy, toma logar entre a brava pleiade de revistas artisticas e litterarias, que têm por fim uma fecunda communhão internacional da arte, uma mais intima penetração entre as criações e o espirito dos diversos paizes e povos.

Vindo com um tal intuito *L'Aube* representa para nós não só uma bella publicação d'arte e de litteratura, notavel pelo valor intrinseco do que insere, mas ainda uma preciosa collaboração.

O 1.º numero contém, entre outras coisas: *Mouvement littéraire en Europe*, de J. Saint-Cère; *L'Ile*, de Bernard Lazare; *Extrait de «Morgenröthe»*, de Friedrich Nietzsche; *Les yeux des enfants* (vers), de Rodenbach; *L'Ondine*, de Jonas Lie; *Mélancolie musicale* (vers), de P. Guédy; *L'Œuvre*, de J. Jullien; *Notes d'Art*, etc. Traz, *hors texte*, uma illustração de Luce.

\* *L'Ermitage* (7.ªme année, n.º 5, mai 1896, Paris) — Continúa a impôr-se a corajosa revista de novos, na sua campanha contra a rotina, e na producção de numeros successivamente interessantes e cheios. No summario d'este numero encontramos, entre outros, os nomes de: C. Lemonnier (*Le Héros ingénu*); Jonas Lie (*Hans de Sjöholm et le sorcier finnois*, traduit par G. Knopff); R. Bonyer (*Une évolution dans l'art du paysage*); E. Ducoté (*Circée*, vers); Hassé (*L'âme philosophique de M. Mæterlinck*). Como de costume, *l'Ermitage* insere uma vasta secção de *Chroniques*, dando todo o movimento mensal da arte e da litteratura em França, notas sobre theatros e exposições, noticias bibliographicas, etc.

\* *Revue Encyclopédique Larousse*. (6.ª année, n.º 140, 9 mai 1896) — Muito interessante este numero. Em seguida a um longo artigo illustrado, de Lucien Descaves, o intituloado *Quelques aveugles* (notas e dados sobre a vida d'alguns cegos illustres, e sobre varias instituições criadas em favor de cegos), a *Revue Encyclopédique* insere dois largos artigos sobre a Hungria, que, com a sua extraordinaria exposição, está attrahindo a Budapest curiosos e artistas de toda a Europa. O primeiro artigo, assignado por J. Kont, *Le millenaire de la Hongrie*, traça a vida historica, politica e social dos Magyares durante os seus dez seculos. O segundo artigo, do mesmo auctor, trata do *Theatro Hungaro*, da obra de Kisfaludy, Katona, Szigligeti, Madách, Csiky, etc. Seguem-se a estes artigos uma secção de sciencias physicas, e uma bibliographia.

\* Uma nova revista franceza: *La Province Nouvelle*. Publica-se em Auxerre, e é dirigida por M. Laurent Savigny. Summario variado e escolhido. As nossas saudações!



## HESPAÑHA

## BIBLIOGRAPHIA.

\* *Acontecimientos literarios*, por Melchor de Palan (Fernando Fè, Madrid). É uma interessante collecção de impressões e notas sobre os principaes acontecimentos litterarios de Hespanha, no anno de 1895. Para nós, portuguezes, que tão vergonhosamente ignoramos o movimento litterario do paiz visinho, este livro tem o duplo valor de nos pôr ao corrente do mesmo movimento e de nos deliciar como livro primorosamente escripto. Além de crítico notavel, Melchor de Palan é um poeta muito distincto. O seu talento poetico tem sido revelado em diversos volumes, entre os quaes podemos citar os seguintes: *Cantares*, *Nuevos Cantares* e a traducção do celebre poema *La Atlantida*.

\* *Recuerdos de Galicia*, por T. Vesteyro Torres (Andrés Martinez, La Coruña). É este o primeiro volume das *Obras posthumas* de Vesteyro Torres, um poeta e prosador distincto que, ha annos, se suicidou em Madrid. Este livro, composto de pequenos mas interessantes artigos historicos e litterarios, é prefaciado por V. Novo y Garcia, que em algumas paginas de commovida prosa conseguiu traçar um nitido e sympathico perfil de Vesteyro Torres.

## PEQUENAS NOTICIAS.

\* Foi eleito socio da Academia Hespanhola o insigne novellista Pereda.

\* O illustre maestro hespanhol Pedrell, acaba de descobrir duas composições musicaes dos celebres organistas hespanhoes Clavijo e Pezaza, que floresceram no seculo XV.

\* No proximo mez de julho deve ser distribuido o primeiro fasciculo d'uma nova publicação mensal intitulada *Revista científica, literaria y artistica* de Sevilla.

\* Vae ser vendida brevemente em Madrid a celebre galeria dos duques de Ossuna. No catálogo figuram, entre outros, os nomes de Van Dyck, Rubens, Ribera, Sanchez Coello, Pantoja de la Cruz, Goya, Alonso Cano e Canova.

## ULTIMAS PUBLICAÇÕES.

F. Antich è Izaguirre: *Nerviosas* (F. Fè, Madrid); J. de Burgos: *Cuentos, chascarillos y cantares* (F. Bertran, Barcelona); J. Codina



Umbert: *Versos* (Susany & C.\*); Emilia Pardo Bazan: *Vida contemporanea* (Lopez, Barcellona); A. Reyes: *Desde el Surco* (Madrid); A. Solance: *Poesias y articulos* (Valdepeñas).

## PORTUGAL

## LE PORTUGAL A L'ÉTRANGER.

\* Belkiss regina di Saba.

Si chiamava proprio così, la piccola e misteriosa regina africana che si mosse per lunghissimo cammino, sino alla città di Sionne, in Giudea, per interrogare il grande Salomone? Tutto è vago, incerto, fluttuante intorno a questa seduttrice dell'antichità: e l'incertezza aumenta il suo fascino, che Gustavo Flaubert ha così potentemente e vezzosamente reso nella *Tentazione di Sant'Antonio*. Forse si chiamava Nikaule. Chi sa! il poeta Eugenio de Castro, valoroso letterato portoghese, giovane molto e ricco di un'anima piena di poesia e di gusto, dice che si chiamava Belkiss: e ha fatto sulla bizzarra figura di questa innamorata di Salomone un dramma che è anche un poema, un dramma che è stato squisitamente tradotto dal portoghese in italiano da Vittorio Pica. Che leggiadrissimo libro è mai questo! La figura della regina di Saba vi acquista tale carattere di tenerezza passionale e di debolezza profonda ella è così umana e anche così ieratica, è così bizzarramente arcaica e così confinante con la malata anima muliebre moderna, che il piccolo libro edito così elegantemente dai fratelli Treves, de Milano, vi resta schiuso fra le mani, mentre la vostr'anima sogna! Il de Castro ha dato all'arte e alla poesia una creatura degna di tutte le simpatie, avvolta nei veli della fatalità che colpisce tutti gli esseri gentili e predestinati, apparente e sparente, bella, strana, amorosa, profumata, audace e paurosa, vinta dall'amore, cioè vinta dal suo destino. Che leggiadra e suggestiva figura è questa Belkiss, dovuta all'ingegno ferace e aristocratico del de Castro, giun a sino a noi, per l'opera di un giovane di talento fine e forte, di un giovane che ha un gusto clettissimo, cioè di Vittorio Pica! Impossibile di leggere in quella pagina la storia di Belkiss, senza innamorarsi di questa cara e misteriosa donna — il mistero, è la sua veste —, senza provare un vivace senso di ammirazione per il suo poeta e una grande gratitudine per il traduttore. Il quale ha fatto, certamente, molto maggiore opera che di traduzione: egli ha intuito e reso con mente di artista la creazione del de Castro, dando alla raffinatezza poetica, alla eleganza, alla nobiltà dell'autore portoghese una interpre-



tazione egualmente raffinata, elegante e nobile. Tutto ciò vuol dire, anche, che Belkiss dovrebbe piacere molto alle donne intellettuali, a quelle che amano fantasticare con un libro fra le mani... e amano posare il piccolo e grazioso volume fra i fiori, i piccoli Saxe e gli hoggetti inglesi del loro salotto. — MATILDE SERAS (*Il Matino*, Napoli).

\* Belkiss, regina di Saba.

Tra le ultime pubblicazioni dei Treves vi è questo volume di Eugenio de Castro, un giovane e fantasioso poeta portoghese, che Vittorio Pica fa conoscere ai lettori italiani appunto con la traduzione di *Belkiss, regina di Saba*, un dramma a colori smaglianti, in cui l'autore versa immagini a piene mani, ondate liriche senza fine.

Il Pica ha tradotto con infinito amore questo poemetto drammatico, e l'ha fatto precedere da un interessante cenno sull'aristocratico giovane poeta. (*Corriere di Napoli*).

---

N.º 7 — MAIO DE 1896

---





LES DÉFENSEURS DE LA BEAUTÉ

ANATOLE FRANCE

A tout seigneur tout honneur.

Aux longs soirs d'automne, la lampe tôt venue alors que la pluie tombe implacable et lente, j'ai maintes fois savouré la douce tiédeur du *home* en reposant mes yeux sur une délicieuse survivante de Tanagra : la divine «épave» ravive le contraste. C'est une impression pareille, sensation intellectuelle par excellence, qu'un jeune homme mo-



derne peut ressentir en rouvrant un livre d'Anatole France. Il semble aussitôt que la figurine se ranime et que la langue française, appelée déjà par Brunetto Latini, maître de Dante, *la paroleuse la plus délectable*, épanche harmonieusement la source rajeunie d'une pensée antique en murmurant sur ses lèvres.

Ah! comme je voudrais pouvoir rapporter fidèlement ses paroles et vous tracer le portrait oral qu'elle me confie de notre philosophe-artiste! Je ne puis que vous transmettre quelques émotions éparses que sa contemplation me suggère. La voilà qui revit, la petite Galatée magique aux nuances pâlies, quittant la bibliothèque poudreuse qu'illuminait son blanc sourire; son antique séduction est proche parente de nos ravissantes contemporaines aux cheveux légers: elle est savante, mais elle est belle; et le vêtement de son érudition se drape sur la grâce de ses pensées. Dans la chambre triste, elle s'approche, elle me prend la main pour me conduire je n'ai jamais su par quelle route vers les beaux ombrages d'Academos, dont les platanes chantent au bout du Céramique extérieur: c'est le *Jardin d'Epicure*, dont les échos répètent encore sous la lumière d'été des paroles riantes et profondes.

En me désignant de loin une silhouette affable et haute, la Muse invisible du foyer me dit: «C'est l'auteur de *Thaïs*». — Et ce seul nom féminin réveille des grâces exquises en un classique décor. Il ressuscite un passé. Il arrache le lecteur obscur aux mélancolies présentes sans le détourner du livre éternel de l'âme. Il reconforte et il épure.

A l'ombre mouvante des feuillages les disciples agitent des questions subtiles. Un Sainte-Beuve de 1896 (c'est une hypothèse) ajoute vers moi: «Quel est le maître-écrivain que vous enverriez à un congrès idéal pour représenter le plus parfaitement cette belle langue française que M. Renan voulait maintenir intacte en songeant à l'heure apolo-



gétique de sa comparution devant l'Éternel?» — Malgré ma timidité native, je réponds: «Anatole France». Et je suis sûr que le résultat d'un *referendum* intellectuel serait semblable.

Car il y a beaux jours que s'est tue la voix de la grande légende romantique; la race des imitateurs a fatigué le sublime. Les maîtres aimés, les maîtres originaux, Banville, Taine, Renan, naguère encore Leconte de Lisle, puis Dumas, puis Verlaine, ont suivi d'assez près Victor Hugo dans le silence de la mort. Il nous reste, il est vrai, la mâle ampleur d'un Zola, la finesse audacieuse d'un Goncourt, la sculpturale beauté d'un Hérédia, l'intelligence sentimentale d'un Bourget ou les secrets savoureux d'un Mallarmé. Mais la physionomie la plus pure, sinon la plus puissante ou la plus aiguë, du lettré personnel et qui pense, le plus beau statuaire vivant de la prose précise, fluide et claire entre toutes, c'est l'ironiste aimant du *Lys Rouge*. Or, il semble bien que ce raffiné s'il en fut perçoive tout le premier le double profil de sa philosophie gracieuse: «Plus je songe à la vie humaine, plus je crois qu'il faut lui donner pour témoins et pour juges l'*Ironie* et la *Pitié*, comme les Egyptiens appelaient sur leurs morts la déesse Isis et la déesse Nephtys. L'*Ironie* et la *Pitié* sont deux bonnes conseillères; l'une, en souriant, nous rend la vie aimable, l'autre, qui pleure, nous la rend sacrée!» Le philosophe nous prévient lui-même. Anatole France appartient par l'esprit à cette famille élégante de penseurs voluptueux et profonds, sagaces et suaves, touchants et caustiques, qui compte sur notre sol Fénelon, La Fontaine, André Chénier, Renan, les héritiers du génie grec. Ce que le magicien-ès-philosophie de la *Vie littéraire* a pensé de deux nobles descendants poétiques de Vigny, — Jean Lahor et Léon Dierx, — peut s'appliquer à lui-même: des talents d'une si rare culture ajoutent une œuvre d'art au



musée de l'intelligence, mais, de plus, ils honorent la société qui les produit. L'artiste aime et le philosophe pense : l'objet d'art qu'il caresse avec amour est une œuvre d'âme. Telle est l'idée que nous nous formons de l'homme d'après son œuvre ; et l'idée que nous lui devons de l'univers n'est pas moins sereine : vue, entendue dans la lumière de ses pages mélodieuses, la vie m'apparaît comme un songe sans chimères farouches ni vols fantastiques, une illusion qui sourit à l'immortelle douleur. Au bord du néant, la voix reste enjouée sous une pensée triste. Le confident de Psyché connaît les fins de la nature, mais à quoi bon crier ou maudire?... Contre les maux de la vie n'y a-t-il pas de précieux remèdes dans la bibliothèque, miroir muet et transfiguré de toutes ces nuances fugitives? Et le «bénédictin narquois» s'enferme avec ses livres. C'est là que le jeune peintre symboliste, l'un des *Veber's*, l'a trouvé naguère intellectuel et matinal, la lèvre avancée pour glisser candidement une malice dans l'oreille de son portraitiste invisible, tandis que sa main studieuse feuilletait la poussière du passé pour retrouver les *Opinions de M. Jérôme Coignard* consignées par son fidèle Jacques Tournebroke : et avec quelle désinvolture il nous les a recopiées ! Les livres, la bibliothèque, voilà sa grande passion.

Dans sa *Vie littéraire*, son existence essentielle, il a raconté pendant sept ans, au hasard de ses lectures, «les aventures de son âme». Les livres ne sont-ils pas les sorciers qui circonviennent le meilleur de ses veilles? «Les livres nous tuent», écrit-il dans une préface ; mais, quand il les signe, ils nous aident à vivre.

«Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage!»

Ce voyage, il l'a entrepris sans courir en lointains pays. Comme son maître Renan, M. Anatole France peut désor-



mais remercier l'Éternel de la charmante promenade qu'il lui aura été donné d'accomplir à travers les âmes, les livres et les choses au plus amusant de tous les siècles. Sur les ruines harmonieuses où dialoguent les purs fantômes, comme en ces recoins du Paris crépusculaire où passe une dame exquise, dans la bibliothèque du très-criminel *Sylvestre Bonnard*, membre de l'Institut, ensoleillée par le sourire de Jeanne, comme dans l'Alexandrie luxurieuse où Paphnuce, messenger du ciel, conquiert *Thaïs*, le délicat voyageur ne s'aventure jamais sans un gracieux cicerone qui prête à tout sa beauté: l'Illusion. Voilà celle qui l'escorte sans trêve, hautaine et douce. Je l'aperçois là-bas avec elle, sous les feuilles vertes, et c'est pourquoi je n'ose l'aborder, malgré son cordial accueil: rien n'est plus troublant que la présence devinée d'un noble rêve! Mais ce rêve affectueux et railleur, fait d'attendrissement pour la souffrance et de franc-parler pour la sottise, ce demi-sourire sceptique étoilé d'une larme s'expliquerait mal par l'exclusive fréquentation des papyrus autour de lui déroulés.

Le pur génie, le divin style du modeste maître n'ont pas une origine uniquement *livresque*. Nul n'est plus érudit, moins pédant. Anatole France est subtil, et il est clair: ce qui tient du *miracle* (que son intelligence bannit, tandis que son imagination le pare complaisamment des fleurs puériles de la légende). Le poète des *Noces Corinthiennes* est un admirateur de l'Anglais Darwin. Ondoyant et divers, le dilettante (au noble sens du mot) respecte la science et se délecte de la naïveté. Les beaux mythes l'enchantent. Le mensonge n'est pour cet Athénien que l'harmonieux vêtement de la vérité. Il adore les livres, mais il a observé les hommes. *Les idées de M. l'abbé Lantaigne* en guerre spirituelle avec son préfet n'ont plus de mystère pour lui. Et la société de la fée *Viviane* ne l'abuse pas un instant



sur la coquetterie de *Madame Violante* (1). Le fond de sa pensée serait assez amer, car son illusion de bibliophile-poète est exempte d'illusions bourgeoises, — si l'antique sérénité ne venait pas l'envelopper de sa splendeur. Et, sous la douceur lactée des ciels français, l'indulgent satirique n'ignore pas que, si l'âme est pleine de prières, la nature est pleine de tombeaux: mais sur ce vieux monde régi par la faim et par l'amour jusqu'à l'énigme incessante de la mort, la pensée du sage fait reflourir le lys d'idéale tendresse, par le parfum duquel le plus humble des braves gens «vaut mieux qu'Homère».

Ulysse des voyages philosophiques, sa pitié est sans mollesse, car l'expérience l'éclaire; son ironie est sans fiel, car les lois fatales lui ont parlé tout bas, Dans les jardins d'Academos, il croise Epicure, il relit Platon. Le voyez-vous dans ce demi-jour, riant et bon, trop désabusé parfois, résigné sans attitude, attendri sans crédulité? Je lui pardonne franchement d'avoir soutenu que «l'esthétique est un château en l'air», car son émoi devant la beauté des choses l'emporte sur toutes les discussions des faux artistes. Je ne lui ferai pass l'injure de vous analyser son style: décrit-on la persuasion radieuse du marbre antique? C'est le Vrai devenu le Beau. Nul français plus classique ne traduit mieux la plus moderne psychologie. Et je voudrais en exprimer la nuance, mais je l'aime trop pour le bien définir: c'est du moins l'excuse alléguée par ma faiblesse. Rappelez-vous l'état d'âme du sculpteur amoureux Jacques Dechartre en face de l'amie trop nuancée qu'il renonce à peindre dans le cadre florentin de la fière cité du *Lys Rouge*: la Muse n'est-elle pas aussi insaisissable que la

---

(1) *La leçon bien apprise, conte* (publié dans l'*Echo de Paris* du mardi 14 avril 1896).

maitresse toujours inconnue, toujours nouvelle? Jacques dit à Thérèse: «J'avais peur de vous paraître stupide». Et Thérèse lui répond: Vous l'étiez un peu. C'était mon triomphe».

S'il est vrai qu'une heure de lecture console de tout, je recommande l'œuvre du sage à toutes les mélancolies brutales: le traitement est infaillible, car on devient meilleur au contact d'un beau livre. Auprès de l'harmonie, la violence est prise de remords. Riant directeur de conscience, le *Livre de mon ami* regorge «de ces paroles semblables aux fleurs dans leur perpétuelle nouveauté». C'est d'un artiste. Et l'abeille des génies exquis voltige encore autour des fleurs éternelles. Son instinct divinatoire parfume l'âme comme la présence de *Thaïs* aux yeux de violettes et qui aime les pauvres. Je voudrais imposer le néologisme: *anatolefrançais*. Et l'Académie (non pas celle de Platon, mais la nôtre) pourrait conclure en se félicitant de son choix:

«Rien ne manque à sa grâce: il manquait à la nôtre.»

RAYMOND BOUYER.





## POÈTES SUÉDOIS

## L'ABBÉ DE CLUNY

## INFORME HÉLOÏSE DE LA MORT D'ABÉLARD

(Traduction par GÖRAN BJÖRKMAN et BRINN'GAUBAST)

Ma très pieuse sœur, il a fini sa course,  
 Ton Abélard a déposé son bâton de pèlerin...  
 Dès longtemps son allure s'inclinait vers la terre,  
 Et lentement il dépérissait.  
 Sous le beau tilleul qui s'élève  
 Près de l'abside de notre église,  
 Souvent il demeurait assis, les yeux fixés sur le chemin  
 Qui mène au lieu de ton séjour.

Il aimait la paix silencieuse de notre cloître  
 Et le joli carrefour près de Cluny.  
 Si l'ambition l'avait autrefois dévoré,  
 Depuis longtemps il était libre de désir :  
 S'oubliait lui-même chaque jour davantage,  
 Il lisait beaucoup, il priait beaucoup,  
 Et lui, le docteur renommé,  
 N'avait de plaisir qu'à servir les autres.

Il goûtait peu les aliments terrestres,  
 Simple était son vêtement, ses manières étaient douces :  
 Lui, de regard si fier et si hardi jadis,  
 Depuis longtemps marchait les yeux baissés.

Brisée par la douleur, son âme  
Était entrée à l'école de Celui qui dit :  
«Je suis doux et humble de cœur».  
L'apparat, l'orgueil de la science, il les fuyait...

Son existence, c'est au Seigneur qu'il en a consacré le soir,  
Et ce soir est venu de bonne heure ;  
Il a pensé, pensé à toi, qui étais loin,  
Et, secrètement, sa grande lumière s'est consumée.  
A la fin, ses péchés confessés à voix haute,  
Il a reçu les Sacrements :  
Son âme s'est, avec contrition, tournée vers Dieu ;  
Et il est mort en soupirant ton nom.

Ma sœur vénérable, la vie  
Pour toi est vide, à présent qu'il n'est plus :  
Ta rivière d'Arduzon (\*) paraît abandonnée,  
Et pour toi, tout nouvel effort est une souffrance...  
Mais vois : tu as encore beaucoup à travailler  
Comme abbesse de ton monastère ;  
Il te reste bien des malades à fortifier,  
Et la Sainte Écriture non plus ne te manque point.

Ton nom, chère et pieuse Héloïse,  
A brillé dans la poésie et dans la science :  
Tu appartenais aux sages de ce monde,  
Et tu méritais bien d'être à ton Abélard ..  
Mais à la fin, comme lui, tu as trouvé  
Qu'elle est trompeuse, la sagesse de la terre :  
La sagesse, celle qui est ineffable et profonde,  
Tu ne l'as découverte enfin qu'aux pieds du Maître.

---

(\*) Rivière auprès de Paraclet, qui fut le cloître d'Héloïse, dans le voisinage de Nogent-sur-Seine. C'est à Nogent-sur-Seine que furent enterrés Abélard d'abord, puis Héloïse. Au début du siècle présent, leurs cendres ont été transportées à Paris.



Abélard... unie avec lui  
 D'abord par les doux liens du corps,  
 Et, ensuite, par l'amour divin,  
 Tu as fini par être seule...  
 Vous vous êtes séparés. Mais Christ, en son asile,  
 Avec miséricorde vous a recueillis,  
 Et, dans la demeure qu'Il prépare pour nous,  
 Abélard est tien pour l'éternité.

Le monde ne vous a pas épargnés, je le sais :  
 Le monde n'a pu oublier votre orgueil ;  
 Mais votre existence n'a-t-elle point racheté  
 Le péché commis par l'ardeur de votre sang ?  
 Que les autres, durement et toujours, vous reprennent ;  
 C'était pourtant un sort à attendrir les pierres  
 Que celui de devoir vivre ainsi séparés  
 Après vous être tant aimés...

Et pourtant, pourtant, enfants du malheur,  
 Votre bonheur fut infini :  
 Vous vous êtes possédés ! Ineffaçablement,  
 Ce souvenir-là subsistera...  
 Dans ma vie, j'en ai tant connu  
 Qui chaque jour, à toute heure, ont languie l'un vers l'autre,  
 A s'envoyer toutes leurs pensées,  
 Sans avoir pu jamais s'unir enfin pleinement !

Quand, vers la tombée de la nuit, tu présideras  
 Au repas du soir de tes nonnes,  
 Que les pleurs t'empêcheront presque de commencer,  
 Console-toi, ma sœur vénérable :  
 Votre revoir est assuré...  
 La vie est moins sombre déjà,  
 Qui garde un espoir immortel.

Lorsque, avec la voix de l'Archange,  
 Retentira l'appel de la trompette,  
 Vous vous rencontrerez tous deux, bienheureux, dans des corps nou-  
 Et, pour l'éternité, il te sera rendu. [veaux.  
 Adieu! jusqu'à cette heure, tu ne chancelleras point,  
 Tu sauras, jusqu'au terme de ta course, marcher...  
 Ta foi fut un flambeau qui brûle,  
 Qu'elle ne s'éteigne jamais!

Avant peu, jusqu'à ta demeure, j'accompagnerai sa dépouille,  
 Que l'on doit déposer en terre à Paraclet,  
 Où, dans ses brèves heures de félicité,  
 Il a connu la joie, la paix et le repos:  
 Il aimait à s'y diriger,  
 Il aimait à revoir la source et les sentiers de la forêt...  
 Si son corps peut y reposer,  
 Il sera près de toi, ma sœur.

C. D. OF WIRSEN.

---

### ALLEGORIE (\*)

Schwarze Blumen blühen mir im Traume,  
 Kronenschwere, die sich nicht bewegen,  
 Ob der Wind auch über ihnen wandert.

---

(\*) Traduction par LOUIS-PILATE DE BRINN'GAUBAST :

### ALLÉGORIE

Je crois revoir ce rêve : des fleurs s'ouvrent, toutes noires, — Fleurs aux lourdes corol-  
 les, fleurs qui jamais ne bougent, — Quelque vent qu'il souffle sur elles.



Ihre sommerlichen Düfte steigen  
 Wie der Wärme Wellen auf zum Himmel,  
 Aber Winter ist es um die Blumen.

Und es kommt von Ungefähr ein Mädchen,  
 Flora kommt, Die mit dem Blumenhorne,  
 Und sie nimmt die Blumen an die Brüste.

Sieh: da werden bunt die schwarzen Blumen,  
 Rot und gelb und blau, violenfarben,  
 Da sie sterben an des Mädchens Brüsten.

Ich erkannte nicht des Traums Bedeuten.

Aber als ich wach ward, sah ich leuchten  
 Brauner Augen zwei, in deren Scheine  
 Meine Selbstsucht starb und Liebe wurde.

OTTO-JULIUS BIERBAUM.

---

Leurs parfums montent, parfums d'été, — Comme les ondulations de la chaleur au ciel,  
 — Mais c'est l'hiver qui règne autour de ces fleurs-là.  
 Et puis, je ne sais d'où, c'est une jeune fille qui vient, — C'est Flore, avec sa corne d'abondance fleurie, — Et voici qu'elle a pris les fleurs sur sa poitrine.  
 Et voici que déjà les fleurs cessent d'être noires, — Et, mourant sur la jeune poitrine,  
 — S'y diaprent de rouge, d'or, d'azur, de violet...  
 Je n'avais point saisi d'abord le sens du rêve.  
 Mais, lorsque je me réveillai, je vis luire — Deux yeux bruns, à la clarté desquels — L'égoïsme mourait en moi, devenait Amour.

## EVOLUÇÃO DA

## NOVA LITTERATURA AUSTRIACA

(CONCLUSÃO)

A segunda d'essas principaes fontes é do dominio da outra consideravel tribu austriaca, isto é, da dos allemães. Os allemães contemporaneos na Austria foram tocados pela emoção creadora mais tarde do que os Tchêques: «Queremos uma litteratura, uma verdadeira litteratura viva, que seja bem nossa, porque esteja em nós, em volta de nós, na nossa propria vida». Foram modernos e austriacos mais tarde do que os Tchêques. O seu periodo classico foi de 1850 a 1870. *Irillparzer, Bâuernfeld, Auzengrüber* foram os heroes d'essa era; o que se seguiu foi fraco e insignificante, em primeiro logar pela sua natureza epigonal, e em segundo logar porque não era caracteristico sob o ponto de vista cultural.

Os austriacos allemães d'esta epocha não foram prejudicados apenas pela memoria dos seus poderosos predecessores, mas tambem pela sua subserviencia perante a litteratura universal allemã. Como adolescentes, timidos no meio d'uma grande assemblêa, mantinham-se tambem dentro d'uma timidez, que facilmente pôde ser tomada como insignificancia, e accitavam cada palavra e cada ponto de vista extranho, sem darem pelo seu proprio direito á existencia, e pela sua propria faculdade de expressão. Foi durante esta triste phase que toda a litteratura austriaca se concentrou no folhetim da «*Neue freie Presse*» vienneuse, alimentando-se de obras posthumas, de reminiscencias e de *comptes-ren-*



das sobre as publicações *foraines*. Ou então glorificavam os poetas rusticos das nossas provincias montanhosas, os *Stelyhammer*, os *Rosegger*, e outros. Mas não era d'estas provincias puramente germanicas — onde velhas tradições populares dominavam gente de modestas aspirações — que tinha de vir a regeneração da litteratura austriaco-allema. Tinhamos de esperal-a do norte polyglotta da nossa monarchia, onde a rivalidade com a litteratura tchêque despertava tambem uma nova litteratura allema.

Foi alli, no terreno das batalhas ardentes em que se bati- am os povos e os seus idiomas, que os allemães sentiram pela primeira vez a impulsão creadora. «Queremos uma litteratura, uma litteratura para a vida». E era de lá que esta litteratura nos vinha, como vae ver-se.

Quem queira fallar dos representantes da nova litteratura austriaco-allema, deve mencionar em primeiro lugar um auctor originario da provincia tchêco-allema, da Moravia, — Madame Maria *Ebner-Eschenbach*.

É edosa e conservadora, actualmente, e nunca foi precisamente «moderna», no sentido habitual da palavra. Mas em compensação é o que a nossa nova geração aspira incessantemente a ser, sem jámais o ter conseguido até agora: ella é austriaca — e a primeira desde os dias gloriosos de Irillparzer e de Bauernfeld.

Madame Ebner só bem tarde encontrou a esphera homogenea com o seu talento, e só tarde poudo conquistar a approvação geral. O verdadeiro dominio do seu talento é a narração caprichosa, meio humoristica, com detalhes minuciosos, pacientemente cinzelados. Escolhe os seus assumptos no mundo austriaco, na vida de campo e das cidades. Descreve sobretudo, d'uma maneira efficaz e com um tom finamente ironico, as relações entre a aristocracia de provincia nos seus castellos e os habitantes das aldeias, os operarios e os trabalhadores do campo. Juntamente es-



tuda os typos da nossa população tchêco-slava, que dão uma côr especial a uma tão grande e tão importante parte do nosso paiz.

Um auctor absolutamente da mesma tempera é Fernando de Saar, o poeta viennense. Data d'uma epocha um pouco mais recente, mas pertence tambem como madame Ebner á nossa geração. Ambos se refugiaram, como a sua nota austriaca, n'uma nova geração — diferente de todos os seus predecessores, e que soube conseguir, embora depois de longos *détours* e á força de largas evoluções, que o *austrianismo* na litteratura obtivesse terreno e fosse comprehendido — isto é na geração da «Moderne».

A reforma litteraria estava em pleno movimento na Alemanha, e começava a repercutir-se na Austria tambem atravez das revistas e das publicações. Foi entre os habitantes allemães das provincias Slavas, da Bohemia e da Moravia, que ella encontrou terreno mais propicio e melhor preparado. Justamente entre esses!

É necessario conhecer esta especie de homens para comprehender isto. São gentes que vivem dispersas, sem tradições communs, no meio d'uma nação estrangeira. Além d'isso, pertencem pela maior parte á raça judaica, que se adapta muito mais facilmente a todas as innovações, porque tem muito mênos laços que a prendam ao passado do paiz. Não possuiam, ha dez annos, outros thesouros nacionaes além da lingua allemã, e do desejo d'uma litteratura propria. E com estes poucos recursos fundaram em Brunn, capital da Moravia, a primeira revista austriaca, que se pôz ao serviço do movimento litterario moderno, a «*Moderne Dichtung*».

Era um começo, de natureza muito intima, mesmo quando algum tempo depois esta revista mudou de domicilio e veio estabelecer-se em Vienna. Aqui chamava-se «*Moderne Rundschau*» e conquistava mais collaboradores



e leitores. Mas não abandonava o seu caracter especial d'um circulo d'amigos, a estreiteza d'um canto de café litterario, a frouxa mornidão d'uma estufa de civilisações artificiaes e *convenues*. Recordo-me tão bem da impressão que esses fasciculos nos faziam, a nós, mais novos, que entravamos apenas na vida, sahindo do collegio! Intimidade e *tiédeur* — são as unicas palavras que definem essa impressão.

Alli, encontrámos pela primeira vez poesias, novellas, artigos d'um caracter pessoal, e que eram a expressão de emoções vividas. Emquanto os Dahn, os Freitag, os C. F. Meyer nos appareciam apenas como contemporaneos vivos, estes poetas do nosso tempo e do nosso meio tinham para nós um interesse todo pessoal, com todas as suas particularidades, todos os seus caprichos. Desejavamos saber d'onde elles vinham, por onde tinham passado, o que os tinha trazido da vida até á litteratura; qual o seu modo de ser, quaes os seus habitos, as suas relações mundanas. N'uma palavra, sentimos um vivo interesse pela sociedade do «Café Iriensteide» — era o nome do nosso café litterario.

Alli, sob os tectos baixos do pequeno salão *vieux-Vienne* reuniam-se nas noites de inverno os «modernos», fundavam representações de peças modernas, riam-se dos velhos jornaes burguezes, e projectavam jornaes novos.

A adolescencia da «Moderne» viennense — talvez o seu melhor tempo — vae já passada. Estas creações «Moderne Rundschau» e associação «Freie Bühne» desapareceram, haverá dois annos. De quantos se reuniam em volta da sua bandeira, e que nós alli conhecemos, só poucos nos restam. Atravez da universal confusão que reinou até aos ultimos tempos, um só se manteve na sua qualidade de chefe: foi Hermann Bahr.

Bahr é o grande «Bohemio» da «joven-Austria». É o



mais universal, o mais livre. A sua vida — por assim dizer uma imagem *au plein air* do nosso tempo — é a mais rica, a mais típica de toda a nova geração; podia chamar-se-lhe a quinta essência da vida d'esta. Todos com elle communicam: o vivo estudante, o chronista mundano, o actor, o poeta, o critico, e o proprio philosopho. Para elles todos viveu, pensou, escreveu; em todos e em tudo faz sentir sempre a influencia da sua personalidade. Teve parte no apparecimento como na defeza do naturalismo em Berlim, nas primeiras tentativas do Symbolismo em Paris. Em Berlim escreveu os seus dois dramas de mocidade no genero de Ibsen, em Paris o seu romance d'artista: «La bonne école».

A patria austriaca tem um pequeno papel n'estas obras. Foram concebidas sob influencias muito differentes, e não poderíamos classificar-as na litteratura exclusivamente «austriaca».

N'essa epocha Bahr tomava parte no movimento litterario geral allemão, ou antes n'um movimento cosmopolita, que elle então propagou. Hoje é outro, isto é «austriaco». Elle proprio deu no seu volume «Zur Kritik der modern» a definição do que entendemos por isto. Ser austriaco quer dizer para nós: acompanhar tudo d'um mesmo sentimento fundamental, como fazem os nossos antecessores, a Ebner-Eschenbach e de Saar, que sabem fallar das coisas com tanta solemnidade e discrição, quasi-symbolicamente. Sómente nós queremos exprimir-o na nota de hoje, nós os novos, porque apprendemos a ser ao mesmo tempo modernos.

Bahr escreveu dois livros, que são absolutamente typicos n'este genero de litteratura austriaca, um pouco symbolista, «Dora», uma collecção de novellas, e «Ao lado do amor», um romance de costumes viennenses. Este ultimo é o verdadeiro romance modelo, isto é, typico para



essa especial nova escola litteraria austriaca. Mostra-nos a alta sociedade de Vienna, figuras do mundo, artistas, e os que os frequentam. O seu heroe é um *viveur* viennense, meio artista, meio *flâneur*. Impressionavel, quasi sentimental — como verdadeiro viennense — soffre sob a acabru-nhante poesia da vida. É por isso que não sabe levar até ao fim aventura alguma. A mulher que elle ama é seduzida por um outro, e suicida-se. Então, para acalmar a sua dôr, erra atravez da cidade, quebrado, com o cerebro vasio. A vontade funde-se-lhe e esgóta-se-lhe. Encontra a multidão, que segue a banda militar, e vae na multidão; naturalmente o seu passo segue aquelle rythmo. E diz para consigo: «as coisas acontecem muito simplesmente para nada influirmos. A vida continúa, continúa sempre...» Mal se poderia descrever a sensação que nos causou esta descripção. Encontrámos n'ella exprimido o que ha de mais subtil na nossa vida, o que emana da atmosphaera do nosso paiz. Não queriamos saber se esta descripção era grande arte, de ordem eterna; contentavamos-nos com o seu effeito intimo sobre algumas pessoas, que foi extraordinario. Superior ao artista, prevalece em Bahr a personalidade immediata e natural, o contemporaneo vivaz, exhuberante. Revela-se n'elle muito distinctamente. Bahr é o publicista e o *faiseur* da «joven-Austria».

Dirige-se ao publico em conferencias, prega as suas maximas em jornaes e em revistas. Ha um anno e tanto publica uma revista «Die Zeit». Criou n'ella o primeiro orgão d'uma litteratura, que a todo o custo quer ser austriaca. Coisa muito significativa, a «Zeit» debutou com uma novella do velho de Saar. É egualmente caracteristico que a revista se occupe tanto da litteratura dos nossos compatriotas tchèques, e que reserve um logar tão proeminente ao nosso theatro da «Burg». Tudo isto lhe dá uma còr muito especial, e faz d'ella a verdadeira representante da



«nova litteratura *collectivamente austriaca*», portanto da mais recente geração.

D'essa, só mencionarei os dois mais consideraveis: Hugo de *Hofmannsthal* e *Leopoldo Andrian*. Hofmannsthal debutou com estudos dramaticos em verso, á maneira graciosamente ironica de Alfred de Musset. Fez grande impressão, na sua estreia, ha uns dois annos. Actualmente, parece dominado pela influencia de Dante. Não seria facil por emquanto classificar-o definitivamente.

O mesmo se dá com Andrian. A sua primeira obra e unica até este momento, «*Der Parten der Erkenntnuiss*» é a historia d'um adolescente da aristocracia austriaca. É um livro d'uma belleza tão singular e extranha como o são sómente as nossas proprias memorias, quando ás vezes evocamos os ultimos annos da nossa adolescencia em que a vida se desvendou deante dos nossos olhos deslumbrados. Andrian ainda lhe espera a conclusão; o futuro da nova litteratura austriaca é como uma questão aberta.

ALFRED GOLD.





## THE BARREL-ORGAN (\*)

Enigmatical, tremulous,  
 Voice of the troubled wires,  
 What remembering desires  
 Wail to me, wandering thus  
 Up through the night with a cry,  
 Inarticulate, insane,  
 Out of the night of the street and the rain  
 Into the rain and the night of the sky?

Inarticulate voice of my heart,  
 Rusty, a worn-out thing,  
 Harsh with a broken string,  
 Mended, and pulled apart,  
 All the old tunes played through,  
 Fretted by hands that have played,  
 Tremulous voice that cries to me out of the shade  
 The voice of my heart is crying in you.

ARTHUR SYMONS.

(1) Traducção:

## O REALEJO

Enigmatica, trémula, — Voz de feridas cordas, — Que saudosos desejos — Vêm chorar até mim — Subindo assim através da noite com um grito, — Inarticulado, doido, — Da noite da rua e da chuva — Para a chuva e para a noite do firmamento?

Inarticulada voz do meu coração, — Enferrujada e gasta coisa, — Desafinada pela partida corda, — Emendada e despedaçada logo, — Onde todas as velhas arias foram tocadas — Usada por mãos que tocaram, — Trémula voz que me gritas da sombra, — Está gritando em ti a voz do meu coração.

(Trad. por S. G.).

## SONNET

Une Ombre aux gestes lents est entrée en ma vie,  
 Je l'ai vue au détour du sentier, et ses pas  
 Ont marché doucement parce que j'étais las,  
 Et mon chien l'a flairée et ne l'a pas suivie.

La colombe qui chante alterne avec la pie  
 Au haut de l'arbre, et le crépuscule tout bas  
 Frissonne au bassin clair où il ne se sait pas  
 Reflété dans l'eau verte où mon regard l'épie.

Et j'y vois pas à pas errer l'Ombre incertaine ;  
 Elle s'accoude et se regarde à la fontaine  
 Et vient vers la maison et met la main aux clés

Et sa molle stature est la vapeur d'un songe,  
 Et j'entends, à ces doigts durs et d'onyx onglés,  
 Le loquet grignoter le silence qu'il ronge.

HENRI DE RÉGNIER.

## IMAGES :

L'ANTRE :

O quel soc de charrue a ravagé les roses  
 Alentour de cet antre où le zéphire rode  
 Pour que n'y poussent plus que les lys noirs des morts,  
 Pour que n'y grimpe plus que le lierre funèbre,  
 Comme si ceux qui s'y sont vêtus de ténèbres  
 Étaient entrés en brandissant des épées d'or  
 Pour écarter le vol pesant des lourdes ailes !  
 O quels taureaux courbés d'un joug sur les labours  
 Ont écorché avec leurs durs sabots les prés



Verdoyantes d'avril limpide, o quel Amour  
 De ses flèches y a couché les tourterelles,  
 Pour que les corbeaux gris y planent et y fassent  
 Retentir le funèbre appel de leurs cris sourds,  
 Et pourquoi faut-il aussi que ceux qui y passent  
 Ne reviennent jamais vers les champs lumineux  
 Qui se fanent de leur départ et pourquoi ceux  
 Qui s'aventurent à la caverne et y entrent  
 Avec un fil de lin au lieu d'une épée nue  
 Ne reparaissent plus à la gueule de l'ancre  
 Trophonien dont les roses sont des cigütes  
 Et où le vent qui monte apporte aux labyrinthes  
 Le bruit des conques, des valves et des seringues !

## LA CHÈVRE :

Votre chèvre a brouté le mûrier de ma haie  
 Mais je sais que c'est pour nourrir un dieu enfant,  
 Mélisses, et je sais que l'herbe et que l'ivraie  
 Renaîtront moins vivaces et moins hautes quand  
 L'enfant devenu le jeune éphèbe hautain  
 Préférera à votre lait et à mes fleurs  
 Les fruits d'ailleurs et le lait blanc d'un autre sein !  
 Alors je serai triste et las et mes mûriers  
 Le faneront pour n'être plus broutés et l'herbe  
 Encore pour ne plus à la chèvre superbe  
 Servir de plants nouveaux pour le lait nourricier...  
 Le dieu ne sera plus le doux rieur de Rêve  
 Qui égrappait à votre sein de pampres verts !  
 Je serai seul et triste, et vous, avec la chèvre  
 Vous aurez fui vers le ciel des apothéoses  
 Laissant ma maison nue et mon jardin déserts  
 Aux éqipans goulus qui mangeront mes roses !

## L'ESTUAIRE :

L'estuaire où s'engrave une barque ravie  
 Gémit de recouvrir de son sable la plage  
 Où les pas sont marqués des pieds nus de la Vie



Qui s'est assise-là, un soir comme une esclave  
 Avec ses beaux seins nus offerts comme des coupes  
 Aux gouttes que le vent roulait dans son écume !  
 La barque qui s'engrave au seuil ou la felouque  
 Dont la poupe s'épuise à repousser l'écume  
 Était là pour tenter son départ sur la Mer...  
 Mais la Vie a voulu sommeiller sur le sable  
 Et le sable a vêtu d'un manteau d'or sa chair,  
 Et celle qui riait n'est plus que la statue  
 De la Vie admirable et de sa forme nue,  
 A cause de ce sable en voile sur sa chair...  
 Et la barque engravée attend le même sort  
 D'être ensevelie au creux du beau manteau d'or  
 Que fait avec la plage et les algues, la Mer,  
 Ainsi jusqu'au soir fauve où la flotte venue  
 Découvrira sous le manteau de galets clairs  
 Cette barque engravée et cette femme nue.

EDMOND PILON.

---

L'AME ANTIQUE (\*)

---

INSCRIPTION RUSTIQUE

Toi qui marches avec le bâton à la main  
 Et la ceinture au flanc, détourne ton chemin  
 De ce bois, si du moins le désir ne te presse  
 De trouver le Centaure avec la Centauresse.

---

(\*) Un volume à paraître.



Car ils vivent parmi ces ombrages épais.  
Leurs bonds tumultueux troublent la douce paix  
Des Dryades ; ils vont salir l'eau des fontaines  
Et cassent les surgeons naissants au pied des chênes.  
Ecoute-les : leur rire est un hennissement  
Et l'on dit qu'un chasseur a, plein d'étonnement,  
Ramassé sur la berge, où croissent des fleurs bleues,  
Des cornes de leurs pieds et des crins de leurs queues.  
Dans l'ombre, on ne voit que leur torse blanc et nu.  
Ils courent en jouant, quand le soir est venu,  
Et parfois le plus vieux, qui dirige leur troupe,  
Se retournant, appuie une main à sa croupe.  
Sur l'homme ils lanceraient des flèches au vol sûr,  
S'ils le voyaient entrer sous le hallier obscur.  
Mais, bêtes par le corps et dieux par le visage,  
Ils se plaisent au chant. Donc, que sur ton passage,  
Si tu dois traverser le bois mystérieux,  
Ta flûte se répande en sons mélodieux,  
Ou que ta lyre vibre, habile aux heureux nombres :  
Ainsi tu sortiras sain et sauf de son ombre.

Mes brebis près de moi broutaient le sol penchant  
Quand, par un jour d'été, sur l'écorce d'argent  
D'un bouleau, j'ai, pour mieux éclairer ta prudence,  
Avec l'épine aiguë inscrit cette sentence.

MARC LEGRAND.





## BANQUETE EUGENIO DE CASTRO (\*)

Transcrevemos da interessante revista parisiense *L'Ermitage* o *compte-rendu* do banquete ultimamente offerecido em Paris ao director da *Arte*, Eugenio de Castro.

M. Eugenio de Castro, l'illustre poète portugais, l'un des fondateurs de l'*Arte*, étant de passage à Paris, M. Pilate de Brinn'Gaubast, d'accord avec les directeurs d'un certain nombre de Revues, avait organisé en son honneur une fête qui a eu lieu le 15 juin, et qui, malgré l'absence forcée de plusieurs adhérents notables en villégiatures lointaines (MM. Paul Adam, Gustave Kahn, Stéphane Mallarmé, Jules Renard, etc., etc., excusés par des lettres ou des télégrammes), a pris le caractère d'un hommage éclatant: on remarquait particulièrement la présence de Cautulle Mendès, et du peintre Raffaëlli. Après M. de Brinn'Gaubast, dont nous transcrivons ci-après le considérable discours, sinon *in extenso*, du moins en grande partie, MM. Xavier de Carvalho, correspondant parisien des deux plus importants journaux de Lisbonne, *O Seculo*, et de Rio-de-Janeiro, *O Paiz*; Edouard Ducoté pour les «jeunes» Revues; Henri Mazel, etc., prononcèrent l'alternativement, des allocutions ou des toasts, auxquels Eugenio de Castro répondit en termes émus. Puis M. Marc Legrand lut une version rimée de l'admirable poème *Pan*, publié pour la première fois en prose française dans l'*Ermitage* (janvier 1896). — De Belgique, d'Italie, de Portugal, de France, les

---

(\*) V. o *Boletim Internacional*.



lettres et les télégrammes avaient afflué si nombreux, qu'il fallut renoncer à les lire; la masse, qui formait sur la table un monceau significatif, en a été remise à Eugenio de Castro.

N. D. L. R.

*(Discours de M. Louis-Pilate de Brinn'Gaubast)*

MON CHER AMI:

En profitant de votre passage à Paris pour prendre l'initiative de cette fête que nous vous offrons, je voulais, comme je l'expliquais aux confrères qui m'ont si aimablement secondé (MM. Alfred Vallette et Edouard Ducoté, Félix Fénéon, Georges Bans), moins glorifier un grand poète, encore trop mal connu chez nous, que vous remercier des services rendus par vous à notre langue et à notre littérature aux pays d'idiome portugais; je voulais saluer en vous l'un des facteurs les plus actifs du mouvement artistique internationaliste, au puissant développement duquel plusieurs de nous tiennent à honneur d'avoir contribué aussi de toutes leurs forces de «patriotes»... éclairés. Mais, constatant qu'à mon appel ont répondu tant de personnes, dont plusieurs ne vous devaient rien que leur gratitude de Français, et dont certaines sont bien connues pour leur hostilité, plus ou moins provisoire, à tout internationalisme, je suis bien forcé de penser que c'est surtout vers le poète que va l'admiration des uns, la curiosité de maint autre, et la sympathie générale. Et comme c'est, au surplus, la valeur du poète qui fait si précieux des services tels que ceux que nous vous devons, et comme cette valeur personnelle, quand bien même vous n'auriez rendu aucun service à notre langue, vous eût imposé tôt ou tard



à l'admiration de nous tous, et nous eût créé de la sorte des obligations morales peut-être supérieures encore, sans doute est-ce un devoir, pour moi, de ne tenir nul compte de votre modestie, et de proclamer publiquement, à la face des Lettres françaises, pourquoi je me suis fait chez nous le héraut de votre jeune gloire, du reste européenne déjà, puisque nombre de vos chefs-d'œuvre sont traduits en allemand et en italien et en anglais, et, ma foi, même en suédois.

Vous souvenez-vous, Eugenio? C'était dans l'un des premiers mois de 1890; mon départ pour Constantinople avait interrompu en France le clignotement de ma *Pléiade*, dont quelques amis, désolés de voir mourir les feux où ils s'orientaient, avaient fait une constellation non moins clignotante au début, mais éblouissante aujourd'hui, puisque c'est le *Mercur de France*. Or, trompés, par les conséquences de cette loi qui nous pousse à croire encore brillantes des étoiles dès longtemps éteintes, deux poètes de Coïmbre, un jour, dirigèrent, vers l'endroit du monde où cette *Pléiade* avait vécu, une lettre, et leurs volumes de vers. La lettre était de vous, Eugenio de Castro. Quant aux volumes... Mes amis répètent volontiers: «Toi, Brinn' Gaubast, tu es comme l'horloge de Baudelaire,

Ton gosier de métal parle toutes les langues...»

Je ne veux pas savoir s'ils ont tort ou raison, car je n'entends pas même le russe, — et nul de vous n'ignore qu'à notre aimable époque, c'est presque un crime de lèse-patrie; mais, ce que je puis affirmer, c'est qu'*alors*, je lisais fort mal le portugais. N'importe: à l'aide d'un peu de castillan par-ci, de beaucoup de latin par-là, je pouvais entrevoir déjà, dans vos poèmes, des splendeurs qui m'é-



merveillaient. Elles étaient bien encore parfois artificielles, n'est-il pas vrai, mon cher ami? Certaines de vos images déconcertaient mon goût, et j'appris notamment, non sans quelque stupeur, que nos cœurs, qui, comme chacun sait, sont fréquemment «d'or» ou «de fer», sont susceptibles aussi d'être... en vanadium! Mais de telles bizarreries, sans doute un peu voulues, n'empêchaient pas les vraies beautés, c'est-à-dire presque tout le reste du volume, de me causer une joie profonde.

Je m'informai: j'appris ainsi que vous aviez vingt-et-un ans, puisque vous n'êtes né à Coïmbre qu'en 1869; j'appris que, dès l'âge de quinze ans, vous aviez déjà publié deux recueils d'estimables vers pleins de promesses, comme en témoignait une préface du plus grand lyrique portugais depuis Camoens, de ce pur João de Deus que votre patrie pleure encore; j'appris que ces premiers recueils, et trois qui bientôt les suivirent, étaient des recueils «parnassiens»... Par votre lettre, enfin, par la préface, aussi, du volume qu'elle accompagnait (*Oaristos*), je pouvais comprendre déjà que vous vous étiez convaincu, soit au *Cours supérieur des Lettres* à Lisbonne, soit durant un séjour en France, de la nécessité de changer entièrement la fâcheuse orientation de la poésie portugaise. C'est à cette noble tâche que vous vous êtes voué.

De Charles d'Orléans à Ronsard, de Baudelaire et de Paul Verlaine à Mallarmé, à MM. Moréas, Griffin, Henri de Régner, — Eugenio de Castro, Messieurs, avait donc étudié tous ceux de nos poètes dont l'influence, dans sa patrie, ne s'exerçait plus, ou ne s'exerçait pas encore. *Oaristos* et sa préface en 1890, puis de plus en plus *Horas*, *Sylva*, *Interlunio*, témoignent non seulement de l'éclatante richesse et de la variété de son talent, mais de l'originalité de ses tentatives d'acclimatation. A la fois précurseur et initiateur, le voici devenu le chef de la jeune école portu-



gaise, désormais convertie par lui, et par lui seul, à ce que l'on est convenu d'appeler le «symbolisme». Pour ne parler que de la forme, on lui doit (dès *Oaristos*): l'affranchissement de l'alexandrin; la restauration du vers «libre» *si logique en portugais, puisque c'est une langue à la fois très prosodique et très rythmée*; l'emploi de mètres oubliés, tels que ceux de neuf et de onze syllabes; le rajeunissement de la plupart des anciens rythmes portugais, admirables, mais depuis longtemps abandonnés, ainsi que de quelques vieux genres (*Vilancete, Rimance, Ecloga*); l'heureuse nationalisation de genres étrangers (*Ballade et Ron-del*); le renouvellement incessant du vocabulaire poétique...

Et si je n'en dis pas davantage, aujourd'hui, de ceux de ses recueils où furent inaugurées ces innovations capitales, avec cette immédiate aisance qui marque toute maîtrise native, c'est qu'ils ne renferment d'ailleurs que des poésies détachées, — si complexes et si variées, qu'une Etude, lue dans le silence, pourrait seule en donner une idée suffisante. Je préfère vous parler ici des œuvres de plus «longue haleine»: de *Belkiss*, de *Tirésias*, de *Sagramor*. Il est vrai qu'un assez grand nombre des personnes ici présentes appartiennent au public d'élite qu'avaient auparavant conquis à ces poèmes des articles multipliés de moi-même et de mes amis: Marc Legrand, Philéas Lebesgue, Ivan Gilkin, Georges Oudinot. Mais cette majorité fidèle, qui déjà connaît mes idées sur la question, ne sera certes pas surprise de m'y voir revenir ici, pour l'édification de ceux qui n'ont point le même avantage; elle ne se scandalisera point si, pour convaincre ces derniers, je me borne à leur répéter (ou à peu près) les pages, reconnues efficaces, de mes professions-de-foi passées; aussi bien ai-je déjà parlé peut-être trop, et, tandis que pour condenser certains articles sous une longueur acceptable j'ai dû retenir ma plume,



en revanche je ne promettrais pas de savoir retenir ma langue sur un sujet qui me passionne. Cet aveu dûment signifié, j'emprunterai sans plus de discours quelques-uns de ses développements à mon article sur *Belkiss*... [*On trouvera cet article dans la Revue Blanche du 1<sup>er</sup> mars 1895: nous y renvoyons nos lecteurs, l'Ermitage ne disposant pas d'assez de place pour le transcrire; nous nous bornerons à rappeler que Belkiss est un drame en prose*].

Mais un poète est un poète, et les vers lui seront toujours plus agréables à manier que la plus splendide prose lyrique; aussi ne fus-je pas étonné de recevoir, quelques mois à peine après *Belkiss*, cette Eglogue de *Tirésias*, qui fait, d'Eugenio de Castro, l'égal des plus parfaits classiques de son pays... [*Suit le résumé de l'Eglogue, analogue à celui qui parut ici-même, — mai 1895*].

Ces chefs-d'œuvre avaient fait s'ouvrir à notre Ami (un affreux «décadent», Messieurs, «symboliste», et «néphélibate»!), à peine âgé de vingt-six ans, les portes de l'Académie; loin de paralyser son imagination, comme c'est la vertu (paraît-il) ou le vice de tous les lauriers académiques, ceux-là semblent avoir vraiment porté bonheur à Eugenio de Castro: sous une forme le plus souvent dramatisée en vers chatoyants et splendides, *Sagramor*, son dernier poème, *Sagramor* est l'histoire d'une Ame, développée au moyen de sept grands épisodes ou symboles, de nature lyrique, où nous sommes introduits par un Prologue en prose... [*Mêmes observations que ci-dessus: Sagramor fut analysé dans l'Ermitage, novembre 1895*].

Tel est, Messieurs, le grand poète que nous serions très certainement plus nombreux encore à fêter, si déjà la plupart de ses admirateurs et de nos collaborateurs n'avaient pris leurs quartiers d'été loin de Paris, et si d'autre part une dizaine, qui m'avaient promis leur présence en les termes les plus flatteurs pour notre Ami, n'étaient rete-



nus au *Mercur*e par une assemblée générale des Actionnaires de cette Revue. Je vous transmettrai, tout à l'heure, les témoignages de leurs regrets... En attendant, puisqu'il faut boire, je lèverai tout d'abord mon verre en l'honneur de cette nation sœur, de cette fière «*Patrie portugaise*» dont le livre d'une noble femme nous rappelait, il y a quelques jours, l'héroïsme traditionnel; en l'honneur de M. Xavier de Carvalho, qui personnifie, parmi nous, les deux plus importants journaux de Lisbonne et de Rio de Janeiro... Je bois à l'excellent poète Manuel da Silva Gayo, qui dirige, avec notre Ami Eugenio, cette revue portugaise-française, cette *Arte* que je représente et m'efforce de rendre digne de son titre... Je bois à vous enfin, Eugenio de Castro, d'abord en mon nom personnel, fidèle Ami des mauvais jours, confident et consolateur des heures tragiques, des heures d'irréparable deuil; — puis au nom de tous ceux dont la présence, ici, signifie le respect ou l'admiration du génie que le sort vous a départi pour l'honneur de votre pays; au nom de tous ceux qui déjà reconnaissent et saluent, en vous, non seulement l'un des plus glorieux représentants de la poésie portugaise, mais encore l'un des plus glorieux de l'universelle poésie de tous les temps...

Vous, Messieurs de la Presse quotidienne, vous, dont la puissance est si grande, souvenez-vous bien: nul de nous n'est venu, ici, pour trouver la plus petite part de publicité personnelle; mais nous vous supplions spontanément sans honte (car ce n'est pas pour nous que nous sollicitons) nous vous supplions de saisir l'occasion qui vous est donnée de commencer à réparer, sur le nom d'Eugenio de Castro (\*), l'injustice de notre pays envers cette nation

---

(\*) Rendons aux journaux quotidiens cette justice que les plus puis-



portugaise sans laquelle tous, les gens d'Europe, nous ne serions pas ce que nous sommes! Dites bien qu'Eugenio de Castro est une fleur merveilleuse de poésie éclose sur un arbre qui n'a cessé, en aucun temps, de produire des fleurs grandes et belles, dignes d'amour, et d'en produire plus, proportionnellement, que bien d'autres arbres moins jeunes, plus énormes et plus célèbres, — et moins légitimement célèbres...

Au nom du Père, Eugenio, de toute votre Littérature; au nom du Père, qui fut Camoens; au nom du Fils, qui fut Garrett; au nom du Saint-Esprit qui fut João de Deus, — *Amen*...

Deux mots encore, et j'ai fini. Envers le grand poète qui, sans nous imiter, a propagé au loin la gloire de notre Langue et de notre Art, nous avons fait notre devoir; notre gouvernement sait à présent, j'espère, quel est celui qui lui incombe: il faut qu'une fleur de France fleurisse à votre boutonnière, Eugenio de Castro, afin de vous rappeler qu'à son indifférence envers vos grands prédécesseurs, ce pays n'ajoute pas du moins l'ingratitude envers celui de leurs héritiers qui l'a servi avec amour et d'un cœur désintéressé...

LOUIS-PILATE DE BRINN'GAUBAST.

---

sants comme les plus humbles ont tenu à honneur de suivre le conseil de notre collaborateur (le *Figaro*, le *Temps*, le *Journal des Débats*, le *Gil Blas*, l'*Eclair*, la *Gazette de France*, etc., etc.).

N. D. L. R.

## LA CHUTE

(Extrait des *Croyances*, sonnets inédits)

A EUGENIO DE CASTRO

Gigantesques tombeaux des splendeurs de jadis !  
O débris monstrueux, dignes d'un Erostrate,  
S'indignant à l'orgueil outré d'un autocrate !  
O villes, dont les ciels n'étaient qu'un pur lapis !

Capitales d'un monde ancien, vous dont les fils  
Dorment dans le mépris d'une patrie ingrate !  
Rayonnantes beautés du Nil et de l'Euphrate !  
Babylone ! Ninive ! ô Thèbes ! ô Memphis !

Dieu, qui sait les destins, ne veut pas qu'on le tente,  
Dans sa large bonté paisible, omnipotente,  
Par l'or, la vanité, par les bruits éclatants.

Les plus fiers, il les voue aux foudres éternelles :  
Jupiter écrasa les superbes Titans,  
Comme Icare au soleil laissa brûler ses ailes.

ABEL LETALLE.





## BOLETIM INTERNACIONAL

### FRANÇA

#### BIBLIOGRAPHIA.



*ES Maîtres-Chanteurs de Nürnberg*, de R. Wagner, por Louis-Pilate de Brinn'-Gaubast e Edmond Barthélemy (Paris. E. Dentu, éditeur — 1896).

O novo trabalho dos dois notáveis criticos wagnerianos compõe-se de: *Avant-Propos du traducteur*; *Traduction littéraire complète*; *Annotation philologique*, por L. P. de Brinn'-Gaubast; — *Étude critique*; *Commentaire musicographique*, por E. Barthélemy.

Esta edição insere a musica dos *Themas*.

Feito segundo o mesmo plano da *Tétralogie*, este volume, d'aqui em diante certamente encontrado nas mãos de todos os wagnerianos, accusa um escrupulo, um trabalho, uma penetração, um saber philologico e faculdades exegeticas absolutamente fóra do vulgar.

Abrindo pelas *Recommandations au lecteur*, pela exposição do methodo a seguir na leitura d'esta traducção e d'esta edição, este grosso volume de 386 paginas (além dos appendices) transcreve, no *Avant-Propos*, as palavras de que Brinn'-Gaubast precedera já a sua edição

critica da *Tétralogie*, justificando a tradução como elle a faz, porque aquellas palavras applicam-se aos *Maitres chanteurs*, como á *Tétralogie*. Explica-nos como traduziu e interpretou, e porque traduziu e interpretou assim, baseando-se na correspondencia, recursos e limites de expressão peculiares das duas linguas, e accentuando a parte ou função da musica e a da palavra na manifestação harmonica da emoção.

As notas que, depois, acompanham a tradução completam esses dados.

O capitulo *Étude critique* de Ed. Barthélemy, acompanhado e illuminado pelo commentario musicographico, comprehende, além d'uma analyse do assumpto de Wagner, uma penetrante e larga definição e exposição da expressão musical na tragedia e na comedia.

A edição dos *Maitres chanteurs*, como a da *Tétralogie*, é, materialmente, nitida e escrupulosa. É das melhores da casa Dentu.

#### JORNAES E REVISTAS.

\* Num dos seus ultimos numeros, a *Revue Encyclopédique* publica o retrato de Louis-Pilate de Brinn'Gaubast, acompanhado pelas seguintes palavras do eminente critico Alfred Ernst:

«La nouvelle Traduction-édition des «*Maitres Chanteurs*», qui vient de paraître chez Dentu, se compose tout d'abord d'un avant-propos, d'une traduction littéraire complète et d'une annotation philologique, par M. de Brinn'Gaubast; puis, d'une étude critique et d'un commentaire musicographique, par M. Edmond Barthélemy. J'insisterai principalement, ne pouvant tout analyser, sur la traduction et sur le commentaire.

«La traduction qu'on nous présente est remarquablement fidèle dans son ensemble, et parfaitement littéraire. Elle n'est pas littérale, parce que le traducteur ne voulait pas la faire telle, et ses raisons sur ce point sont fort valables. Si telle ou telle phrase, en apparence, s'écarte beaucoup du texte strict, l'on voit bientôt que le paragraphe dont elle fait partie forme un tout vivant où elle a son juste rôle, et que ce tout donne une impression équivalente à celle qui résulte du paragraphe correspondant dans le texte original. Cette façon de procéder, qui ne s'appliquerait pas à d'autres cas et à d'autres buts, est une des meilleures qui soient lorsqu'il est question d'une traduction faite pour être lue. Une telle traduction, en effet, ne peut compter sur la scène ni sur la musique pour arriver à la complète expression dramatique; elle doit être, par conséquent, aussi claire, aussi aisée, aussi active, aussi vivante que possible. C'est la vie du texte que M. de Brinn'Gaubast a cherchée



— et retrouvée. Il avait déjà traduit de la sorte *L'Anneau du Nibelung*, d'une façon hautement intéressante et utile; pour *Les Maîtres Chanteurs*, il y a réussi mieux encore, ce qui n'est pas peu dire, et cela parce que la langue des *Maîtres* est plus libre, plus vivante en un sens, moins formidablement concentrée que celle de *L'Anneau*. La géniale comédie lyrique de Wagner, grâce à lui, a désormais sa place d'honneur dans toutes les bibliothèques littéraires; si tout musicien doit la connaître, nul dramaturge, nul critique, nul homme de lettres n'a désormais le droit de l'ignorer.

«Le commentaire musicographique de M. Barthélemy suit la partition scène à scène et page à page; il est très bien conçu, très clair — grâce à un excellent tableau des motifs — et s'efforce avec raison de présenter le rôle des thèmes d'une façon plus scénique que technique. C'est ce qu'on a fait de mieux en France, jusqu'ici, sur ce vaste et difficile sujet. Et qu'on ne s'étonne point de me voir louer de la sorte le travail dont il s'agit: ces louanges sont méritées de tout point, et j'ai d'autant plus de plaisir à les exprimer que, traducteur de Wagner, je sais à quelles jalousies, à quelles basses intrigues sont en butte tous ceux qui tentent sincèrement un effort artistique nouveau».

\* «Êtes-vous favorable ou hostile au projet d'érection d'un monument, édifié par les Français, à la mémoire de Richard Wagner?» A esta pergunta lançada pela excelente revista *La Critique*, responderam os seguintes escriptores: Paul Hervieu, Paul Déroulède, de Brinn'Gaubast, Catulle Mendès, E. Dujardin, Rachilde, R. de Gourmont, etc. Eis a resposta de Louis-Pilate de Brinn'Gaubast:

«Du *Poète-Dramatique*, ou, ce qui est la même chose, du *Poète-Musicien* que fut Richard Wagner jamais on ne devrait écrire: «le musicien Richard Wagner». Car l'écrire, ou le répéter, c'est contribuer au maintien de l'incompréhension totale où (grâce aux quasi-parodies représentées à l'Opéra comme des œuvres de ce grand homme) croupissent la plupart des Français touchant l'Art de Richard Wagner. Dans mon Avant-Propos pour l'Édition française de la Tétralogie de *L'Anneau du Nibelung*, j'ai, d'accord avec les deux maîtres de la critique wagnérienne, c'est-à-dire avec MM. Ernst et Houston-Stewart Chamberlain, — dit et démontré ce qui suit: «Pas plus que les partitions de Wagner ne sont des œuvres ordinaires de *musicien* proprement dit, ses poèmes ne sont des œuvres de *littérateur*: mais les poèmes, les partitions, sont des œuvres *purement humaines*, contribuant naturellement, concourant simultanément, à l'eurythmique synthèse des Arts qui recréent sur la scène la Vie».

«Or voyez comme cette citation, loin d'être, ainsi qu'on pourrait croire, étrangère au «Referendum» proposé par votre Revue, semble en



indiquer, au contraire, la seule solution qui soit digne à la foi de Richard Wagner et de la France... Oui, «le peuple français» peut, sans indignité, doit même, *s'il a conscience de sa propre mission* «élever un monument» au Poète-Musicien de qui date véritablement un *universel ART NOUVEAU*. Mais faut-il que ce monument soit une statue, exposée aux insultes des faux patriotes, et sujette aux débouloonnements des heures éventuelles de colère nationale? Non, mille fois non; pas de statue! Quoi de plus inutile, d'ailleurs, — que dis-je? quoi de plus dérisoire, que d'honorer en effigie un Artiste dont presque tous en ce pays comme de l'autre côté du Rhin, ignorent ou méconnaissent encore l'œuvre réelle, le but et l'âme! — Le «monument» qu'il sied d'«élever» en l'honneur de Richard Wagner, c'est un Théâtre, où ses Drames soient enfin joués *comme* à Bayreuth, afin qu'à tous les yeux français, comme à toutes les oreilles françaises, éclate, irréfragablement, la portée *internationale, l'universelle* valeur *humaine* de l'ART NOUVEAU qu'il a voulu, préparé, et souvent créé. Car il nous importe très peu qu'une statue de Richard Wagner partage, avec le bronze infâme de tels politiciens obscurs, ou de tels bouchers conquérants, la gloire de dominer, sur quelque place publique, les choux-fleurs, les volailles et la boutique-à-treize d'un jour de marché populaire! Mais (pour me citer de nouveau) «mais il nous importe beaucoup que ne soit pas perdue, pour notre Art, en quelque idiome humain qu'elle se soit exprimée, cette Voix de Nature qui a parlé par la bouche et par l'œuvre de Richard Wagner. De cette Voix, nous ne pouvons nous désintéresser; nous le pouvons moins que tout autre peuple: *Toute solution sociale ou intellectuelle reste inféconde pour l'Europe, jusqu'à ce que la France l'ait interprétée, traduite, popularisée...* Qui parle ainsi? notre Michelet, non sans nous assener quelques rudes vérités: mais ces paroles aussi — sont une vérité vraie! Tel est notre «patriotisme», à nous, wagnéristes français, ou plutôt (car cette étiquette n'est pas exacte) à nous, admirateurs français d'un génie bienfaiteur du monde!

«Il resterait à discuter (souriez, sceptiques, souriez!) des conditions pratiques de réalisation d'un Théâtre tel que celui que je propose. Mais ceci nous mènerait sans doute un peu loin de votre question, à laquelle il doit me suffire, pour aujourd'hui, d'avoir formulé cette réponse».

ECHOS.

A propos de la si curieuse «Introduction» publiée dans *la Revue Blanche*, du 1.<sup>er</sup> juin par lord Alfred Douglas, le jeune poète anglais, ancien ami d'Oscar Wilde, et traitant de ces «esprits hardis... qui,



s'il leur plaît, passent par dessus les illusoirs obstacles du sexe» nous croyons d'actualité de faire lire à nos lecteurs les vers suivants (restés jusqu'à ce jour inédits) de Marc Legrand :

### LE BANQUET

La salle polychrome où dinaient les convives  
 S'ouvrait sur un jardin tout égayé d'eaux vives.  
 Le banquet finissait : sur les coussins tachés,  
 Tous, bouché ouverte et front pesant, s'étaient couchés,  
 Tenant leur coupe encor en une molle étreinte.  
 On avait renvoyé les filles de Corinthe,  
 Les danseuses dont l'œil recrute les baisers,  
 Et qui, cambrant leurs flancs légèrement gazés,  
 Scandent avec l'appel crépitant des crotales  
 Le rythme ailé des pieds libres de leurs sandales.  
 On avait renvoyé les esclaves offrant  
 Les mets et les gâteaux et les pains au safran,  
 Et les Phrygiens enflant la flûte bien trouée.  
 L'ivresse en l'air flottait ainsi qu'une nuée.  
 Mais seul le grand Platon, parlait, plus alongui,  
 Au jeune Melissos étendu près de lui.  
 Un entétant parfum sortait des lauriers roses.  
 Et le Maître, savant à découvrir les causes,  
 Enseignait à l'enfant ce qu'on nomme l'Amour.  
 Il disait : «L'Ame aspire à la gloire du Jour,  
 «Mais sa prunelle, étant dès longtemps coutumière  
 «De l'ombre, tout d'abord se blesse à la lumière.  
 «Comme un homme grandi dans un sombre cachot  
 «Ne voit que peu à peu le ciel qui luit là haut,  
 «Eblouie au sortir des ténèbres qu'Elle aime,  
 «Elle atteint par degrés à la clarté suprême,  
 «A l'Amour radieux, immuable et divin.  
 «Dans les charnels appas Elle cherche sa fin,  
 «Et c'est, d'instinct, aux corps sans défaut et sans tache  
 «Que notre cœur se prend et que notre œil s'attache.  
 «Mais la Forme n'est rien qu'un signe de l'Esprit  
 «Et sur ta lèvre, enfant, l'Idée en fleur sourit!...  
 «Donne donc à baiser, donne ta fraîche bouche,  
 «Et ton doux front et tes beaux cheveux que je touche,

« Et la joue où va naître un virginal duvet... »  
 Il parlait. Mélissos, rêveur, vers lui levait  
 Sa tête et ses yeux noirs noyés de crépuscule.  
 Platon — car dans son sein la volupté circule —  
 Caressait son disciple et le baisait cent fois,  
 Et, comme un statuaire habile de ses doigts,  
 Il pressait lentement la main, le bras agile,  
 De l'éphèbe et son flanc poli par le strigile,  
 Son col rond, son épaule abritant un poil brun;  
 Il frôlait, dégrafant le péplum importun,  
 La poitrine où respire une vitale haleine,  
 Et ses doigts descendant jusqu'aux tiédeurs de l'aine  
 En venaient à toucher la virile toison. —  
 Un nuage très pâle errait à l'horizon.  
 Dans le soir souriait une blanche statue.  
 Des phalènes volaient. Toute voix s'était tue...  
 A ce moment le Maître heureux sentait soudain  
 .....

## PORTUGAL

### LE PORTUGAL À L'ÉTRANGER.

\* « *Le Banquet Eugenio de Castro*. — Nous avons annoncé cette fête à nos lecteurs et promis de les renseigner sur ce qui s'y serait passé. Elle a eu lieu le 15 juin, et a été plus réussie que ne permettait de l'espérer cette saison de villégiatures. Sur la carte d'invitation, nous avons relevé les noms de MM. G. Bans (*La Critique*), Louis-Pilate de Brinn'Gaubast (*Arte*), Edourd Ducoté (*L'Ermitage*), Félix Fénéon (*La Revue blanche*), P. Guédy (*L'Aube*), Lugué-Poë (*L'Œuvre*), Camille Mauclair, Robert de Montesquiou, Henri de Régnier, Alfred Vallette (*Mercur de France*). On remarquait en outre parmi les convives, au nombre d'environ cinquante, MM. Catulle Mendès et Raffaëlli, représentant, pour ainsi dire, les générations antérieures de littérateurs et d'artistes.

« Au champagne, en sa qualité d'organisateur de la fête, Louis-Pilate de Brinn'Gaubast a expliqué le rôle d'Eugenio de Castro, comme poète, comme propagateur de notre langue en Portugal et au Brésil, et comme partisan militant du cosmopolitisme en Art.

« D'autres allocutions ont été prononcées par MM. Xavier de Car-



valho, correspondant parisien des deux plus importants journaux de Lisbonne, *O Seculo*, et de Rio-de-Janeiro, *O Paiz*; Edouard Ducoté, pour les «jeunes» Revues; Henri Mazel, etc. Enfin M. Marc Legrand a lu une traduction en vers d'un des plus beaux poèmes du dernier recueil d'Eugenio de Castro, qui a su remercier tous ses admirateurs en termes spécialement heureux. Quoi encore? Le menu avait été lithographié par Marc Mouelier (de *La Critique*), aux armes et avec la devise du héros de cette fête intime, à laquelle ont participé, par des lettres ou des télégrammes, MM. Stéphane Mallarmé, Paul Adam, Jules Renard, Gustave Kahn, tous absents de Paris; Vittorio Pica, de Naples; *La Jeune Belgique*, etc.; et, enfin, ... *La Province Nouvelle*.

LA PROVINCE NOUVELLE (juillet 1896).

ECHOS.

\* Notre directeur Eugenio de Castro était reçu le 23 mai, en un banquet intime, par un certain nombre d'artistes, de poètes et de professeurs de Coimbra. On remarquait parmi les convives, MM. le comte de Sabugosa, dr. Assis Teixeira, dr. Luciano Antonio Pereira da Silva, dr. Henrique de Figuciredo, Henrique de Vasconcellos, Luiz de Magalhães, Manuel da Silva Gayo, D. Thomaz de Noronha, Ayres de Castro, Afonso Lopes Vieira, Leopoldo Battistini, etc.

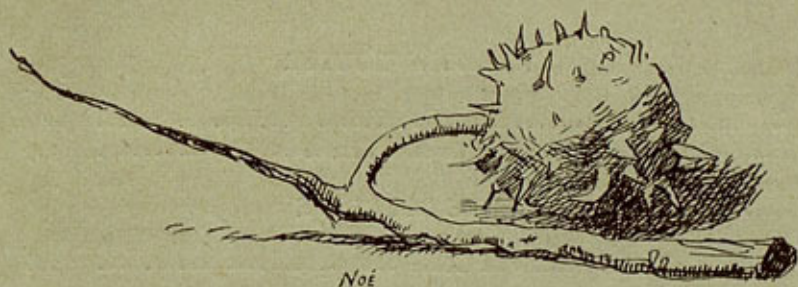
Le menu avait été dessiné par Leopoldo Battistini.

Par des lettres ou des télégrammes, ont participé à cette fête MM. le comte de Arnoso, de Brinn'Gaubast, dr. Bernardino Machado, dr. Henriques da Silva, Alberto d'Oliveira, etc.

\* A paraître en octobre: *O Mundo vive d'Illusão*, poème, par Manuel da Silva-Gayo.

N.º 8 — JUNHO DE 1896





## INDICE

FRANCESCO ACCINELLI	
Rifugio (trad. d'un soneto de Brinn'Gaubast).....	Pag. 259
Sagramor.....	311
FILINTO D'ALMEIDA	
Ballada medieval.....	137
OTTO JULIUS BIERBAUM	
Das grüne Wunder.....	13
Allegorie.....	337
LAURENCE BINYON	
Nature.....	122
GÖRAN BJÖRKMAN	
A Poesia contemporanea na Suecia.....	60



## RAYMOND BOUYER

	Pag.
✓ L Immortelle.....	73
<i>Les Défenseurs de la Beauté</i> : Anatole France.....	327

## RENÉ BOYLESVE

Septembre au bord du lac de Côme.....	226
---------------------------------------	-----

## THEOPHILO BRAGA

Carta a Eugenio de Castro.....	76
João de Deus.....	171
Dr. Wilhelm Storck.....	291

## LOUIS-PILATE DE BRINN'GAUBAST

Viatique pour l'absence.....	16
Préface.....	141
✓ Lilas en mars.....	216
Banquete Eugenio de Castro.....	351

## D. LEOPOLDO CANO

e Apologo.....	14
----------------	----

## EUGENIO DE CASTRO

A Monja e o Rouxinol.....	123
João de Deus.....	260
Sagramor (trad. franceza por P. Lebesgue).....	303

## RICHARD DEHMEL

Herbst.....	131
-------------	-----

## JOÃO DE DEUS

Anthero do Quental.....	10
-------------------------	----

## EDOUARD DUCOTÉ

✓ Similitude.....	80
-------------------	----



## ANTONIO FEIJÓ

	Pag.
Canção do exílio.....	81

## MANUEL DA SILVA-GAYO

La jeune littérature portugaise.....	1
Onde?.....	316

## ALFRED GOLD

So glücklich.....	188
Evolução da nova litteratura austriaca.....	306, 339

## REMY DE GOURMONT

Le Voyageur.....	20
------------------	----

## GIUSEPPE GRAMEGNA

✓ Le paradoxe chez les fous.....	250
----------------------------------	-----

## A. FERDINAND HEROLD

Lied en automne.....	234
----------------------	-----

## MARIE HERZFELD

Mai.....	187
----------	-----

## GUSTAVE KAHN

Lied.....	25
-----------	----

## TRISTAN KLINGSOR

✓ Ballade.....	253
----------------	-----

## PHILÉAS LEBESGUE

Pour ceux d'hier.....	180
-----------------------	-----

## MARC LEGRAND

✓ La Pierre qui chante.....	139
-----------------------------	-----



	Pag.
Inscription rustique .....	349
ALBERT LETALLE	
✓ La Chute .....	359
ERICK LIE	
La jeune littérature en Norvège .....	21
D. FREIHERR VON LILIENCRON	
✓ Tod in Aehren .....	65
PIERRE LOUYS	
Aphrodite Ourania .....	146
E. M.	
<i>Portugal no estrangeiro</i> : I L. P. de Brinn'Gaubast. '.....	51
» » » II D. Antonio Sanchez Moguel .....	207
João de Deus e Paul Verlaine .....	149
€	
LUIZ DE MAGALHÃES	
Turris eburnea .....	147
PAUL MASSON	
Shampooing au Portugal .....	254
CAMILLE MAUCLAIR	
Ibsen en France .....	189
STUART MERRIL	
✓ La fille à la fontaine .....	55
CARLOS DE MESQUITA	
O conde Robert de Montesquiou-Fezensac .....	107

ARTE

371.

ACHILLE MILLIEN

	Pag.
Renouveau.....	66

POL DE MONT

✓ Les Arbres.....	227
-------------------	-----

COMTE R. DE MONTESQUIOU-FEZENSAC

✓ De Verlanâ.....	179
✓ L'insexuelle.....	296

CHARLES MORICE

Paul Verlaine.....	181
--------------------	-----

NEERA

✓ La Chiave.....	235
------------------	-----

GEORGES OUDINOT

✓ Le Sphinx parle.....	56
Le dernier rêve.....	361

ENRICO PANZACCHI

✓ Le Api.....	74
---------------	----

D. ANTOLIN LOPEZ PELAEZ

✓ Menendez Pelayo.....	299
------------------------	-----

ABEL PELLETIER

Réveil.....	25
-------------	----

VITTORIO PICA

Eugenio de Castro.....	239
------------------------	-----

EDMOND PILON

✓ Images.....	237, 347
---------------	----------



## D. HERACLIO PEREZ PLACER

	Pag.
Cuentistas Gallegos .....	17

## L. RAFAEL

✓ O wär ich doch der mächtige Baum!.....	79
Abschied .....	313

## ERNEST RAYNAUD

✓ Le Retour.....	60
------------------	----

## HENRI DE RÉGNIER

Sonnet.....	347
-------------	-----

## JULES RENARD

Une famille d'arbres.....	15
---------------------------	----

## LIONEL DES RIEUX

✓ L'audience du prince Amour.....	59
-----------------------------------	----

## LÉON RIOTOR

✓ Le Sage Empereur.....	248
-------------------------	-----

## WILLIAM RITTER

Jean Dampé.....	120
J.-François Raffaëlli.....	220

## SAINT-POL-ROUX

L'éternel inceste.....	67
Les Accouchées de la vallée.....	69

## ARTHUR SYMONS

The Barrel-Organ.....	346
-----------------------	-----

## JOAQUIM DE VASCONCELLOS

A pintura portugueza nos sec. XV e XVI.....	27, 83, 151
---	-------------



ARTE

373

EMILE VERHAEREN

	Pag.
√ La Baie.....	225

PAUL VERLAINE

√ Conte.....	11
--------------	----

F. VIELÉ-GRIFFIN

√ Le rire de Mélissa.....	224
---------------------------	-----

H. GAUTIER-VILLARS

Gustave Charpentier.....	218
--------------------------	-----

C. D. OF WIRSEN

L'Abbé de Cluny.....	334
<i>Boletim internacional</i> .....	34, 92, 163, 195, 286, 320, 360

GRAVURAS

<i>Otto Julius Bierbaum</i> , desenho de A. Gonçalves.....	13
<i>L. P. de Brinn'Gaubast</i> , photogravura.....	51
<i>L. Rafael</i> , desenho de Celso Herminio.....	79
<i>Conde de Montesquiou-Fézensac</i> , photogravura.....	107
<i>S. Pedro</i> , photogravura.....	150
<i>João de Deus</i> , desenho de Celso Herminio.....	171
<i>João de Deus no seu leito funebre</i> , desenho de C. Herminio.....	173
<i>Paul Verlaine</i> , reprodução do quadro de E. Carrière.....	186
<i>Marie Herzfeld</i> , desenho de Celso Herminio.....	187
<i>Ibsen</i> , desenho de F. Vallotton.....	189
<i>D. Antonio Sanchez Moguel</i> , photogravura.....	207
<i>Neera</i> , desenho de Celso Herminio.....	235
<i>Dr. Wilhelm Storck</i> , desenho de Celso Herminio.....	201
Desenhos decorativos de A. Gonçalves.....	1, 9, 50, 171
» » de Noé Legrand... ..	24, 34, 92, 103, 104, 105, 207
Desenho decorativo de Leopoldo Battistini.....	327



